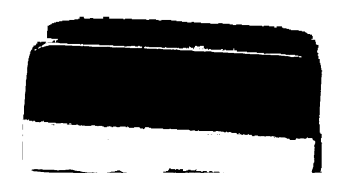
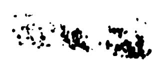








Pour D. Jourdan
af. Mats 5541.

JULES HURET

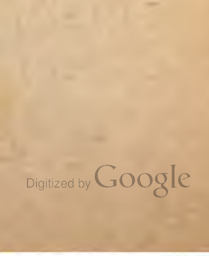
EN ARGENTINE

DE BUENOS-AIRES AU GRAN CHACO

VINGT-TROISIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11
1913




Digitized by Google

EN ARGENTINE

DE BUENOS-AIRES
AU GRAN CHACO

OUVRAGES DE JULES HURET

Enquête sur l'Évolution littéraire (Fasquelle). . . . 1 vol.

Enquête sur la Question sociale en Europe, Préfaces de M. Jean JAURÈS et de M. Paul DESCHANEL (Perrin). . . . . 1 vol.

Sarah Bernhardt, Préface de M. Edmond ROSTAND (Juven) . . . . 1 vol.

Loges et Coulisses (Fasquelle). . . . . 1 vol.

Les Grèves, Préface de M. MILLERAND (Fasquelle) . . . 1 vol.

Tout yeux, tout oreilles, Préface de M. Octave MIRBEAU (Fasquelle) . . . . 1 vol.

EN AMÉRIQUE : De New-York à La Nouvelle-Orléans (Fasquelle) . . . . 1 vol.

EN AMÉRIQUE : De San Francisco au Canada (Fasquelle) . . . . 1 vol.

EN ALLEMAGNE : Rhin et Westphalie (Fasquelle) . . 1 vol.

EN ALLEMAGNE : De Hambourg aux Marches de Pologne (Fasquelle) . . . . 1 vol.

EN ALLEMAGNE : Berlin (Fasquelle). . . . . 1 vol.

EN ALLEMAGNE : La Bavière et la Saxe (Fasquelle). 1 vol.

EN ARGENTINE : De Buenos-Aires au Gran Chaco (Fasquelle) . . . . 1 vol.

EN ARGENTINE : De la Plata à la Cordillère des Andes (Fasquelle) . . . . 1 vol.

14025. — L.-Impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

JULES HURET

EN ARGENTINE

DE BUENOS-AIRES
AU GRAN CHACO

BUENOS-AIRES — LA RICHESSE PRÉSENTE
L'ÉLEVAGE — GRANDES ESTANCIAS
PROVINCES SUBTROPICALES
LA CANNE A SUCRE ET LES FORÊTS VIERGES
LES CATARACTES DE L'IGUAZU
RICHESSE AGRICOLE
LES FORTUNES ET LA TERRE

VINGT-TROISIÈME MILLE

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1913

Il a été tiré de cet ouvrage

10 *exemplaires numérotés sur papier du Japon.*

EN ARGENTINE

DE BUENOS-AIRES AU GRAN CHACO[1]

SUR MER

Le départ. — Vingt et un jours de mer. — Les Argentins ont délaissé les navires français. — Responsabilité des Compagnies. — La population du navire. — La vie à bord. — Spectacle de la mer. — L'escale de Rio de Janeiro. — Impression grisante de la nature brésilienne. — Les émigrants. — Que vais-je voir en Argentine? — Conversations à bord. — Ignorance des Européens vis-à-vis des choses de l'Amérique du Sud.

Nous voici partis pour la République Argentine. Vingt et un jours de mer nous séparent de Buenos-Aires. La plainte animale de la sirène traduit admirablement, sinon par son ampleur, au moins par son accent, l'espèce de douleur et d'angoisse grave que nous éprouvons à l'heure des grands départs. Dès que les amarres sont dénouées et que le navire fait le mouvement de s'éloigner du quai, une autre sensation accompagne la première, celle, inquiétante un peu, de s'aventurer pour trois semaines sur ces planches d'où l'on ne verra que le ciel et l'eau. Il

1. La plupart des chapitres de ce volume ont paru dans le journal *Le Figaro*.

faut se répéter que chaque jour, depuis des années, d'autres s'exposent à ce risque et que presque jamais on n'entend parler de naufrage... Ce serait vraiment de la malechance... Et pourquoi nous ?

Alors, on regarde le capitaine, on prend confiance, — il le faut bien, — dans son air de froide énergie, on interroge ceux qui firent déjà la traversée. Et bientôt, assez vite, l'accoutumance vient de cette stabilité mobile, de cet équilibre dansant. Au fur et à mesure qu'on avance, le sentiment de sécurité augmente. Les soins des domestiques que l'on recevait, les premiers jours, avec reconnaissance, et comme une marque personnelle d'intérêt et de sympathie, on finit par les exiger comme un dû ou, mieux, à s'en passer comme superflus.

Et l'on sourit en entendant les Argentins vous dire :

— Qu'est-ce, en somme, qu'un voyage en Argentine dont vous autres, casaniers, vous vous faites un événement sans pareil ? Vous voilà aux mains d'une Compagnie qui vous soigne, vous dorlote, vous sert des boissons glacées aux tropiques et des bouillons chauds dans les mers du Nord ; il vous suffit de prendre vos billets et de débarquer. Vous vous êtes reposé pendant vingt et un jours, oubliant forcément vos soucis. Vous devriez considérer cela comme un plaisir...

Nous étions sur un bateau allemand, un *Cap* de la Compagnie Hambourg-Sud-Amerika. Pourquoi ne me suis-je pas embarqué sur un navire français ? Je dois le dire brutalement, tout de suite, car il le faut. Tout le monde m'a dissuadé de mettre mon patriotisme à encourager l'incurie de certaines de nos

Compagnies de navigation : Français qui avaient déjà fait le voyage, Argentins amis de notre pays, qui gémissent de ne pouvoir plus marquer ainsi leur sympathie pour nous.

— Il y a dix ans, tous nous prenions encore les bateaux français, me dit-on cent fois. C'étaient les meilleurs. Aujourd'hui, Anglais, Allemands, Italiens les ont tellement distancés que les vôtres ont l'air, à côté, de bateaux d'émigrants, mal entretenus, incommodes. Les Français qui les prennent encore sont des fonctionnaires moralement obligés à ce sacrifice, dont ils se plaignent d'ailleurs et s'excusent presque, ou de vieux habitués qui savent se faire gâter par le capitaine et le personnel, et qui se refusent à en connaître d'autres, ou des troupes de cafés-concerts.

On est très bien sur ces bateaux allemands. Pas trop de flafla, ni de pose, juste assez de tenue pour n'en pas être gêné; une cuisine moins bonne, certes, que sur nos bateaux français, meilleure cependant que sur les anglais, bon accueil du haut personnel, domestiques disciplinés et empressés, propreté et ordre partout, voilà des conditions importantes pour un long voyage sur mer.

Quand on a passé le cap Blanco, ce long bras de terre qui s'étend comme un effort sur la mer bleue, quand, décidément, on a vu ce dernier morceau du continent s'effacer, on se sent plus isolé, plus étranger; on tourne décidément le dos à son pays et on va vers le pays des autres, de ceux qui sont autour de vous. Ceux-ci doivent, j'imagine, éprouver le sentiment contraire. De là une sorte d'obscur mouvement interne qui sépare un peu les uns et les autres.

Division factice et provisoire d'ailleurs, sentiment

sans profondeur encore et sans écho, mais que l'on retrouve plus tard agrandi, réel alors, avec toutes ses nuances, après un long séjour sur le continent américain.

Malheureusement, on n'est pas seul avec des passagers de son choix. Il y a les autres.

A regarder vivre ces centaines d'êtres si différents, mille pensées vous assiègent. Qu'adviendrait-il, si, par impossible, ces gens groupés ici échouaient sur une île déserte? Quels seraient les chefs? Quels seraient les esclaves? Quels les intrigants? Quels les hypocrites, les traîtres? Où sont les sœurs de charité, parmi ces femmes? Où les amoureuses?

Je me représentais aussi cette population comme une réduction de la grande capitale vers où nous voguions, et j'essayais de la comprendre. Sur le pont, plusieurs riches familles argentines, héritières de grosses fortunes amassées par le père ou le grand-père émigrant. Leur vie est aujourd'hui une longue oisiveté, occupée par des voyages en France, à Paris, dans les villes d'eaux à la mode, par des tournées d'auto en Italie. En voici qui reviennent, avec leur Panhard, de Vérone, de Pise, de Rome, de Florence. D'autres me parlent des bords du Rhin, de la Forêt-Noire, de la Riviera.

Ils passeront l'hiver argentin, de juillet à octobre, à Buenos-Aires, où la vie mondaine bat son plein. Ils en profiteront pour régler quelques affaires, acheter ou vendre quelque terrain. Une mère est accompagnée de ses trois filles, qui veulent vivre à Paris, comme e. Elles vont à Buenos-Aires en faisant la grimace. es s'y marieront avant un an.

Quelques familles se tiennent à l'écart, et, vers les

derniers jours du voyage seulement, se mêlent aux réunions. Il y a là des femmes et des jeunes filles d'une parfaite distinction, quelques-unes d'une beauté, d'une finesse florentines. Elles parlent toutes le français couramment. Cependant elles n'ont rien lu, leur instruction paraît bien superficielle et leur désir d'apprendre modéré. Impossible d'oublier ces figures espagnoles brunes, pâles et sérieuses, qu'on dirait noyées de passion et de tristesse, qui ont l'air de souffrir d'une éternelle douleur.

Parmi tous ces Argentins, les uns portent des noms allemands, les autres des noms italiens, ou français, ou espagnols. Les femmes d'origine française — basque, pour préciser — sont fines, jolies, d'esprit clair, élégantes. Mais le type dominant est l'espagnol ou l'italien, à la peau plus bistrée, aux cheveux plus bruns, aux yeux plus noirs.

Beaucoup de jeunes gens argentins, brésiliens, uruguayens, encombrent le pont les premiers jours, cherchent à se faire remarquer. Ils courent, se bousculent, affectent de parler haut de sports, d'automobile, de boxe. Quand ils ont épuisé leurs petites grimaces, au bout d'une semaine environ, ils se tiennent tranquilles, cessent de troubler la quiétude des autres voyageurs.

Un jeune Uruguayen aux pommettes saillantes, laid, à la tête pommadée, change trois fois de costume par jour, et en exhibe toute une collection. Une famille mexicaine, le père, la mère et les quatre enfants, se tient avec discrétion. La mère, au teint orangé, aux grands yeux noirs et blancs, nostalgiques, est toujours frileusement enfoncée dans un coin, les épaules couvertes d'un épais tartan, même sous

l'Équateur. Je ne la vis pas sourire une fois pendant la traversée. Le mari, médecin, d'aspect frêle et sérieux, est toujours plongé dans ses lectures; les enfants jouent sans bruit.

Un quintette d'Italiens a pris passage à bord. Ces « artistes » nous gâtent la beauté de la mer solitaire. Sous prétexte d'études, ce ne sont que hurlements, guitares, piano. Le « maëstro » — le pianiste — sorte de jeune macaque imberbe, passe ses heures à courir, sauter, crier, comme un singe fou; la prima donna, jeune Française à jolie frimousse, aux traits mignons, avec un amusant nez mince et un peu relevé, les cheveux teints en blond, type de la gigolette montmartroise, en jupe trotteur, se promène, quand elle ne chante pas, au bras du directeur de la troupe, Othello féroce, toujours à ses côtés, tête rasée de moine espagnol, posée sur un corps gringalet, à la voix sombre et dure, à l'œil méfiant. Le ténor incolore roucoule ses romances du matin au soir. Le baryton suit à la piste les femmes de chambre et les gouvernantes.

Il y avait encore là quelques types d'aventuriers équivoques, parlant toutes les langues, rasés, pommadés, la boutonnière ornée de rosettes multicolores, les femmes vulgaires et changeant plusieurs fois par jour leurs toilettes de pacotille, allant éblouir quel rancho, dans quel coin de la pampa?

En contraste avec les Argentins de leur âge, de jeunes Allemands, fils d'industriels envoyés pour inspecter leurs succursales, se tenaient tranquilles, lisaient, cherchaient à s'instruire dans des conversations. Le soir, après dîner, les Allemands se groupaient autour de la plus grande table du fumoir, et il fallait voir leur air enchanté de se trouver ainsi réu-

nis, de se présenter les nouveaux venus, de se dire *Mahlzeit* et de reconstituer, grâce à la langue et à la bière, un coin de la Vaterland.

Ces remarques, ces recherches, ces hypothèses, les cancans du bord occupaient la meilleure partie du temps, long à passer, en somme. Car le mouvement du navire rend fatigantes les lectures prolongées, et tant qu'on n'a pas trouvé l'interlocuteur ou l'interlocutrice prédestinés, les petites distractions sont vite épuisées.

Il y a des réjouissances à bord, concerts donnés par les passagers au profit des émigrants du bateau, célébration des fêtes nationales, mascarades à l'occasion du passage de la ligne, baignades forcées du personnel domestique dans des piscines de toile imperméable. Ce jour-là, la salle à manger s'orne d'oriflammes et de banderoles, de lumières et de lampions multicolores, de guirlandes dé verdure semées de roses de papier. C'est fête ! Tout le monde paraît content, tout le monde sourit. Les gens qui ne s'étaient pas encore parlé se disent quelques mots en passant. Pendant le dîner, plus copieux, un défilé burlesque fait apparaître Neptune et les déesses de la mer, chargés de baptiser ceux qui pour la première fois franchissent l'Equateur. On tire des pétards au dessert, et chacun se coiffe de bonnets grotesques. Plusieurs bals ont lieu, pendant la traversée.



Cette vie est reposante, si l'on ne passe pas ses journées dans le fumoir à jouer aux cartes, comme le font beaucoup d'hommes et quelques femmes.

On ne connaît pas la mer, si on ne s'est pas rassasié les yeux de son spectacle changeant pendant de longues journées. Chaque jour, je regardais, à l'avant du navire, l'étrave fendre la houleuse route verte et bleue. Elle avait l'air, littéralement, de labourer des champs de turquoises et de neige. Sous son effort, l'eau changeait de couleur, se soulevait et retombait en épaisses broderies qui, à leur tour, s'effaçaient pour laisser apparaître une mousseline de soie légère et effervescente, semblant glisser sur une coulée d'oxyde de cuivre; puis le fin tissu s'évaporait et il n'y avait plus autour du bateau qu'une traînée de marbre vert veiné de blanc, parvis des palais de Thaulow, escaliers mouillés et rongés de mousse des villas vénitiennes. A l'arrière, le navire emportait avec lui une infinie et somptueuse traîne d'écume.

La ligne de l'Équateur passée, le croissant de la lune apparut sur l'azur les deux pointes en l'air, voguant dans l'infini comme un berceau solitaire, à l'heure où la mer semble emporter ses flots d'argent au fond de ses précipices et les remplacer par l'ardoise et l'encre du crépuscule. Quelques oiseaux noirs rasaient l'eau autour de nous. A deux mille kilomètres de la terre, il y en a qui volent encore; l'un d'eux, fatigué, vient se laisser tomber sur le pont du bateau.

Les couchers du soleil sont enivrants de douceur et de fulguration. Chaque jour ils se renouvellent. On dirait qu'un décorateur magicien brosse pour nous sans cesse des toiles d'horizon avec du feu et des ›eurs chimiques.

'arfois, il pleut. C'est alors la sensation biblique du uge et de l'arche perdue sur les eaux. Ce soir,

l'horizon se voilait de raies noirâtres verticales. Elles se multiplièrent bientôt, s'avancèrent vers nous avec une rapidité inconcevable, et nous les voyions tomber du ciel dans la mer. La nuit se fit en quelques instants dans la morne étendue. Le couchant, encore resplendissant de dorures et de cuivreries, fut soudain envahi par ces ténèbres, comme si un immense rideau noir se fût déroulé tout d'un coup d'une frise invisible sur cette magnificence.

Que la mer est triste sous la pluie! Et comme le son du piano vous choque et vous chagrine quand le flot gronde et que le vent siffle!



Le temps passe donc ainsi entre la mangeaille abondante et fréquente, les potins, les parties de bridge, les jeux sportifs, la lecture, les observations, et la promenade circulaire autour du pont. De temps en temps, tous les deux ou trois jours, on aperçoit, au loin, le point noir d'un bateau : c'est un événement; chacun veut le voir, le lorgner, savoir qui il est, où il va, d'où il vient. On s'amuse à regarder le vol argenté des poissons volants, et, au crépuscule, le jeu des phosphorescences sur les flancs du navire. Après dix ou douze jours de mer apparaît, sur la droite, l'île Fernando de Noronha qui s'élève pointue comme un clocher; c'est un ancien dépôt de prisonniers politiques brésiliens.

Arrive l'escale ensoleillée de Rio de Janeiro, la baie immense et sans rivale, avec sa forme de coupe somptueuse, la majesté souriante de sa ceinture de hautes

collines, son eau bleue reflétant le bleu du ciel. Nous débarquons puisque nous avons près de huit heures à dépenser, frétons des automobiles en compagnie d'aimables Argentins que nous avons connus à bord, et nous voilà partis à l'assaut de la Tijuca, l'un des hauts sommets aperçus de la rade, et d'où nous découvrirons un panorama recommandé.

Ce premier contact avec la terre brésilienne est grisant. Après avoir traversé une ville qui paraît neuve, ses larges avenues claires bordées de monuments éclatants, on ne quitte plus un chemin bordé de fleurs. Car ici les arbres sont des bouquets de fleurs violettes, jaunes, rouges, écarlates, bleues, blanches; il y en a même qui portent à l'extrémité de leurs branches légères et sans feuilles, comme des sorbets neigeux : ce sont des freluches de soie artificielle qui sortent des fruits mûrs de l'arbre; d'ensemble, il a l'air d'un feu d'artifice de neige figée : il s'appelle païna.

On peut aisément se figurer qu'on se promène dans un immense jardin d'hiver qui serait montagneux. Ce qui aide à cette impression, c'est l'odeur de terreau humide et de feuilles que l'on sent dans les serres chaudes.

On n'échappe pas au naïf étonnement de ne voir aucun arbre familier ni au dépaysement que leur absence souligne. Ni chêne, ni peuplier, ni orme, ni marronnier, mais des bambous, des fougères arborescentes, des palmiers, et, au lieu de nos ronces, de nos épines, du houx-frelon et du myrte sauvage de nos haies, des dracénas aux lanières pendantes et des buissons ardents de fuchsias.

Les parasites pullulent sur les troncs des palissandres, des cannelliers, des pandauris, des orangers,

des figuiers, des manguiers, des bananiers, des cocotiers. Des paquets de mousse pendent comme des chevelures légères, des orchidées s'incrustent dans tous les creux et aux intersections des branches; des courges monstrueuses s'accrochent aux ramures. L'ipê fleurit de jolies campanules jaunes; l'ameixa, ou néflier du Japon, a des fruits dorés; les feuilles du palissandre rappellent celles de l'acacia; chaque branche de pandauris a de larges palmes, comme celles du latanier, qui les font ployer; mais certaines vont rejoindre la terre, servant de tuteur aux autres, et finissent par prendre racine par une sorte de marcottage naturel. Le manguier est un arbre court, très touffu, dont les branches retombent aussi avec élégance. Quant au cipô, ce sont ces lianes énormes, grosses comme des serpents boas, qui enserrent les fûts, y grimpent et passent d'un arbre à l'autre par le sommet. On en fait des câbles d'une solidité à toute épreuve qui remplacent les ceintures de fer dont on lie les madriers d'échafaudage et les « ducs d'Albe » dans les ports.

Et tout à coup, après la halte obligée à la cascade de la Tijuca, à triple palier, sortant de ces routes parées de l'exubérance et de la somptuosité de la flore tropicale, de ces sentiers humides où l'air tiède est alourdi de parfums, nous découvrons à nos pieds le panorama de la baie de Rio, ses îles parsemées de cocotiers rigides, dont les palmes s'épanouissent dans le ciel bleu, la succession de plans de ses montagnes qu'une buée mauve estompe, et l'Océan emprisonné dans leur enceinte dont on n'aperçoit point les limites à l'extrême horizon. C'est un des spectacles les plus grandioses qu'il soit donné de contempler.

Le Jardin botanique est aussi un but d'excursion

ordinaire des passagers en escale à Rio. Tout le monde veut avoir vu la magnifique allée de palmiers hauts de cinquante mètres, droits et lisses comme des colonnes de marbre dont le chapiteau s'épanouirait en un noble bouquet de palmes flexibles, et les allées de bambous comme on n'en voit sans doute que dans les Peradinya-Gardens de Colombo. Réunies par larges touffes, les tiges des bambous s'élancent en gerbes serrées de chaque côté de l'allée comme un jet de colonnettes gothiques nerveuses et forment en se rejoignant une véritable voûte de cloître, gracieuse et fraîche.

De cette escale on rapporte à bord, avec des oranges splendides et des ananas, l'impression d'une nature exubérante, d'une abondance inépuisable. Mais qu'y a-t-il derrière Rio? Que sont ces huit millions et demi de kilomètres carrés, qui font du Brésil un pays grand seize fois comme la France?



J'allais souvent à l'arrière du navire regarder les émigrants. J'aurais voulu leur parler à tous, recevoir la confession vraie de leur passé et de leurs espoirs. J'essayais bien quelquefois, mais les paysans parlent peu, ont peu le goût de l'analyse. A les regarder, on se dit qu'il y a deux sortes d'hommes : les uns qui veulent se maintenir ou se replonger dans le passé, les autres qui semblent regarder l'avenir. Les uns, satisfaits des tours féodales, des vieux murs et des ruines, les esprits timorés ou les organismes débiles dont tout le rêve tourne autour d'un comptoir dans un chef-lieu de canton moussu, à l'ombre d'une église branlante, sur une place solitaire; les autres, tem-

péraments énergiques et aventureux, attirés par leur imagination et leur vitalité vers l'inconnu de la conquête. Mais il y a aussi, hélas! ceux qui se trompent, ceux qui prennent le pouvoir de se créer des chimères pour de la force ambitieuse, et que le flot de la concurrence vitale aura vite balayés. Les voilà tous assis ou appuyés le long des bastingages, ou couchés sur le pont, dormant, fumant ou mangeant, au milieu des restes de pain, des épluchures de fruits. Des enfants sont pendus au sein de leur mère, d'autres demi-nus se roulent, se battent, crient. Beaucoup de Russes, en bottes et en chemise rouge, des Slovaques avec un large pantalon et des ceintures de couleurs vives; la plupart sont sales.

Parmi des êtres déjà fatigués et abîmés par de longues années de travail, surgissent de jolies têtes de femmes et de jeunes filles, de jeunes gens aussi : c'est l'avenir! Nous les verrons dans quelques années, sinon eux, du moins leurs enfants, retraverser l'Océan, riches et reluisants, les hommes affamés de plaisir, les femmes délirant devant les toilettes de la rue de la Paix. En attendant, à cheval sur leur valise mal ficelée, ils coupent leur pain de leur long couteau et épluchent des oranges.

Je me trouvais à bord avec une jeune dame, très fine d'esprit et d'intelligence ouverte, dont le grand-père était arrivé en Argentine avec quelques francs dans sa poche et qui avait laissé à ses quatorze enfants une fortune colossale. Et je lui disais :

— En somme, les Argentins d'aujourd'hui, ceux que je vais voir, ne furent-ils pas, pour la plupart, ces émigrants-là?

— Certainement, me dit-elle.

Et le grand-père légendaire s'évoqua, apparut là, sous cette tente nauséabonde, la tête coiffée du béret basque et les pieds dans des espadrilles de corde. Appuyée sur le garde-fou, elle promenait ses admirables yeux rêveurs dans le trou grouillant, et moi je regardais la petite-fille du colon basque, jolie, délicate, distinguée, habillée avec goût des plus suaves étoffes et du linge le plus fin. L'antithèse était saisissante. Deux générations ont donc suffi pour affiner à ce point de pauvres paysans venus de si loin? Quelle destinée attend un pays neuf qui s'ouvre à toutes ces forces et à tous ces appétits?

Le soir, les émigrants couchés à l'arrière, abrités sous leur vaste toile, où stagnent des relents, chantent. Des airs arabes montent avec les odeurs fortes, de ce tas de ténèbres murmurantes, des chants russes aussi, accompagnés par les accordéons. Un Caucasien tourne une vielle grinçante et monotone en fredonnant des airs de son pays. Peu à peu tout bruit cesse. C'est l'heure de rêver. Ah! si l'on pouvait ouvrir ces cervelles et donner l'essor aux songes qui les travaillent! Comme on les verrait s'envoler plus vite que le navire, plus vite que le vent, vers la fortune qui les attend.

— Mais voulez-vous savoir à quoi ils rêvent? me dit M. M. P... Eh bien! ils rêvent qu'ils débarquent à Buenos-Aires et qu'ils trouvent des pièces de cent sous à chaque pas. C'est, d'ailleurs, le même rêve qu'ils font tout éveillés.



Et moi, que vais-je trouver là-bas, au bout de toute ›tte eau?

Qu'est-ce donc que ce pays d'Argentine? Que faut-

il croire de tout ce qu'on nous raconte à son sujet? Quel avenir est le sien? Et comment se fait-il qu'on a l'air de le découvrir aujourd'hui seulement? N'y a-t-il pas là un de ces bluffs périodiques auxquels nous ont habitués tant de financiers internationaux? Allez donc vérifier les chiffres des prospectus et des brochures de propagande! Vingt et un jours de mer à l'aller... M'y voici bientôt, pourtant.

A part ce que le vaillant Eugenio Garzon nous apprend chaque jour, je ne sais pas grand'chose, en somme, sur cette Argentine lointaine, sinon qu'on y élève des animaux par troupeaux innombrables, qu'on y cultive aussi le blé et qu'on prodigue généreusement chez nous, aux Argentins comme à tous les Latins de l'Amérique du Sud, l'épithète de « rastaquouère ».

Si je cherche bien au fond de ma curiosité et des souvenirs vagues de mes lectures, ce que je m'attends à trouver en Argentine, ce sont des crocodiles, des bêtes féroces, des courses d'étalons sauvages dans la pampa immense, des solitudes, des bœufs et des révolutions.

Réussirai-je, comme on me le promet, à me passionner pour des bœufs et des céréales?

— Mais oui, me raisonnais-je. Après avoir vu les États-Unis démesurés, leur industrie formidable, leur société déjà vieillie et compliquée, le grouillement de leurs 90 millions d'habitants qui s'augmentent d'un million tous les ans; en sortant de l'Allemagne, peuple endormi qui s'est réveillé et qui menace de déborder sur l'Europe, je vais voir vivre et se former un peuple nouveau et ardent, je jugerai sur le vif la vitalité de cette vieille race latine si décriée.

« Tu apprendras, me disais-je, comment les gens s'enrichissent, et ce que sont devenus ces mendiants andalous et ces réfractaires arabes qui s'embarquèrent à Cadix derrière Solis et Mendoza.

« Tu sauras comment se comportent les cent cinquante mille paysans de Lombardie, de Piémont, de la Biscaye, du pays basque, de la Galicie, les juifs de Pologne, les quatre ou cinq mille Français, les trois mille Allemands, les deux mille Anglais, les sept cents Suisses et les trois cents Belges qui émigrent tous les ans ».

Quoi encore ?

Nul pays, au dire des Argentins, n'est plus inconnu que le leur. Et leur amour-propre s'irrite parfois aux récits d'anecdotes qui révèlent notre indifférence et notre ignorance d'Européens pour tout ce qui concerne leur patrie.

— L'autre jour, en Allemagne, me raconte M. M. P..., une personne cultivée me dit : « Ah ! vous êtes Argentin ? Connaissez-vous M. X..., de Chicago ? » Chaque jour arrivent à Buenos-Aires des lettres adressées : « Buenos-Aires, Brésil ». Le ministre des États-Unis en Argentine recevait dernièrement, d'un de ses collègues, qui confondait aussi l'Argentine avec le Brésil, une lettre lui disant : « Envoyez-moi des adresses d'exportateurs de cafés ».

Une dame prétend que les Allemands sont encore plus ignorants que les Français des choses de l'Argentine. Elle s'est trouvée avec l'aide de camp du duc d'Oldenbourg, qui lui a demandé : « Quelle langue parle-t-on dans votre pays ? »

C'est vrai, nous ignorons à peu près tout de cette

Amérique du Sud, et nous confondons volontiers l'Argentine, le Chili et le Brésil, ces trois pays en plein progrès, avec le Nicaragua, Costa-Rica, le Guatemala ou la Bolivie. Notre ignorance fait une salade impossible de guano, de café, de coton, de tabac, de blé, de cuivre, d'or, de nègres et de caoutchouc.

Il n'est pas jusqu'à ces histoires de fortunes colossales et rapides qui ne viennent s'ajouter à la légende générale et vague. Il se mêle à cette légende des récits de rapines éhontées, l'exploitation des noirs, la cruauté des planteurs avant Saint-Domingue, la canne à sucre, le tabac, des présidents voleurs, des ministres mendiants, des compagnies européennes et des fournitures mauvaises ou fictives, et un peuple abruti. Ce sont, en somme, souvenirs d'anciens voyages aux Antilles pêle-mêle avec l'histoire des soulèvements de Saint-Domingue, et nous confondons tout cela dans la même ignorance amusée et pittoresque.

Or, le climat de l'Argentine est, paraît-il, à peu près celui de notre Midi, sauf quelques semaines d'été où la chaleur humide est insupportable. Sa population est européenne, et sa richesse serait banalement celle de l'Europe agricole : le bon froment qui sert à faire le pain blanc, le maïs, le lin dont on tire l'huile et le tourteau, la laine et la chair de ses moutons, et les bœufs gras qui fournissent des entrecôtes savoureuses à l'Angleterre. Quant à ses mœurs politiques, elles sont celles de tous les pays en formation, et parfois même elles ressemblent, à s'y méprendre, à celles des vieux pays policés.

Pourtant, en fait de choses précises, je savais, avant de débarquer, que j'allais voir des frigorifiques

qui n'ont rien à envier à ceux de Chicago, et des propriétés de 45,000 hectares, et des troupeaux de 75,000 vaches. D'abord ces chiffres dansèrent devant mes yeux comme des feux follets. Qu'est-ce que 45,000 hectares? C'est plus de cinq fois Paris tout entier, de Vincennes à Boulogne. C'est le département de la Seine.

— Et cette terre est fertile?

— On n'y a jamais versé d'engrais. Notre culture est dans l'enfance; avec des soins, la production peut doubler et tripler.

— Vous dites qu'on peut encore acheter de ces terres aujourd'hui? Dans quelles provinces, et à quel prix?

— Cela dépend de l'endroit, de sa richesse, de son éloignement d'une voie ferrée, de son climat. Depuis 20 francs l'hectare, jusqu'à 200 et 400 francs et plus. Voulez-vous semer du blé, ou du maïs, ou du lin, ou de l'avoine? Alors, achetez dans la province de Buenos-Aires et dans celle de Santa-Fé. Préférez-vous planter des vignes et des arbres fruitiers? Allez à Mendoza. La fortune vous y attend. Des gens arrivés pauvres, il y a dix ans, à Buenos-Aires, sont aujourd'hui millionnaires, simplement pour avoir revendu au mètre des terrains qu'ils achetèrent 10 ou 20 francs l'hectare.

— Et Buenos-Aires? Quelle ville est-ce?

— Oh! laide, laide, crièrent en chœur les dames. Et on s'y ennuie. On y potine beaucoup : c'est à peu près toute l'occupation des femmes, avec la toilette. Et vous verrez comme leurs idées sont en retard...

C'est ainsi que sur la mer Atlantique je commençais ma documentation argentine. Je recueillais ces

paroles en m'excitant d'avance à l'idée des trésors de vitalité et d'activité que j'allais trouver.

Je ne pouvais encore faire un choix parmi ces affirmations, me réservant de les vérifier, y démêlant déjà le pouvoir d'exagération de ces improvisateurs étonnants.

— Nous verrons bien.

BUENOS-AIRES

PREMIÈRES IMPRESSIONS

Avant l'arrivée. — Faut-il flatter les Argentins? — Oui, diront les parvenus. — Non, dira l'élite éclairée. — L'arrivée à Buenos-Aires. — A quoi ressemble la capitale argentine. — Pas de dépaysement. — Impression de richesse et d'activité. — Une légende qu'il faut abandonner. — Où sont les rastaquouères? — Correction britannique. — Une ville qui aime les arbres. — Uniformité. — Étendue. — Contrastes.

Nous approchons. Demain, nous toucherons la côte de l'Uruguay, et après-demain nous serons à Buenos-Aires.

J'ai hâte, à présent, d'arriver. Je sens s'aviver ma curiosité, j'essaye de m'imaginer ce pays nouveau, si lointain. Comme je vais regarder tout! Avec quelle ardeur j'interrogerai chacun!

Une crainte me saisit.

Je songe à ma manie de dire tout ce que je pense de raconter tout ce que je vois. Comment les gentins prendront-ils cela?

— Vous ne devez pas aimer beaucoup les cri-

tiques, Latins et vaniteux que vous êtes? demandai-je à M. M. P...

— Il est vrai, me répondit-il. Nous supportons assez bien la critique que nous faisons de nous-mêmes, et nous plaisantons facilement nos propres défauts. Mais nous sommes très sensibles à celle de l'étranger.

— Peut-être est-ce là l'excuse de tant de gens qui écrivirent ou parlèrent sur l'Argentine, et qui, voulant vous plaire, vous rendirent ridicules à force de compliments?

— Cependant ne croyez pas que ces éloges outrés nous conviennent. Nous avons une vision très nette de notre situation, et une connaissance sûre de nos caractères.

Quelqu'un dit, qui me parut sage :

— Il y a, certes, chez nous, des gens grossiers, et surtout des Argentins de date récente, à qui nulle adulation ne paraît exagérée. Mais il y a aussi une élite éclairée, intelligente et fine qui vous saura gré de vos critiques et de votre sincérité. On nous a flattés jusqu'ici. Nous ne sommes que trop portés à nous approuver. Nous avons surtout besoin désormais de vérités, même un peu sévères, si elles demeurent justes. On criera peut-être un peu, d'abord. Puis vous aurez tout le monde avec vous. Car, au fond, nous ne sommes pas des imbéciles.

Je savais déjà cela.

Nous arrivâmes à Buenos-Aires par une belle matinée d'hiver. C'était en juillet, et, pour débarquer, toutes les dames argentines du bord, avec une coquetterie d'une naïveté désarmante, avaient sorti les toilettes les plus nouvelles qu'elles rapportaient de Paris.

Ainsi le veulent la mode et la hâte fiévreuse de celles qui attendent. L'une de nos compagnes de route, qui pleurait d'émotion en apercevant sur le quai sa mère qu'elle n'avait pas vue depuis longtemps, descendit de la passerelle l'une des premières, et, à peine à terre, je la vis entourée d'amies et de parentes, pivotant sur elle-même, tenant, d'une main, son mouchoir mouillé de larmes et, de l'autre, ouvrant son manteau de fourrure, avec le geste d'en montrer la doublure, une doublure aussi belle que le manteau lui-même. Ses pleurs n'étaient pas encore séchés qu'elle souriait aux compliments.

Du quai, une seule construction attire le regard vers la ville. C'est le dernier hôtel bâti, le Plaza Hotel, haut de sept étages, qui se détache, tout blanc, dans le bleu du ciel. Donc, rien de l'arrivée à New-York, rien de l'aspect monumental des villes de l'Amérique du Nord, comme l'ont prétendu, dit-on, des descriptions approximatives. La première impression que l'on éprouve, au contraire, c'est que l'on met le pied dans une grande ville européenne et proche de Paris. Cette impression vient de ce que rien de saillant ni de topique ne s'impose à vous. Il est vrai que les rues sont disposées en damier et que beaucoup de maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, mais on ne s'aperçoit pas tout de suite de ces particularités, pris qu'on est par le spectacle de la circulation.

Quelle ville Buenos-Aires rappelle-t-elle au souvenir? Aucune à proprement parler. Londres, si l'on veut, par ses étroites rues peuplées de banques, ses archands d'allumettes et les casques noirs de ses licemen; Vienne par ses fiacres-victorias à deux evaux; l'Espagne entière par ses maisons à façades

plates, à fenêtres grillées, et ce qui reste de sale dans certaines rues éloignées; New-York par ses cireurs de bottes; Paris par sa belle Avenue de Mai, ses trottoirs spacieux, ses cafés à terrasses.

Je n'éprouvai donc, tout d'abord, aucun dépaysement, aucune de ces sensations d'exotisme qui vous font évaluer les distances et précisent en vous la notion de l'éloignement. Si vous débarquez cependant par une de ces belles journées d'hiver ensoleillées, qui ne sont pas rares en ce pays, vous êtes séduit par la douceur de l'air et la pureté idéale du ciel. Les palmiers poussent en pleine terre, et au bois de Palermo, où vous porte votre première promenade, les grands eucalyptus, les poivriers, les bambous vous assurent que vous êtes dans un climat béni, celui d'une Riviera enchantée, où la vie doit être abondante et facile.

Du quai où le navire accoste jusqu'au centre de la ville, vous êtes frappé de l'atmosphère vivace et de l'activité allègre qui règne partout. Je n'échappai pas à la surprise générale — que je vérifiai par la suite chez les nouveaux débarqués — devant cette ville énorme, devant cette grande inconnue qui depuis vingt ans s'épanouit dans le silence sans que ses sœurs latines daignent s'en apercevoir. Ce vaste port, avec ses quais nets et propres comme ceux d'un port allemand, fourmillant de navires à l'ancre sur trois et quatre rangs, l'ordre du débarquement, la politesse des fonctionnaires, l'ampleur et la commodité des locaux de la douane, ces automobiles luxueuses qui vous emmènent à travers les voies centrales conduisant aux hôtels, le mouvement des rues commerçantes, de cette rue Florida trop étroite avec ses

magasins parisiens, la bousculade des rues voisines, 25 de Mayo, Bartolome Mitre, Reconquista, les bureaux d'affaires et les banques grouillantes, illustrés de plaques aux lettres de porcelaine blanche, qui vous transportent sur le champ en plein centre de la cité de Londres ou de Hambourg, tout cela, séparément et vu d'ensemble, c'est la grande ville européenne, mélange des capitales et des métropoles commerciales de l'Europe.

Rien d'indigène ne vient troubler cette impression. Car où sont les *gauchos* arrivant du campo, les mendiants à cheval, les Carmen poudrées et fardées que je m'imaginais voir? Dans quel lointain quartier faudra-t-il aller pour entendre, le soir, les sérénades aux balcons? Je ne vois partout que des femmes élégantes dont les toilettes arrivent tout droit de la rue de la Paix et des jeunes gens habillés dans Piccadilly, affalés sur les coussins des voitures.

Une impression de richesse s'ajoute bientôt à celle de l'activité. Le luxe des attelages et de ces autos qui filent par les avenues, la tenue générale des passants, élégants, pommadés, cirés, astiqués, cravatés à la dernière mode, presque tous chaussés de bottines vernies étincelantes comme des morceaux de vitre au soleil, fortifient l'impression de prospérité que vous donnait tout à l'heure le mouvement du port et des rues commerçantes.

Mais je cherche en vain les gens en cravate rouge, avec des boutons de chemise en diamant gros comme des noisettes, et des breloques retentissantes. Je vois les gens comme vous et moi, un peu plus élégants tout de même, mais d'une correction britannique peut-être exagérée, car ce qui va aux Anglais à leur

affectation de raideur et de flegme, ne convient pas toujours aux Latins vifs, gesticulants et spontanés. Il y a certainement plus de chaussures laquées ici que partout ailleurs en Europe. On y a visiblement le goût de ce qui brille, et les pieds soit vernis, soit cirés, me rappellent, par leur netteté, ce qu'on voit des pieds des Athéniens et des Espagnols.

Cette sensation de prospérité et de luxe s'accroît encore si l'on va vers les quartiers de l'ouest, quartiers somptueux qui sont notre Passy ou notre Plaine-Monceau, avec plus de variété, et des hôtels privés dont quelques-uns sont d'un goût excellent. Par endroits, c'est Berlin ou plutôt Charlottenbourg, Schœneberg, Wilmersdorf, dans leurs nouvelles rues de résidence, mais avec plus de style et d'élégance.

La propreté des rues, la régularité et l'insistance du service de nettoyage, vous rappellent aussi les villes allemandes. Des hommes munis de balais et de pelles se tiennent en permanence sur les artères les plus fréquentées et raclent et balaient toute la journée.

Il faut souligner l'admirable effort de la municipalité de Buenos-Aires pour assainir la ville et l'embellir, pour créer dans son enceinte de brique et de fer, une parure de verdure et d'ombre que la nature ne lui a pas donnée. Et l'on peut dire qu'à l'heure présente, à part les quartiers du centre où l'étroitesse des voies et des trottoirs ne le permet pas, toutes les rues ont leurs deux lignes d'arbres, les avenues leurs quatre ou leurs six rangées de peupliers, de platanes ou de tipas.

Je ne parle pas des places, ni des squares, ni des parcs qu'une administration imprévoyante avait, dans le passé lointain, un peu trop négligés. Plus avis

M. Guiraldès, intendant de la capitale, homme de la terre et de goût artiste, les multiplie à plaisir, aidé par un de nos compatriotes les plus estimés, M. Thays, le grand Le Nôtre argentin[1].

Malgré la vie incroyable qui circule dans l'administration municipale, malgré les prodigieux changements qui, depuis trente ans, transformèrent la ville, Buenos-Aires est restée, dans l'ensemble, une ville plate et monotone qui subit les conséquences d'une situation merveilleuse au point de vue économique, mais fort ingrate quant au pittoresque.

Bâtie sur l'estuaire du Rio de la Plata, qui n'a, sur sa rive occidentale, ni une dune, ni une falaise, ni le moindre rocher, elle s'étale, uniforme, vers la plaine qu'elle ronge incessamment.

Au lieu de s'ingénier à créer du pittoresque, on construisit sur cette table rase une ville de plan uniforme, en damier, avec des rues et des avenues rectilignes, séparant des blocs de maisons de cent trente mètres en cent trente mètres. Vue d'ensemble, de la

1. Il existe à Buenos-Aires 346 rues plantées d'arbres. Le total de ces arbres est de 142,320. Ceux des parcs et promenades s'élèvent à près de 2 millions, soit en tout 2,142,320.

Paris possédait, au 31 décembre 1909, sur ses voies publiques, promenades municipales et de l'État (Tuileries, Luxembourg, Jardin des Plantes, Palais-Royal, Jardin du musée de Cluny), 125,000 arbres de grande venue. D'autre part, il faut mentionner 321,400 arbustes existant dans les promenades municipales et 115,400 dans celles de l'État. Au total, 561,900 arbres. J'ajoute qu'il y aurait à tenir compte des 320 et 420 hectares de parties boisées dans les bois de Boulogne et de Vincennes pour lesquelles il n'a pas été fait de dénombrement des arbres et des arbustes.

A Berlin, le nombre des arbres des rues est de 45,000, celui des promenades, squares et parcs, de 355,000. Le Tiergarten en possède 250,000. Soit au total, pour la capitale prussienne, 650,000 arbres.

terrasse du Plaza Hotel qui domine la ville, celle-ci apparaît comme une multitude de cubes de pierre qui s'en vont jusqu'à l'horizon, portant à près de vingt kilomètres au delà les frontières invisibles de la cité. On imagine ainsi l'énormité de son étendue, double de celle de Paris et triple de celle de Berlin, puisqu'elle atteint plus de 18,000 hectares. Beaucoup de maisons à toits plats ont des terrasses dallées, entourées de balustres à l'italienne; du linge y sèche. Quelques constructions modernes avec des dômes, des flèches, des pignons ambitieux dépassent les cubes blancs; çà et là, des trouées de verdure, qui sont des places et des parcs, mettent un peu d'air dans la monotonie de cet amas de pierre. Rien de très monumental, si ce n'est la coupole du nouveau Congrès.

Dans le ciel très bleu, quelques clochers en majolique apparaissent, dominant à peine les maisons environnantes. Ils luisent sous le soleil et se dorent, le soir, de la splendeur des couchants. Les crépuscules argentins peuvent rivaliser avec les plus beaux de l'univers. Que de fois, après une journée de courses et de visites, nous bercions notre fatigue et notre nostalgie devant les rideaux relevés de notre chambre du Plaza Hotel, au spectacle changeant du ciel en feu! C'était un repos et une joie.



Au bout de quelque temps, et après de fréquentes promenades, l'opinion des dames argentines du bateau se comprend mieux : cette absence de pittoresque et cette uniformité un peu chagrine finissent par opprimer le regard et l'attrister.

Mais on est décidé à y porter remède. Car on a la conviction, en Argentine, que rien n'est impossible aux Argentins. J'admire infiniment cet état d'esprit qui prouve une si belle jeunesse et tant d'orgueil et d'énergie. Après bien des études et des plans, on se décida, il y a trois ans, à faire venir notre compatriote, M. Bouvard, directeur des travaux de la Ville de Paris. On lui demanda son avis. Il établit des projets. Il expliqua qu'il faudrait dégager les églises, les gares, les marchés, les musées, qui, pour la plupart, font aujourd'hui corps avec les maisons particulières, isoler les hôpitaux, les entrepôts, augmenter le nombre des parcs, grands et petits, des quinconces, des avenues, des carrefours à larges pans coupés; avec refuges circulaires, tracer des diagonales aboutissant à des places, à des monuments importants, créer ainsi des perspectives, élargir cinquante rues, profiter des quelques petits mouvements de terrain, pour mettre en relief les aspects intéressants de la ville.

Dans un pays où il est si difficile de créer du pittoresque, un fleuve comme le Rio de la Plata eût pu suppléer aux accidents de terrain et devenir l'occasion de mille beautés. Les avenues eussent dû y aboutir, des promenades le longer, des asiles de fraîcheur et d'ombre s'y créer. L'ingéniosité des paysagistes avait là de quoi s'exercer. La croissance imprévue et si extraordinaire de Buenos-Aires et l'indifférence ci-vique des colons de race espagnole, firent qu'on ne ngea qu'à bâtir et à spéculer. On multiplia les prises sur le Rio, de sorte qu'à l'heure qu'il est il près d'un kilomètre de gagné sur les alluvions du uve. C'est là que s'élèvent les quais du port et les

bâtiments de la douane, si bien que la vue du fleuve — large ici comme un bras de mer, puisqu'il a 45 kilomètres de large, — est complètement bouchée sur presque toute l'étendue de la cité.



On pense donc maintenant, un peu tard, à racheter des terrains jadis cédés à vil prix pour réparer les négligences d'autrefois. Les particuliers font de même. De là une impression d'ébauche provisoire et d'inachevé. Partout on démolit et on rebâtit comme fait un propriétaire ambitieux qui pense à embellir sur le tard sa bâtisse trop modeste. Actuellement, dans certaines rues, en face de maisons de deux, trois, quatre et cinq étages, on voit de pauvres masures avec un simple rez-de-chaussée. Avenue Alvear, de très belles maisons de résidence ont pour vis-à-vis et pour voisins de vieilles boutiques badigeonnées de rose, sans étage, et des cabarets populaires. A côté de villas qui sont de vrais châteaux, on voit des terrains vagues où paissent des chevaux, des jardins d'horticulteurs, des dépôts de bois ou des barrières couvertes d'affiches et de réclames. Les spectacles de la rue offrent des antithèses de même ordre : à Palermo, parallèlement au Corso des nouveaux enrichis, engoncés et fiers dans leurs autos et leurs attelages, on croise de modestes fiacres de louage; sur le trottoir de gauche, les jeunes Argentins riches flirtant avec les jeunes filles sous les yeux bienveillants des mamans; sur le trottoir de droite, des enfants déguenillés, des terrassiers au repos arrivés hier en Argentine, curieux de voir ce que les

grants deviennent en trente ans. Buenos-Aires a son Piccadilly et son Whitechapel qui s'appelle ici « Les Basuras »; elle a ses palais, mais aussi ses « conventillos »; elle a, contraste déconcertant, les plus belles tribunes d'hippodrome et l'un des plus beaux champs de course du monde; mais elle a aussi, au Retiro, son hôtel des Émigrants, tache malheureuse qu'il faudrait faire disparaître au plus tôt[1].

1. Au moment où je termine ce chapitre, on m'annonce de Buenos-Aires que le nouveau directeur de l'Émigration, l'actif docteur Guerrico, Conseiller de la Ville, commence son administration par la démolition du vieux panorama de bois qui servait jusqu'à présent d' « hôtel » aux émigrants. En Argentine, on a, à chaque instant, de ces surprises. Je me flatte d'être pour quelque chose dans celle-ci. C'est moi, en effet, qui ai mené, un dimanche, le docteur Guerrico visiter ce taudis qu'il ne connaissait pas et dont il se montra scandalisé.

BUENOS-AIRES

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

Ce qu'était Buenos-Aires en 1870. — Point de port. — Voies sans pavage. — Pas d'égout ni de distribution d'eau. — Les vieilles maisons à patios. — Mœurs et coutumes coloniales. — Buenos-Aires est aujourd'hui l'une des grandes cités cosmopolites du monde. — Activité des affaires et des services publics. — La ville du Devenir. — Une cité qui se transforme à vue d'œil. — Facilités d'acclimatation. — Cosmopolitisme. — Qu'est-ce qu'un Argentin?

Pour apprécier avec équité une ville comme Buenos-Aires, il faut savoir qu'en 1870 elle n'avait que 175,000 habitants, alors qu'elle en compte aujourd'hui 1 million 300,000. En 1870, le port n'existait pas. Pour débarquer, lorsqu'on arrivait d'Europe, il fallait d'abord descendre du steamer dans un petit canot; de là monter dans une charrette prenant l'eau qui vous mettait à terre. La place de Mai et les rues avoisinantes formaient le centre de la ville. Florida, que nous voyons avec ses magasins de luxe, sa chaussée asphaltée, son Jockey-Club, n'était alors qu'un cloaque. Les jours de pluie, les voies sans pavage se

transformaient en véritables torrents de boue. Elles étaient bordées de trottoirs de bois, surélevés de un mètre à un mètre et demi, que l'on reliait aux angles des rues par des ponts mobiles, afin de pouvoir circuler. Mais le plus souvent, par le mauvais temps, on restait chez soi. Les communications étant rompues avec les « quintas » des environs, qui fournissaient les légumes et la viande fraîche, il fallait se contenter de viande séchée. Les Porteños qui comptent aujourd'hui cinquante ans se souviennent que, ces jours-là, les enfants charmés n'allaient pas à l'école, ou étaient assez mal reçus par les maîtres si leurs parents les y envoyaient. Les théâtres aussi fermaient. Un fanal hissé au sommet d'un mât annonçait que l'Opéra ne donnait pas de représentation pour cause de pluie. Désappointement de la mère et des filles compensé par la joie du père estancerio, à qui l'averse promettait de l'or.

Il n'y avait pas d'égouts ni de distribution d'eau. On buvait l'eau de citernes qui voisinaient avec les fosses d'aisances. Le soir, les rues s'éclairaient à peine. On sortait donc peu et en se faisant accompagner d'un serviteur muni d'une lanterne. C'était la vie européenne au dix-septième siècle.

Toutes les maisons, basses, construites en boue et en briques crues, ne possédaient qu'un rez-de-chaussée. Elles devaient bien avoir leur charme, cependant, ces vieilles demeures; leurs jardins surtout. C'était une succession de trois patios à l'espagnole. Le premier, autour duquel se groupaient le salon, la salle à manger et les plus belles chambres, disparaissait sous des fleurs admirablement soignées, gloire de la maîtresse de maison : camélias, gardénias, santa-

ritas, héliotropes, clématites. Dans le deuxième patio, où s'ouvraient les autres chambres à coucher, poussaient quelques palmiers, citronniers, figuiers, orangers et même de la vigne. Le troisième, la « huerta », servait de potager qu'entouraient les cuisines, les chambres des servantes et les poulaillers.

— Tout cela n'était pas très luxueusement installé, me disait une des dames les plus en vue de la société actuelle. Chez mon grand-père, l'un des plus riches Porteños[1] d'alors, la salle à manger et une chambre à coucher possédaient seules quelques meubles. Les autres chambres où couchaient ma mère et mes tantes n'avaient pour meubles que des « catres »[2]. Il n'y avait pas de cheminées, les braseros, par les journées froides, suffisaient.

Ces maisons sans étages conservaient l'humidité, et pour faire disparaître l'odeur de moisi qui sortait des murs et des planchers, la maîtresse de maison brûlait des parfums dans des cassolettes. Chacune avait le sien, de sa composition, tenue secrète, fait d'encens, de benjoin ou de quelque autre aromate. Tous les jours, vers quatre heures, on prenait le bain. On ignorait naturellement les installations confortables d'aujourd'hui; mais déjà les Argentins avaient ce goût de l'eau et des ablutions fréquentes qui leur vient sans doute de leurs ancêtres maures, par l'Espagne. Quand le vendeur d'eau passait, les servantes, au bruit de sa sonnette, couraient acheter quelques seaux.

Après le bain, les femmes revêtaient leur jupe

1. *Porteño* veut dire habitant de Buenos-Aires, du *port*.
2. Lits de sangle posés sur des X de bois mobiles qui servent encore aux émigrants d'aujourd'hui.

noire, s'enveloppaient la tête d'une mantille, s'asseyaient au-dessus du brûle-parfums et puis allaient se mettre à la fenêtre grillée donnant sur la rue. On prenait le *maté* à la ronde; s'il y avait des visites, on offrait un verre d'eau dans lequel on écrasait une pastille sucrée appelée *panal*, à laquelle on ajoutait quelques gouttes de citron ou d'orange. Les jeunes filles chantaient des *tristes* en pinçant de la guitare jusqu'à l'heure du repas.

La vie des femmes se réduisait presque entièrement aux pratiques religieuses. Dès l'aube, coiffées d'un peigne et d'une mantille, elles allaient à la messe, suivies de petites servantes qui portaient le prie-Dieu et le tapis de prière. Elles y retournaient le soir, après quoi on se réunissait chez l'une ou l'autre.

On ne voyageait pas, ou à peine. Une traversée était un événement avant lequel il fallait assister à la « messe du Bon Voyage » pour recommander son âme à Dieu.

Pendant la belle saison, on se promenait sur les places publiques; les femmes n'avaient pas de chapeau, mais les cheveux couverts d'une dentelle ou ornés de rubans, comme on peut en voir encore dans les quartiers excentriques de Florès et de Belgrano.

C'est cette ville purement coloniale qui, en moins de quarante ans, est devenue l'une des plus grandes cités cosmopolites du monde et la deuxième ville latine.

Il a donc fallu, dans un si court espace de temps, non seulement créer tout ce qui lui manquait, mais encore et surtout refaire pour ainsi dire plusieurs fois une ville nouvelle. De dix ans en dix ans, le développement colossal de la métropole imposait de nouvelles transformations de plus en plus coûteuses et

de plus en plus difficiles à mesure qu'on avançait. On peut donc dire que tout ce qui fut créé depuis quarante ans le fut à une échelle trop petite. Et l'on n'en doit accuser personne, car il était impossible aux esprits les plus optimistes de prévoir une telle prospérité.

Aujourd'hui même, tout prévenus qu'ils soient par leur propre expérience, les administrateurs bonairiens sont-ils bien sûrs de ne pas se voir, dans dix ans, de nouveau débordés et amenés à répéter pour la quatrième ou cinquième fois :

— Qui pouvait prévoir?

En attendant, on bâtit chaque année de 10,000 à 13,000 maisons. A la place des demeures espagnoles à simple rez-de-chaussée et à patios, s'élèvent des constructions confortables et luxueuses. Le port, terminé il y a treize ans à peine, est déjà trop petit, signe indiscutable de la prospérité générale. On va en creuser un beaucoup plus considérable que nous irons voir encombré peut-être dans dix ans.

Tous les services publics sont à l'étroit. Il faut bâtir un nouvel hôtel de ville, trois grands hôpitaux sont en construction et plusieurs hospices de vieillards sont décidés, des projets de parcs à l'étude, de même qu'un boulevard de circonvallation de cent mètres de large, semé de jardins et de promenades qui couronneraient toute la ville. Plusieurs avenues spacieuses iraient y aboutir; le chemin de fer métropolitain est voté, il est concédé à la Compagnie des tramways[1]. Que sais-je encore!

1. La Compagnie concessionnaire payera 6 0/0 de ses recettes brutes à la ville, et, au bout de cinquante années, l'œuvre deviendra la propriété de la municipalité.

On devine ce que tant de projets, de démolitions, d'édifications, d'extensions, de transferts, agitent d'intérêts en désaccord et d'ambitions contraires.

Tout cela remue, bouillonne, trépide, s'insinue, grouille et se débat dans les cercles, dans les bureaux d'affaires, dans les banques, dans les administrations.

Ajoutez-y les affaires de l'État, bien plus considérables encore, et les affaires privées, infinies, et vous comprendrez que rien ne ressemble moins à l'activité d'une vieille ville européenne où tout est réglé d'avance, délimité, prévu, fini, que l'activité argentine qui sans cesse élabore, crée, improvise et recommence.

Une élite d'hommes est là qui rayonne, entre le Jockey-Club et le cercle du Progrès, entre Florida et la place de Mai, vers tous les centres de l'activité nationale, comme un Argus aux cent yeux et un Briarée aux cent bras. Cette élite a l'œil sur les bonnes occasions d'achat et de vente des terres, les tuyaux de Bourse et de courses lui arrivent, elle sait les grosses entreprises qui vont se créer, les concessions forestières qui restent à accorder, les projets de construction d'usines, de frigorifiques, de moulins, de sucreries, de concessions de chemins de fer, de ports, les contrats projetés de fournitures d'outillage, les grands travaux prochains.

Elle sait tout cela, et les moyens les plus sûrs, quoique les plus détournés, de devancer les concurrents, sous l'œil vigilant du capitalisme anglais et du capitalisme belge auxquels le capitalisme français fait la courte échelle.

J'ai vécu dans cette atmosphère vivace, avec une grande curiosité et un grand plaisir. J'y ai appris à

comprendre le caractère argentin et à juger les hommes de ce pays.

Cependant, malgré tous ces yeux ouverts et tous ces bras tendus, et ces appétits aiguisés, il reste une grande place et de grandes places à prendre pendant vingt et trente ans encore pour les énergies entreprenantes. Nous étudierons ces possibilités au fur et à mesure qu'elles se présenteront au voyageur.

Buenos-Aires est donc une ville en formation, la ville du *Devenir.* Deux phrases reviennent sans cesse dans les conversations des Porteños qui peignent leur fierté devant le chemin parcouru et la confiance en soi : « Si vous aviez vu ! » et « Vous verrez ! »

— *Si vous aviez vu* cela, il y a seulement trente ans ! Il y avait des champs à la place de ce magasin, quand il avait plu, on ne pouvait passer qu'à cheval dans Florida. Les bateaux accostaient près de la Mai son du Gouvernement.

— *Vous verrez* quand le Congrès sera terminé, quand nos avenues iront jusqu'au Rio, quand nos rues seront élargies ! Vous verrez quand nous aurons pavé toutes nos chaussées ! Vous verrez le palais des Beaux-Arts que nous ferons ici ! la gare superbe qui va s'édifier là !

Et cent projets pareils qui se réaliseront sans aucun doute. Que dis-je ? Qui se réalisent journellement sous nos yeux. Car voilà justement le miracle ! Ce ne sont pas là propos de Gascons. En quelques semaines l'aspect d'un quartier a changé et la critique que l'on fait aujourd'hui n'a plus demain sa raison d'être. Je passe un matin sur la place Libertad et je remarque comme une anomalie, au milieu d'hôtels particuliers et de luxueuses maisons de rapport, deux ou trois

baraques sordides servant de cabarets populaires. Six semaines après, les baraques avaient disparu et déjà on bâtissait sur leur emplacement des maisons modernes.

En quittant Buenos-Aires pour un de mes voyages à l'intérieur, j'avais laissé la Place du Congrès toute petite, formée par une simple avenue et quatre rues qui la bornaient. Devant, il y avait un théâtre, une caserne, un marché, quelques rues où s'élevaient des maisons de plusieurs étages. Quand je revins trois mois après, l'Intendant municipal, le sympathique M. Guiraldès, m'y conduisit de nouveau. A la place des rues, des maisons, du théâtre, de la caserne, du marché, il y avait des jardins ! La place avait été dessinée par notre compatriote, l'architecte-paysagiste M. Thays. Pendant qu'on démolissait et qu'on terrassait encore, il avait apporté là du terreau, des arbres, des gazons et des fleurs. Et l'on pouvait voir, à côté d'un pan de mur qui tombait sous la pioche et d'une cave que l'on comblait, s'arrondir des corbeilles toutes fleuries et naître des pelouses verdoyantes, pendant qu'avec des poulies des manœuvres dressaient sur un socle une reproduction en bronze du *Penseur* de Rodin.



Une surprise agréable se mêle aux sensations du Parisien qui débarque, et contribue à lui rendre l'acclimatation facile et sympathique : il entend parler français de tous côtés. A l'hôtel, la moitié du personnel — celui du restaurant — est français ; s'il prend une voiture et qu'il se donne bien du mal

pour donner au cocher son adresse en espagnol — des adresses qui n'en finissent pas (n° 4799, par exemple), — celui-ci la lui répète en français. C'est un paysan du département du Gers, du Tarn, de l'Aude ou de l'Hérault arrivé ici il y a vingt ans et qui n'a pas fait fortune encore.

— Voilà toute ma richesse : ce cheval et la voiture. Mais je vis bien, et, ma foi, je n'ai pas envie de retourner au pays. (En réalité, il a souvent joué à la loterie, joué aux courses, et mal spéculé.)

Le nouvel arrivé va déposer sa carte chez des amis, la porte lui est ouverte par un domestique basque ou béarnais. Il va se promener un dimanche au Jardin zoologique, l'accent faubourien frappe son oreille : c'est une famille d'ouvriers de Pantin qui passe. Il s'approche, cause : l'homme est un « crâneur » qui trouve tout mal dans le pays et qui affecte avec insistance de prononcer des gros mots parce qu'une dame est là qui les entend : « — Ben, quoi ! madame sait bien ce que c'est, pas? »

Dans les magasins élégants, tout le monde parle français. S'il visite un hospice, un hôpital un ouvroir, un orphelinat, les sœurs seront des Françaises devenues Argentines, car il n'y a pas l'ombre de nostalgie ni de regret dans leur cas. Vous passez devant une maison élégante où des autos sont arrêtées. Les chauffeurs causent entre eux : ils sont tous Français. Et le soir, le long des trottoirs des rues écartées, c'est encore la langue française que parlent, hélas ! les prostituées.

Mais nos compatriotes ne sont pas seuls à s'acclimater facilement ici. On peut voir à Palermo ou au Jardin botanique les échantillons de la flore de tous

les pays qui poussent et s'épanouissent en pleine terre, modifiant à peine leurs caractéristiques originelles.

De même, les races diverses auxquelles le pays est ouvert s'adaptent parfaitement dans son heureux climat. L'Anglais, l'Allemand, l'Italien, le Français, le Slave, le Turc et l'Arménien s'y trouvent chez eux et y prospèrent.

Vous dînez en ville et vous n'êtes pas peu surpris d'apprendre que le cuisinier de la maison est de Pérouse ; le chauffeur, de Paris ; le valet, Allemand ; le marmiton, Galicien ; la première femme de chambre, Anglaise, et la deuxième, Basque espagnole. D'ailleurs, votre hôte, Allemand par son père, Argentin par sa mère, marié à une fille de Basque français et d'Italienne, a pour l'instant un de ses fils à l'Université de Cambridge, un autre à Heidelberg, et sa fille, fiancée à un jeune Nord-Américain, écoute avec ravissement les compliments, en anglais, de son adorateur. Si le hasard vous fait assister, aux premiers jours de votre arrivée, à une manifestation patriotique où l'armée est mêlée, vous reconnaissez, à côté de grenadiers de l'Empire, des képis de saint-cyriens mais surtout des casquettes plates d'officiers teutons, des tuniques sanglées, et des casques à pointe abritant des figures basanées de métis d'Indiens et d'Espagnols. Et votre étonnement s'augmente encore, un jour de manifestation politique, devant le défilé de toute la populace cosmopolite raccolée aux quatre coins de la ville.

Où est le sang espagnol ? se demande-t-on. Qu'est-ce qu'un Argentin ? Nous essayerons de le comprendre et de l'expliquer plus tard.

BUENOS-AIRES

(SUITE)

LE QUARTIER DES AFFAIRES

La « Cité » de Buenos-Aires. — L'avenue de Mai. — Ressemblances avec Paris et Londres. — Élégance des femmes. — La Place de Mai et la Maison Rose. — La « Maison d'Or ». — Physionomies de gens d'affaires. — Fortunes faites en dix ans. — Étroitesse des rues. — Leur encombrement. — Florida et les rues avoisinantes. — Projets de percement d'avenues.

Le quartier vivant de Buenos-Aires, le quartier des affaires, est compris entre le Rio de la Plata et l'avenue de Mai. C'est le berceau même de la ville, ce qu'on pourrait appeler la Cité de Buenos-Aires. On y revient sans cesse parce que les plus riches magasins s'y trouvent réunis, voisins des banques et des bureaux d'affaires, des grands hôtels, des administrations et des filiales des compagnies de navigation.

Par son aspect et ses proportions, l'avenue de Mai est la voie qui rappelle le plus un boulevard de Paris. Hautes maisons, jolis magasins, terrasses de cafés,

marchandes de violettes et de mimosas, cris gutturaux des jeunes camelots vendeurs de journaux, rangées d'arbres, larges trottoirs, doubles lampadaires électriques au milieu de la chaussée asphaltée où, comme à Londres, stationnent des files de fiacres, capote baissée, au lieu de longer les trottoirs.

La quantité d'autos et de coupés de maîtres circulant, aide à créer l'atmosphère de luxe d'une capitale riche. La seule note locale vient des « vigilants » ou gardiens de la paix, de petite taille, au teint chocolat d'Indiens métissés, habillés à l'anglaise, tout en noir et casqués de noir, carrick noir aux boutons de métal blanc. Ils sont là, au milieu de la rue, toujours visibles, toujours attentifs et assez complaisants aux étrangers qui s'adressent à eux.

On rencontre beaucoup plus d'hommes que de femmes; mais, même dans la rue, les femmes ont l'élégance extérieure de celles de Paris. On ne voit de mal habillés que les marmots portant sur le dos leur caisse à cirer les bottines, vieilles boîtes à sucre et à chicorée, et quelques débris humains, comme partout. Devant les grands magasins : *A la Ciudad de Londres*, *El Progreso*, *Gath et Chaves*, le Louvre bonairien, des familles d'immigrés d'hier regardent les étalages, les femmes en cheveux avec un enfant ou deux dans les bras, les autres traînés par le père.

L'avenue de Mai commence à la place de Mai, place historique où se groupent à l'espagnole, encadrant une colonne commémorative de la Révolution, la cathédrale, l'ancien Cabildo et la Maison du gouvernement ou Maison Rose (Casa Rosa). C'est une vaste bâtisse assez banale, et peinte d'un enduit saumon, élevée sur les bords du fleuve, à l'endroit même où

se dressaient le fort et la vice-royauté, au temps de l'occupation espagnole, et qui se trouve un peu éloignée du Rio par les emprises successives qu'on fit sur son lit.

Là se trouvent rassemblés tous les ministères et toutes les administrations de l'Etat, mais, trop à l'étroit ici, les services débordent dans les maisons voisines et même dans des rues lointaines. Il va falloir un de ces jours démolir la Maison Rose, et profiter de sa disparition pour ménager une perspective sur le Rio qu'elle bouche.

A l'autre extrémité de l'avenue de Mai se dresse le monument du Congrès dont le dôme un peu maigre fait l'effet d'un œuf colossal dans un coquetier. Un portique de belle allure et l'escalier d'accès donnent à l'ensemble du monument une ressemblance avec le Capitole ou Palais du Congrès de Washington. Cette construction, projetée il y a un grand nombre d'années, — une trentaine, je crois, — sur un devis de 12 millions de francs, absorba jusqu'à ce jour 55 millions. Et elle n'est pas finie ! Il n'y entre guère de pierre, pourtant; les façades, les colonnes même, sont en briques et en ciment armé. Elle a déjà coûté tant d'argent qu'on l'appelle « la Maison d'Or ».

Que de fois je me suis promené dans ce quartier qui va de l'avenue de Mai au Jockey-Club, dévisageant les passants, épiant leurs gestes, leurs expressions ou leurs tics, étonné parfois de ne pouvoir découvrir la parenté de tous ces individus, le signe qui les distinguerait des habitants d'un autre pays. Mais une telle variété d'êtres se croisaient en tous sens que je finissais toujours par renoncer à mon effort. Tout ce que je pus observer, c'est que la physionomie des ger-

d'affaires est la même dans tous les lieux du monde : une sorte de reflet morose et soucieux de leurs préoccupations habituelles, le regard comme fixé vers une pensée intérieure sous le sourcil contracté.

Je pouvais donc me croire dans une ville de l'Amérique du Nord, avec la brutalité en moins, et plus de formes, au milieu de gens possédés par l'obsession de l'argent. Je me souviens d'avoir noté qu'on ne peut imaginer une conversation entre Yankees où ne se mêlerait pas le mot *dollar*. Je pense qu'il est moins impossible que deux Argentins aient une conversation de cinq minutes sans qu'il s'y mêle le mot *peso*. Comment en serait-il autrement dans ces pays où tous les habitants, partis de leur patrie pauvres et ardents, n'y furent amenés que par l'appât du gain rapide?

Les anecdoctes les plus communes, le fond de tout entretien suivi portent sur les fortunes faites en dix ans, sur les émigrants d'hier, aujourd'hui millionnaires, sur de vastes régions à défricher qui n'attendent que des bras pour produire de la richesse, sur des terres que vous pouvez acheter à 20 piastres l'hectare et qui en vaudront 200 dans quatre ans. Ceux qui racontent ces choses — vraies, d'ailleurs, pour la plupart — n'ont pourtant pas la moindre envie d'aller féconder ces prairies lointaines, et d'en tirer ces trésors que leur bouche énumère, car ils sont tous avocats, ou juges, ou professeurs, ou politiciens, ou ingénieurs, ou médecins, ou estancieros. Mais ce sont eux qui achèteront ces lieues carrées de pampa, quelquefois sans débourser d'argent, et qui les revendront dans six mois, un an, deux ans, huit jours peut-être, avec le bénéfice d'une fortune. De

sorte que l'on a l'impression de se trouver au milieu d'une multitude de joueurs qui s'enrichissent au jeu de la terre. Chacun a son tuyau, son fétiche ou sa martingale. A les entendre, ils gagnent tous. L'un a acheté, la semaine dernière, un bout de terre à Buenos-Aires et l'a revendu hier, le double; un autre n'a pas eu le temps de signer le contrat d'un achat de dunes au bord de la mer, à Mar del Plata, qu'on lui arrachait la moitié de sa propriété en lui laissant deux cent mille francs de bénéfice. Et, peu à peu, la tentation vous vient de risquer vous-même la chance. Mais on attend, on hésite, et, pendant ce répit, un autre spéculateur arrive du Chaco ou de l'office d'à côté, du Neuquen ou d'un laboratoire de chimie, qui se décide pendant que vous réfléchissez encore. Saisirez-vous l'occasion suivante? Voici un ingénieur qui revient de la province de Rio-Grande, au sud du Brésil, et qui vous raconte d'autres merveilles; cet autre débarque du Paraguay et de Bolivie, où c'est bien autre chose encore! Le malheur c'est qu'on ne vous dit pas tout. Les faits cités sont exacts, mais on tait les circonstances accessoires de la spéculation, — souvent capitales. A quelle distance d'un chemin de fer ces terres sont-elles situées? Ne renferment-elles pas une trop grande partie de bas-fonds? Y a-t-il de l'eau? ou sont-elles irrigables?...



L'étroitesse des rues, mise à part l'avenue de Mai, caractérise cette partie de la ville. Elles sont asphaltées, très propres, de riches magasins comme ceux des villes d'Europe offrent des vitrines brillantes et

ordonnées avec goût. L'animation y est grande; les piétons y circulent vite parmi les voitures, les autos, les équipages et les tramways électriques qui s'y pressent et s'y bousculent dans le bruit.

Beaucoup d'anciennes voies gardèrent la largeur fixée jadis par les intendants espagnols pour toutes les villes de l'Amérique latine, soit 10 m. 32 y compris les deux trottoirs de 86 centimètres. Les maisons modernes qui s'y construisent ne sont donc pas mises en valeur faute d'un recul suffisant, et on passe devant de jolies façades sans les voir.

Florida était autrefois la seule rue animée de la ville. Aujourd'hui, l'avenue Callao, qui menace de la détrôner, et l'avenue de Mai ont un peu déplacé le centre du mouvement. Mais Florida demeure, jusqu'à présent, la rue des magasins de luxe, joailliers, modistes, couturières chic. C'est, si l'on veut, et toutes proportions gardées, une rue de la Paix étroite et démocratisée, de-ci, de-là, par des vitrines de camelote. Les élégantes ne s'y montrent qu'en voiture, sauf de onze heures à midi, où, avec le prétexte de faire des courses, les jeunes filles se promènent à la rencontre de leurs amies, et surtout pour y croiser leurs regards avec ceux des *novios* (fiancés), généralement occupés dans les bureaux des rues transversales, et qui viennent là s'adosser à une façade un peu en retrait, ou même à la glace des devantures.

Le soir, les rues sont très éclairées, beaucoup plus que nos rues parisiennes, par l'abondance des globes électriques. Des annonces lumineuses occupent la largeur des voies, allant d'une maison à l'autre : c'est là que les théâtres accrochent leurs réclames.

Autrefois le Corso se faisait dans Florida deux fois la semaine, le mardi et le jeudi. Au retour du parc de Palermo, les attelages défilaient, roue contre roue, pendant une heure. La circulation devenait impossible. Et l'intendant supprima le Corso dans Florida. A présent, de quatre à sept heures, les voitures n'ont plus même le droit d'y passer. Et elle prend, de ce fait, une animation toute particulière. Vers cinq ou six heures, la chaussée et les trottoirs sont envahis par la foule des piétons, employés de bureau, commis de magasins, marchands, gens d'affaires de toute sorte, qui y stationnent, causent par groupes, se promènent les mains dans les poches, comme en Italie sur les places publiques. Les gens chic ne s'y montrent pas. Les conversations sont calmes.

Les rues parallèles ou perpendiculaires à Florida, Bartolome Mitre et Reconquista surtout, rues des bureaux et des banques, sont pleines, à certaines heures, d'hommes-sandwiches portant de grandes affiches de calicot sur lesquelles s'inscrivent en lettres rouges les prochains « remates »[1] et les conditions des enchères. Dans Cuyo, la rue des compagnies de navigation, flottent des banderoles multicolores, avec les noms italiens, allemands, anglais et français des grands steamers, le jour et l'heure des départs.

Le resserrement des voies dans ce quartier central donne lieu à de petites incommodités et à de grands embarras. Les voitures ne doivent passer dans certaines rues que dans un sens, et, même, dans Florida il leur est interdit de stationner devant un

1. Ventes aux enchères.

magasin. En cas de pluie, quel agrément pour les femmes de se faufiler à travers les rangs serrés des hommes aux regards impertinents ou de courir après leur voiture qui stationne dans le voisinage, à deux ou trois cents mètres quelquefois!

Vraiment la circulation y est devenue impossible; les longs tramways[1] passent incessamment sur des chaussées larges de six mètres à peine; les encombrements se multiplient et avec eux les accidents; l'autre jour, devant moi, une auto brûlait au milieu d'un embarras de voitures, en pleine rue Florida, et impossible d'isoler ce véhicule en feu.

On paraît bien résolu à désobstruer ce quartier central par le percement des deux avenues du plan Bouvard. L'intendant municipal Guiraldès, entreprenant et brave, qui n'y va pas par quatre chemins, c'est le cas de le dire, les avait décidées. Malheureusement les fonctions d'intendant municipal ne sont conférées que pour deux ans, — ce qui est bien insuffisant pour concevoir et exécuter un plan d'ensemble sérieux, — et à l'heure où j'écris, un autre le remplace. Ces avenues seront-elles exécutées? On a calculé qu'elles coûteraient chacune entre 20 et 30 millions de francs, soit 60 millions. La ville voudrait exproprier non seulement les terrains nécessaires à la viabilité, mais encore une bande de vingt mètres de large de chaque côté de la voie, qu'elle revendrait avec bénéfice de façon à se couvrir d'une partie de ses dépenses. L'idée est ingénieuse. Mais une difficulté se présente : la Ville a-t-elle le droit d'expro-

1. Il y a à Buenos-Aires près de 700 kilomètres de lignes de tramways.

prier des particuliers, pour spéculer à son profit?

On examine depuis deux ans cette question au point de vue juridique. En attendant, on dépense annuellement, d'après les plans établis, 5 ou 6 millions pour commencer à élargir les voies. D'année en année, on voit tomber des blocs entiers d'immeubles, et l'air circule, et la lumière se répand.

BUENOS-AIRES

(SUITE)

LES QUARTIERS POPULAIRES

« El Bajo ». — Conquêtes sur le Rio. — Le Paseo de Julio et de Colon. — Le premier refuge de l'émigrant. — Boutiques et ventes aux enchères. — Offres et embauchages. — Le quartier des Grenouilles. — Le « style » boîte à pétrole. — Les « Basuras. » — Les quartiers du Sud. — Aux rives du Riachuelo. — Provisoire et inachevé. — Comment se formèrent les faubourgs. — Le pavage des rues.

Tout près de ce quartier des affaires et du palais du Gouvernement qui l'avoisine, entre ces rues commerçantes et le fleuve, s'étend un quartier populaire, en partie gagné sur les eaux du Rio. On l'appelait jadis « El Bajo ». C'était le dépôt des animaux morts, des ordures et des poissons pourris. Les gens mal famés s'y réunissaient dans des bouges de basse catégorie jusqu'à l'endroit même où se dresse maintenant la Banque de la Nation. On assécha tous ces terrains formés de « cangregales » mouvants, on y construisit, en bordure du Rio, des quais, des voies

ferrées, des hangars et des bâtiments commerciaux, puis une promenade joliment dessinée avec des arbres, des corbeilles et des pelouses. Cela s'appelle le Paseo de Julio, ou promenade de Juillet, et le Paseo de Colon. Des arcades soutiennent de hautes maisons construites sur l'ancienne berge assez élevée. Quartier tout à fait populaire. Sous ces arcades sales, encombrées de papiers et d'épluchures, grouille la vie de l'immigrant arrivé d'hier. Il y vient dès sa descente du bateau comme à un premier refuge. Dans l'ombre des boutiques arméniennes et espagnoles, des restaurants italiens, s'étalent les premières tentations de la grande ville, graillonnent les cuisines nationales. Des orgues mécaniques, des pianolas trépident sans cesse, accompagnant les boniments gutturaux des « rematadores » vendant aux enchères des objets de première nécessité : montres, couteaux, revolvers, ceintures ornées, etc. Ces enchères sont simulées. Le manège est très amusant à observer. Devant un comptoir où s'étalent quelques objets, un homme aux yeux noirs crie du fond de sa gorge métallique, qui sonne comme un gong, des sommes sans cesse croissantes : « Cuarenta! Cincuenta! Cincuenta e cinco! Seis, seis, seis!... » Devant lui, de pauvres diables, debout, ne prennent même pas l'air de s'intéresser à ses cris ni à son étalage. Cependant, ils figurent « le public ». Le nouvel arrivant qui passe par là, en flânant, attendant du travail, entre par curiosité. Il voit un revolver, un poignard, des éperons, des épingles de cravate brillantes, proposées à un prix dérisoire de bon marché. Il croit à la réalité des enchères, il pousse. Et quand le commissaire-priseur le voit arrivé au bout de ses

possibilités, il lui adjuge, pour une somme généralement élevée, la camelote convoitée.

Les plus pittoresques sont les boutiques des marchands d'habillements, de bottes, d'espadrilles, de ceintures de cuir ornées de fausses piastres d'argent, de « machetes », long couteau que le « gaucho » a toujours pendu sur la hanche, de fouets courts, de valises de carton-pâte, de châles, de ponchos, de bijoux faux, de foulards aux couleurs criardes, rose et bleu vif surtout. Là aussi se trouvent les agences de placement pour la ville et l'intérieur. Sur de grands tableaux noirs sont inscrits, à la craie, les offres d'emploi, le genre de travail demandé, le salaire et les autres conditions : nourriture et logement[1].

Les immigrants viennent lire ces tableaux, ou plutôt se les faire lire, car la plupart, arrivant d'Espagne ou d'Italie, sont des illettrés. On les voit, chaussés de gros souliers galiciens ou de bottes courtes à la piémontaise ou, si ce sont des Basques, d'espadrilles blanches, consulter les agents, questionner, réfléchir longuement. Où vont-ils aller? Au nord, au sud, dans la pampa? Travailler la terre ou la tranchée du chemin de fer qui les appelle à 1,500 kilomètres d'ici?

Souvent c'est le pur hasard qui les décidera, ou le salaire, ou le voisinage d'un compatriote.

Autour d'eux, assis sous les arcades, à même le sol, adossés aux piliers, les marchands de fruits, de bibelots de ménage, lacets, allumettes, boutons, fil,

1. La moyenne des salaires offerts est de 40 piastres par mois, c'est-à-dire 88 francs, plus la nourriture et le logement.

aiguilles, parlent d'une voix rauque, tandis que les étourdissent les orchestrions des cinémas et les appels trompeurs des commissaires-priseurs : « Cincuenta ! cincuenta ! »



Dans cette ville immense, née au progrès il y a trente ans à peine, il reste bien des choses à faire. Le quartier de San Cristobal, qu'on appelle le quartier des Grenouilles (Barrio de las Ranas), est un vestige tenace du Buenos-Aires d'antan. C'est là, au milieu d'une triste plaine, que se réfugient les miséreux réfractaires à l'Assistance publique; les libertaires, qui préfèrent la misère et l'indépendance à la sollicitude officielle ou bourgeoise. C'est là aussi que l'écume de la basse pègre abrite ses mauvais coups, sous une architecture qui peut se piquer d'originalité : le style boîte à pétrole. Vous n'y voyez que des maisons construites en fer-blanc; murs, toits, portes, colonnes resplendissent de mille feux au soleil. Le trust du Standard Oil, présidé par M. Rockefeller, en a fait presque tous les frais. Certains de ces architectes si personnels sont arrivés à de singuliers chefs-d'œuvre. Rien qu'en découpant le fer-blanc, en le clouant d'une certaine façon, ils ont festonné des lambrequins pour les arcs surbaissés d'alhambras maures, tailladé à coups de cisaille des colonnes et des frontons pour des palais gréco-romains, déchiqueté des dentelles et des guipures, prises dans les boîtes à sucre de Tucuman, pour les rosaces de chapelles gothiques !

Quelques négresses, des métis, des Européens et

des indigènes habitent ces palais et ces masures. On les voit, souteneurs et prostituées, tramps et réfractaires, assis sur le pas des portes, prenant leur maté dans la courge séchée où trempe le long tuyau de métal par où ils aspirent l'infusion bienfaisante. Autour d'eux s'élèvent les montagnes d'ordures ménagères (ou *basuras*), que les voitures viennent vider sans cesse. Ces ordures sont brûlées à l'air libre. Un feu perpétuel couve sous ces détritus et peu à peu les dessèche et les consume. L'inconvénient de ce système primitif, c'est qu'à certains jours le vent apporte sur la ville une affreuse fumée nauséabonde qui pénètre partout. A côté des ordures qui brûlent, il y a les objets qui ne brûlent pas : des collines de boîtes, de ressorts, de cadres de lits de fer, de marmites, de bidons, de couvercles, de casseroles, de pots, etc.

Avant qu'on ait songé à brûler ces choses, c'était ici que les misérables venaient faire leurs provisions. On y trouvait de tout, du drap, du cuir, des os, de la viande, du pain, des légumes. Des gens engraissaient des cochons avec leur récolte journalière. Quatre mille chiens s'y nourrissaient eux-mêmes. Puis une Société s'offrit à brûler gratuitement ces restes. Elle avait calculé que 100 tonnes d'ordures produisent la force de 15 tonnes de charbon. Avec les chevaux-vapeur nourris par l'incendie, elle vendrait de la force aux compagnies de traction et d'éclairage. Avec les scories, elle ferait des briques et des pavés. La Ville a fait construire elle-même 72 fours puissants, comme ceux que j'ai vus à Hambourg[1], et qui peuvent brûler par jour 1,000 tonnes

1. Voir *De Hambourg aux Marches de Pologne.*

de détritus. Je n'ai pas confiance dans ce système. Des tas d'objets trop grands ne peuvent trouver place dans les brûleurs, les métaux ne s'y consument pas; la main-d'œuvre est considérable[1].



Si l'on veut se rendre compte de l'activité matérielle de la métropole, c'est vers ces quartiers du sud qu'il faut la chercher, la Bocca, las Barracas, les bords du Riachuelo, où se trouvent le marché des laines et des cuirs, les abattoirs, les frigorifiques, dont j'aurai l'occasion de parler. Là sont réunis les entrepôts de commerce, les industries, les fabriques, les dépôts de fer, de bois, une grande partie du transit de la Cité. On y trouve l'activité ordinaire des grands centres européens. Ce qui s'y ajoute de couleur locale vient de l'abondance des machines agricoles. Les quais du Riachuelo sont remplis de batteuses, de charrues, de herses rouges, bleues et vertes, arrivant pour la plupart de l'Amérique du Nord, de Chicago.

Un jour, je me promenais avec l'intendant municipal sur les quais du Riachuelo. Des trains bondés

1. On vient d'appliquer à Paris un système appelé le Système mixte de broyage et d'incinération, qui paraît réaliser un immense progrès sur tous les systèmes essayés depuis trente ans. Je crois que c'est ce que j'ai vu de mieux dans ce genre, à travers mes voyages. Toutes les matières organiques et humides sont transformées en une poudre fine et inodore qui est un engrais de premier ordre. Les matières non broyées sont brûlées intégralement. Ni odeur, ni fumée. De plus, la chaleur produite par la combustion est transformée en énergie électrique et utilisée par les services municipaux. C'est merveilleux de propreté, de bon marché, de rendement et de simplicité.

de marchandises se croisaient, les bateaux chargeaient et déchargeaient des instruments aratoires, des mobiliers, des wagons d'épicerie, de quincaillerie, de mercerie. On eût dit toute une colonie de jeunes ménages venus pour s'approvisionner.

Et en vous faisant assister au spectacle de cette activité jeune et ardente, en vous montrant ces villes qui s'élèvent, ces débarqués d'hier et d'avant-hier, ces terres vierges d'engrais, ces arbres qui n'ont pas encore grossi, les Argentins ressemblent à ces nouveaux mariés qui vous reçoivent en vous disant avec un air de fausse modestie :

— C'est bien simple chez nous, comme vous voyez. Excusez-nous. Mais notre installation n'est pas encore finie...

... Et qui, au fond, sont très fiers de ce qu'ils ont déjà, et attendent, avec raison, vos compliments.

Nous sommes, dans les quartiers excentriques, au milieu de ce provisoire et de cet inachevé que je vous ai signalés comme caractérisant certaines parties de Buenos-Aires. Ici, des rues non pavées encore sont pourtant presque entièrement bordées de maisons neuves. Certaines ont belle apparence; la plupart, modestes, sont des habitations d'employés ou d'ouvriers, sans étages, à façades roses ou blanches presque toutes parées de macaronis « art nouveau ». D'autres, construites en tôle estampée, imitant l'ardoise imbriquée, donnent l'impression du campement hasardeux de colons. Il en est de plus humbles encore, tes de planches peinturlurées de vert ou de rose par leurs propriétaires, et qui ressemblent à un anage de bohémiens prêts à partir à la première cessité. Des terrains vagues, des champs de

luzerne ou de maïs les séparent. De grandes affiches blanches à lettres noires portées par de hauts piquets indiquent qu'un « remate » aura lieu le dimanche suivant. Le terrain, vendu aux enchères, acheté par des ouvriers qui le paieront mensuellement, sera couvert avant six mois de maisons en construction. Ainsi se formèrent depuis quinze ans la plupart des faubourgs de Buenos-Aires, les villas Malcolm, Santa Rita, Mazzini, de Las Catalinas, Devoto, etc. Dans ces quartiers éloignés, les rues, très larges, sont peu animées. On y peut encore rencontrer les laitiers à béret basque qui traient leurs vaches accompagnées de leurs veaux au milieu de la rue et distribuent le lait à leur clientèle. Aux fenêtres protégées d'une grille s'ouvrant par le milieu, des jeunes filles, penchées aux appuis, poudrées, coiffées méticuleusement, les cheveux ornés de nœuds de ruban, regardent, oisives, les rares passants, et le dimanche, au seuil des maisons désertées, de petites bonnes brunes, au visage de pain d'épice, prennent le frais.

Dans ces faubourgs, des centaines de rues, quelquefois voisines d'avenues très peuplées, n'ont d'existence que sur les plans; elles sont simplement indiquées par des ornières plus profondes. Il s'agit 'e paver ces voies délaissées : c'est le premier travail à faire pour attirer les constructeurs. Mais il n'y a pas de pierres dans la contrée; il faut aller loin, vers l'Ouest, ou monter jusqu'au Nord, ou descendre au Tandil, vers le sud de la province, pour en trouver; le grès est donc un produit très cher[1]. Pour

1. Que de fois je me suis demandé pourquoi tant de bateaux français, voyageant sur lest pour aller chercher des marchandises aux antipodes, n'apporteraient pas ici de ces pavés précieux?

couvrir les dépenses de pavage, la Ville a donc émis des bons municipaux, remboursables en quinze ou vingt ans, avec 6 0/0 d'intérêt[1]. Les riverains de chaque côté des voies publiques sont tenus de rembourser à la Ville, chacun par moitié, les frais de pavage.

1. Les banques allemandes prennent beaucoup de ces bons garantis par les propriétés en bordure.

BUENOS-AIRES

(SUITE)

LE QUARTIER DES RÉSIDENCES

Jolis noms de rues. — Demeures somptueuses. — La Recoleta. — L'avenue Alvear. — Le Semeur et le Faucheur de Rodin. — Palermo. — Corso quotidien. — Promenade fastidieuse. — On vient se montrer. — L'avenue des aveux. — Beauté des femmes argentines. — Les vieux jeunes gens. — Soirs d'été.

Le Jardin botanique. — Un architecte paysagiste français : M. Thays. — Le Jardin zoologique. — M. Onelli.

Le quartier des résidences commence autour de la place San Martin, qui est un morceau de parc anglais, et s'oriente vers le Nord, dans la direction de la Recoleta et de l'avenue Alvear. Écoutez ces jolis noms de rues : Esmeralda, Cerrito, Parera, Callao, Juncal, Arenales. Elles sont pavées de bois; quelques-unes bordées de platanes. Rue Parera, on a fait un essai gracieux : sur le bord du trottoir déjà planté d'arbres, l'administration a semé une bande de gazon et quelques fleurs. Quand toutes les rues auront cette parure, il n'y en aura pas de plus belles au monde.

C'est dans ce quartier que se dressent les somptueuses demeures des gens riches de Buenos-Aires, de l'aristocratie, comme on dit ici, les hôtels des Alvear, des de Bary, des Anchorena, des Cobo, des Casarès, des Unzué, des Quintana, des Pereyra. On y voit des balcons fleuris, des essais de style composite, dont beaucoup sont heureux. Certains de ces hôtels sont entourés de jardins — magnolias, palmiers, pins, platanes, — bordés de grilles; la plupart n'ont qu'un petit jardin derrière, car le terrain atteint ici des prix exorbitants. Si l'on ne regarde que l'aspect général des façades, on pourrait parfaitement se croire dans le quartier de la Plaine-Monceau; les maisons paraissent aussi riches, le style en est quelquefois pareil, souvent plus joli, au moins plus hardi et plus varié; les architectes s'y sont permis des tentatives qu'ils n'osent pas à Paris. Pourtant des différences n'échappent pas à un œil exercé. Les façades ambitieuses imitent parfaitement la pierre de taille, mais sont en briques recouvertes d'un crépi auquel on a donné l'aspect de la pierre. Les plus riches sont mêmes revêtues à leur soubassement d'une fine lame de pierre.

Toutes sont serrées les unes contre les autres, comme des loges de théâtre. A peine si, de place en place, on peut apercevoir, par une étroite allée, entre des pergolas couvertes de volubilis, les flots jaunes du Rio de la Plata qui, de loin, miroitent au soleil.

A un tournant de l'avenue Alvear, le seul tournant peut-être de toute la ville qui ne soit pas à angle droit, on a la surprise charmante d'un « point de vue ». Ils sont assez rares dans la ville plate et rec-

tiligne pour qu'on s'y arrête. C'est la Recoleta. On s'est empressé de profiter d'un petit vallonnement propice au pittoresque en y semant des pelouses en pente, en y traçant des allées en labyrinthes, plantées d'arbres, lauriers, magnolias, eucalyptus, ceïbos, palmiers, cactus-cierges, dracénas, ricins, aloès, et de toutes ces plantes aiguës des tropiques, poignards, lances, scies, baïonnettes, dagues, parmi des rochers couverts de plantes grimpantes, où de l'eau court et saute en cascadant et en chantant. Derrière cette végétation s'élèvent un ancien couvent de Récollets qui sert aujourd'hui d'hospice de vieillards, et le cimetière aristocratique de la Recoleta dont l'entrée est un large fronton grec dominant un parvis spacieux planté de colonnes. Au-dessus, un vieillot petit clocher espagnol à jour, avec sa cloche visible, se dessine sur le ciel bleu, et contribue, ma foi, à faire de ce coin, qui est l'entrée de la grande avenue, le point le plus joli de la ville.

Après la Recoleta, l'avenue Alvear fuit en ligne droite jusqu'au Parc de Palermo. C'est une voie spacieuse de quarante mètres de large, macadamisée et goudronnée, plantée d'arbres, à peine habitée jusqu'à présent, une avenue du Bois de Boulogne dans l'enfance. Quelques jolies demeures pourtant, celles des familles Mariano Unzué, Chevallier et Varga, lui donnent déjà son caractère de luxe, tandis que des terrains vagues, des hangars, des ateliers, des remises, des dépôts de fer et de bois, des échoppes de marchands de vins, des pépinières, des maisons sans étage, la haute cheminée des machines élévatoires pour les filtres des eaux courantes, témoignent de la ville en formation et créent des contrastes pittores-

ques ; des chevaux paissent entre deux villas ; d'immenses affiches égaient les échafaudages de maisons en construction. Des restaurants équivoques se sont élevés là, et ont pris des noms prétentieux : Longchamps, Bristol, Armenonville. On y trouve aussi un Skating-Rink qui s'appelle le Pavillon des Roses où la Société de Beneficencia organise souvent des fêtes au profit de ses œuvres.

De place en place, le milieu de l'avenue est occupé par des pelouses plantées de fleurs et d'arbustes. La perspective s'ennoblit de deux superbes statues de bronze de Rodin, *le Semeur* et *le Faucheur*, et de fontaines à trois vasques. Les deux côtés de l'avenue sont bordés d'arbres superbes.

Et on arrive à Palermo.

Palermo est le seul lieu de rendez-vous public de la société de Buenos-Aires. Parc assez vaste[1] planté d'eucalyptus, de palmiers, de tipas, d'acacias, de saules pleureurs et d'ombus. Il date d'une quarantaine d'années ; on manquait alors d'hommes de goût qui sussent tirer parti des choses existantes, mais il fut terminé par notre compatriote, M. Thays, l'architecte paysagiste de Buenos-Aires. C'est lui qui dessina les lacs semés d'îles et distribua les éclaircies et les points de vue. Malheureusement, il ne put alors supprimer le chemin de fer qui traverse le parc et tirer parti du Rio de la Plata, qui le longe de bout en bout. Il paraît qu'on va déplacer bientôt ce chemin de fer et construire une allée sur les bords du fleuve. A la bonne heure !

C'est là qu'a lieu le Corso quotidien.

1. Il a 870 hectares.

Dès cinq heures après midi, quand le soleil est devenu moins chaud, on voit les autos de luxe, les victorias de grand style attelées de superbes trotteurs, et quelques fiacres, traverser à toute vitesse l'avenue Alvear, se dirigeant vers l'avenue Sarmiento, car ce n'est pas dans le parc que vont ces équipages. Il ne s'agit pas de respirer l'air frais et pur, ni de rêver, ni de se recueillir, ni de causer. Non. C'est dans une seule avenue, longue à peine de quatre cents mètres, l'avenue Sarmiento, plantée de hauts palmiers un peu fanés mais qui lui donnent une grande noblesse, que tout le monde se précipite, au milieu des vapeurs du pétrole, ou parmi le crottin de cheval. Six rangées de véhicules, allant au pas, se frôlent dans les deux sens. Quand on est arrivé au bout de l'allée, on revient, et ainsi de suite jusqu'à la tombée du jour. Les autres allées du parc restent désertes, et pourtant quelle belle promenade à faire sous ces saules pleureurs d'un vert si tendre, ces ombus, ces eucalyptus, ces peupliers !

Tout le monde se connaît, naturellement, et se salue cérémonieusement. L'étranger est frappé du silence de cette foule, de son maintien un peu raide, de la grave immobilité des figures et de la vie extraordinaire des yeux. Chacun vous dévisage fixement, avec une hardiesse inconnue. Visiblement, les hommes viennent regarder les femmes, sans autre dessein ; les femmes viennent se regarder entre elles. Elles arborent leurs plus belles toilettes, leurs chapeaux les plus magnifiques et les plus nouveaux ; elles sont là pour se montrer et pour voir les autres ; celles qui ont assez tourné font arrêter leur équipage contre le trottoir et regardent le défilé. Quelques-unes des-

cendent de leur voiture et marchent sur le trottoir de gauche ou s'asseyent sur les bancs, par petits groupes, échangent des saluts, des sourires. Sur cette allée de gauche, la jeune fille rencontre enfin le jeune homme qui depuis si longtemps se contente de la dévorer des yeux, et qui se fait présenter. C'est l'avenue des aveux. Presque toutes les conversations tournent autour des récentes et des futures fiançailles.

Le luxe des femmes est remarquable. Quant à leur beauté, elle est sans égale. On peut préférer, certes, la souple élégance naturelle des Américaines du Nord ou la grâce coquette des Françaises, mais il est impossible de voir de plus jolies figures que dans les équipages de Palermo. Jeunes femmes au teint mat, aux grands yeux brûlants, aux traits réguliers et fins, mais immobiles, d'une expression grave; pures jeunes filles au regard sans timidité, au sourire discret, elles font penser aux beautés de choix cloîtrées dans les mystérieux harems des rois arabes et qui, par un affolant miracle, se dévoileraient soudain pour votre perdition. Leur ardente grâce, la passion contenue et peureuse de leurs gestes, et surtout le feu profond de ces regards dans ces physionomies sérieuses et concentrées, mettent au cœur du passant étranger, à l'heure du Corso de Palermo, des rêves de volupté intense et religieuse qu'il lui faudra bien vite éteindre.

J'ai bien souvent assisté à ce Corso. J'y venais, chaque fois, avec la résolution d'observer un aspect différent de la foule, et, chaque fois, j'étais obligé à la même constatation : on vient ici pour montrer ses toilettes et pour en voir. En voiture, on ne parle même pas. Il faut se hâter de regarder la file de

droite et la file de gauche, et il ne reste pas de temps pour dire un mot. Aussi le silence est-il général. Jamais un rire, jamais un éclat de voix.

Parmi les équipages se trouvent quelques victorias, quelques autos et quelques fiacres où s'étalent des jeunes gens. Ils sont trois, quatre ou cinq dans une voiture, affalés, l'air revenu de tout, ou bien le chapeau enfoncé en arrière, fumant de gros cigares ou des cigarettes. Agés de seize à vingt ans, ils affectent ces poses fatiguées, et par contraste, ils évoquent la virilité saine des jeunes Américains du Nord, ou la tenue sérieuse et digne des Allemands et des Scandinaves de leur âge.



Le soir tombe. Peu à peu les files de voitures s'épuisent. Elles quittent l'avenue Sarmiento et remontent l'avenue Alvear. Les autos somptueuses s'éclairent à l'intérieur des lampes électriques qui font resplendir les capitons et les métaux de la carrosserie; on a une dernière vision des jolies figures et des yeux troublants, sous les fleurs et les aigrettes des chapeaux. On rit à présent, on jabote, car il n'y a plus rien à voir.

Les soirs d'été, de novembre à janvier, avant de partir pour la plage de Mar del Plata ou pour l'estancia de l'intérieur, on retourne à Palermo. Car il n'y a pas un seul autre endroit pour respirer et surtout pour se rencontrer. Mais alors on descend plus volontiers de voiture.

Les jeunes filles, assises sur les bancs et les chaises, entre les hauts palmiers, semblent dévorer du re-

gard les hommes qui passent, les jeunes gens surtout, qui, à leur tour, les fixent avec une impertinence sans pareille. L'éclat des yeux virginaux brille plus fort que les rayons de la lumière électrique qui vient s'y jouer. Il faut avoir vu cette rangée de grands yeux noirs alignés et vous suivant dans l'obscurité en ayant l'air de vous parler, sans jamais se détourner ni s'abaisser, — et qui ne disent d'ailleurs rien que leur curiosité — pour avoir une idée de ce qu'un regard de vierge peut contenir de phosphore. Car, fait curieux, il n'y a là, entre jeunes gens et jeunes filles, rien d'équivoque ni de malsain. Les uns et les autres savent parfaitement ce qu'ils ont à attendre d'eux. Visiblement, ils jouent à se regarder, parce que c'est le seul jeu qu'ils savent permis et qu'ils se permettront.



Le Jardin botanique de Buenos-Aires, situé à proximité de Palermo, est sans doute le plus précieux et le plus complet des Jardins botaniques du monde. S'il n'a pas la beauté somptueuse de celui de Rio de Janeiro, il renferme, au point de vue scientifique, une collection sans pareille des arbres de l'Amérique du Sud. A l'entrée, on est charmé par une réduction du jardin de Trianon, planté de troënes, lilas, lauriers, buis taillés, ormes, tilleuls, et fleuri de verveines, de valérianes, de pensées, de roses et de genêts d'Espagne. La section argentine est une véritable création de M. Thays. Avant lui, les Argentins ignoraient complètement la flore de leur immense pays.

Ils peuvent à présent y voir représenter leurs bois

précieux qui couvrent des espaces infinis encore inexplorés et constituent pour l'avenir une réserve énorme de richesses. Le fameux bois de fer, appelé « *quebracho* » — qui brise la hache — pullule dans le nord de l'Argentine où on l'exploite pour en extraire le tanin et pour fournir aux chemins de fer des traverses imputrescibles; le jacaranda, qui fleurit en grappes de fleurs violettes; le ceïbo de Jujuy, qui donne des fleurs écarlates, roses et blanches; le timbo — ou oreille de nègre (oreja de negro) — dont le tronc arrive à 3 mètres de diamètre et à 30 mètres de hauteur; le tipa, arbre très vert, qui s'élance jusqu'à 40 mètres et fleurit en bouquets jaunes comme l'acacia; l'ombu, le seul arbre autrefois connu dans la pampa; tous ces arbres et cent autres indigènes apportés ici, s'utilisent à présent dans les plantations locales.

Mais M. Thays ne s'est pas contenté de constituer une flore locale, il a apporté ici les arbres de toutes les latitudes, voulant sans doute prouver que les plantes, comme les hommes, s'accommodent facilement du climat argentin.

Je suis allé plusieurs fois, pour mon plaisir, visiter cet asile paisible et parfumé; je n'y ai jamais trouvé personne. J'eus la même surprise au Musée de peinture.

M. Thays est demeuré un bon Français de cœur, mais veut mourir en Argentine, où il est aimé et apprécié à sa juste valeur. Avant lui, le soleil régnait en maître le long de toutes les voies publiques; il dessina tous ces squares, toutes ces places qu'il planta d'arbres; il mit de la verdure dans près de quatre cents rues, en un mot il créa l'ombre à Buenos-Aires.

Buenos-Aires a aussi un très beau Jardin zoologique, que je lui envie pour Paris. Là également j'ai trouvé un savant passionné pour son œuvre. C'est M. Onelli, qui a fait de cet établissement municipal un lieu agréable et reposant, la seule promenade fréquentée, en somme, par le peuple de Buenos-Aires qui n'a pas d'autre distraction. Très bien dessinés, les jardins, entretenus avec soin, sont remplis de massifs de verdure et de bassins. Les étables des animaux sont de petits palais ingénieux et pittoresques où chaque animal pourrait retrouver le style architectural de son pays d'origine. M. Onelli ne se contente pas de nourrir ses bêtes et de les soigner, il fait de la science. A l'exemple de M. Hagenbeck, de Hambourg, il a tenté et réussi des croisements rares. Fort accueillant pour les étrangers de passage, il leur laisse, de sa petite maison cachée dans les roses, et de lui-même, un souvenir sympathique et charmant.

BUENOS-AIRES

(SUITE)

LA CHARITÉ

Les œuvres philanthropiques. — La Société de Bienfaisance est exclusivement composée de femmes. — Une gestion de 22 millions de francs confiée à un comité de douze femmes. — Monopole discuté. — Le Jour des Pauvres. — L'Hôpital Rivadavia. — Le pavillon José Cobo. — L'Hospice municipal des Vieillards. — Physionomies d'hospitalisés. — Conversations avec quelques-uns. — Ils aiment l'Argentine, malgré leur destin. — L'Asile National des Enfants-Trouvés. — Les filles-mères et le « zagouan ». — Les Dames de Saint-Vincent-de-Paul. — Établissements modèles. — Le Patronage de l'enfance. — Pédagogie intelligente. — Les orphelinats et la joie.

Un mouvement superbe se constate dans toute l'Argentine pour la création d'hôpitaux et d'établissements philanthropiques. Il correspond, évidemment, à la prospérité du pays, en même temps qu'au sentiment qu'il est dû quelque chose de cette prospérité à la population travailleuse...

Les Argentins comprennent aussi fort bien qu'il

est de l'intérêt même de leur pays de ménager un peu l'existence de ces immigrants venus de si loin pour créer la richesse argentine, de cette précieuse main-d'œuvre sans laquelle le sol n'a plus de fertilité, le soleil et la pluie perdent toute leur vertu.

J'ai visité les principales œuvres philanthropiques de la ville. Un certain nombre d'entre elles sont dirigées par la « Société de bienfaisance » constituée en 1823 par Rivadavia, grand homme d'État argentin, véritable pionnier de la civilisation dans l'Amérique du Sud.

Il avait vite perçu que dans un pays alors composé presque exclusivement de colons espagnols, pas très riches eux-mêmes, d'ailleurs, et venus pour s'enrichir, la seule réserve de dévouement à exploiter pour le soulagement de la misère des faibles, il la tirerait de la sensibilité des femmes. Son calcul était bon. Car, depuis cent ans bientôt qu'elle existe, cette œuvre exclusivement féminine n'a fait que grandir, et ses bienfaits sont innombrables. La Société est composée d'une soixantaine de femmes choisies dans les meilleures familles de Buenos-Aires auxquelles l'État confie — littéralement — le soin de ses pauvres et de ses malades. Ces dames se recrutent entre elles, par vote, et leur choix est approuvé par le gouvernement. Presque toutes celles qui acceptent cet honneur envié sont des mères de famille d'un certain âge que leurs enfants devenus grands ont délivrées des soucis familiaux, ou des célibataires et des veuves pouvant consacrer tous leurs loisirs au bien public.

Ce monopole féminin est cependant bien discuté. A présent qu'il a grandi jusqu'à devenir l'un des rouages les plus importants de la vie municipale, et

malgré tout le dévouement et la capacité dont les « dames de bienfaisance » firent preuve dans l'administration de leurs œuvres, il paraît qu'un antagonisme se fait sentir de la part de leurs confrères en charité qui dirigent certains établissements municipaux et voudraient avoir en mains toute l'assistance publique officielle.

Il est déraisonnable, prétend-on, que des femmes, déclarées mineures par la loi en ce qui concerne l'administration de leurs biens personnels, aient le droit de disposer de millions qui leur sont confiés par le gouvernement et le public.

Des hommes habitués au maniement des affaires ne seraient-ils pas plus aptes à régler des questions financières de cette importance, à constituer des réserves, à les faire fructifier, bref à concevoir plus largement l'administration des deniers publics?

Voilà la thèse.

Ne pourrait-on pas la retourner et dire : « Comment se fait-il que des femmes qui donnent tant de preuves de sagacité, d'économie et de prévoyance dans l'administration des intérêts publics soient déclarées, par la loi, mineures pour ce qui concerne la gestion de leurs propres biens? »

Le gros argument contre la gestion féminine, c'est le chiffre imposant du budget que les Dames de la Beneficencia ont à leur disposition.

L'État accorde à la Société de bienfaisance une subvention annuelle de 2 millions 1/2 de piastres papier, soit près de 6 millions de francs. La Société reçoit, en outre, des dons et des legs de particuliers, ainsi que les bénéfices des ventes et des fêtes de charité, des collectes annuelles organisées par elle

à dates fixes, ce qui constitue un revenu d'une dizaine de millions de piastres, soit 22 millions de francs, dont l'emploi appartient entièrement à un Comité de douze femmes, élues parmi les sociétaires et par elles.

Il se trouve quelques banquiers retirés des affaires, qui ne seraient pas fâchés d'occuper là leurs loisirs et de prendre en même temps une importance.

Mais, fières à juste raison de leur passé et de la prospérité présente de leur œuvre, les Dames de la Beneficencia résistent.

Et, en effet, à voir la perfection des œuvres, les progrès que le zèle de ses membres y apporte chaque jour, on se demande en quoi les malades et les pauvres bénéficieraient de l'intrusion des hommes. En opposition avec l'insouciance civique de tant d'Argentins, préoccupés surtout d'intérêts personnels ou de politique, j'ai été frappé, au contraire, et, je dois l'avouer, étonné du sérieux, de la gravité, du désintéressement et de la conscience avec lesquels les femmes acceptaient une si lourde responsabilité. Je les ai vues, exactes et avisées, minutieuses dans leurs inspections, sévères dans leurs contrôles, discutant des adjudications avec un à-propos et une connaissance parfaite des hommes et des choses, ingénieuses et finement persuasives dans les moyens de se procurer les sommes indispensables à la bonne marche des affaires des pauvres.

J'ai dit que ces œuvres sont subventionnées par l'État, qui tire ces subventions du fonds des loteries. Mais cela ne suffit pas à l'activité bienfaisante de toutes ces organisations. Et les dames du Comité, pour se procurer de nouvelles ressources, créèrent à Buenos-Aires et en province *le Jour des Pauvres*.

Le 2 octobre de chaque année, aidées de toutes les bonnes volontés qui se présentent, elles vont quêter elles-mêmes, à travers la ville, et arrivent ainsi à récolter en une seule journée près de 500,000 francs. Elles envoient également, dans les principales villes de province, des aumônières confiées à des personnes actives et dévouées, et qui leur reviennent pleines d'or.

Les grands dons magnifiques sont assez rares. Il s'en fait pourtant.

On cite Mme Unzué de Alvear qui vient de faire construire un hôpital d'enfants à Mar del Plata ; on cite Mlle Aguirré, sorte d'apôtre à la bonté inépuisable, qu'on trouve partout où il y a du bien à faire, et M. Roveramo, le plus fort donateur de toute l'Argentine, qui distribue 500,000 francs par an en charités. Certes, beaucoup d'autres fondent un pavillon ou des lits d'hôpital, en mémoire d'un défunt chéri, souscrivent largement aux œuvres et, en général, toutes les familles riches donnent, et même généreusement. Mais ces dons n'ont rien de comparable, toute proportion gardée dans les fortunes, aux munificences que suscite l'esprit de généreuse solidarité dans l'Amérique du Nord, par exemple, ou en Allemagne, pays protestants.

⁂

La Société de bienfaisance dirige à Buenos-Aires l'hôpital Rivadavia pour les femmes, deux hôpitaux pour les folles, celui des Enfants-Trouvés dont elle se charge jusqu'à la majorité pour les placer ensuite, celui des enfants malades, des établissements pour

orphelins et orphelines, ceux des Gouttes de lait, au nombre de huit à Buenos-Aires. Elle entretient également près de Mar del Plata un hôpital pour scrofuleux et un autre pour les tuberculeux.

Dans une année, le mouvement des malades assistés et hospitalisés à la charge de la Société de bienfaisance se chiffre par 40,000 malades assistés sans hospitalisation, 123,000 consultations gratuites, 4,000 opérations chirurgicales importantes.

J'ai visité ces établissements et n'entrerai pas dans le détail de leur organisation. Qu'il me suffise de dire que leur installation répond en tous points aux exigences de l'hygiène moderne. Partout des salles spacieuses, bien éclairées, des cours verdoyantes et des jardins fleuris. L'hôpital Rivadavia, l'un des plus beaux, reçoit 560 pensionnaires dont 40 seulement payantes, à cinq ou dix piastres par jour, selon les chambres occupées. Tous les malades ayant un certificat d'indigence peuvent participer gratuitement à la consultation, ceux qui n'en ont pas payent l'ordonnance quarante centimes. Avec cet argent, l'administration créa une salle de distractions qui renferme une bibliothèque et un orgue électrique.

C'est là que les malades, dès qu'elles le peuvent, viennent se délasser de l'atmosphère ordinaire des salles de souffrance. Elles oublient alors qu'elles sont à l'hôpital. La plus grande tristesse des prisons et des hôpitaux vient du silence et de la monotonie pesante des heures, toutes semblables, qui vous laissent seul avec vos pensées et vos douleurs. La musique, même la musique mécanique, si le son est beau, a la vertu suprême de vous faire évader du présent, de la peine physique et morale; bienfait

inappréciable qu'on devrait étendre à tous les asiles de pauvres et de malades.

Il y a dans ce même hôpital Rivadavia un pavillon récemment construit qui porte le nom d'une des plus riches familles de Buenos-Aires et qui fut offert à la Société par les enfants de José Cobo, à la mort de celui-ci. Il coûta 450,000 francs. Par la perfection de l'installation et la propreté exemplaire, ce pavillon vaut ce que j'ai vu de mieux dans les premiers hôpitaux européens.



A la municipalité incombe l'entretien de l'Hospice des vieillards qui lui coûte 25,000 francs par mois. Neuf cents vieillards, hommes et femmes, sont en train de finir leurs jours dans ce vieux couvent dont on aperçoit les murs vénérables derrière les plantes tropicales de la Recoleta. Quelle source amère de réflexions et de tristesse, que la contemplation de ces ruines humaines, venues il y a trente ou quarante ans d'Espagne, de France, d'Italie, remplies d'espoirs et d'énergie pour séduire la Fortune !

Ces hommes et ces femmes ont dans le regard l'infinie désolation des vaincus ; ils ont l'air de dire : « Nous avons assez lutté, nous avons reçu assez de coups et de blessures, nous n'en voulons plus. Conservez-nous ici, toujours, toujours, à l'abri des tempêtes du ciel et de la méchanceté des hommes. » Une pitié fraternelle vous prend devant tant de résignation et de douceur. Notre égoïsme est plus dur pour la jeunesse qui lutte encore, et notre combativité ne s'apitoie pas, ou s'apitoie moins, sur la forc

blessée qui peut s'opposer à la nôtre. A voir ces centaines de vieillards brisés, cassés, nous faisons un retour sur nous-mêmes. Le peu de bonté qui nous reste, nous voudrions l'étendre toute et en réchauffer ces perclus et ces meurtris.

Pour les Argentins — qui sont des gens très sensibles, j'ai pu l'observer — il s'ajoute un autre sentiment. Ils se disent : « Pauvres gens, qui ont travaillé ici pendant cinquante ans, nous ont apporté leurs forces, leur travail, ont contribué à enrichir le pays, à nous enrichir nous-mêmes, les voilà plus pauvres que le jour de leur venue, et sans plus d'espoir de bonheur... Quelle amertume ils doivent ressentir au fond du cœur pour ce pays, quel regret de la patrie perdue ! »

Eh bien, non ! J'ai causé avec quelques-uns de ces malheureux. Ils n'ont plus la force de regretter ni de maudire. Ils ont oublié leur première patrie ou s'en sont tout à fait désintéressés. Pour la plupart, devenus de simples animaux humains absorbés par l'idée de la nourriture, du lit, de la vêture, du repos surtout, leur bonheur vient de la satisfaction de quelque vice habituel, tabac ou boisson. D'ailleurs, écoutez-les : l'Argentine ne leur a fait aucun mal ; ils y vécurent largement, ils profitèrent de son climat heureux, de la facilité générale et de l'abondance de la vie. Ils aiment l'Argentine malgré leur destin, et s'ils avaient à recommencer leur existence, c'est ici qu'ils viendraient, mais en agissant autrement.

Tel est, en général, l'état d'esprit des émigrés qui n'ont pas réussi.



Malgré le peu de goût qu'on a, en vieillissant, à se faire souffrir par le spectacle du malheur et de la souffrance, il m'a bien fallu aller visiter aussi l'asile des Enfants-Trouvés, institution nationale[1]. On les traite aussi bien que possible. Et il n'y a aucune différence entre cet hôpital-refuge et les établissements du même genre que j'eus l'occasion de voir en France et en Allemagne. 260 enfants sont soignés à l'hôpital même; 1,800 sont élevés au dehors, dans des familles choisies par l'administration. C'est exactement notre système d'assistance publique française. On fait l'analyse du lait des nourrices, des médecins inspecteurs vont une fois la semaine — ou doivent y aller — visiter les enfants chez les éleveuses.

Les malades sont soignés dans de coquets pavillons séparés, tout blancs, entourés de parterres et de jardinets; il y a celui de la coqueluche, celui de la rougeole, celui de la diphtérie, celui de la scarlatine, etc. Etuves de désinfection, laboratoires d'analyses, laboratoires pour la fabrication des aliments farinés et lactés, rien ne manque à cet asile modèle. Quatre-vingts nourrices fournissent, à poste fixe, le lait à ces nourrissons de l'Etat.

C'est qu'il y a, en effet, beaucoup d'enfants abandonnés à Buenos-Aires. Des femmes, des filles, viennent ici pour travailler, un homme les abuse, les abandonne et les voilà mères... Que vont-elles faire

1. Le budget annuel de l'hôpital s'élève à 1,600,000 francs, dont 900,000 francs pour le payement des nourrices externes, 176,000 fr. pour le personnel et 810,000 francs de frais généraux.

du petit? Comment gagner leur vie avec ce colis encombrant, exigeant et criard? Elles vont le placer dans le « zagouan » de la première maison venue, sorte de vestibule situé entre la porte d'entrée et le patio. C'est là que chaque soir, si la vocation vous en venait, vous pourriez, à coup sûr, découvrir trois ou quatre petits abandonnés[1], comme les fermières savent où trouver les œufs de leurs poules.

Et à voir ces pauvres petites têtes rachitiques, contractées, fripées, qu'on dirait racornies dans un bain de saumure; ces petits corps blancs exsangues, d'une transparence nacrée, dont on se demande s'ils respirent encore, et qui, soudain, poussent, en se tordant comme des larves, leurs petits cris nasillards semblables à des sons de cornemuse de baudruche; à voir ces infortunés innocents, rongés d'ulcères et couverts de croûtes, on se demande quels sont les plus à plaindre des vieux de l'hospice, déjà vaincus, qui vont bientôt mourir, ou de cette chair en souffrance, vouée au travail et à la défaite aussi, qui va grandir avec les tares et les infirmités héréditaires.



A côté de la Société de Beneficencia, il y a des œuvres municipales et des groupements libres.

L'hôpital municipal de San Roque et la Polyclinique, qui reçoivent 600 malades, sont admirables d'organisation, de propreté et d'ordre. Les professeurs de la Faculté de médecine y font leurs cours. Il y a 66 infirmiers, 14 médecins-chefs, 28 agrégés,

1. Les statistiques indiquent 125 enfants abandonnés par mois.

4 internes. J'ai vu là une très belle collection de préparations d'obstétrique, de vastes salles, des couloirs, des escaliers de marbre spacieux, des jardins plantés de palmiers, d'eucalyptus, de magnolias.

L'une des émules les plus actives de la Société de Beneficencia est celle des Dames de Saint-Vincent-de-Paul, que dirige Mme Leonor P. T. de Uriburu, femme d'un ancien président de la République. Elle soutient des familles pauvres, fait la charité à domicile, a des asiles, des crèches, des orphelinats, des maisons de famille où de jeunes employées trouvent à peu de frais le logement et la nourriture, d'autres où sont reçues les veuves avec leurs enfants. Pour vingt francs par mois, elles ont une chambre saine, confortablement meublée; un dispensaire avec consultations gratuites et distributions de pharmacie est annexé à l'asile, plus un atelier pratique de blanchissage pour jeunes filles qui accepte des travaux de particuliers et qui verse aux élèves le prix de leur travail.

Dans des écoles pratiques, comme celle de Santa Felicitas, des filles d'ouvriers s'initient à tous les travaux de couture, raccommodage, repassage, cuisine. On leur enseigne l'économie domestique et les soins à donner aux malades. Les locaux sont spacieux, installés à la moderne, les lavoirs électriques fonctionnent dans les buanderies, et les machines à coudre, électriques aussi, dans les ateliers de lingerie.

L'œuvre a ses filiales en province et son action s'étend par ses asiles de mendiants, ses orphelinats, ses hôpitaux, ses écoles et ses crèches jusque dans les provinces éloignées de Catamarca, de la Rioja ou de Santiago del Estero.

Il y a d'autres sociétés féminines encore, telles celle

de la Miséricorde dont les asiles reçoivent des filles depuis l'âge de deux ans jusqu'à dix-huit ans ; la Société Sainte-Marthe, qui dirige des écoles professionnelles de filles. D'autres, d'autres encore, que je suis bien forcé de laisser de côté.

Quant à la Société de patronage de l'enfance, — Société de femmes et d'hommes bienfaisants — l'une des plus importantes et des plus étendues de Buenos-Aires, elle subventionne et administre trois ou quatre crèches, une colonie agricole où sont reçus les enfants âgés de dix à quinze ans, qui apprennent à cultiver la terre, des ateliers de cordonnerie, menuiserie, forge, reliure, etc., des orphelinats pour garçons et pour filles, des dispensaires où douze médecins donnent des consultations gratuites.

Je fus frappé en particulier, lors de ma visite aux orphelinats, de la tenue des garçons et des filles, de leur propreté, de l'odeur de bonne cuisine qui emplissait les réfectoires, de la netteté des dortoirs, au linge de neige ; des planchers éclatants, des brosses à dents obligatoires, des salles de bains et de douches, de la fraîcheur des préaux, des fleurs des jardins, et surtout de l'air général de contentement des physionomies.

A l'orphelinat des garçons, une fanfare, composée des élèves eux-mêmes et dirigée par l'un d'eux, met la gaieté retentissante des cuivres sous les arcades.

Trop souvent, ces sortes d'établissements sont tristes. On dirait que ceux qui les dirigent se croient forcés de donner aux orphelins et aux enfants des pauvres un avant-goût des chagrins et des mortifications de la vie. Pédagogie déprimante et mauvaise, féconde en rancunes et en élans grossiers, qu'il fau-

drait mettre en face des résultats bienfaisants de la méthode opposée, de la bonté simple, active et confiante qui donne aux enfants la joie de vivre, crée en eux l'espoir et le fécond optimisme. Mais tout le monde n'est pas fait pour une telle action. Ici des choix avisés, l'influence et le contrôle quotidiens de gens heureux, riches et bons, d'une bonté rayonnante et qui se veut efficace, me paraissent avoir créé cette atmosphère charmante qui vous repose du spectacle des autres misères. A voir ces enfants propres, allègres, souriants, on oublie comme eux qu'ils sont orphelins. Et c'est un des miracles de cette charité sage et vivante de Buenos-Aires, pour laquelle je n'ai pas trop d'admiration.

BUENOS-AIRES

(SUITE)

LES ÉCOLES MANUELLES

Les descendants des colons espagnols travailleront-ils de leurs mains? — « Fils du pays » et « gringo ». — L'École industrielle supérieure de Buenos-Aires. — Impression réconfortante. — Heureuse initiative privée : la Société d'Éducation industrielle. — Les élèves, au lieu de payer, sont payés. — Classes oisives et classes travailleuses. — Contraste.

L'un des problèmes que j'avais à me poser dès mon arrivée, c'est celui de l'avenir de ce pays. Va-t-il prospérer vraiment à l'exemple de l'Amérique du Nord? Le sang originel de la colonie espagnole a-t-il la même valeur d'activité, d'énergie, d'endurance au travail, que le sang des colons qui peuplèrent les États-Unis? L'Argentine n'a-t-elle pas assimilé un peu trop de ce sang paresseux et orgueilleux qui se satisfait de lui-même et se nourrit de son orgueil? L'Argentin n'est-il pas un homme qui fait travailler les autres? Ne vit-on pas ici, sous une forme déguisée, comme au temps de l'ancien régime colonial? D'un

côté, le *fils du pays*, qui croit avoir droit à tous les fiefs et à toutes les sinécures? De l'autre, le *gringo*, l'étranger, remplaçant l'Indien taillable et corvéable?

J'avoue qu'à observer ces jeunes viveurs bruyants, flâneurs, cirés et pommadés, affalés dans des fiacres et des autos, et fumant de gros cigares, je l'ai craint pendant les premières semaines de mon séjour.

J'aurais même pu conserver longtemps cette impression pessimiste, si je n'avais eu la chance de rencontrer quelques échantillons vigoureux de la race argentine, patriotes éclairés et conscients, véritables citoyens, au sens romain du mot, qui s'attachèrent à me montrer leur pays non tel qu'il veut paraître, mais tel qu'il est.

Ils m'apprirent que ces jeunes oisifs constituent une infime minorité, en somme dépréciée, qui a l'air nombreuse parce qu'elle se montre partout; mais qu'en général les adolescents riches prennent à vingt-cinq ans une direction sérieuse de travail et acceptent toutes les responsabilités de la famille et des affaires.

Je me rappellerai toujours l'impression dont je fus saisi en visitant, par hasard, l'École industrielle supérieure de Buenos-Aires.

J'entrai dans un immense bâtiment neuf, aux vastes couloirs, aux immenses baies ouvertes de tous côtés; dans des ateliers aussi grands que ceux d'une usine, des jeunes gens de quatorze à vingt ans forgeaient le fer à grands coups de marteau; leur travail paraissait leur plaire, et je ne voyais aucune différence entre eux et les ouvriers des écoles de Cincinnati, de Chicago ou de Pittsburg; ils avaient seulement l'air plus intelligent, plus ouvert.

Et pourtant, c'étaient les mêmes cheveux noirs, les mêmes grands yeux, le même amour de la pommade, le même teint bistré que celui des jeunes flâneurs de Palermo.

Il y avait là 560 élèves, qui, les uns en blouse, les autres en vareuse de toile bleue, certains en jaquette, mais tous l'air sérieux et appliqué, apprenaient à forger, à dessiner, à dégrossir le fer, à limer, à fondre le cuivre et le fer, à travailler le bois, à faire des armoires, à manipuler les produits chimiques, à mesurer la résistance des matériaux, etc.

Ils sortent de l'Ecole contremaîtres, même directeurs d'usine, suivant leurs capacités et leurs aptitudes. Les cours du soir sont littéralement envahis par 400 élèves, jeunes et vieux qui, jusqu'à onze heures, travaillent avec passion dans tous les cours; 120 ouvriers, dont beaucoup de pères de famille, reviennent s'asseoir sur les bancs de l'École après avoir travaillé toute la journée pour apprendre à dessiner et à lire des plans, à se perfectionner dans leur métier.

En sortant de cet établissement, les élèves les plus doués peuvent entrer dans les Écoles supérieures d'ingénieurs, et à la Faculté.

Jusqu'à présent, les ateliers et les usines de Buenos-Aires se voyaient forcés de faire venir leurs ouvriers et leurs contremaîtres d'Europe. Bientôt, avec cette pépinière ardente de travailleurs, l'industrie argentine pourra se suffire.



En outre de cet établissement officiel, il existe une école libre de mécanique et d'électricité, fondée par

l'initiative privée sous le nom de Société d'Education industrielle.

Cette école fut créée sur le modèle des établissements européens, que M. Norberto Piñero vint étudier en France, en Allemagne et en Angleterre. Elle m'a beaucoup intéressé par le côté pratique de son enseignement. J'ai vu des classes de dessin, des ateliers de fonderie, d'ajustage, de forge, de moulage, de tour, d'électricité pratique; et là, comme à l'École industrielle, je fus frappé de l'activité générale des élèves. Il est curieux d'observer comme le travail manuel — s'il n'est pas excessif — donne de bonne humeur et d'entrain. L'Ecole des chauffeurs et de mécanique appliquée à l'automobile a un succès particulier. On y accepte de faire les réparations des autos privées, et l'atelier a déjà construit une auto de toutes pièces.

Les élèves de deuxième année touchent une rétribution de 50 centimes par jour, et ceux de troisième année, de 85 centimes, dont on les crédite et qu'on leur paye en fin d'année.

A côté des cours pratiques qui occupent trente-sept heures de la semaine, il y a des cours théoriques d'arithmétique, d'algèbre, de géométrie, de physique et de chimie, de comptabilité, qui prennent huit heures.

Ces deux visites furent pour moi une révélation. Je compris alors que j'aurais tort de juger l'Argentine par ses oisifs, et j'eus la notion que la somme énorme d'énergies que la vieille Europe déverse, depuis trente ans, sur le continent américain, a fini par créer une sorte de réservoir où l'avenir n'aura qu'à puiser.

BUENOS-AIRES

(SUITE)

QUELQUES INSTITUTIONS

Traces de l'influence espagnole. — Fiefs et bénéfices dans les administrations. — Types d'employés. — La Caisse d'épargne. — Un joli denier. — Le Mont-de-Piété. — Beaucoup de bijoux et peu d'argent. — La Banque de prêts. — Sollicitude de l'administration pour ses employés. — Sinécures agréables. — Luxe des installations. — Souci général d'hygiène. — Les secours aux malades et aux blessés. — Rapidité du service. — L'inspection du lait. — Eau potable excellente. — Diminution des épidémies. — Misère des quartiers ouvriers. — Les Conventillos. — Prix scandaleux des loyers. — Conventillos modernes. — Propreté obligatoire. — Exclusion des perroquets, des singes, des chiens, — et des enfants.

A partir de ce jour, mes promenades dans Buenos-Aires en compagnie de l'intendant municipal furent une série de surprises du même ordre. Je choisissais moi-même les visites à faire, pour être sûr qu'on ne nous attendrait pas. Je craignais qu'on ne préparât les choses pour frapper l'imagination de l'étranger et qu'on lui cachât leurs imperfections.

Mes enquêtes alors devenaient aussi inutiles et aussi vaines que celles des fonctionnaires.

Où l'on retrouve le plus de traces espagnoles, c'est dans les administrations. Comme au temps colonial, il y a des gens à qui est dû un bénéfice simplement parce qu'il est un tel, fils d'un tel, et que celui qui dispose de ces fiefs et bénéfices est un ami de sa famille. Ces bénéficiaires sont presque tous d'un brun de jais, avec de grands yeux caressants et roublards et une allure de paresse, gros et gras, parfaitement habillés, pommadés et cirés. Ils ont le pied petit. Ce sont des Andalous chez qui domine le sang maure. Ils pullulent dans les bureaux où d'autres travaillent; eux ne font rien; ils sont pourvus d'un titre qui les dispense de tout souci — chef, sous-chef, inspecteur, sous-inspecteur, que sais-je? Je me suis laissé dire qu'ils s'occupent extrêmement peu des affaires qui se traitent sous leurs yeux. Quelque rond-de-cuir assidu les supplée. J'eus cette impression en visitant, entre autres, la Banque municipale, qui comprend la Banque de prêts, le Mont-de-Piété et la Caisse d'épargne. On m'assure que ce sont là des institutions destinées à faire de la popularité politique aux amis. Je crois qu'on exagère. Elles ont quand même leur utilité.

Ainsi la Caisse d'épargne reçoit des dépôts depuis 1 piastre jusqu'à 10,000 (la piastre ou peso vaut 2 fr. 20). L'intérêt servi aux déposants est sérieux. De 10 piastres à 1,000 piastres, c'est 6 0/0! De 1,000 à 3,000 piastres, 5 0/0; de 3,000 à 10,000, 4 0/0. Joli denier[1]. En revanche, on demande à ceux qui font

1. Chaque année, la Caisse d'épargne de Buenos-Aires re[...] environ de 8,000 déposants pour 1 million et demi de piastre[...]

des dépôts au Mont-de-Piété un intérêt de 12 0/0. C'est de l'usure. Mais deux fois par an, aux jours de fêtes patriotiques, le 25 mai et le 9 juillet, et aussi à la Noël, au jour de l'An, si l'année a été mauvaise, on restitue gratuitement les machines à coudre et le linge.

Le fait est si régulier et si connu des emprunteurs que j'ai pu compter plus de 500 machines à coudre en dépôt.

Le Mont-de-Piété prête 6 millions de francs (2,700,000 pesos) sur bijoux, et seulement 237,000 fr. (108,000 pesos) sur objets divers. Ceci paraît signifier que les gens du peuple et de la petite bourgeoisie — sans compter les autres, — ont beaucoup de bijoux et manquent souvent d'argent.

A la Banque de prêts, on me souligna cette marque de sollicitude de l'administration qui permet à un employé, dès qu'il a cinq ans de services, d'emprunter la somme nécessaire, 20 ou 30,000 francs, pour s'acheter un terrain et se faire bâtir une maison, en versant seulement chaque mois, pendant neuf ans, 5 0/0 de son traitement et un mois entier pour le premier versement.

De plus, au bout de cinq ans, l'employé peut demander l'avance ou plutôt le prêt d'un mois de traitement par année de service, soit, dans ce cas, la valeur de cinq mois de traitement. Il payera 8 0/0 pour l'intérêt et l'amortissement de sa dette. Cette somme lui servira, soit à payer les frais d'achat de son

lépôts, soit un peu plus de 3 millions de francs, ce qui est très peu, t prouve que les gens économes placent ailleurs leur argent à un aux plus élevé encore. Nous verrons plus tard que c'est dans la ipéculation de terrains.

terrain, s'il en a acheté un, soit à meubler sa maison s'il l'a fait construire, — soit enfin à jouer aux courses ou à la loterie.

Après dix ans de service, les mêmes employés ont droit à une retraite proportionnelle pour infirmité physique. Vous devinez que les certificats ne sont pas impossibles à obtenir.

Après vingt ans, ils peuvent demander normalement leur retraite; après trente ans, ils ont droit à la presque intégralité de leur traitement.

Le capital de cette Banque municipale est formé par les versements que font chaque mois les employés à la Caisse de retraites. La Banque est gérée par un directoire d'employés.

De tels avantages font rechercher les emplois municipaux. Comme la besogne n'est pas écrasante, car les postes sont extrêmement nombreux; comme la discipline y est assez lâche, que les chefs n'osent pas faire une observation, l'emploi tourne vite à la quasi-sinécure souriante, agréable, commode.

Nous n'avons pas idée, dans nos administrations françaises, du luxe de ces bureaux. De moelleux et éclatants tapis de Smyrne, des meubles d'acajou verni, des canapés et des fauteuils de cuir anglais; un escalier de marbre à rampe de cuivre massif : telle se présente la salle de réunion du directoire des employés de la Banque, bien plus luxueuse qu'un bureau de ministre allemand, anglais ou français.



Un des signes les plus manifestes de la distance qui sépare aujourd'hui l'Argentine de l'Espagne, c'est le

souci général de propreté et d'hygiène, que l'on constate au moins dans les grandes villes. Buenos-Aires surtout pourrait servir de modèle à tous les pays espagnols et à plus d'une ville française pour la propreté de ses voies publiques et pour son service d'hygiène et d'assistance aux malades et aux blessés. Certes, tout le monde ne fait pas également son devoir, surtout dans les emplois de contrôle, tenus par des gens qui considèrent leurs places comme des sinécures, et il y aurait bien à redire, de-ci de-là, dans ces sphères paresseuses. Pourtant, tels qu'ils sont aujourd'hui, ces services municipaux sont à juste titre la fierté de la capitale argentine.

Pour les premiers soins à donner aux blessés, quarante voitures se tiennent en permanence dans huit maisons de secours ayant chacune un médecin, un interne, une pharmacie et une salle d'opération. La rapidité de ce service est vraiment incroyable. Cinq minutes après l'appel, de quelque endroit qu'il vienne, la voiture de secours arrive au lieu de l'accident.

L'inspection de la laiterie ne laisse rien à désirer. Toutes les vaches urbaines sont tuberculinisées. Tout lait vendu à Buenos-Aires doit être pasteurisé.

L'eau potable a la réputation d'être excellente. Puisée à même le fleuve, à près d'un kilomètre de la rive, en amont de la ville, et à huit mètres de profondeur, à marée haute, elle est amenée dans des dépôts de clarification, puis dans des filtres immenses à air libre, composés de nombreuses couches de sable et d'ardoises.

Elle est amenée de là dans un immense château d'eau situé rue Cordoba. C'est le bâtiment public le

plus joli de Buenos-Aires. Il est tout en majolique couleur turquoise et en briques de couleurs vernissées. Mais comment s'imaginer qu'il y a là dedans 72,000 mètres cubes d'eau qui dort! Ce château d'eau passe pour l'une des folies de Juarès Celman, le grand dilapidateur, « au temps où l'on ne savait que faire de son argent ». Ces fous font quelquefois œuvre utile et belle.

Depuis plusieurs années, toute épidémie de typhoïde a disparu de la ville proprement dite. Mais comme Buenos-Aires s'est étendue dans des proportions considérables, le centre seul, jusqu'au fleuve, est pourvu des eaux courantes, ainsi que le quartier de Florès et de Belgrano. Dans les environs, des infiltrations se font jour à travers les puits, et on constate de temps en temps de petites épidémies. Par une anomalie singulière, c'est l'État central qui a la charge du service des eaux de la capitale. La municipalité se plaint avec raison de cet état de choses, et revendique pour elle la responsabilité de la santé de ses habitants.

Les quartiers ouvriers ne sont jusqu'à présent pourvus que d'habitations misérables, qui, pour la saleté et la misère, rappellent à s'y méprendre les maisons ouvrières de Roubaix, de Saint-Etienne, de toutes nos villes manufacturières, sans oublier celles de nos quartiers parisiens de Charonne, de Belleville ou des Buttes-Chaumont. Ici, ces maisons s'appellent des « conventillos ». Ce sont de vastes patios à ciel ouvert où s'ouvrent une série de trous noirs et sans air qui sont des chambres.

Un étage de chambres semblables court autour d'un balcon de bois branlant. Chacun cuisine ses repas dehors, sur de petits réchauds. Le scandale c'est le

prix que payent les cinquante pauvres habitants de ces antres. Une chambre de dix mètres carrés coûte 45 francs par mois. Le père, la mère et six enfants y habitent. En voici une un peu plus grande, avec un réduit en plus dont le loyer s'élève à 100 francs par mois! Sept enfants avec le père, qui est cocher de place, la mère et le grand-père y sont entassés.

Ces « conventillos » rentreront bientôt dans l'histoire. De mois en mois, la municipalité les exproprie et les démolit au nom de l'hygiène publique. A leur place s'élèvent d'autres « conventillos », charmants ceux-là, et propres comme des béguinages, avec tout le confort moderne en plus. Autour d'un patio dallé de marbre blanc et noir, orné de plantes vertes, s'élèvent un rez-de-chaussée et un étage divisés en petits logements. La propreté y est réglementaire et obligatoire. Un large escalier de marbre blanc prenant au milieu du patio conduit au balcon de l'étage qui dessert toutes les chambres. Je les examine en passant. Il y a un grand lit de noyer, une armoire à glace, une commode, un lavabo de marbre, des cadres aux murs; le plancher de sapin est aussi blanc que la table.

En général, la femme reste au logis et s'occupe du ménage. La cuisine ne se fait pas à l'intérieur des chambres. Devant chacune d'elles, une sorte de guérite en tôle ondulée se dresse garnie d'un réchaud, de casseroles, de pots, d'assiettes, de boîtes. Un auvent vitré, qui court tout autour du patio, protège de la pluie et du soleil ces petites guérites.

A l'usage des trente-six locataires du conventillo se trouvent deux salles de bains avec douches.

Le prix des logements varie de 25 à 60 francs.

La rançon de cette propreté et de cet ordre est assez inattendue dans un pays qui a tant besoin d'habitants : le règlement affiché sous le porche du conventillo ne défend pas seulement de s'appuyer sur les murs et d'en écailler l'enduit, mais spécifie l'exclusion des perroquets, des singes, des chiens, — et des enfants.

BUENOS-AIRES

(SUITE)

LES CRIMINELS ET LES FOUS

Application des théories modernes. — Le Pénitencier National de Buenos-Aires. — Institution modèle. — Rééducation de la moralité. — Le travail des détenus. — Visite aux ateliers. — Le « journal » d'un prisonnier. — Un repenti. — La prison des femmes. — Vieilles méthodes, vieux système. — Les fous. — L'œuvre du Dr Cabred. — L'*Open Door*. — Le principe de la « porte ouverte ». — Plus de fous furieux. — Organisation parfaite. — Pavillons séparés. — Le régime des fou. — Le travail. — 20 pour 100 de guérisons.

D'une manière générale, on peut dire que les derniers vestiges de la domination espagnole disparaissent chaque jour, et qu'à la place de ses souvenirs déplorables surgissent, dans la jeunesse et l'ardeur de la prospérité, toutes les institutions que l'expérience et l'énergie des peuples vivants ont su créer. Ceci est vrai, je l'ai montré, des hôpitaux, de la voirie, des écoles, de l'hygiène, de l'assistance publique. Ceci est vrai aussi des prisons et des maisons de fous. Le vain orgueil et la munificence inutile des Espagnols, transplantés chez un peuple vivant et travailleur, se

transforment en émulation féconde. On veut faire ici aussi bien que n'importe où, mieux si possible.

Et s'il arrive que le zèle des énergies dépasse quelquefois le but, c'est toujours par amour du mieux et orgueil patriotique.

⁂

Je ne connais pas d'établissement plus parfait que le Pénitencier National de Buenos-Aires. On y trouve résolu le problème de faire vivre proprement les prisonniers de droit commun dans leurs cellules, de leur donner une nourriture saine et de les laisser respirer dans un air souvent renouvelé. Et j'ai admiré comment s'appliquent ici les théories modernes de rééducation de la moralité par le travail, la discipline, la lecture, les conférences et, enfin, le pardon, quand il y a lieu.

Tout homme enfermé doit pratiquer un métier. S'il n'en a pas, comme c'est le cas pour la plupart des criminels enfermés là, il en apprendra un. De sorte qu'en sortant de prison il pourra vivre de son travail. Une commission composée d'administrateurs et de médecins décide, après examen, du genre d'occupation auquel chaque individu est le plus apte, si celui-ci n'a pas de préférence.

Aussi les 966 détenus[1] fournissent-ils une besogne considérable[2]. Les menuisiers ont fait 5,000 bancs

1. Sur les 966 détenus, 597 étaient étrangers et 369 Argentins. Sur le chiffre des étrangers, 50 p. 100 étaient d'origine espagnole et italienne, alcooliques pour la plupart.

2. Leur travail n'est pas complètement gratuit. Ils sont payés de 30 centimes à 1 fr. 25 par jour, selon leur habileté. On verse ce salaire à la famille du condamné, s'il en a une. S'il n'en a pas, l'administration en prend la moitié pour se rembourser de l'argent qu'il lui coûte, l'autre moitié lui est versée à sa sortie de prison

pour les promenades publiques; graveurs lithographes, imprimeurs et relieurs composent et fabriquent tous les livres de statistique du gouvernement, les registres, etc., etc.; des fondeurs, des serruriers, des charpentiers travaillent aussi pour les administrations; les cordonniers confectionnent les bottes des pompiers, de la police, de la marine; les boulangers pétrissent et cuisent 3,500 kilos de pain par jour pour le Bureau de bienfaisance (ces ouvriers se baignent avant et après leur travail). Il existe des cours de jardinage à l'usage des faibles d'esprit qui ne sauraient apprendre un autre métier. Le jardin compte 7,000 rosiers et des centaines de fleurs de toutes sortes. A ceux qui ont quelque instruction, on enseigne l'arpentage, la profession d'*agrimensor* étant une des plus utiles à ce moment du développement de l'Argentine.

Je m'intéressais à voir fonctionner ce mécanisme, comme dans un établissement modèle européen. Je songeais là aux infectes prisons espagnoles où les prisonniers sont traités comme des animaux. Non pas que je m'attendrisse, en général, sur les criminels pour lesquels je trouve que notre société est beaucoup trop tendre, mais j'admirais avec quelle facilité cette jeune nation s'assimilait le progrès.

J'ai passé dans tous les ateliers. Partout l'activité, l'ordre et le silence. Pourtant les détenus ont le droit de parler à voix basse. Mais ils n'en abusent pas. Que diraient-ils d'ailleurs, à leurs voisins toujours les mêmes? Ils travaillent, les uns avec une ardeur sombre, d'autres d'un air allègre, tous volontiers, semble-t-il.

— C'est, me dit le directeur, que les journées leur

paraissent plus courtes, quand ils travaillent. Devant l'établi, parmi cinquante de leurs semblables, ils peuvent oublier l'endroit où ils sont. Et c'est là le vrai soulagement qu'apporte le régime à leur peine. Ce qui est terrible, c'est le cachot, la solitude, l'oisiveté.

— La question justement est de savoir si la société a plus d'intérêt à punir qu'à réformer les criminels, à faire peur par l'horreur de la répression ou à essayer d'améliorer ceux qui sont sortis du droit commun.

— Ici nous sommes pour cette dernière opinion. Et nous obtenons des résultats qui nous satisfont. La bonne conduite est récompensée par des faveurs graduées : le droit de porter la moustache, de correspondre librement, d'avoir de la lumière à volonté dans les cellules, de fumer. Plusieurs années de conduite exemplaire provoquent une diminution de peine. »

⁂

J'entrai dans la cellule d'un prisonnier. Au pied du lit, un crachoir posé sur une étoile de gros drap bleu soigneusement découpée; à hauteur d'homme, trois planches recevaient les objets personnels du « locataire » : une boîte à thé, du fil, un chasse-mouches, une glace, une passoire, un réchaud, une boîte de crayons à pastel, des estompes, quelques cigares, du maté, des livres recouverts de papier; pas un grain de poussière. Le détenu, un homicide, était là depuis sept ou huit ans. Très bien noté pour son zèle à bien faire, à apprendre, à obéir, on lui accordait les menues faveurs dont je viens de parler. Il écrivait ses mémoires. Le directeur, en

l'absence du condamné, les prit sur une planche, et nous en parcourûmes quelques pages.

Il y faisait l'analyse naïve de ses impressions les jours de visite publique. Lui n'en recevait aucune. Aussi souffrait-il de se voir délaissé si complètement par les siens quand il voyait ses voisins entourés de parents et d'amis fidèles. Il y témoignait aussi d'amers regrets de son crime, commis dans la colère. Il entra dans sa cellule pendant que nous y étions. Sa figure rasée était celle d'un homme d'une quarantaine d'années, à l'expression sérieuse et forte. Il répondit avec une grave simplicité à mes questions sur le régime, le travail, ses occupations et ses distractions. Il ne savait ni lire ni écrire en entrant en prison; il apprit très vite, et aussi à dessiner, car il y a un cours de dessin. Sur le mur était épinglé un portrait au pastel d'une femme de type fortement espagnol, fumant une cigarette avec un air vulgaire et provoquant. Les fautes du dessin sautaient aux yeux, mais il y avait là une capacité singulière, un don naturel, et surtout j'y voyais la preuve d'une volonté, d'une application d'esprit extraordinaires. Visiblement, à l'entendre parler, la prison, sa solitude, le travail régulier, l'étude, avaient révélé cet homme à lui-même. Quand il sortira, s'il doit jamais sortir, c'est un homme nouveau que la prison rendrait à la société. Le dirai-je? S'il n'avait dépendu que de moi, j'aurais mis cet homme en liberté, tant fut profonde l'impression qu'il me fit. Visiblement, cet assassin n'était pas un malfaiteur.

Sur la porte de chaque cellule sont piquées les notes des détenus : Exemplaire. Très bonne. Bonne. Ces notes sont données par un tribunal composé de

directeur de la prison, de l'aumônier, du directeur de l'école, des chefs d'atelier.

La bibliothèque, très complète, est assez suivie. J'ai consulté le registre de sortie des livres. En un an, il en fut demandé 8,000, parmi lesquels j'ai noté, au hasard, quelques noms d'auteurs : Dumas père, Walter Scott, Macaulay, Darwin, Hækel, Auguste Comte, Spencer, Mme de Staël, Balzac, Reclus, Jean Finot.

Le patriotisme n'est pas oublié. On a arboré le drapeau argentin et les armes de l'Argentine dans la classe de dessin, qui est en même temps la salle des conférences. Toutes les conférences commencent par un salut au drapeau, exécuté par tous les condamnés. Un vigilant est spécialement délégué à cet exercice. Il prononce les quatre commandements suivants :

— Fixe !

— Face au drapeau !

— Salut au drapeau !

— Repos !

Les murs de la chapelle sont couverts de fresques exécutées par un prisonnier, d'après la Bible illustrée de Gustave Doré. Naïf effort d'un pauvre homme et qui fait peine à voir.

J'ai visité aussi la prison des femmes et l'orphelinat correctionnel pour les filles. C'est moins bien ! Une vieille bâtisse autrefois construite par les Jésuites et qui tombe en ruines. Rien de plus triste que ces pièces sombres, ces murs fendus, humides, ces planchers pourris, ces trous dans le pavage des couloirs et des cours, tout le noir et le gris de ce décor.

LES FOUS

Les fous ne sont pas oubliés dans cet élan général de la charité publique et privée. Un établissement modèle, comme il n'en existe encore que très peu en Europe, fonctionne à Lujan, à une heure de Buenos-Aires, au milieu d'une campagne florissante. Fondée par l'Etat, sous l'impulsion d'un homme extraordinaire, à l'énergie aimable et souriante, auquel il est impossible de rien refuser, cette œuvre est en pleine prospérité et donne des résultats surprenants.

Le Dr Cabred est le grand générateur de ce mouvement. Président de la Commission des hôpitaux nationaux, il pousse de son activité vigoureuse, de son enthousiasme contagieux, à la création de maisons modernes d'aliénés dans toute la République. Il connaît parfaitement la France et Paris et les hôpitaux où il étudia sous la direction de nos maîtres. Mais il prit les modèles de son établissement en Écosse et en Allemagne, où le système de la « porte ouverte » se pratique depuis plusieurs années avec succès, de même qu'en Russie et aux Etats-Unis. Il s'inspira particulièrement, dans ses plans et pour les détails de l'installation, de l'asile d'Alt-Scherbitz, près de Dresde, en Saxe. La méthode de l' « open door », ou porte ouverte, est encore peu appliquée en France où les progrès sont lents à triompher. Le Dr Cabred s'en montre très féru. Il prétend que ce qui rend les fous furieux, c'est justement la contrainte exercée sur leur liberté, — liberté d'aller, de venir, de sortir, de se mouvoir.

— Il n'y a plus guère de fous furieux — sauf le cas de crise aiguë, — m'explique le Dr Cabred. C'est l'ancien traitement qui les rendait furieux. Au lieu d'être les uns sur les autres à s'exaspérer, à s'exciter, les voilà libres d'aller, de venir, de s'isoler, de travailler, de se promener; ils ne songent pas à se sauver (nous comptons à peine une évasion pour 100 malades), ni à se rebeller, ni à crier, ni à se battre. ils sont libres! Aussi, devant ces résultats, le public n'hésite-t-il pas à nous confier les déments.

De fait, des aliénés que nous avions autour de nous, aucun ne paraissait agité. Il n'y eut que lorsque nous leur parlâmes, que nous tentâmes de les faire raisonner, que leur folie se manifesta. Mais, même au plus violent d'entre eux, au moment où il avait l'air le plus excité, le Dr Cabred mit son bras familièrement sous le sien, et l'emmena en lui disant :

— Vous avez raison.

Et le malheureux, ravi, se transforma soudain, la figure illuminée de contentement, d'une tape pencha sa casquette sur l'oreille, en casseur d'assiettes, et nous oublia parfaitement.

— Il s'en est fallu de peu, dis-je au Dr Cabred, que cet exalté ne devînt furieux. Qu'eussiez-vous fait alors?

— Cela vous apprendra, répondit-il en riant, une vérité que nous connaissons bien : il ne faut jamais discuter avec les fous.

« Quand une crise survient, ou quand un malade nous arrive avec une psychose aiguë, ce n'est plus le système de la porte ouverte que nous appliquons, mais le traitement au lit, ou *clinothérapie*, qui donne déjà en Europe les meilleurs résultats. Le

malade restant couché se calme beaucoup plus vite; sa nutrition est meilleure. Et nous avons l'avantage de pouvoir mieux l'examiner et le surveiller. Le traitement au lit, remplaçant la cellule et la camisole de force, a fait tomber chez nous de 80 p. 100 le nombre des agités.



Open Door est bâti au milieu de la plaine de Lujan, non loin d'une fameuse cathédrale, lieu du plus célèbre pèlerinage de l'Argentine.

L'établissement se divise en deux parties distinctes : d'un côté l'asile central, comprenant les services hospitaliers et administratifs, les villas des malades qui doivent être soumis à une surveillance continuelle ou à un isolement passager, ou à un traitement médical spécial; de l'autre côté, la colonie de la porte ouverte et du travail agricole.

Aucun mur ne borne l'horizon, rien qui limite l'illusion de la liberté absolue. L'établissement se compose de quatorze pavillons séparés, — habitations, ateliers, cuisines, dépendances, — dont les façades blanches et les toits rouges s'éparpillent gaiement sur la verdure des champs. L'intérieur est aussi gai que l'extérieur : couloirs et galeries aux murs blancs, dallés de carreaux de couleurs variées, aux fenêtres fleuries. Des pavillons ouverts sortent des chants et des orchestres phonographiques. Singulière impression... Ceci est fait pour créer de la gaieté dans cet asile de la démence, et voilà qu'au contraire on se sent saisi par l'illusion angoissante que des fous crient et chantent trop fort leurs chansons inop-

portunes dans ces heures de soleil, au milieu de cette nature assoupie.

Il est difficile d'imaginer une organisation matérielle plus parfaite que celle-ci. Les dortoirs sont tout blancs, les lits peints au ripolin; les réfectoires aussi gais que les dortoirs. Comme il y a plusieurs réfectoires et qu'on ne peut agencer des cuisines séparées, les mets y arrivent d'une cuisine centrale, dans un petit train Decauville que l'on chauffe l'hiver. Des salles de bain luxueuses sont installées dans tous les pavillons, dans les quartiers des indigents comme dans les villas des pensionnaires payants de première, de seconde et de troisième classe. Le degré de promiscuité différencie seul les classes. Les indigents, au nombre de 30 et 40 par villa, couchent dans des dortoirs collectifs; ceux de troisième classe sont hospitalisés par vingt; ceux de deuxième classe dix par dix; ceux de première classe se groupent par quatre. Il y a des villas pour un seul malade. Le pavillon de l'hydrothérapie, situé au centre de la colonie, se compose d'une grande piscine de 30 mètres de long sur 12 de largeur, avec un renouvellement constant d'eau, de salles de douches froides et chaudes, de bains d'air chaud, de bains sulfureux, d'une salle de massage, d'une salle d'électrothérapie et de rayons Rœntgen.

Quant au régime des fous, il est fait de douceur et d'abondance, de travail agréable et de récréations, promenades, jeux de plein air, jeux de salon, théâtre, bal, cinématographe, etc.

Tous les fous travaillent, selon leurs capacités et leurs aptitudes, et s'ils le veulent. On ne les force pas. On les stimule, si l'on peut, par l'offre des c'

qu'ils aiment, comme le tabac, par exemple. Car le travail est un des éléments principaux de la cure. Les uns s'emploient à la confection de balais en paille de maïs, d'autres à des objets de menuiserie; des maçons et des briquetiers travaillent de leur métier. Un jardinier français, fou aussi, fait des greffes sous nos yeux. Des forgerons, des serruriers, des charpentiers, des tailleurs, des boulangers produisent du matin au soir, les uns avec ardeur, les autres en rêvant, selon leur tempérament.

Nous trouvons un briquetier qui confectionne 3,000 briques par jour à lui tout seul. C'est un grand Piémontais osseux dont toute la vitalité s'emploie à produire orgueilleusement plus que n'importe qui dans l'asile, sans en paraître le moins du monde fatigué. Il vous dit, en montrant les pavillons d'un geste large :

— C'est moi qui ai tout fait ici.

Les briques se vendent 55 francs le mille à Buenos-Aires; elles reviennent ici à 8 fr. 50.

Les fous qui travaillent gagnent vingt centimes par jour, qu'on inscrit à leur crédit. Quand ils sortent de l'asile — car 20 0/0 d'entre eux guérissent — on leur remet leur pécule.

Open Door réunit donc les perfectionnements des établissements les mieux connus d'Europe. Ouvert en 1902, il a déjà coûté près de 3 millions de francs et son budget est de 70,000 francs par mois. Chaque malade coûte 2 francs environ par jour.

Situé au milieu de six cents hectares de terrains — qui lui appartiennent — l'asile est construit selon le système antisymétrique, pavillons séparés et disper-

sés, pour éviter la monotonie attristante des anciens asiles-casernes.

D'immenses pelouses, des jardins remplis de fleurs et de plantes, des champs de luzerne et de maïs font partie de son domaine. Il y a 1,700 poules, dindes et canards dans le poulailler, 800 porcs et truies dans les étables, un grand nombre de bœufs, de vaches et de moutons, une fromagerie bien installée, d'une propreté flamande. Dans les caves, j'ai vu une fabrique de glace, une chambre frigorifique, la salle des machines électriques. Le pain se fait avec des pétrisseurs électriques et les fours sont chauffés à l'électricité. Un château d'eau de trois étages conserve la provision d'eau nécessaire à l'établissement.

L'asile prépare lui-même le cuir de son bétail, le tanne, le vernit et le façonne pour la cordonnerie et la sellerie.

Depuis notre arrivée à Open Door, nous étions suivis ou devancés par un photographe qui braquait son appareil infatigablement sur notre groupe. C'était un ancien fou qui tira pour nous toute une collection de photos en souvenir de notre visite.

Nous rencontrâmes en chemin un dément dont la poitrine était constellée d'une centaine de médailles et de décorations.

— Douce folie des grandeurs, dit le docteur Cabred; c'est un Italien qui se croit le Pape, comme tant de gens qu'on laisse en liberté!

Justement, l'un de nos compagnons de visite, M. Montes de Oca, ancien ministre des affaires étrangères, qui le connaissait, lui avait apporté une nouvelle médaille qu'il lui remit. La figure du fou resplendit alors d'une joie surhumaine. Il baisa les mains

de M. Montes de Oca, précipita les oraisons, et de sa main droite, où il tenait une croix, multiplia sur nous les bénédictions.

— Ce sont les meilleures que j'ai, fit-il.

Nous passâmes à Open Door presque une journée entière, sans fatigue et sans ennui, intéressés et souvent frappés par le fonctionnement sans accroc de tous les rouages de cette grande organisation. Le personnel en paraît presque aussi orgueilleux que le docteur Cabred.

— C'est que chacun a ici le sentiment de sa responsabilité et, par conséquent, le goût de bien faire, me dit ce dernier. J'ai fondé une école spéciale d'infirmiers pour les aliénés en liberté. Elle me fournit un personnel dressé scientifiquement, en qui j'ai toute confiance.

Avant notre départ, le docteur Cabred voulut nous offrir le spectacle d'une des distractions favorites des aliénés : une course de chevaux. Les fous, habillés de toile bleue, pieds nus, coiffés de chapeaux gris de feutre mou, montaient de bons chevaux, sans selle ; ils poussaient des cris de joie terribles en fouettant leurs bêtes, et passèrent devant nous dans un tourbillon de poussière. Nous décernâmes des prix.



A voir l'élan de ces pays neufs, leur facilité à créer et à démolir, leur ambition de faire mieux que ce qui est, on se sent un peu honteux pour le vieux monde.

Un pays comme l'Argentine, dont le développe-

ment date de trente ans, n'a, sous le rapport de la charité publique et de l'aide sociale, rien à envier — au contraire — aux pays les plus avancés d'Europe.

Un tel résultat fait honneur au savant argentin. Il avait tenu à m'expliquer lui-même son œuvre. Il s'en montrait, à bon droit, fier; mais un peu de mélancolie accompagna ces paroles qu'il me dit :

— Croiriez-vous qu'il n'y a pas cinquante personnes à Buenos-Aires qui connaissent Open-Door?

LA RICHESSE PRÉSENTE

Quelques chiffres. — 6 millions 1/2 d'habitants pour un pays six fois grand comme la France. — Variété des climats et des cultures. — L'élevage. — Le blé, le lin et le maïs. — Exportation en Europe. — Progrès rapides. — 100 millions d'hectares labourables. — 18 millions d'hectares cultivés. — Les prairies. — Les forêts. — Obstacles à un développement plus rapide. — Sécheresse, sauterelles, manque de bras. — 28,000 kilomètres de voies ferrées.

Nous venons de voir en détail la capitale argentine, ses aspects extérieurs de richesse, d'activité, de propreté et d'élégance. Il nous reste encore bien des choses à regarder de près, ses belles écoles, ses industries, son commerce, sa vie sociale. Mais je voudrais faire passer l'esprit du lecteur par les routes que le mien a suivies depuis mon départ d'Europe. Or, au bout de quelques semaines de séjour dans la métropole, quand j'eus commencé à me pénétrer de l'atmosphère argentine, lorsque je fus bien saturé des preuves de la richesse du pays, j'éprouvai le besoin violent de sortir de la grande ville, de voir au delà de cette façade imposante et de vérifier réalistement les chiffres qui dansaient dans ma tête.

Peut-être le lecteur n'aime-t-il guère les chiffres? Pourtant, il faut qu'il s'y intéresse un instant, car toute la vie passée, présente et à venir de la République Argentine tient dans quelques additions. Pour ma part, j'ai fini par prendre goût à ces calculs, d'ailleurs élémentaires, et me voilà en ce moment devant des tas de gros livres et de brochures, passionné pour ces statistiques changeantes qui vivent et ont l'air de combattre ainsi que des êtres. Dans un pays comme celui-ci, les démonstrations sèches et brutales des nombres s'animent d'un air de miracle et de défi. Les totaux prospères, glorieux et contents d'eux s'enflent d'année en année dans les colonnes qui s'allongent; et, d'addition en addition, lorsqu'ils arrivent au bilan comparatif des nations concurrentes, ils étalent la satisfaction du triomphe, comme des commerçants heureux, rayonnants de fierté.

Avant de partir pour l'intérieur de la République, il faut donc que nous retenions quelques-uns de ces chiffres nécessaires, et que nous résumions, pour mémoire, les conditions générales de la richesse du pays.

L'Argentine n'a pas encore 7 millions d'habitants et sa superficie est de près de 3 millions de kilomètres carrés, c'est-à-dire qu'elle est presque six fois grande comme la France[1] et qu'elle peut contenir sans peine la France, l'Allemagne, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie et l'Autriche-Hongrie!

1.

La France a.........	536,408	kilom. carrés
L'Espagne...........	504,554	—
L'Angleterre.........	314,339	—
L'Italie..............	286,682	—
L'Allemagne.........	540,743	—
L'Autriche-Hongrie...	676,628	—

Il y a donc encore de la place, comme on voit.

Ce qui distingue l'Argentine — comme le Chili — des autres contrées de l'Amérique du Sud, c'est la variété de son climat.

Par ses provinces du Nord, dont l'extrême limite va jusqu'à 2° au delà du tropique du Capricorne, elle appartient à la zone tropicale et subtropicale, alors que son extrémité sud, que 3,665 kilomètres séparent de la frontière de Bolivie et du Paraguay, plonge dans les eaux du pôle antarctique.

Salta connaît des températures de + 45° alors que le thermomètre, dans les parties habitées du Chubut, atteint parfois, exceptionnellement, il est vrai, — 33°. L'Ouest argentin, occupé par le rempart des Andes qui s'abaissent vers la plaine, jouit d'un climat tempéré, quoique les écarts de température y soient très grands. Quant à la région pampéenne qui s'étend au centre de l'Argentine, depuis les Andes jusqu'au littoral du Parana et de l'Atlantique, elle constitue la zone tempérée par excellence. C'est, en somme, le climat d'Avignon ou de Nice.

Une telle étendue et une telle diversité de climats impliquent une variété infinie de productions. Il est peu de cultures, en effet, qui ne puissent prospérer sur le sol argentin.

Ainsi, les plantations de canne à sucre ont réussi à merveille dans la région du Nord, et le tabac, le coton, le riz, le jute, à peine cultivés jusqu'ici, peuvent, paraît-il, s'y développer magnifiquement. A l'ouest, la région andine, stérile, sans eau, mais qu'un système d'irrigation étendue peut conquérir tout entière à la fertilité, s'est jusqu'à présent exclusivement dédiée à la culture de la vigne. Au sud, les provinces

patagoniennes du Chubut et de Santa-Cruz, à cause de l'intensité du froid, voient leurs cultures presque entièrement réduites à celles des basses températures, et se livrent surtout à l'élevage. Reste la région centrale et littorale, la région proprement dite des céréales, dont la culture est actuellement limitée aux provinces de Buenos-Aires, Santa-Fé, Entre-Rios, Pampa centrale et partie de Cordoba et de San-Luis, soit un total de près de 100 millions d'hectares environ dont 18 millions seulement sont cultivés aujourd'hui.



Ceci dit, je voudrais vous communiquer l'espèce de catéchisme que j'avais écrit dans les premières semaines de mon séjour, à la suite de nombreuses conversations, et où se résument assez clairement les notions générales qu'il me fallait posséder sur l'Argentine avant d'entreprendre mes longs voyages.

Voici un morceau de ce catéchisme :

— Quelle est la richesse fondamentale de l'Argentine ?

— La terre de culture et d'élevage.

— Cette terre est-elle donc si extraordinaire ?

— Oui et non, car elle vaut, en maints endroits, celle des riches provinces agricoles françaises, et en d'autres endroits, les plus nombreux, elle n'a que la valeur moyenne des terres d'Europe.

— D'où vient donc votre optimisme devant l'avenir de votre pays ?

— De ceci : que la superficie de l'Argentine est six fois celle de la France, que la terre est vierge, qu'on

n'a pas encore songé à l'engraisser, ce qui n'empêche pas qu'en certains lieux, dans la province de Santa-Fé notamment, on fait depuis vingt et trente ans, chaque année, sur le même sol, des récoltes superbes. Enfin, parce que, sur des millions d'hectares de pâturages naturels, nos troupeaux peuvent se nourrir et se reproduire sans qu'on ait à s'occuper autrement d'eux. Le climat heureux permet de laisser les animaux toute l'année dans la pampa se multiplier librement.

— Dans ces conditions, comment se fait-il que les Argentins ne soient pas tous millionnaires?

— C'est que tout n'est pas rose. Il y a souvent les sauterelles, et il y a quelquefois la sécheresse.

— Mais alors, vos terres ont beau être de bonne qualité, si vous n'avez pas de pluie, si les sauterelles vous mangent vos récoltes, et si vos animaux crèvent, votre richesse n'est pas solide?

— La sécheresse n'est jamais générale. Quand la pluie se refuse à tomber sur les provinces du Nord, il pleut dans le Sud, ou inversement. C'est là un des avantages de notre situation géographique. La sécheresse était autrefois bien plus redoutable, et fut même l'une des causes de nos catastrophes financières dans le passé. Alors la zone de culture était très limitée. Quand on manquait d'eau dans la province de Santa-Fé et dans le nord de celle de Buenos-Aires, toute la récolte argentine était perdue. Aujourd'hui nous cultivons les céréales dans une aire de onze ou douze millions d'hectares, et comme le blé, le maïs, l'avoine et le lin ne poussent pas à la même époque, pareille éventualité n'est plus à craindre.

« De même, les sauterelles ne peuvent être partout

en même temps. Quelquefois elles arrivent trop tard, à l'heure où les tiges du lin, par exemple, sont déjà trop dures. Jusqu'ici elles n'atteignent pas ou guère la région de Buenos-Aires. A moins qu'un vent de tempête n'en amène quelques-unes, on n'en voit pas dans la ville. A partir de la capitale, vers le Sud, elles sont à peu près inconnues.

— N'y a-t-il rien à tenter contre les sauterelles et contre la sécheresse?

— Il y a tout à faire. Vous verrez ce qu'on a essayé déjà pour lutter contre la sauterelle. Vous saurez aussi les projets d'irrigation préparés dans les provinces. Mais ceci est l'avenir. Pour l'instant, notre prospérité s'accommode de nos deux fléaux, d'ailleurs accidentels.

— En quoi consiste cette prospérité?

— Dans l'exportation en Europe de deux à trois millions de tonnes de blé, vendues l'an dernier 210 francs la tonne, en moyenne; de 1 million de tonnes de lin vendues 269 francs la tonne; de deux millions de tonnes de maïs à 126 francs, soit une valeur de 1,200 millions de francs. Ajoutez à ces 1,200 millions l'exportation de 250,000 à 300,000 tonnes de viande congelée, de 200,000 tonnes de laine et de 100,000 tonnes de peaux de bœuf et de mouton, soit une valeur de 768 millions de francs. Au total, une exportation de deux milliards de francs.

« Si vous y joignez un milliard d'importation, vous voyez que le commerce de l'Argentine se monte à trois milliards de francs, c'est-à-dire la cinquième partie du commerce total de la France.

« Dans tout cela ne sont pas comprises la fabrication de 160,000 tonnes de sucre à Tucuman, de

3 millions d'hectolitres de vin à Mendoza, à San-Rafaël, à San-Luis, l'exportation de 300,000 tonnes de bois de quebracho et de 55,000 tonnes de tanin. Nous n'avons pas parlé non plus des mines des Andes, des placers de Patagonie et des sources de pétrole que l'on commence à découvrir un peu partout. Mais tout cela, je le répète, c'est la réserve de l'avenir.

— Espérez-vous augmenter rapidement votre chiffre de production agricole ?

— Songez qu'il y a quarante ans, il n'y avait pas 500,000 hectares de terres en culture et que nous faisions encore venir notre blé des États-Unis pour nous nourrir. En moins de quarante ans nous avons créé notre agriculture, c'est-à-dire mis en valeur 15 millions d'hectares de terres.

« De même, c'est depuis une trentaine d'années à peine que nous améliorons notre bétail par croisement avec des pur-sang importés.

— Que faisiez-vous donc auparavant ?

— Rien. Des révolutions.

— De quoi viviez-vous ?

— Des produits de l'élevage naturel et des emplois de l'État, des peaux des bœufs, des vaches, des moutons, et du revenu des impôts. On tuait un bœuf pour le cuir. Le mouton dépiauté n'avait aucune valeur. On vivait à très bon marché.

— D'où venait cette incurie ?

— Des mœurs de la colonisation espagnole et de la prédominance, jusque-là, du sang andalou et castillan auquel nous devons de si belles qualités, mais qui n'est pas précisément un générateur d'activité ni d'opiniâtre labeur.

— Qu'y a-t-il donc de changé ?

— Il y a de changé la moyenne du sang espagnol dans la totalité de notre population. Depuis quarante ans, une immigration importante d'Italiens du Nord, Piémontais et Lombards, d'Anglais, de Français, d'Allemands, de Basques, a doté l'Argentine de bras courageux, de cervelles actives et de caractères entreprenants. Actuellement, ce qui domine chez nous, c'est le sang de l'Italien du Nord. On y travaille comme on n'y avait jamais travaillé. Les Andalous eux-mêmes et les Arabes sont entraînés dans l'ardeur générale, et chacun veut produire pour son compte.

— Reste-t-il beaucoup de terres à mettre en labour ?

— Il y a plus de 100 millions d'hectares labourables, — et je viens de dire qu'à peine 18 millions d'hectares sont actuellement en culture[1]. Il nous reste donc à mettre en culture une fois et demie la superficie totale de la France. Ajoutez 150 millions d'hectares aptes à recevoir du bétail. Les 50 autres millions d'hectares de notre territoire sont en montagnes couvertes de forêts, en terrains miniers, ou en lacs, en rivières, en villes, en landes incultes.

« Nous pouvons donc arriver à une production de céréales cinq fois plus forte que notre production actuelle, en admettant qu'on n'améliore pas la terre. Le jour où l'on se décidera à l'engraisser, Dieu sait ce qu'elle donnera !

« En attendant, puisque nous produisons sur 15 millions d'hectares, 11 millions de tonnes de blé,

1. 11 millions d'hectares de céréales et 5 millions 1/2 d'hectares de luzerne, plantes potagères, vignes, 1 million d'hectares d'arbr fruitiers et autres.

lin, maïs, orge et avoine, nous avons la possibilité d'en produire, sur les 100 millions d'hectares labourables du pays, 50 millions de tonnes sans fumure, sans irrigation, sans améliorer en rien notre système de culture.

« Ainsi, pour ne nous en tenir qu'au blé, sur une surface ensemencée de 6 millions d'hectares, nous récoltons seulement 4,250,000 tonnes. La France, sur une surface ensemencée équivalente, en récolte le double. Vous voyez les progrès qu'il nous reste à faire.

« Mais, même si notre terre était inférieure à la terre française, rien qu'en étendant la culture des céréales sur les 100 millions d'hectares cultivables, nous pouvons quintupler notre production.

— Qui vous en empêche?

— Le manque de bras. Notre territoire qui pourrait contenir et nourrir 150 millions d'habitants, n'en a que 6 millions 1/2. Il entre par an une moyenne de 200,000 immigrants sur lesquels à peu près la moitié s'en retournent la moisson faite. Le pays gagne donc annuellement 100,000 habitants nouveaux.

« Pour en finir, réfléchissez un peu à ceci : il y a quarante-trois ans — hier — les Indiens étaient encore maîtres du pays à trois heures de chemin de fer de Buenos-Aires. Aujourd'hui, on va tranquillement sur 28,000 kilomètres de voies ferrées[1], jusqu'à la frontière de Bolivie au nord, jusqu'au Brésil à l'est, jusqu'au Chili à l'ouest et jusqu'à la Patagonie au sud! »

1. La France possède 46,000 kilomètres de chemins de fer; l'Angleterre, 36,000; l'Allemagne, 56,000; l'Autriche, 41,000; le Brésil, 20,000; les États-Unis, 400,000.

C'est le voyage que nous allons faire ensemble.

Tel est le résumé optimiste que j'ai tiré de mes premières conversations avec les Argentins. S'il existe quelques ombres à ce tableau enchanteur, la suite de mes explorations et de mes enquêtes me fournira sans doute l'occasion de les noter.

L'ÉLEVAGE

Ce qu'il était autrefois. — Prairies sans clôture. — Bœufs et moutons en liberté. — La marque de feu. — Les « *rodeos* ». — Bœufs et vaches tués pour leurs peaux. — Les aloyaux et les vautours. — Le gaucho. — Psychologie du gaucho. — La viande de bœuf à un sou la livre. — Il y a quarante ans. — Le lait et le beurre inconnus. — Le troupeau argentin. — Comparaisons. — Les concurrents de l'Argentine : États-Unis, Canada, Australie. — L'Argentine peut exporter !

Si les Argentins n'ont pas de cathédrales gothiques, ni d'antiques manoirs, ni de murs en ruines à montrer aux étrangers, ils peuvent les dédommager en leur racontant les mœurs de leur passé, qui est d'hier, et qui a pourtant le charme des vieilles histoires lointaines et presque incroyables.

Des gens encore vivants vous diront que vers 1830 et même plus tard, dans ce pays dont l'unique ressource consistait dans la vente du bétail, ce qu'on appelle aujourd'hui l'élevage était chose inconnue. Les bœufs, les moutons vivaient en liberté sur des lieues de pampa non délimitées. Aucune clôture pour les retenir. Quand un champ manquait d'herbe, les animaux allaient plus loin ; en temps de sécheresse, ils faisaient des centaines de kilomètres à la recherche

d'un étang non tari. Avec ces mœurs, les troupeaux des voisins se mélangeaient, et c'était un travail impossible que de les ramener au bercail. On y était aidé par la marque : théoriquement, chaque animal né dans l'estancia devait subir la formalité de la pyrogravure, dans l'oreille ou sur le gîte, au chiffre du propriétaire. Mais combien y échappaient ! Cette opération, comme celle de la castration, se faisait à des époques déterminées.

Alors, l'estanciero essayait de rassembler tout son bétail pour compter le croît. Il n'avait pas d'autre occasion d'estimer sa fortune. Donc, on faisait le *rodeo*, ou rassemblement des animaux. Les grands *rodeos* annuels de même que l'opération de la marque et de la castration étaient des prétextes de fête à l'estancia. Les plus habiles lanceurs de lasso et les *boleadores* les plus fameux rivalisaient devant les maîtres et les peones réunis. Parfois on organisait des courses entre les coureurs les plus rapides, et le soir, au son des guitares, toute la peonada dansait le « cielito », le « gato », ou cette danse si voluptueusement grave, le « tango », qui n'est qu'un reste des danses arabes.

Entre temps, on rassemblait le bétail par rodeos partiels, pour l'habituer à la présence de ses gardiens, et ainsi le civiliser. Autrement, les bêtes abusaient de leur liberté. Nées libres, elles redevenaient peu à peu sauvages, et pour réunir ces épaves, c'était une battue folle, une course exténuante à coups de lasso et de « bolas[1] », à travers les milliers d'hectares de l'estancia.

1. Les *bolas* sont formées par trois boules de bois, de pierre ou de plomb, reliées par une courroie de cuir. Le gaucho en tien'

Comme, en somme, ce qui valait, c'était la peau, on tuait les animaux les plus sauvages, dans la prairie. Au moyen d'une serpette fixée horizontalement au bout d'une longue perche, les gauchos à cheval leur coupaient les jarrets à la course, passaient à un autre, et ainsi pour des centaines de bêtes. Puis, ils les achevaient sur place, et, leurs peaux enlevées, la chair servait de nourriture aux caguars et aux vautours. Quand ces exécutions avaient lieu aux environs des estancias, la viande y était transportée et vendue aux saladeros du littoral, usines nombreuses à cette époque, où se salait et se séchait la viande pour l'exportation au Brésil et aux Antilles; les cuirs allaient en Europe.

Les peaux de mouton servaient de selle, et leur laine se vendait pour presque rien. Et même, le nombre des animaux augmentait tellement qu'on les tuait par milliers, non pour leur laine, encore moins pour leur viande, — méprisée alors par le dernier des peones, — mais, chose incroyable, pour leurs os destinés à la fabrication de la chaux, marchandise rare alors sur les bords du Rio de la Plata, ou pour chauffer les fours à briques. Les vautours dévoraient les charognes, le soleil faisait le reste, et la pampa se remplissait de squelettes de moutons éclatants de blancheur.

Les hommes chargés de cette besogne de trappeur et de boucanier s'appelaient et s'appellent encore des

une à la main, il fait tournoyer les deux autres au-dessus de sa tête, avec les lanières longues de 1 m. 50 environ, puis les lance dans les jambes du bœuf ou du cheval qu'il veut atteindre. L'animal embarrassé par ces liens tombe et le gaucho peut ainsi s'en emparer.

gauchos. A demi sauvages, la peau brune ou jaunâtre, les yeux sombres, les cheveux noirs et épais, ce sont des métis des premiers colons espagnols et d'Indiennes. Ces bouviers-centaures étaient, parfois, en même temps des bandits redoutables, des réfractaires, pilleurs d'estancias et ravisseurs de femmes. Leur costume, aujourd'hui disparu, se composait d'un caleçon brodé ou orné de dentelles dans le bas, à la manière des mousquetaires, et du « chiripa », grande pièce d'étoffe noire, passée entre les jambes et ramenée à la taille de manière à faire une sorte de vaste pantalon souple. Le gaucho mettait son élégance dans sa ceinture de cuir ornée de pièces d'argent qui retenait dans sa gaine le grand couteau; dans les molettes de ses éperons d'argent, larges comme des ostensoirs, et dans les agréments d'argent ciselé de la selle, de la bride et du mors. Une sorte de cape en laine appelée *poncho* lui couvrait le buste; il se coiffait d'un chapeau de feutre mou aux bords étroits, et ses bottes étaient faites avec la peau des pattes de derrière d'un poulain nouvellement dépouillé; l'homme passait sur ses jambes nues la peau encore fraîche et la façonnait à sa mesure; elle descendait jusqu'au bout des pieds, dont il ne passait que le gros orteil et l'index, qui s'appuyaient seuls dans l'étrier très petit. Puis on faisait sécher ces bottes naturelles qui devenaient, en réalité, un bas de cuir.

Ces costumes ne se voient plus qu'aux fêtes du carnaval. Aujourd'hui, dans le centre et dans le sud de l'Argentine, la plupart des gauchos sont des peones, c'est-à-dire des domestiques chargés des travaux de la ferme. On ne rencontre plus guère de ces métis que dans les provinces du Nord, Corrientes, Entre-Rios

Salta, Jujuy et Misiones, dont ils forment, en somme, le fond de la population, et qui ont abandonné les fonctions extra-sociales de leurs pères. Le gendarme et les chemins de fer en ont fait des bouviers paresseux, des Lapithes pittoresques, des joueurs de guitares, gardiens des derniers vestiges d'époques anciennes.

J'en ai vu souvent, j'en ai fait parler, et surtout j'ai entendu parler d'eux. Nous n'avons pas, en Europe, d'échantillon humain à leur comparer. M. Daireaux, dans son bel ouvrage sur l'Argentine d'autrefois, a voulu le rapprocher du berger de la Camargue, du Cosaque du Don et du Mongol des plaines asiatiques. Je sais qu'il n'a rien de nos pâtres d'Auvergne ni de nos bailes alpestres. Mais il me semble trouver en lui à la fois du cow-boy du Far-West et du matelot. Il a la passion des galops infinis dans la pampa solitaire, et l'amour organique, constitutionnel, de l'indépendance. Sa fière liberté a de la noblesse. Il n'accepte pas d'ordre donné dans la colère, sur un ton de commandement. Un officier prussien n'aurait aucune chance de s'en faire obéir. Il ne comprend le travail que quand il lui plaît — et à cheval. Son mépris pour le laboureur courbé sur la glèbe est sans bornes. Il est généreux. L'argent, pour lui, n'a d'autre valeur que celle de quelques orgies violentes. Le reste du temps, il est sobre et rêveur. Quelquefois il chante, en s'accompagnant de la guitare, et il improvise des chants d'amour mélancoliques qu'on appelle des « tristes », ou des bienvenues pour les hôtes.

Son œil voit loin, avec une netteté inouïe. Tous les plis de terrain de son domaine, il les connaît, et à

trois kilomètres, il ne confond pas la corne du bœuf couché avec une touffe d'herbe; il reconnaît à des distances fabuleuses les visiteurs de la pampa, distingue à l'horizon le galop d'un cavalier de la ferme de celui d'un étranger, et salue, sans se tromper, le caguar ou le puma en quête de charogne. Cependant les occasions de regarder étant très rares dans la monotonie du spectacle, la force d'attention du gaucho se concentre au dedans, et l'âme devient méditative. Mais l'esprit sans aliments a des idées peu nombreuses qui tournent, toujours les mêmes, dans sa cervelle. Et c'est la mentalité du marin, du berger et du Bédouin.



Voilà donc comment et par qui se pratiquait, il y a cinquante ou soixante ans, l'élevage du bétail. Aussi, dans ce pays entièrement dédié à la vie pastorale, le lait était presque inconnu, le beurre plus encore. Après 1870, la viande, *dans les villes*, coûtait 2 francs les 12 kilos. Un bœuf domestiqué, c'est-à-dire un peu gras, se vendait de 40 à 45 francs au maximum. La vente des troupeaux s'effectuait de large façon. L'acheteur venait à l'estancia et demandait un certain nombre de têtes de bétail. On faisait un *rodeo*, on estimait d'un coup d'œil le nombre des bêtes rassemblées et l'acquéreur exigeait « todo lo que pisa », *tout ce qui suit*, c'est-à-dire les jeunes veaux accompagnant la mère.

Le commerce du bétail se faisait surtout avec les saladeros établis sur les rives du Parana, de l'Uruguay et du Rio de la Plata d'où la viande salée et

chée était exportée au Brésil et à Cuba. Tous les autres produits, peaux, laines, cornes, graisses et crins, cendres d'os et guano artificiel se vendaient en Europe.

En 1822, l'exportation des produits de l'élevage s'élevait à 16 millions de francs. Cinquante ans plus tard, à 227 millions de francs.

En 1888, elle atteignait 355 millions.

En 1909 : 768 millions de francs. Chiffres éloquents et qui en disent long sur la transformation de la vie pastorale en ces vingt dernières années.



Les huit vaches et le taureau amenés d'Espagne en Argentine, en 1553, ont donc fait des petits.

Aujourd'hui, le dénombrement des troupeaux argentins porte à 30 millions de têtes le stock des bovidés, à 68 millions celui des moutons, à 7 millions et demi celui des chevaux, à 1 million et demi celui des porcs.

L'Argentine se place ainsi au troisième rang des pays éleveurs de bovidés, après les États-Unis qui en possèdent 72 millions et demi et les deux Russies d'Europe et d'Asie qui en ont près de 48 millions. Elle occupe aussi le troisième rang pour le nombre de ses moutons, après les deux Russies (83 millions) et l'Australie (74 millions et demi). Le troisième rang lui revient également pour le nombre des chevaux, après les deux Russies (22 millions et demi) et les États-Unis (21 millions).

Je n'ai cité le chiffre de la production porcine que pour montrer combien l'Argentine était distancée

par les États-Unis qui en ont 65 millions, l'Allemagne, 22 millions, et la Russie, 11 millions[1].

Dans ce dénombrement des troupeaux argentins, une augmentation est notable dans toutes les espèces, sauf en ce qui concerne les moutons dont la diminution s'affirme depuis le recensement de 1895 qui portait leur nombre à 74 millions et demi.

Sur les 68 millions de moutons argentins, il faut compter huit millions de mérinos Rambouillet proprement dits, 25 millions de Rambouillet croisés d'animaux créoles et 35 millions de moutons anglais, de race Lincoln.

Je me suis enquis des raisons de cette diminution du troupeau ovin. Elle provient, d'abord, de l'augmentation constante du prix de la terre qui oblige à refouler de plus en plus les troupeaux vers le Sud, car les moutons ne « paient » que sur la terre bon marché; elle provient ensuite de la colonisation des régions de la Pampa et de la Patagonie où la culture a commencé; de l'accroissement de l'exportation des viandes frigorifiques, puisqu'on abat trois millions de moutons par an pour les grill-rooms de Londres; mais la raison principale, il faut la chercher dans la tendance qui va se généralisant chaque jour à augmenter la valeur individuelle des animaux en vue de leur poids au frigorifique. Cette tendance oblige l'éleveur argentin à sacrifier la quantité pour la qua-

1. Pour faciliter les comparaisons avec la France, disons que le recensement de 1908 dénombrait comme suit le troupeau français :

14,239,000 bêtes à cornes;
3,064,000 chevaux;
18,560,000 moutons;
7,090,000 porcs.

lité. Au lieu de nourrir, comme autrefois, six ou huit moutons sur un hectare, par exemple, l'éleveur, aujourd'hui, n'en nourrira que deux ou trois; au lieu d'acheter mille moutons créoles, il achètera trois cents métis de Lincoln.



On a calculé ce que la totalité de ces animaux représentait de kilogrammes de viande par tête de population. Si demain on tuait, aux États-Unis, au Canada, en Australie, en Argentine, tous les bœufs, les vaches, moutons et porcs, et qu'on voulût en partager la viande entre tous les habitants respectifs de ces pays, l'Américain du Nord recevrait une portion de 265 kilogrammes de viande, le Canadien 365 kilogrammes, l'Australien 957 kilogrammes et l'Argentin 1,624 kilogrammes.

L'Argentine peut donc exporter! Elle n'a pas, en effet, une population nombreuse à nourrir, comme les États-Unis, et se trouve, de ce fait, dans une situation privilégiée au point de vue de l'exportation. Mais surtout, en raison du bas prix actuel du sol argentin, de la possibilité de laisser, grâce à son climat, les troupeaux dans les champs toute l'année, elle peut produire dans des conditions plus avantageuses que les États-Unis. Là-bas la terre est plus chère, et les animaux sont grands consommateurs de maïs et de fourrages, toujours en hausse, ce qui élève beaucoup le prix de la viande. Étant donné que la consommation locale augmente en Amérique du Nord, il semble que l'Argentine soit appelée, dans un avenir proche, à prendre une place prépondérante dans l'exportation mondiale.

L'ÉLEVAGE

(SUITE)

Répartition du troupeau argentin. — Le pasto fuerte. — Prairies naturelles et prairies artificielles. — La luzerne. — Luzernières de 97,000 hectares. — Leur durée. — Immensité des propriétés argentines. — Caractère extensif de l'élevage. — Des estancias grandes comme des arrondissements français. — Troupeaux de 100 et 200,000 moutons. — M. Duggan, ses 200,000 vaches et son million de moutons. — Monotonie des étendues solitaires. — Description de la pampa. — Lagunes. — Un cyclone. — Les latifundias.

Les trente millions de bœufs, les soixante-huit millions de moutons, les dix millions de chevaux argentins sont répartis sur toute la surface du pays, depuis l'extrême limite de la province de Corrientes et de Salta, au nord, jusqu'aux terres maigres et froides du Chubut et de Santa-Cruz, dans la Patagonie.

Ici, comme en agriculture, la province de Buenos-Aires, qui fut la première à inaugurer les méthodes rationnelles, occupe le premier rang pour le nombre et la valeur de ses établissements. Viennent ensuite les provinces de Santa-Fé, d'Entre-Rios, de Corrientes, de Cordoba, et le territoire de la Pampa centrale. Le

Sud, en raison de la sécheresse et de la pauvreté de ses pâturages, ne s'occupe guère que de l'élevage du mouton, puisqu'il est convenu que le mouton « aime la misère ». Il faut, au contraire, pour les bêtes à cornes, de bonnes prairies naturelles ou artificielles, de l'eau dessus ou dessous, des moulins pour la puiser, de l'ombre pour abriter les troupeaux. Une rivière, une lagune d'eau douce qui ne se dessèche pas, sont des trésors dans ce pays aux pluies trop rares.

La valeur des pâturages varie donc beaucoup selon la nature du sol et l'abondance de l'eau. Il y a la prairie pampéenne proprement dite, restée en grande partie sauvage et que n'ont pas encore piétinée et améliorée les aumailles. Là, un bœuf n'a pas trop de son hectare pour vivre. L'herbe qui couvre le sol est longue, dure et peu nourrissante, on la nomme *pasto fuerte;* le mouton n'y touche pas; le bœuf lui-même n'en est pas trop friand et ne la mange qu'à défaut d'autre; il lui préfère l'herbe fine qui s'abrite au pied de ces hautes touffes, mais qui n'abonde pas dans les terres vierges, et qui est souvent trop courte pour l'épaisse langue des bovidés.

Il y a encore le pré naturel dès longtemps piétiné où, le *pasto fuerte* détruit, il reste des herbes tendres ou *tiernos*, apportées dans les premiers fourrages des conquérants. Cinquante mille espèces d'herbes constituent aujourd'hui les pâturages de Cordoba, Santa-Fé et Buenos-Aires. Sur ces prés, on peut facilement mettre une vache et deux ou trois moutons à l'hectare.

Enfin, il y a les prairies artificielles de luzerne, que l'on a semées, depuis une vingtaine d'années, dans la province de Buenos-Aires, et dans la province de Cor-

doba surtout, mais aussi dans celle de Santa-Fé, dans les terres irriguées de Mendoza et de San-Luis, et dans la Pampa centrale. La luzerne exige, en effet, des terres légères où ses racines, toujours en quête d'eau, puissent la trouver sans obstacle. Elles descendent parfois jusqu'à huit et douze mètres, pour y puiser la vie. Or, dans certaines provinces, la terre très grasse et argileuse ne permet pas l'infiltration des eaux; de plus, à deux ou trois mètres de la surface, on trouve souvent une couche de « tosca » impénétrable, composée d'argile mélangée de carbonate de chaux qui arrête les racines. Au contraire, dans les terres légères de la pampa, le blé semé deux ou trois ans de suite finit par fatiguer la terre. On a donc tout intérêt à créer de grandes luzernières qui ont l'avantage de ne pas épuiser le sol, puisqu'elles se nourrissent d'eau, l'améliorent plutôt, et vivent dix et quinze ans.

— J'ai des alfalfarès[1], me disait l'un des plus gros propriétaires de la Pampa centrale, qui durent depuis vingt et trente ans. Je crois qu'elles vivront indéfiniment, si l'eau ne vient pas à leur manquer.

Heureusement, dans ces terres perméables de la pampa, la couche d'eau souterraine se reconstitue au cours des années pluvieuses. Dans les endroits où l'eau est assez éloignée, elles peuvent vivre sept, huit et dix ans.

En général, les luzernières bien semées et bien prises durent une dizaine d'années. D'ailleurs, on les resème par fractions. Aux places où la luzerne disparaît, elle est remplacée par d'excellents pâturages

1. Alfafa, luzerne.

raffinés grâce au séjour des animaux, et l'engrais naturel, de sorte que l' « enluzernage » d'un champ constitue une amélioration définitive. Aussi une terre voit sa valeur décuplée dès qu'elle est semée de luzerne.

On cite parmi les plus grandes luzernières du pays celles de M. Juan Cobo, mort récemment, qui ne possédait pas moins de 97,000 hectares de luzerne dans la province de Cordoba, pour l'engraissement de scs animaux ! Mais les étendues de 10,000 à 20,000 hectares ne sont pas rares. Nos compatriotes, MM. Portalis frères, fondèrent, il y a quelques années, une Société avec un autre Français établi là-bas, M. Hileret (mort depuis), dans le but de créer des alfalfarès. Ils en possèdent aujourd'hui 20,000 hectares, les trois quarts dans la province de Santa-Fé, le reste dans Cordoba. Ces terrains, achetés entre 30 et 40 francs l'hectare, valent aujourd'hui au delà de 450 francs. Spéculation sûre, comme on le voit, basée sur une valorisation *réelle* de la terre, et qui tente nombre de gens sérieux. Des compagnies et des sociétés se forment chaque jour pour des exploitations analogues, telle cette compagnie « Pastoril Argentino belga », qui possède déjà dans la pampa 25,000 hectares d'alfalfarès.

Après une dizaine d'années d'exploitation, la luzernière est généralement fatiguée. Alors, les propriétaires qui entendent leur affaire louent leur terre à un fermier, pour quatre ans, à la condition qu'il y sèmera une année du maïs, une année du blé, une année du lin, puis, une autre année, du blé, et que la dernière année, avec son blé, il fera une semaille de luzerne. La luzerne n'empêchera pas le blé de pousser, on récoltera le blé, qui se coupe ici très haut, et la

luzerne restera pour les animaux. Il aura ainsi un pâturage tout neuf et gratuit pour dix années encore !



On se rend compte de l'immensité des propriétés argentines et du caractère extensif de l'élevage, quand on voit sur la carte de larges taches multicolores qu'y font les estancias des Alvear, des Pereyra, des Duggan, des Casarès, des Unzue, des Drysdale, des Luro, des Urquiza, des Santa-Marina, des Martinez de Hoz, etc. C'est par centaines que se comptent les estancias de 15 à 20,000 hectares, par milliers celles d'une dizaine de mille[1].

Vous aurez une idée approximative de l'étendue de ces établissements si différents de tout ce que nous avons en Europe, quand vous saurez que Mme Concepcion Unzue de Casarès possède, dans sa seule estancia de Huetel (province de Buenos-Aires), 67,500 hectares où l'on élève 60,000 moutons, 35,000 bêtes à cornes et 5,900 chevaux de race clydesdale; que sa sœur, Mme Unzue de Alvear, a, dans son estancia San Jacinto, 63,000 hectares dont 25,000 sont cultivés. Sur le reste vivent 35,000 bêtes à cornes métissées de race durham, 30,000 moutons lincoln et 10,000 chevaux dont 2,000 percherons; que Thomas Duggan n'a pas moins de 60,000 hectares de pâturages dans la Pampa centrale et une douzaine d'autres estancias éparpillées dans le reste de la République, vers le Sud

1. N'oublions pas que Paris entier, de la porte de la Villette à la porte de Saint-Cloud, de Suresnes à Charenton et de Saint-Ouen à Ivry, n'a pas tout à fait 8,000 hectares, le bois de Boulogne y compris.

principalement, où il élève, dit-on, 200,000 vaches et un million de moutons; que M. Drysdale possède 250,000 hectares de pampa; que MM. Santa-Marina, dans leur belle estancia La Gloria, qui s'étend sur 39,000 hectares en pleine province de Buenos-Aires, élèvent 20,000 bêtes à cornes et 60,000 moutons, mais qu'en leurs divers établissements, ils ne possèdent pas moins de 95,000 bêtes à cornes, 370,000 moutons et 15,000 chevaux; que M. Santiago Luro, qui, sur la ligne du chemin de fer du Sud, est propriétaire de 22,000 hectares, en a 20,000 autres plus au sud, dans son estancia San Antonio, où il élève 40,000 moutons, tandis que son frère, Carlos Luro, exploite dans la même région 52,000 hectares à l'estancia San Adolfo où se reproduisent 100,000 moutons, 4,000 vaches et 1,000 chevaux? Vais-je oublier M. Félix de Alzaga, ses 40,000 hectares, ses 100,000 bœufs, ses 30,000 bouvillons et ses 50,000 moutons? J'en passe cent autres. La plupart de ces magnifiques estancias sont situées dans la province de Buenos-Aires. Mais dans le sud de l'Argentine, depuis le Rio Negro jusqu'à la Terre de Feu, dans la région patagonienne, où la terre demeure pauvre, faute d'eau, sauf dans les riches vallées andines, et où le froid est souvent intense, l'élevage du mouton s'est développé, grâce à l'initiative des Anglais, qui y créèrent d'immenses exploitations pastorales, la plupart, aujourd'hui, passées aux mains de compagnies. L'estancia « El Condor », dans le Chubut, qui s'étend sur 175,000 hectares où paissent 160,000 moutons, est célèbre par la perfection de ses installations qui peuvent être comparées aux plus belles de l'Australie. La Banque d'Anvers possède dans le territoire de Santa-Cruz des propriétés de 285,000 hectares;

« The Argentine Southern Land C° Limited » a 655,000 hectares dans le Rio Negro et le Chubut, « la Punta Loyola Cie », 175,000 hectares dans le Chubut, et la «Greenshield and C° », 100,000.



Imaginez la succession de ces propriétés qui parfois se juxtaposent sans interruption, sans qu'une colline, une forêt, un vallonnement, un large fleuve ou un torrent, ou même une haie vive, rompent la monotonie de ces mornes étendues.

Pendant des heures, et des heures, et des jours et des jours encore, nous les parcourûmes sur les milliers de kilomètres de voies ferrées qui les traversent. Mes yeux ne quittaient pas la campagne. Je ne pouvais me résigner à ne voir que de l'herbe. Il me semblait toujours que je devais jouir bientôt de spectacles extraordinaires, et que ce serait au moment où mon attention se laisserait distraire qu'ils apparaîtraient. Comment ! je serais venu si loin, si loin, pour ne fatiguer mon regard que sur ces innombrables troupeaux sans pâtre, dans ces étendues solitaires ? Et les heures du jour, et les heures crépusculaires passaient, sans apporter d'autre variété que les champs couverts d'épis après les pâturages, les tiges frêles du froment après les lances et les panicules gainés des maïs, et les barbes grises des orges et des seigles.

Quelquefois, au milieu de la pampa, s'étalait la moire d'une lagune silencieuse, un de ces immenses étangs qui trouent le sol argentin après les inondations et les grandes pluies. Des vols innombrables de cigognes, de flamants nacrés, de marabouts, d'aigrettes,

d'ibis et de poules d'eaux venaient s'abattre et boire aux coins des étangs bleus. Les roseaux des bords miraient dans la nappe glacée d'azur l'armée de leurs lances et de leurs banderoles au repos, et les oiseaux, gracieux et immobiles, se détachaient sur le ciel, avec les roseaux, comme sur un fond de porcelaine orientale, et c'était un enchantement suave.

Ou bien l'horizon désert, tout à l'heure si pur, se chargeait de nuages; en quelques minutes, le ciel devenait gris, puis presque noir, se voilait comme pour une éclipse, et on devinait, au loin, des tourbillons de poussière s'avançant en cyclone, amenés par un vent de tourmente qui cornait et criait autour du train ébranlé. La poussière pénétrait dans le wagon en un clin d'œil, en même temps qu'un vent brûlant. L'atmosphère étouffante serrait les tempes et oppressait la poitrine jusqu'à la faire éclater. Heureusement, ces surprises ne duraient pas longtemps. Au bout d'un quart d'heure, le coup de folie du pampero était passé. Le ciel redevenait pur, les arbres réapparaissaient, les animaux, qui avaient essuyé avec résignation le cyclone, semblaient revivre.



De bons esprits protestent contre ces propriétés démesurées, ces *latifundia* qui sont, d'après eux, un obstacle au développement de la culture, c'est-à-dire au progrès du pays. On comprend, en effet, qu'il soit impossible à un propriétaire de faire semer de blé, de maïs ou de lin les 50,000 hectares de son estancia. Il y fait de l'élevage, soit, mais dans des conditions souvent médiocres. Les herbages naturels nourrissent

relativement peu d'animaux, rongés qu'ils sont par les chardons et les autres parasites des terrains abandonnés à eux-mêmes, ou noyés dans des eaux stagnantes.

Si, au lieu de les laisser ainsi à peu près improductives, on divisait ces terres en lots moyens, on aurait bientôt à leur place d'infinis espaces couverts de luzerne ou de céréales, traversés de lignes de chemins de fer, et la fortune du pays augmenterait dans des roportions colossales.

Je crois cependant qu'il n'y a pas lieu de trop s'inquiéter pour l'avenir de ces mœurs féodales. L'influence prolifique du sol et du ciel argentins est indéniable. Les familles nombreuses sont ici la règle. Et, peu à peu, tous ces domaines sans bornes se diviseront d'eux-mêmes, sans qu'on soit obligé d'imiter les lois d'expropriation des landlords d'Irlande.

L'ÉLEVAGE

(SUITE)

La petite et la moyenne propriété. — Estancias d'élevage. — Estancias d'élevage et de culture. — Les cabañas. — Les estancias industrialisées. — Transformation de la vie pastorale en Argentine. — Ses causes. — L'adoption des clôtures artificielles. — Importation de pur-sang étrangers. — Le métissage. — Ses avantages. — Le choix des reproducteurs. — Les races Durham, Hereford et Lincoln dominent. — L'Angleterre et l'Argentine. — Le lazaret du port de Buenos-Aires. — On abat des taureaux anglais de 75,000 francs. — Obstacles à l'entrée du bétail français.

Cependant, il n'existe pas que de grandes estancias en Argentine.

Dans les cinq principales provinces et les plus peuplées, Buenos-Aires, Santa-Fé, Cordoba, Entre-Rios, et Pampa centrale, les seules où se fasse la culture des céréales, on compte 135,000 propriétés en chiffres ronds[1]. Ne figure pas dans ce chiffre la

1. Ces 135,000 propriétés se divisent ainsi : 94,000, de 10 à)0 hectares; 38,000, de 200 à 5,000 hectares; 1,841, de 5,000 à),000 hectares, et 1,067 dépassant 10,000 hectares.

quantité innombrable des toutes petites propriétés, chacras, quintas, jardins, etc., qui vont d'un hectare à 10 hectares, et que presque chaque habitant possède quand il a passé quelques années dans le pays, et qu'il n'a pas été trop éprouvé par la malchance.

D'ailleurs, l'étendue d'une estancia n'est pas toujours le signe de son importance. Les plus belles « cabañas » du pays, celles de MM. Manuel Cobo, Leonardo et Martin Pereyra, Casarès, des frères Urquiza, de M. A. Martinez de Hoz, d'autres encore, sont installées sur des propriétés de 10,000 à 15,000 hectares. Et c'est ici le lieu de grouper ces estancias d'élevage selon leur caractère.

Les unes, — la majorité — ne cherchent qu'à produire le plus grand nombre possible d'individus sains et de poids, pour la vente aux frigorifiques. Souvent, et surtout dans les régions où le prix de la terre est déjà élevé, l'estanciero fait de l'agriculture en même temps que de l'élevage.

D'autres estancias ne s'occupent que de la reproduction des animaux fins importés, et dont les produits se vendent aux estancieros du pays, comme reproducteurs : ce sont les *cabañas*, que l'on montre avec un juste orgueil aux étrangers.

Enfin, il y a les estancias industrielles où, à côté de l'élevage, on se voue à la vente du lait, à la fabrication du beurre et du fromage. Elles n'existent encore qu'en petit nombre.

Nous passerons en revue chacun de ces types.

Déjà nous savons que ce qui caractérise les établissements d'élevage argentins, c'est la quantité de beaux produits réunis en une seule exploitation. Au lieu de cent taureaux, vaches ou moutons de prix, comme on

en trouve dans les *stud-farms* anglaises ou dans les belles fermes françaises, on en compte ici mille, cinq mille et dix mille. En Europe, une exposition renommée nous offre vingt, cinquante, au plus cent produits parfaits. Ici, c'est par mille, deux mille et trois mille qu'ils se chiffrent dans ces expositions fameuses que fonda la Société rurale de Buenos-Aires, l'organisme le plus important de l'industrie pastorale argentine. C'est elle qui institua ces fameux concours annuels de Palermo, où défilent, devant les yeux étonnés, plus de quatre mille animaux fins, 1,500 béliers et brebis, 2,500 taureaux et vaches, 300 chevaux[1]. La Société rurale créa, en 1888, des archives généalogiques aux descendants des animaux purs importés d'Europe. Et aujourd'hui ces registres contiennent l'état civil de plus de 100,000 bêtes à cornes, chevaux, moutons et porcs de pedigree.



Quelles sont donc les raisons de cet essor qui, en trente années, transforma la vie pastorale argentine?

Indépendamment de causes générales, politiques et économiques, paix, stabilité des gouvernements, fin des guerres civiles et des révolutions, développement des voies ferrées, rapports plus fréquents avec l'Europe, il faut tenir compte de deux faits essentiels, bien simples en apparence, mais qui furent le point

1. Ce sont les chiffres de l'an dernier.

En 1876, année qui suivit la fondation de la Société rurale, on avait exposé 72 chevaux, 22 bêtes à cornes, 156 moutons, dont le prix s'éleva à 52,000 francs. Cette année, le prix des bêtes vendues à l exposition monta à 8 millions de francs.

de départ de tous les progrès : adoption des clôtures artificielles dans la délimitation des pâturages, et importation de pur-sang étrangers chargés de transformer, par le métissage, les types d'animaux créoles, tout en os et tout en cornes.

Je l'ai dit, aucune propriété n'était, autrefois, clôturée. Les animaux, laissés en liberté, passaient dans les propriétés voisines, se croisaient et se multipliaient à leur fantaisie. L'estanciero désirait avant tout une immense étendue plane, sans arbres, sans clôture, sans buisson, sans taillis, un champ absolument net, un « campo limpio » sur lequel il pouvait opérer un dénombrement rapide de son bien. La loi l'oblige maintenant à clore sa propriété d'un certain nombre de fils de fer, maintenus de distance en distance par des poteaux. Ces clôtures, ou « alambrados[1] », divisent également la propriété à l'intérieur, selon le gré du maître et les besoins de l'estancia, en vastes champs appelés « potreros », où paissent un nombre délimité de bêtes à cornes ou de moutons. Ainsi, les animaux ne se mélangent pas et les sélections peuvent se faire facilement.

Et aujourd'hui, l'estanciero vous montre avec orgueil ses clôtures de sept ou huit lignes de fils de fer entourant les potreros où des vaches de race ruminent par groupes, à l'abri des rapts et des viols; il est fier aussi des bois artificiels d'eucalyptus et de saules qu'il créa de toute pièce pour donner au bétail, pendant les heures chaudes, l'ombre et le repos; fier du logement de ses peones, de ses « gal-

1. D'après la douane, on a introduit en Argentine, depuis trente ans, 1,400,000 tonnes de fil de fer galvanisé.

pones » ou étables, de ses pompes à vent, éparses sur la propriété, et de ses réservoirs de 200,000 litres qui lui permettent de braver quelque temps la sécheresse.

En même temps que se produisaient ces changements dans la vie extérieure de l'estancia, on inaugurait le croisement des animaux créoles avec des reproducteurs de choix importés d'Europe, ne reculant devant aucun sacrifice d'argent pour créer en Argentine ces « cabañas » fameuses dont j'aurai à parler bientôt.

Ce métissage est actuellement la grande besogne des estancieros qui cherchent à obtenir des animaux de poids, avantageux à vendre aux frigorifiques et aux abattoirs. C'est à l'Angleterre surtout que l'Argentine demande ses reproducteurs. Le croisement des vaches créoles se fait en grande majorité avec des taureaux anglais de race durham et aussi de hereford et d'angus. L'avantage de ces métissages est saisissant : un bœuf créole met quatre ans à engraisser tandis qu'un métis de durham engraisse en deux ans. Les reproducteurs de race ovine sont également anglais, le rambouillet ayant été battu par le lincoln pour le rendement en poids de la laine et de la chair.

Pourquoi?

Les Argentins vous disent : « Parce que les durhams et les lincolns, « races d'herbe » sélectionnées par les Anglais, donnent plus de viande que les autres races similaires.

Nos compatriotes, que j'ai interrogés, me disent de leur côté :

« Ceci fut vrai pendant très longtemps, et il faut

reconnaître que, dans le passé, le choix des Argentins fut judicieux. Les Anglais avaient songé plus tôt que nous à améliorer leurs types, et leur sens des affaires et leur activité les y aidant, ils réussirent à les implanter en Argentine, ainsi que, d'ailleurs, dans tous les pays du monde, pendant que nous cherchions encore les nôtres. Sans se préoccuper, au début, des périls et des risques courus, ils envoyèrent en Argentine leurs plus beaux spécimens de race bovine, ovine, chevaline, porcine et canine.

« Cependant, à la longue, les produits français, à l'exemple des anglais, avaient fini par s'améliorer à tel point que nos voisins eurent quelque raison de craindre pour leur monopole jusque-là indiscuté. Nos durhams valaient les leurs. Nos rambouillets fournissent une laine fine bien supérieure à la grosse laine des lincolns. Nos races de boucherie, charolaise et limousine surtout, ne le cédaient en rien aux races anglaises de parcours. Quant à nos vaches laitières, normandes et flamandes, elles donnent deux et trois fois plus de lait que les meilleures laitières anglaises. Et nos vigoureux chevaux percherons et boulonnais sont des animaux bien mieux faits pour le travail des plaines argentines que les « shires » et les « clydesdales », supérieurs aux nôtres sans doute dans les pays de montagnes d'où ils sortent, mais lymphatiques, incapables de quitter l'allure lourde et pesante, alors que nos percherons et nos boulonnais peuvent traîner au trot de lourdes charges.

« Nous étions donc distancés de beaucoup au point de vue commercial. De plus, les Anglais portaient tous leurs efforts sur la constitution de leurs *stud-farms* et la reproduction des races sélection-

nées. En France, on travaillait surtout à améliorer le bétail de consommation. »

Les Anglais profitaient de leur avance. Comme, d'autre part, ils avaient besoin de la viande argentine pour leur consommation, ils dirent au gouvernement argentin : « Prenez nos reproducteurs, à l'*exclusion des autres*, et nous ouvrirons nos portes à vos bêtes de boucherie sur pied et à vos viandes frigorifiées. »

L'introduction de bons reproducteurs anglais avait à tel point amélioré la race créole[1] et fourni une telle quantité de viande qu'il fallait à celle-ci des marchés énormes de consommation. L'Argentine trouva donc dans l'Angleterre son principal client. Les éleveurs anglais ne s'effrayèrent pas de cette introduction des viandes exotiques qui eut, au contraire, pour conséquence d'élever le prix de la viande anglaise achetée par les classes riches, et permit aux classes moyennes et pauvres de se nourrir à bon compte de viande frigorifiée.

Ainsi se créa entre l'Angleterre et l'Argentine une solidarité d'intérêts que l'indifférence ou le manque d'organisation des éleveurs français laissa s'affirmer. La France, vers la même époque, fermait ses frontières à la viande et aux animaux argentins[2].

Pour assurer ce monopole aux Anglais sans blesser

1. Les produits purs, par métissage, sont à 7/8 de sang.

2. Voici quelles sont, en France, les mesures prohibitives :

Interdiction d'entrée aux animaux argentins vivants de race bovine, ovine et porcine;

Les viandes congelées de bœuf ne sont admises qu'avec le foie de l'animal, celles des moutons et des porcs avec la fressure (poumons, cœur et foie), ce qui équivaut à une interdiction absolue, puisque la présence de ces organes essentiellement corruptibles nuit à la bonne conservation de la viande.

la légalité, l'Argentine interdit l'entrée des bêtes provenant des pays où sévissait la fièvre aphteuse, excepté l'Angleterre.

Ceci se passait il y a une dizaine d'années.

Quand l'épidémie de fièvre aphteuse eut cessé, la France ne fit rien pour rétablir les relations entre éleveurs français et argentins.

Nous en sommes là.

Un bel avenir s'ouvre, cependant, pour nos éleveurs dans le développement de l'industrie laitière en Argentine. Nos races flamandes et normandes[1], dont la supériorité sur les races anglaises est incontestable au point de vue de la production du lait, pourraient rendre les plus grands services aux estancieros argentins.

D'un autre côté, les éleveurs normands pourraient placer en Argentine *tous* les animaux qu'ils produisent.

Est-il donc impossible de trouver une solution et de concilier tant d'intérêts divers?

Car les Argentins ne sont pas gens à sacrifier leurs intérêts à l'habitude et à la tradition. Ce sont des hommes de progrès que rien n'arrête. Qu'on leur prouve que la race bovine charolaise et la race limousine donnent plus de viande et plus ferme, avec moins de suif que les durhams, qu'elles sont, mieux que les durhams, des races de parcours, et vous les verrez s'y intéresser et chercher à les acclimater chez eux.

1. Une bonne vache flamande peut produire de 30 à 40 litres par jour en pleine période de lactation, ce qui équivaut à 8,000 litres d'un vêlage à l'autre pour une durée de lactation de huit mois, tandis que les vaches anglaises de race Durham ne donnent pas plus de 5 litres, et les jersiaises, qui sont les meilleures laitières anglaises, ne donnent pas au delà de 12 litres par jour.

Déjà, lors de la récente exposition agricole de Buenos-Aires, l'intelligent et actif consul général de l'Argentine à Paris, M. Llobet, dont la compétence est reconnue là-bas comme ici, avait réussi à faire envoyer un lot de vaches charolaises qui eurent du succès, puisqu'elles se vendirent en moyenne 4,000 francs pièce, alors qu'elles se seraient vendues chez nous 1,000 francs.

Les Argentins ne regardent pas à payer cher les produits de premièr ordre dont ils ont besoin. Un éleveur argentin acheta 90,000 francs un taureau de pedigree, né en Argentine. Des écuries fameuses, comme celles de Mme Chevallier ou celles de M. Ignacio Correas et de M. Saturnino Unzué, se procurent à des prix fantastiques des étalons anglais. N'est-ce point M. Correas qui acquit, il y a quelques années, du roi d'Angleterre, le fameux Diamond Jubilee, au prix de 30,000 guinées (780,000 francs), alors que M. Carlos Luro payait 750,000 francs son étalon Jardy, et que M. Unzué achetait à M. Edmond Blanc, à un prix aussi très élevé, le fameux Val-d'Or[1]?



Un lazaret, installé à l'entrée du port, défend le bétail argentin contre l'importation des épidémies. C'est un bâtiment très vieux, tombant en ruines, et

1. En 1900, 17 étalons de course entrèrent en Argentine. En 1906, 302; en 1909, 277. Mais on importe surtout des étalons de race Hackney pour la voiture, des percherons, des clydesdale et des shire pour le gros trait.

23,000 béliers lincoln furent introduits en Argentine de 1900 à 1909, alors que les rambouillet n'entraient qu'au nombre de 600. Les races hampshire, shropshire, romney et oxford les dépassent également.

qu'on va démolir pour en construire un plus moderne dans une île de l'estuaire. Car il s'agit là d'un service important pour l'élevage argentin. A partir de février, les chargements d'Europe se succèdent; une cinquantaine de chevaux, béliers, taureaux, arrivent presque quotidiennement. En débarquant du bateau où ils ont voyagé dans des boxes séparés, on les garde ici, pour l'observation; les chevaux, huit jours, pour la morve; les vaches et les taureaux, trente jours, pour la tuberculose, le charbon et la fièvre aphteuse; soixante jours s'ils sont douteux; les moutons, quinze jours.

Le premier soin du vétérinaire est de faire passer tous les animaux dans un bain de créoline ou de phéniline, de les sécher et de les brosser. La deuxième opération consiste en une injection anti-charbonneuse de Pasteur, dont l'effet dure un an. Beaucoup de taureaux arrivent avec la gale ou la teigne. On ne les laisse pas sortir du lazaret avant guérison complète.

Pour la tuberculose, les bovidés sont soumis à la tuberculine et à l'ophtalmo-réaction. On répète les épreuves jusqu'à huit fois, avec un grand soin.

Chaque animal retenu au lazaret a son râtelier et son seau particuliers, bien lavés à grande eau tous les jours, sa stalle nettoyée et désinfectée comme les murs et les séparations. On le baigne, on le douche, on le promène avec régularité.

— Et si une bête est reconnue tuberculeuse?

— Elle est sacrifiée aussitôt.

— Même si elle arrive d'Angleterre et vaut 50,000 francs?

— Même dans ce cas, m'affirme M. Ezcurra, ministre de l'Agriculture, qui voulait bien m'accompagner dans ma visite.

Il y a trois ans, le champion Durham, de la Société Royale d'Angleterre, acheté 75,000 francs par M. Cobo, fut abattu. Ce taureau provenait des étables royales.

En dix-huit mois, 115 vaches et taureaux de race anglaise importés furent reconnus tuberculeux et sacrifiés au lazaret.

Les animaux condamnés sont exécutés dans un petit abattoir spécial du lazaret, devant le propriétaire de la bête ou le vétérinaire qui le représente. On fait l'autopsie de l'animal et on brûle ses restes. S'il est de pedigree, on ajoute sur son acte de naissance la mention : *sacrifié*, de façon qu'on ne puisse s'en servir pour un autre individu.

— Et qui subit le dommage?

— Le vendeur. Car les Argentins n'achètent les animaux d'Europe que sous la condition qu'ils ne seront pas reconnus tuberculeux. Aussi les acheteurs eux-mêmes s'assurent-ils contre cet aléa à des compagnies spéciales.

LES GRANDES ESTANCIAS

CHEZ M. MANUEL COBO

Une cabaña modèle. — Voyage à Lézama. — Monotonie du paysage. — M. Manuel Cobo. — La passion de l'éleveur. — Visite détaillée. — 118 prairies. — Le luxe des clôtures. — Imitation de l'Angleterre. — Un million et quart sous un oreiller. — Les « toros padres » de race durham. — Tableau. — 5,000 taureaux et vaches de pure race durham. — 20,000 moutons pur-sang lincoln. — Le service de reproduction. — Les orphelins. — Le Herd-Book de la Cabaña. — Le bilan de l'estancia. — 24 millions de francs. — Les galpones, les bañaderos, le corral, les abreuvoirs. — Régime des pur-sang. — Qu'en pense le Dr Robin ?

L'estancia Manuel Cobo est une des plus célèbres du pays. Le ministre de l'Agriculture me la désigna en première ligne, avec celle de MM. Pereyra et celle de M. Casarès, comme un des établissements qu'il faut visiter si l'on veut se rendre un compte exact des progrès de l'élevage en Argentine.

Les Argentins peuvent, en effet, s'en montrer fiers. De fait, il n'y en a pas au monde de pareille. Ni en Angleterre, où fut créée l'industrie pastorale mo-

derne, ni en France, où il existe pourtant de beaux établissements de style nouveau, on ne pourrait trouver réunies toutes les conditions qui font la réputation des étables de La Belen pour le nombre et la qualité des animaux, le luxe et la perfection de l'installation.

L'estancia de M. Manuel Cobo est située à trois heures de Buenos-Aires, sur le chemin de fer du Sud, à la station de Lézama.

Le voyage manque de pittoresque et d'imprévu. On n'a même pas la ressource du panorama changeant des moissons. Jusqu'à 100 ou 150 kilomètres autour de Buenos-Aires, en effet, on trouve peu ou pas de céréales. La terre est couverte de prairies où paissent des animaux. Ce sont les vaches et les bœufs destinés aux frigorifiques, et qu'on met là au vert pour les faire reposer quelques jours de leurs longs voyages, avant de les tuer. Car la viande de bêtes fatiguées n'est pas bonne et le cuir se ressent aussi de leur état. Le train passe, pendant trois heures et demie, entre deux rangées de clôtures de fil de fer.

Et toujours de l'herbe, des chardons, de la luzerne, quelques animaux perdus dans l'infinie monotonie de l'espace. Je ne pouvais m'empêcher de demander où étaient ces troupeaux innombrables, ces 30,000, ces 70,000, ces 100,000 bœufs dont on m'avait parlé. Il semblerait que l'Argentine dût être pavée de sabots de bovidés, et que les perspectives dussent moutonner de toisons de brebis et de béliers. Mais le regard peut à peine embrasser quelques kilomètres carrés de prairies, et les animaux sont répartis sur des dizaines de milliers d'hectares. Et puis, ils se

rassemblent volontiers et se rapprochent des abreuvoirs. On trouverait 1,000 ou 2,000 bœufs peut-être, en ce moment, du côté de ce rideau d'arbres qu'on aperçoit tout au loin, contre l'horizon.

Tous les cinq ou six kilomètres autour de la capitale, puis un peu plus espacées, on remarque ces rangées d'eucalyptus que le mirage pampéen nous montre souvent les pieds baignant dans l'eau d'un lac imaginaire. C'est là que se trouve l'estancia elle-même ou le *puesto*, la cabane du gaucho gardien du troupeau, et aussi l'abreuvoir. C'est là qu'aux heures brûlantes, ou quand le vent souffle trop fort, les animaux viennent se réfugier. Sur le reste de l'étendue, pas un arbuste, pas un buisson. Les oiseaux ne sauraient où se jucher s'il n'y avait pas les pieux et les fils de fer des clôtures. Et cette absence de perchoirs naturels dans la campagne nous paraît une anomalie, comme un appartement qui n'aurait ni chaises ni fauteuils.

Les arbres sont donc un véritable luxe de riches. Pas un qui n'ait été planté par la main de l'homme. Je me souviens qu'au Maroc je faisais volontiers un détour d'une lieue et plus pour atteindre un bouquet de verdure et d'ombre, et peut-être de l'eau. Le même instinct et le même besoin font se détourner, dans la pampa, le voyageur qui aperçoit à l'horizon le profil sombre du petit bois de peupliers de la Caroline, d'eucalyptus ou de saules, où il est sûr de trouver des hommes.



En approchant de la station de Lézama, on est tout de suite frappé de l'air de prospérité du lieu. Depuis

dix minutes, l'express longe la propriété, annoncée par de hautes affiches de fer ajouré : « Cabaña de la Belen », et aussi par le vert des prairies naturelles et artificielles. A côté des champs Cobo, les pâturages voisins paraissent bruns.

Quand le train s'arrête, on aperçoit à cinquante mètres de la voie, se touchant presque, six grandes étables de 80 à 100 mètres de long, surélevées à quelques pieds de terre, avec leurs toits de tôle ondulée, éblouissants au soleil, leurs rampes en pente douce pour la sortie des bestiaux, les pompes à vent et leur tournant soleil de zinc, les appareils à douches.

A l'extrémité lointaine des vastes prés verts s'estompent des lignes d'arbres limitant l'horizon.

Tel est le paysage qui vous accueille à la petite gare.

Il n'y a pas de village. Lézama c'est l'estancia Cobo.

Voici la maison bourgeoise de l'estancia avec son air de villa italienne cossue, toute blanche, située entre un jardin et des pelouses plantées de magnolias, d'orangers, de palmiers, de cèdres du Liban, à l'ombre desquels trois paons s'enorgueillissent sottement, et un potager abondant qui s'étend devant une vaste « laguna » desséchée, à la terre crevassée.

— Elle fut pleine d'eau jusqu'à l'année dernière, me dit-on. Nous avions l'illusion d'un lac enclos dans la propriété, on s'y promenait en barque aux heures tièdes du jour. Vint la sécheresse, et voilà ce qu'il reste de notre lagune.

Quelques orages à la mode argentine auront vite fait de remplir cette terre basse.

M. Manuel Cobo, de santé fragile, n'avait pu, ce jour-là, s'imposer la fatigue du voyage. Cet homme

aimable et distingué, qui possède l'une des grosses fortunes du pays, n'a pas d'enfant.

— Ma seule passion, — puisque je suis privé de ce bonheur, — me disait-il, à Buenos-Aires, avec mélancolie, fut de réaliser en Argentine un établissement modèle pour l'élevage des animaux. Je n'ai rien ménagé. J'y ai dépensé ma fortune et ma vie. Et je ne crois pas qu'il soit facile de faire mieux.

En l'absence du maître, je fus parfaitement reçu par son personnel, qu'il avait envoyé exprès de Buenos-Aires. C'est à la campagne que s'est conservée la tradition hospitalière dont j'entendis parler si souvent et qui a disparu des villes, du moins sous cette forme large et abondante de la tradition. J'ai dit déjà qu'une maison d'habitation spacieuse et confortable accompagne toujours les estancias modernes. Ici, rien ne manque au bien-être matériel, ni les vastes chambres pourvues de bons lits, ni les cabinets de toilette et leur salle de bains, ni le salon, avec son phonographe et son pianola pour aider à passer les longues soirées d'hiver, ni même la petite baratte à main Bayard, pas plus grande qu'un moulin à café, et qui sert à faire soi-même le beurre quotidien en 10 minutes ou un quart d'heure.

Je passai là deux jours entiers à parcourir en voiture l'immense propriété, sous la conduite du haut personnel de l'estancia.

⁂

La propriété a une superficie de 12,000 hectares dont la moitié environ est semée en luzerne et autres fourrages de semence importée, le reste en prairies naturelles.

Les 6,000 hectares de luzerne sont en partie utilisés pour faire paître les animaux en liberté; le surplus sert de fourrage aux animaux élevés dans les étables et de réserve en cas de sécheresse. L'an dernier, la quantité de foin emmagasiné ou conservé en meules dépassait 5 millions de kilos.

Le terrain est clôturé sur tout son périmètre et divisé intérieurement en 118 prairies dont plusieurs ont 200 et 300 hectares. Chaque prairie ou « potrero » est elle-même fermée par plusieurs rangs d'épais fils de fer galvanisés, parfois garnis de ronces de fer, reliés tous les dix mètres par des poteaux de bois de quebracho. On est fier de cette clôture riche. Et le secrétaire de M. Cobo me montre avec un sourire de pitié celle d'une propriété voisine. Car la clôture est ici un luxe où se reconnaît la fortune du propriétaire ou, au moins, son orgueil[1]. Il y en a à quatre, à cinq, à six, et même à huit et dix rangs, les derniers descendant presque jusqu'au ras de terre pour empêcher le passage des moutons et des agneaux. Les fils peuvent être plus ou moins gros, les « postes » ou pieux peuvent être en fer, ou en bois ordinaire, ou, mieux, en bois de quebracho, imputrescible, éternel. Ces clôtures ainsi faites, résistent, par leur élasticité même, aux poussées des animaux les plus forts.

Il faut même un personnel spécial dans ces grandes estancias pour réparer les fils brisés par les animaux ou par la malveillance ou le sans-gêne des passants qui veulent raccourcir leur chemin. S'ils sont à cheval ou en voiture, pour éviter un détour de quelques

1. Il y en a quatre cent quarante kilomètres dans la propriété de Lézama, soit, à raison de 1 fr. 50 le mètre, tout posé, y compris les pieux, pour une valeur de 660,000 francs.

kilomètres, ils coupent tranquillement les six ou huit fils de fer qui s'opposent à leur passage. Or, dans un haras de l'importance de celui-ci, la chose prend une importance exceptionnelle. Les acheteurs ont une confiance absolue dans la pureté des produits vendus. Et si un taureau, un bélier de basse extraction passent d'un champ dans un autre et travaillent des brebis ou des vaches sélectionnées, ou si, inversement, des mâles de race pure s'en vont travailler des femelles méprisables, on voit les troubles que ces adultères peuvent provoquer dans le Herd-Book.



La cabaña fut fondée en 1901, avec les terrains et troupeaux achetés à une compagnie anglaise.

C'est donc à l'Angleterre que M. Manuel Cobo prit ses modèles d'étables, ses animaux types, ses régimes et même son personnel dirigeant. Mais l'originalité n'est pas jusqu'à présent la fierté de l'Argentine. Hier encore pauvre, elle s'efforce de faire aussi bien que ce qu'il y a de mieux en Europe. Et quand on voit le mépris à peine dissimulé et l'ignorance de l'Américain du Nord au regard de cette vieille Europe à laquelle il doit tout, ce sentiment « européen » que je découvre en Argentine n'est pas ce qu'il y a de moins sympathique dans ses efforts et dans son état d'esprit général. Depuis la fondation de sa cabaña, M. Cobo apporta bien des perfectionnements à l'œuvre anglaise, avec le concours — ici encore — des Anglais eux-mêmes. Il poussa même si loin le culte des taureaux durham et des moutons lincoln,

qu'à l'heure présente on ne trouverait pas autre chose dans ces prairies que ces deux races, à l'exception de 140 vaches laitières de Jersey fournissant de lait les jeunes veaux et les agnelets orphelins de l'estancia.

Avec ces milliers d'animaux de sang, M. Cobo eût pu attendre... Mais l'Argentin a les passions vives, et il est impatient. Un jour qu'il était allé en Angleterre visiter les établissements du plus célèbre éleveur de moutons anglais, M. Wright, il voulut acheter quelques lincolns. Mais il trouvait tous les animaux si beaux, si purs, que son sens critique se refusait à se prononcer entre les uns et les autres. Soudain, obsédé, M. Cobo dit à M. Wright :

— Eh bien ! finissons-en, je vous achète tout.

M. Wright crut que son visiteur plaisantait. Il y avait là 1,200 béliers et brebis lincoln de haut prix.

— Combien ? fit M. Cobo.

— Mais je ne veux pas les vendre, protesta en riant le propriétaire. Qu'est-ce que je ferai quand je n'aurai plus d'animaux ?

— Vous vous reposerez. Combien ?

— Non.

On rentra à la ferme. M. Cobo était l'hôte de M. Wright. Avant de se coucher, il mit sous enveloppe un chèque de 50,000 livres sterling et l'envoya à M. Wright qui allait s'endormir :

— Mettez cela sous votre oreiller, lui disait-il, demain matin vos idées auront peut-être changé...

C'était de bonne psychologie. On ne couche pas impunément sur un chèque d'un million et quart. Comme le fin Argentin l'avait prévu, l'oreiller avait porté conseil, et M. Wright, en se réveillant le lendemain, était décidé à ne pas rendre son chèque à

M. Cobo. Celui-ci emmena avec lui ses 1,200 brebis et béliers qui, depuis, fructifièrent, puisque, avec ceux qui s'y trouvaient déjà, on compte 20,000 lincolns de race pure, dont 5,000 ont leur pedigree, c'est-à-dire leur acte de naissance enregistré soit ici, soit en Angleterre. Les autres 15,000 animaux, élevés en plein air, sont issus de pères et de mères de race lincoln pure aux sept huitièmes; mais, naturellement, ils n'ont pas de pedigree, puisque leurs amours échappent au comptable du Herd-Book.



On a fait sortir quelques « toros padres » de leurs étables pour défiler devant nous.

Ce sont probablement les plus beaux spécimens existant de la race anglaise durham. Ils furent achetés de 30,000 à 70,000 francs par M. Manuel Cobo[1]. Je n'ai pas retenu leurs noms, qui vous importent peu, je suppose, mais qui sont célèbres dans le monde des éleveurs.

Ils descendent lentement de leur galpon sur le chemin de bois incliné où leurs sabots trouvent des planches d'arrêt pour assurer leurs pas; ils regardent devant eux d'un air de satrape hydropique et dégoûté, en beuglant formidablement, s'arrêtent, et beuglent encore, puis, avec lourdeur leur patte de

1. La valeur des reproducteurs importés d'Angleterre à l'estancia Cobo et de ceux achetés sur place monte à près de 6 millions de francs, dont 2 millions 1/2 pour les taureaux et les vaches, 3 millions pour les béliers et brebis, et 250,000 francs pour les étalons et juments de race shire et clydesdade. M. Cobo a acheté, l'an dernier, un bélier lincoln de 16,500 francs. Le taureau Rufus fut payé par lui 71,000 francs.

nouveau se meut. Leurs fanons monstrueux tombent à leurs genoux; de leurs babines pendantes la salive de la mastication se balance en longs fils d'argent. Mais s'ils n'ont pas la fringance gaillarde du libre taureau des Asturies, ils conservent dans leur physionomie massive et grave la fierté royale de la race.

Les voici à présent rangés en posture d'apparat, d'une prestance magnifique, les quatre pattes bien en équilibre, la tête droite, immobiles. On admire le rectangle parfait de la ligne du dos, des fesses, du ventre et de la poitrine. Le cou épais et court, les pattes basses, les cornes petites, le pelage rouan, caractéristiques idéales de la race durham.

Je palpe la chair élastique et profonde du dos large et plat, des côtes arrondies et du cou gras; en appuyant de toutes mes forces, impossible de sentir les os. Le résultat cherché par la sélection est atteint : l'animal énorme est tout en viande. Les os, très minces dans le squelette des durhams, laissent la viande descendre presque jusqu'au sabot, et la petite tête, à peine cornue, est toute en collier.

Tous les taureaux n'ont pas cette corpulence. Un reproducteur en exercice est plus maigre que ceux qu'on engraisse pour revendre. En voici un qui eut déjà trente-sept rejetons primés dans les concours annuels et qui rapporta 300,000 piastres à M. Cobo, soit 660,000 francs. Il s'appelle Brigstone et fut importé d'Angleterre.

On amène des vaches sélectionnées. Les taureaux beuglent de plus belle. Leur fanfare s'aggrave de reniflements terribles. Puis les beuglements paraissent des plaintes. On dirait l'appel des sirènes de steamers, la nuit. A l'approche des femelles, leurs

gros corps de poussahs ballonnés semblent retrouver la vigueur pimpante des ancêtres libres, et on est surpris de les voir bondir avec cette légèreté. Les reproducteurs ont accompli leur œuvre. Leurs plaintes se sont tues.

Cinq heures sonnent, l'heure du repas. Autour du galpon se produit un grand mouvement de peones qui arrivent avec leurs seaux remplis de la ration ordinaire. Les quarante-huit stalles où stabulent les taureaux de choix sont en quelques instants servies et bientôt on n'entend plus que le bruit lent et continu des mâchoires.

Un peu plus loin, on me montre les jeunes taureaux d'avenir, ceux qui viennent d'être sélectionnés dans les potreros de l'estancia, une trentaine, sous la surveillance d'un Anglais, petit-fils d'un célèbre éleveur britannique. Il a la tête rasée, coiffée d'une casquette à carreaux, le teint rouge, la mâchoire proéminente, l'air grave et sûr de lui. Il se promène au milieu des animaux, cherchant le meilleur pour me le montrer. Il le trouve et, lui tapant sur l'échine, dit :

— Le voilà. Mais j'ai découvert aujourd'hui dans le campo le champion de l'année prochaine.

Ailleurs, on vient d'amener quarante belles vaches du campo. Il s'agit également de les sélectionner pour la stabulation. On les fait passer dans un étroit sentier, entre des barrières, au milieu d'un champ. L'Anglais les examine attentivement, les palpe, comme je l'ai fait tout à l'heure, le long de la colonne vertébrale, au cou, aux côtes, et clôt son examen d'une tape, en disant :

— Au galpon ! c'est-à-dire : « A l'étable ! »



Nous passâmes aux moutons. Les plus beaux, les primés, et ceux que l'on destine au concours ou à la reproduction, sont abrités dans des boxes spéciaux de 100 mètres de long sur 30 mètres de large, superbement aménagés. Aucune odeur dans ces étables, d'ailleurs non closes, où l'air circule sous le toit de tôle ondulée. Une propreté parfaite règne dans chaque stalle dont le plancher est à claire-voie. Un ruisseau d'eau claire coule sans cesse.

Les champions passés et les champions futurs demeurent solitaires et distants, comme des rois; les autres sont réunis par groupes de trente, en compartiments. Dans un coin, on voit des saligres, gros pains de sel que les moutons vont lécher de temps en temps; ce sel donne de la fermeté aux tissus, active la circulation et enrichit le sang.

Le troupeau de moutons de race pure, qui se monte à 20,000 têtes, comprend 8,000 brebis, 5,000 béliers et 7,000 agneaux et agnelles. Chaque année, le troupeau s'augmente de 6,000 têtes. Pour éviter la surproduction, qui ne manquerait pas d'arriver assez vite si on laissait le troupeau s'accroître, on vend les bêtes comme viande de boucherie.

La tonte produit 80,000 kilos de laine par an.

Je demande au majordome qui m'accompagne :

— Pourquoi vous êtes-vous spécialisé sur les lincolns? Les rambouillets ne donnent-ils pas une meilleure laine?

— Oui, leur laine est plus fine, mais beaucoup moins abondante. Et, quant à la viande, la compa-

raison est insoutenable. Les lincolns arrivent à peser de 60 à 80 kilos, quand les rambouillets, d'âge égal, ne dépassent pas 45 à 50 kilos.

Avez-vous jamais regardé des moutons avec attention?

Plus ils sont purs, plus ils ont l'air bête. On dirait qu'il s'ajoute à l'imbécillité naturelle de l'expression je ne sais quel orgueil de sélection, un front plus borné, un dédain plus absolu, plus définitif. Mais qu'ils sont beaux! En voici un de treize mois, né ici, énorme, en vérité, qui fut cette année le grand champion des concours argentins. Il pèse 130 kilos et mesure (je le mesure!) 1 m. 90 de circonférence, au-dessus de la laine, s'entend. Au lieu de la toison frisée de nos mérinos, les lincolns ont la laine à brin ondulé et pendante. Celui-ci allonge des mèches de 43 centimètres qui traînent presque jusqu'au sol.

Des serpillières recouvrent le dos des reproducteurs pour protéger leur laine, et aussi pour maintenir en ordre la raie qui divise leur toison de la tête à la queue. Quand on retire ces toiles, on voit, tout le long de la raie, la peau idéalement rose et la base des brins d'une blancheur immaculée et luisante. Le bélier champion, en plus de sa serpillière, porte une sorte de bonnet de toile qui préserve, en cas de bataille, sa houppe, ou plutôt sa coiffure à la chien, assez rare, paraît-il, et témoignage envié de la pureté de la race. Impossible, en effet, de rêver physionomie plus aristocratique, plus distinguée et à la fois plus sotte. Le président du jury, un Anglais appelé de Londres expressément, a déclaré n'avoir jamais vu en Angleterre un échantillon plus noble de la race lincoln.



Tout le problème de l'élevage consiste dans le choix des croisements, les conditions où ils se font, l'âge et l'état des reproducteurs.

En Europe, les taureaux commencent leur travail de reproduction à trois ans. Ici, le climat rend les animaux plus précoces, et on les met en service à deux ans ou deux ans un quart. Pour les animaux de plein air, — tous de race durham pure, je l'ai dit, — un taureau sert cinquante ou soixante vaches.

Dès qu'il approche de ses huit ans, un taureau commence à vieillir, on ne lui laisse plus que la moitié de son sérail. A dix ans, il cesse tout travail.

Un bélier peut servir jusqu'à cent brebis.

Ici, on ne lui en confie que soixante ou soixante-dix, pour assurer une meilleure qualité de la reproduction.

La sélection arrive à des résultats merveilleux. Un mouton en liberté fournit en moyenne 4 kilos de laine par an. En étable, il donne couramment 7 kilos, et on atteignit, en choisissant avec soin brebis et béliers, jusqu'à 14 kilos !

Le service de reproduction bovine est rempli actuellement par 57 taureaux, dont 38 importés d'Angleterre et 19 nés dans l'établissement, de pères et mères importés. 340 béliers importés sont consacrés à la reproduction de la race ovine. 9,800 brebis composent le harem des béliers, et 2,800 vaches ou génisses celui des 57 taureaux.

Mon œil est attiré par des agneaux gros comme des jouets d'enfants, si comiques, si mignons, si espiègles, qu'on a horreur de l'idée de les manger.

Ce sont des orphelins.

Dans l'immensité des champs, les petits perdent parfois leur mère. Quand la brebis les a mis bas sur la touffe d'herbe qu'elle a choisie, elle les laisse dormir, va plus loin boire, ou s'écarte peu à peu en broutant. Et il arrive parfaitement qu'elle les oublie ou que dans ces prés de deux cents hectares, pourtant clos et sans arbres, elle ne puisse les retrouver. On amène aux abandonnés une autre brebis pour les allaiter, mais ils n'en veulent pas. Il faut donc les conduire au galpon le plus voisin de l'étable où stabulent cent quarante vaches laitières de race Jersey. Là on leur donne à boire au biberon du lait tiède mêlé d'eau et de sel. Les voilà, les pauvres, dans leurs stalles, disgracieux sur leurs hautes pattes maigres qui les font ressembler à des moutons de bois de Nuremberg.

Leur sort n'est pas toujours heureux. Car si la moyenne du climat argentin est douce, il survient parfois des ouragans et des cyclones qui changent soudainement la température aux époques où les brebis mettent bas, c'est-à-dire en hiver, au mois d'août. Il y a deux ans, deux mille agneaux venaient de naître dans l'estancia; un ouragan souffla qui dura quinze heures. Le lendemain on les trouva tous morts, jusqu'au dernier.



On tient un journal des moindres événements de l'estancia. Chaque jour, on y relate le temps qu'il a fait, la direction du vent, le travail des ouvriers de chaque département, les bains donnés aux animaux,

les visites reçues, les ventes, les morts, les changements de pâturages, le compte des bêtes tuées pour la consommation (le jour de ma visite, les gens de la ferme avaient consommé quatre vaches et un veau). Un registre spécial est réservé aux montes et aux naissances, le *Herd-Book* de la cabaña, couvert d'un épais parchemin, qui porte le nom de tous les animaux importés ici, ceux nés d'eux dans l'estancia avec les noms de leurs ancêtres depuis un siècle et demi, répertoriés au Herd-Book d'Angleterre, ceux de leurs produits, la couleur du poil, le numéro gravé sur les cornes, la date des montes, etc.

Les vaches sélectionnées des galpones sont surveillées dès qu'approche l'été. Le péon qui s'aperçoit qu'une vache réclame le taureau prévient le bureau de l'estancia.

Alors le majordome choisit le pur-sang qui doit la servir et l'accouplement a lieu aussitôt.

Note est prise soigneusement de chaque service.

J'ai dit que toutes les montes ne sont pas surveillées avec cette précision. Quoique les animaux élevés ici soient garantis de race, tous n'ont pas leur nom au Herd-Book. Les soirs d'été, à l'heure nuptiale, on parque dans les corrals les vaches ramenées des champs, deux cents ici, deux cents là, avec quelques taureaux choisis. Et au milieu des beuglements, des soupirs, des reniflements, la race se multiplie. C'est, paraît-il, un spectacle d'une saisissante et formidable beauté.

Quand arrivent janvier, février, mars, époque de 'a reproduction pour les brebis du campo, comme lles ont l'habitude de déambuler tout le jour et que s mâles se fatigueraient et perdraient leur temps à

les chercher dans les immenses prairies, on les conduit le soir dans les bois d'eucalyptus. Là, un bélier les attend, logé, comme un sultan, dans sa petite cabane particulière, où on lui apporte les mets de son goût, et à boire. Sa nuit se passe au travail, car le bélier béline plus volontiers dans les ténèbres. Un peon est chargé du soin de mettre de la peinture sous le ventre du reproducteur, de sorte qu'au matin il ne reste, pour connaître son travail, qu'à prendre le numéro gravé à l'encre dans l'oreille des brebis marquées de la couleur du mâle qui les a distinguées.



Je me demandais quelle fortune représente une estancia pareille? On ne m'en fit nul mystère. L'actif se chiffre à peu près ainsi :

5,000 bêtes à cornes, 20,000 béliers et brebis. Fr.	11,000,000
Valeur de la terre, en y ajoutant celle des étables, des maisons d'habitation, du matériel, 12,000 hectares à 1,100 francs l'hectare.	13,000,000
Au total . . . . Fr.	24,000,000

Vingt-quatre millions de francs!

— Et de combien de têtes s'augmentent annuellement les troupeaux?

— La reproduction annuelle nette est, pour la race bovine, de 50 à 55 0/0 du nombre des vaches en service, et pour la race ovine, de 60 à 65 0/0 du nombre des brebis. Vous pouvez calculer facilement.

— Et quel peut être le commerce de l'établissement ?

— Il consiste dans la vente annuelle d'environ 300 animaux de choix, nourris dans les étables, d'une valeur de 7 à 8,000 francs l'un en moyenne, soit 2 millions 400,000 francs, et 600 ou 700 animaux de plein air, à 1,200 francs, soit 840,000 francs. Au total, 3 millions 240,000 francs.



Nous traversâmes en voiture une partie de la propriété qui, de ses deux points les plus éloignés, mesure 15 kilomètres de long. De belles avenues bordées d'eucalyptus et de peupliers, de larges chemins longent les prés de luzerne. On s'arrête à des étables et à des hangars éparpillés sur l'immense étendue[1]. Voici une étable qui a 108 mètres de long, bourrée jusqu'au faîte de luzerne, réserve pour l'hiver sans eau qui dessèche l'herbe des prés. Un peu plus loin, c'est, en plein air, la salle à manger de 250 taureaux de deux ans. On leur sert du maïs dans des auges de fer galvanisé, pour renforcer un peu le régime du pâturage. Pour quatre prés, un petit bois d'eucalyptus et de peupliers sert de refuge aux animaux en cas d'ouragan, ou d'abri contre la chaleur. Cela fait donc environ trente bois semblables à travers les prés de l'estancia. Ils se composent d'une trentaine de rangées d'arbres de trente-cinq arbres chacune.

1. 65 étables comme celles que j'ai décrites abritent les animaux fins. 17 autres hangars servent aux grains, aux foins et aux différents services de l'estancia.

Quand nous sortions d'un champ pour entrer dans un autre, un gaucho à cheval poussait du ventre de sa bête la barrière automatique qui s'ouvrait pour notre passage et retombait ensuite derrière nous[1].

Ici c'est un grand « bañadero », ou bain pour les animaux. Car on baigne les moutons et les bêtes à cornes dans un mélange à base d'arsenic et de soufre qui tue les parasites et améliore la qualité de la laine. C'est un bassin en ciment long de 20 mètres et profond de 3 mètres. L'eau lui est fournie par une pompe à vent et par un réservoir voisin où on canalise l'eau de pluie qui coule du toit de tôle[2]. Les bêtes sont amenées là par des voies étroites tracées par des planches; arrivées devant le bain, elles hésitent, un homme les y pousse, et, au moyen d'une sorte de longue perche fourchue qu'il leur appuie sur le cou, il les fait disparaître deux ou trois fois dans le liquide jaunâtre. Puis résignées, silencieuses, elles défilent, leur laine salie et pendante.

Après les galpones, l'endroit le plus important de l'estancia, c'est le corral. Joli mot sonore et pittoresque qui revient à chaque instant dans les conversations. Les bêtes y sont réunies à des époques déterminées pour être comptées ou marquées au fer rouge de la marque de l'estancia sur les cornes ou sur la peau, pour être ferrées, ou châtrées, ou pour subir l'épreuve de la tuberculinisation; là on perce le museau des taureaux pour y insérer l'anneau qui les maîtrise; on coupe et on lime les cornes trop

1. 330 barrières de bois et de fer donnent accès d'un champ dans l'autre.

2. 54 pompes à vent, 84 puits et 29 pompes à main suffisent à fournir l'eau nécessaire aux 25,000 animaux de l'estancia.

longues, car les durhams doivent avoir les cornes courtes; là se trouvent les abreuvoirs géants en tôle galvanisée (bebederos)[1] servis par des réservoirs qu'alimentent sans cesse les pompes à vent; on tire le lait des vaches, on les baigne, le vétérinaire les examine.

Pour toutes les opérations à effectuer sur les animaux, afin d'éviter des accidents, et surtout gagner du temps, on a inventé un système bien pratique. Les bêtes réunies dans le corral sont amenées à la queue-leu-leu à l'entrée d'un long couloir de planches d'où elles ne peuvent plus sortir autrement que par une porte machinée comme la lunette de la guillotine.

Ainsi prisonnière, la bête ne peut plus bouger et doit se prêter à tout ce qu'on exige d'elle, sans danger de se blesser ni de blesser les gens.

La nourriture des animaux de race fait l'objet d'un travail considérable et d'un contrôle sévère. Le régime a la minutie et la variété des régimes du docteur Robin, et exige la même ponctualité.

Une cuisine, on peut dire une usine, est installée pour la préparation de la mangeaille. Je l'ai visitée en détail. Plusieurs machines ne cessent de fonctionner. L'une écrase l'avoine mélangée à des brindilles de paille; le maïs est cuit à la vapeur dans un appareil spécial. La luzerne séchée est hachée menue dans un hachoir mécanique, et de cette luzerne, de ce maïs, de l'avoine et de la paille, on fait une mixture à laquelle on ajoute du sel, du

1. L'estancia contient 3,294 mètres de ces abreuvoirs répartis dans tous les prés, alimentés par 52 réservoirs de tôle ondulée d'une contenance de 10,000 à 200,000 litres d'eau.

sucre écrasés et du phosphate de chaux. Voilà, je pense, un mets nourrissant !

Comme échantillon, j'ai pris note du régime d'hiver des taureaux reproducteurs :

4 heures du matin. — 3 kilos du mélange ci-dessus. Digestion. On refait sa litière.

6 h. 1/2 ou 7 heures. — Lavage au savon noir, douche froide, friction à la flanelle, promenade lente de dix minutes au soleil.

8 heures. — Il boit de l'eau et mange un peu de foin.

10 h. 1/2. — Deuxième nettoyage de sa litière de roseaux. Deuxième repas : 3 kilos du mélange et de luzerne sèche arrosée d'un sirop de sucre. (En été, on ajoute à ce menu de la luzerne verte et de la betterave hachée.)

11 heures à 1 heure. — Sieste.

1 heure. — Eau et foin. Courte promenade. Exercices de maintien pour l'exposition et les visites.

2 heures à 5 heures. — Repos.

5 heures. — Ration de 3 kilos de mélange.

7 h. 1/2 ou 8 heures. — 2 kilos de mélange, eau et luzerne.

Au total, 11 kilos de mélange. Les taureaux de trois ans vont jusqu'à 15 kilos.

Voici le régime des moutons :

Vers 4 ou 5 heures du matin, 750 grammes d'un mélange de maïs cuit, d'avoine et de lin, et de la luzerne séchée à discrétion.

10 heures du matin, 750 grammes du même mélange, arrosé de sirop et additionné de feuilles de choux ou de luzerne verte.

5 heures après-midi, 750 grammes de mélange.

8 h. 1/2 soir, 750 grammes de mélange.

Soit 3 kilos en quatre fois.

Après le repas de 5 heures, petite promenade autour des étables.

⁂

Le chef de l'estancia est un aimable Suédois; les employés à la sélection sont Anglais. Il faut un Suédois pour la sobriété et des Anglais pour la compétence. L'entrée de l'alcool étant rigoureusement interdite, les Anglais dépérissaient de la privation de whisky, dans ces estancias isolées, loin de tout centre de ravitaillement. D'après leurs contrats, les serviteurs s'interdisent absolument l'alcool et le vin. Aussi, tous les mois, leur donne-t-on deux journées de vacances qu'ils vont passer à Buenos-Aires (trois heures de chemin de fer). Là, pris d'une rage froide et d'un spleen insurmontable, ils se grisent profondément.

Les peones sont payés ici de 90 à 130 francs par mois; mais le salaire moyen des péones dans la campagne argentine est de 80 francs.

Le total des salaires à payer mensuellement s'élève à 25,000 francs, auxquels il faut ajouter 15,000 francs de frais généraux, soit au total 40,000 francs de mouvements de fonds par mois. On ne compte pas naturellement dans ce total les achats d'animaux. Chaque équipe de dix ou quinze hommes est dirigée par un *capataz*, sorte de contremaître responsable qui gagne de 230 à 300 francs par mois. L'Anglais, chef du département des moutons, gagne 330 francs, plus une prime de 220 francs par bête primée au Concours agricole annuel.

Il n'entre pas d'argent dans l'estancia. Tout est réglé par « bons » payables soit au prochain almacen

(magasin argentin où l'on trouve de tout), soit à Buenos-Aires.

Il en va d'ailleurs ainsi dans toutes les estancias de la République, et cela évite bien des tentatives de vols et sans doute bien des crimes. Les criminels qui seraient tentés d'essayer un coup de main sur une de ces propriétés isolées dans la pampa, savent qu'ils n'y trouveront jamais d'argent.

Le dernier jour de ma visite, nous nous rendîmes vers le soir à l'une des habitations de l'estancia, où une tasse de thé nous attendait avec une tranche de cake. Je trouvai là un jeune Français d'une vingtaine d'années, employé comme péon, c'est-à-dire comme domestique, depuis quelques mois, M. Saint-Salvy, fils d'un propriétaire normand, de la Manche, je crois. Il a l'intention de s'établir en Argentine, et très sagement, avant de s'y fixer, il apprend le métier d'éleveur et s'habitue à l'atmosphère du pays et aux mœurs argentines. Les capatazes l'emploient naturellement aux travaux les plus fatigants et les plus fastidieux. Dans le soir tombé, je les entendais l'appeler en sifflant et lui parler comme aux domestiques. J'ai beaucoup apprécié cette activité résolue et dédaigneuse des contingences, et cette énergie d'un jeune compatriote.



Je quittai au bout de deux jours l'estancia Manuel Cobo.

L'immense plaine pampéenne prenait à mes yeux

une figure nouvelle. Ces mots vertigineux dont mon oreille s'emplissait chaque jour depuis mon débarquement : lieues carrées, milliers de moutons, milliers de vaches, ces mots se mettaient à vivre pour moi. Je venais d'avoir, pour la première fois, la sensation vraie de la richesse et de l'avenir de ce pays.

LES GRANDES ESTANCIAS

(SUITE)

CHEZ MM. PEREYRA

L'estancia San Juan. — Un parc de 350 hectares. — Luxe seigneurial. — Amour des arbres. — 900 taureaux et vaches de pedigree. — La fortune des Pereyra. — Défilé des animaux. — La plus belle vache du monde. — Les chevaux. — Enthousiasme du curé, du ministre, de l'avocat, de l'estanciero et de sa femme.

Depuis la station de Pereyra et au delà de la maison d'habitation qui en occupe le centre, le parc de l'estancia San Juan de MM. Leonardo et Martin Pereyra s'étend, immense, sur une superficie de 350 hectares. Il fut planté par le père des propriétaires actuels, il y a de cela quarante ou cinquante ans. Et aujourd'hui les eucalyptus, dont la croissance est rapide, ont l'allure majestueuse des plus vieux arbres de nos forêts. Leurs fûts décortiqués, vert-de-grisés et lisses comme du satin, montent droits vers le ciel très bleu, et leur écorce pend en loques des branches supérieures.

Ce parc est la gloire de la famille Pereyra, gloire unanimement enviée de tous les propriétaires de la République. C'est qu'en ce pays, les arbres sont considérés comme un luxe seigneurial[1]. MM. Pereyra ne le céderaient pas pour des titres de noblesse. Il leur constitue, d'ailleurs, en dehors de leur fortune considérable, une sorte de brevet d'aristocratie.

On peut se demander d'où vient cet amour des arbres qu'on trouve, en Argentine, chez beaucoup de gens. De la privation d'abord, peut-être. Comme on le sait, la pampa est absolument dénudée. Les Indiens, ancestralement habitués à cette nudité de la terre, ont pu y accommoder leur sombre humeur; les Espagnols venus ici pour toute autre chose, ne se soucièrent pas de planter. Mais chez les Argentins d'aujourd'hui, ceux d'origine basque ou italienne surtout, l'amour du feuillage s'est exaspéré de cette privation. Et planter des arbres est devenu pour eux une occupation obligatoire, comme l'accompagnement nécessaire d'un mur et même d'un simple clayonnage de hutte pampéenne.

Au milieu du parc, une rivière aux eaux presque immobiles s'abrite à l'ombre des grands saules qui pleurent sur ses rives; des allées de palmiers et de cocotiers, de magnolias ou de cyprès, aboutissent à des horizons de pâturages naturels que bornent des rideaux d'eucalyptus. L'estancia proprement dite

1. La difficulté de faire pousser les arbres tient à l'action combinée de leurs ennemis : le terrible vent du Sud, la viscache, le carpincho, les rats, qui rongent les jeunes racines, les lièvres qui mangent les jeunes pousses, les fourmis qui, dans certaines régions, pullulent, et enfin les sauterelles, qui descendent, au Sud, presque jusqu'à Buenos-Aires.

commence là. Des vaches durham et hereford, entourées de leur progéniture, y paissent de hautes herbes aux reflets argentés qui frissonnent au souffle tiède du vent. On dirait, de loin, un lac ridé de petites vagues où fleuriraient de grosses touffes de chardons de Castille, rigides, aux grandes fleurs violettes.

Les ormes, les eucalyptus, les palmiers, les cyprès, les marronniers, les touffes de bambous, les peupliers argentés, les acacias et les sapins, les saules et les thuyas alternent en bouquets épais. Quelques rares fougères que l'on vous montre comme une curiosité se cachent à leurs pieds.

Jadis un marchand de bois de chauffage offrit au propriétaire de ce parc d'acheter ses 200,000 eucalyptus à raison de 6 piastres chacun. Cela représentait 2 millions 1/2 de francs[1]. Il refusa.

La maison d'habitation, entourée de toute cette verdure, a devant elle une vaste pelouse d'herbe drue. Elle est très simple, cette demeure, sans rien de prétentieux, sans ambition architecturale. Peinte de rose pâle et percée de fenêtres grillées à volets verts, elle n'a point d'étage, et la ligne de sa terrasse se profile avec netteté sur le ciel très bleu. Des parterres de géraniums-lierre roses et rouges longent sa façade, deux grands palmiers montent la garde, à l'entrée. Au loin, des troupeaux de moutons paissent à l'ombre des peupliers qui limitent la pelouse, et une Vierge toute blanche, dans sa niche de pierre, fait une tache de lumière dans le vert sombre des arbres. Des bouf-

1. Il faut dire que chaque arbre peut produire 15 francs de bois à brûler.

fées d'air tiède, chargées de saines odeurs balsamiques, arrivent du bois voisin.

L'hospitalité argentine veut, lorsqu'on va visiter une estancia, qu'on vous invite d'abord à déjeuner.

Les murs de la salle à manger sont couverts de médailles et d'objets d'art d'or et d'argent gagnés dans les concours agricoles. Un arrangement ingénieux les a incrustés dans les boiseries, de sorte qu'ils font partie de l'immeuble lui-même. Dans un grand hall nous admirons les photographies des bêtes primées, géants imposants, ancêtres des colosses que nous allons voir tout à l'heure. A côté de ces portraits, des échantillons de la laine des moutons avec le poids de leur toison.

Durant le déjeuner copieux, dont le puchero familial et le savoureux asado national firent l'essentiel, on parla de San Juan.

— Vous trouverez ici, me dit notre hôte, une estancia bien différente de celle de M. Manuel Cobo que vous avez déjà visitée. Lui s'est spécialisé dans l'élevage des taureaux et vaches durham et des moutons lincoln. Impossible de trouver chez lui une goutte de sang d'autre origine. Aussi n'y a-t-il pas en Argentine, ni même en Angleterre, de *haras* de durhams et de lincolns comparable au sien. Mon père poursuivit ici un but différent. Il voulait réunir dans sa cabaña des échantillons des principales races sélectionnées de différents pays.

L'estancia San Juan passe pour posséder le plus grand nombre de vaches de pedigree. Il y en a 642 et 272 taureaux dont une partie ne sert pas encore à la reproduction Dans des galpones confortables on peut admirer 452 vaches et taureaux durham de pedigree,

465 hereford de pedigree et 4,500 autres de race pure sans pedigree, au total 5,500 bêtes à cornes de race.

Le haras de chevaux est également bien garni : 17 étalons arabes purs, importés d'Arabie, et 24 juments de même origine; 12 étalons shire et 33 juments, 14 étalons percherons et 34 juments, 52 étalons yorkshire et 93 juments, 51 trockennen allemands et 76 juments, plus 367 poulains et juments métissés.

L'éclectisme de MM. Pereyra se montre aussi dans leur cabaña de moutons qui compte 702 oxford down purs, à la tête et aux pieds noirs, 23 lincolns purs, 98 rambouillets purs, en tout 1,244 reproducteurs purs ou métissés de choix.

Il s'affirme également par le nombre et la diversité de leurs estancias, éparses ici et là sur la grande plaine argentine.

Veut-on avoir une idée de la fortune territoriale d'une riche famille bonairienne? Voici ce que, en mourant, laissa M. Leonardo Pereyra à ses quatre filles et à ses deux garçons.

L'estancia San Juan, de 12,500 hectares, où nous sommes, qui a son parc de 350 hectares et cinq petits bois de 30 hectares, appartient aux deux frères Leonardo et Martin. On y a seulement prélevé, à différents endroits, 600 hectares donnés à chacune des quatre filles pour leur demeure, leur jardin et leur parc, soit en tout, à peu près 3,000 hectares improductifs. C'est l'estancia de luxe et de plaisance. Les 9,500 hectares restants sont occupés par les 4,500 animaux de race dont il est question plus haut, ceux de pedigree vivant surtout à l'étable. Une partie des terres basses est réservée aux chevaux sauvages. On ne fait d'agricul-

ture que juste ce qu'il faut pour les besoins de l'estancia : 150 hectares de luzerne, 180 hectares d'orge, d'avoine et de maïs.

L'estancia San Simon, située à Ramos Otero, dans la région du Tandil, près d'Ayacucho, a 23,000 hectares, entièrement consacrés à l'élevage, et appartient aux deux frères; l'estancia Tandil Leofu, située à Iraola, dans la même région, a 14,000 hectares, tout en prairies couvertes d'animaux; à l'estancia San Leonardo, près de Tres Arroyos, sur la ligne de Bahia Blanca, on cultive le blé et l'avoine sur 17,000 hectares. A l'estancia Navas, près de Labarden, dans le Sud, qui appartient aux sœurs, on fait de l'élevage sur 25,000 hectares; à Pehuajo, estancia Indiano, de 15,000 hectares, qui est également la propriété indivise des sœurs, on élève des bêtes à cornes et des chevaux. Les 10,000 hectares de l'estancia San Rafael, sise à Washington, sur le chemin de fer Pacific, sont entièrement semés de luzerne. On y fait de l'élevage.

Voici donc une famille de six personnes qui possède, soit séparément, soit indivisément, 116,500 hectares des meilleures terres de l'Argentine. Je ne sais pas le nombre des bœufs qui s'y nourrissent, mais je sais celui des moutons : 200,000.



Après le déjeuner, au milieu de la gracieuse famille de l'estanciero, nous nous assîmes sous de grands arbres pour assister au défilé des plus beaux échantillons d'animaux primés et des candidats au prochain concours. Quiconque a visité les estancias argentines connaît cette cérémonie qui accompagne la digestion,

toute pleine d'étonnement pour le profane, de joie, j'allais dire d'émotion, pour l'estanciero.

Il vous présente ses durhams et ses herefords, ses shires et ses percherons, avec l'orgueil d'un artiste levant le voile d'une de ses créations les plus chères. Il les appelle de noms amis, les regarde complaisamment, sourit, se frotte les mains, caresse et lisse les robes luisantes des taureaux et des vaches. Anxieux d'approbation, il écoute la critique de celui-ci, l'admiration de celui-là, approuvant ou discutant leur opinion. Il connaît l'histoire de chaque bête, des pères et des mères, et, dans sa tête, il récapitule des généalogies.

— Vous pouvez me croire, me disait un de nos compagnons, avocat de profession, mais également estanciero, comme il est d'usage en ce pays : je reconnaîtrais mes bêtes entre mille. Je veux faire cette expérience, oui, tenez : mettre cent cinquante vaches m'appartenant dans un troupeau de quatorze mille étrangères, et vous dire, au premier coup d'œil : Tiens, voilà *Manon Lescaut* et voici *Sapho Ire*, *Sapho IV* ou *V*, et là-bas, la *Belle Otero*... Et je suis sûr de ne pas me tromper une seule fois. Notre œil est exercé à ce jeu dès l'enfance. Je vous évaluerai avec la même rapidité le nombre de têtes de bétail d'un troupeau éparpillé dans un champ de 100 hectares ou groupé dans le corral. Et si je commets une erreur, elle ne portera que sur deux ou trois têtes, au plus.

Les vaches primées au dernier concours étaient là, alignées, le mufle entouré d'un licol blanc et la narine traversée d'un large anneau.

— Voilà le premier animal du monde, de l'avis même du président du jury anglais, fit notre avocat, le champion des champions !

— Et pourquoi?

— Pourquoi? Parce qu'il possède toutes les qualités requises au point de vue esthétique et pratique, la proportion et l'harmonie des lignes qui font la beauté, la qualité de la peau et celle du toucher. Tâtez-moi cela, hein! n'est-ce pas une chair parfaite? Ni trop dure, ni trop molle. Et puis, regardez cette distribution de la viande. (Et sa main traçait sur le flanc de l'animal des figures géométriques.) Appuyez sur ce paleron, et sur cette hanche, et sur cet aloyau; et cette fesse! et le cœur, et le contre-cœur, et l'avant-cœur, et le collier!

Il palpait les pelotes de graisse et la chair élastique :

— Et cette peau souple...

— Mais cette vache, sa voisine, me paraît aussi parfaite...

— Ah! monsieur! il en est de cela comme des tableaux. On vous montre une toile de Raphaël, elle vous plaît, soit, mais il faut être professionnel et technicien pour la bien comprendre et l'apprécier. Vous aimez dans tel tableau la ligne, dans tel autre l'expression. Ici, chaque amateur a son type préféré. Celui-ci recherche la tête courte et petite, celui-là sera séduit par la belle lyre des cornes des herefords, cet autre voudra, pour ses durhams, la couleur rouan foncé et les cornes horizontales, presque invisibles, qu'il passera même à la lime pour accentuer le type idéal de la race.

Mon hôte et ses invités s'approchaient de l'animal, le tâtaient, s'éloignaient, clignaient des yeux.

— *Que linda vaca!* s'exclamèrent ensemble les spectateurs. (Quelle belle vache!)

— Pour moi, c'est définitif, fit M. Pedro Ezcurra, ministre de l'Agriculture, qui m'avait conduit. Je préfère celle-ci; regardez l'énormité de ses cuisses!

Quand on eut bien discuté sur elles, les vaches s'en allèrent pour laisser la place aux taureaux. Ils arrivèrent en se dandinant, jambes écartées, le mufle baveux. C'étaient des taureaux Booth aux larges cornes, tous nés ici, de pères anglais, mais que l'on se plaît à considérer comme de vrais fils du pays, beaux animaux à la ligne du dos droite, bas sur pattes, larges de poitrine. Ils passèrent devant nous en procession majestueuse.

Puis ce fut le tour des vaches hereford, plus « picturesques » que les durhams, moins hautes quoique bien en chair, avec leur tête blanche aux poils frisés, leur plastron blanc teinté de rose qui contraste avec leur tunique de satin marron.

Et sous la chaleur torride et le ciel implacable, au chant strident des grillons qui emplissait la pelouse, les amateurs continuaient à discuter tandis qu'aux appels des femelles répondaient les mugissements lointains des taureaux.

A leur tour, ils arrivèrent. Leur goitre de chair et de graisse pendait entre leurs pattes, luisant, ballottée de droite et de gauche à chaque pas de leur marche pesante. Poussifs, haletants, fessus, pansus, mafflus, comme étouffés par la graisse, ils passaient leur langue rose sur leur mufle humide, agitant autour de leur croupe leur queue blanche aux longs poils soyeux.

Plus petits que les durhams qui les avaient précédés, mais plus précoces et d'un poids équivalent à ceux de leurs rivaux, la plupart, primés à la dernière

exposition, se préparaient à lutter avec ceux d'Angleterre et de France au prochain concours international de mai.



La liste des numéros n'était pas épuisée. Il fallait voir encore les shires, puissants chevaux de trait anglais, rivaux de nos percherons et de nos boulonnais (moins lymphatiques qu'eux), colosses formidables, d'une ossature presque monstrueuse, avec leurs touffes de longs poils retombant disgracieusement sur les sabots. De superbes juments défilèrent en cercle autour de nous, comme pour les jeux du cirque, la crinière à demi tressée, mêlée de chanvre et la queue fortement nouée. De nouveau on s'approcha pour mieux apprécier la perfection du type, la ligne du dos presque droite, la force de la musculature, l'aplomb des pattes, le relief énorme des muscles du poitrail, la puissance de l'encolure, en harmonie avec le reste du corps.

— L'Hercule Farnèse ! fit le ministre Ezcurra devant un étalon shire de toute beauté.

Et ce fut un joli contraste quand arrivèrent les chevaux arabes, les Pégases élégants et gracieux, à la tête fine, aux tendons détachés, au garrot bien dessiné, étalons merveilleux des chevaux de courses, importés directement d'Arabie.

Puis les yorkshires eurent leur tour, les beaux chevaux d'attelage qui coûtent deux ou trois mille francs, qu'on laisse en liberté jusqu'à un an et demi avec les mères et qu'on met ensuite dans les boxes.

— Quelle belle tête ! fit l'avocat.

Et l'avocat, le ministre, et le curé-précepteur qui était là aussi, et l'estanciero, et sa jeune femme, tous s'extasièrent à la fois, et ce fut pendant quelques instants un murmure d'admiration où nous fîmes notre partie en toute sincérité.

Ce goût, cette passion que les gens les plus différents montrent pour les animaux, voilà qui fait mieux comprendre l'atmosphère du pays argentin que tout ce que je pourrais dire.



Depuis ce matin, à voir ces bêtes splendides, je pensais aux aumailles ancestrales, aux modestes vaches maigres, longicornes, vagabondes, hautes sur pattes; aux taureaux efflanqués et bohèmes qui laissèrent de leur sang à ces grandes dames avantageuses, et qui naquirent, vécurent et moururent sans avoir jamais connu l'abri confortable du galpon contre l'acharnement du pampero, qui mangeaient les herbes ligneuses de la pampa, et buvaient, quand il y avait de l'eau, dans des abreuvoirs en troncs d'arbres creusés.

Aujourd'hui, leurs descendants, croisés de durham et de hereford, prennent leur bain matinal, ont des siestes infinies sur des litières de roseaux, trouvent leurs cinq repas quotidiens servis à l'heure chronométrique.

Il en va ainsi du peuple argentin lui-même, me disais-je. Les ancêtres créoles vécurent dans les ranchos lointains, sous un toit de branchages, assis sur des têtes de bœufs séchées, se contentant pour vivre d'asado rôti en plein air, de galleta durcie, et s'abreuvant de maté. Ce sont les lieues carrées de

terrains achetées en ce temps-là pour quelques piastres qui font aujourd'hui la fortune de l'élite argentine, qui lui ont permis de s'instruire, de s'éduquer, de devenir exigeante et orgueilleuse. Rien de plus réconfortant pour l'énergie que la conscience et l'aveu de ce passé chez les Argentins intelligents. J'étais charmé parfois de rencontrer de ces esprits de choix et d'entendre raconter, sans en rien céler, l'origine humble et la lutte acharnée du père et du grand-père. Ces confidences font naître en vous une estime, une considération et, en même temps qu'une sympathie pour les gens, une confiance en l'avenir du pays qui a vu et qui voit encore tous les jours de ces miracles.

LES GRANDES ESTANCIAS

(SUITE)

CHEZ M. VICENTE CASARÈS

Une fabrique de beurre modèle. — La Martona. — 300 mulsionnaires pour 12,000 vaches. — Machinisme perfectionné. — Hygiène méticuleuse. — L'industrie laitière et l'industrie beurrière en Argentine. — Avenir de l'exportation du beurre. — Les tambos. — La villa de l'estancia.

Nous avons étudié la vie d'une estancia d'élevage, ou cabaña; spécialisée, comme celle de M. Manuel Cobo, plus éclectique, comme celle de MM. Pereyra.

Il nous reste à connaître l'estancia industrialisée pour la production du lait et du beurre.

A une heure de Buenos-Aires se trouve la laiterie la plus importante du pays, celle de M. Vicente Casarès, qui, après avoir créé en 1889 son industrie, la mit en Société et en demeura le directeur jusqu'à sa mort récente.

De loin, on aperçoit les toits de tuile des bâtiments neufs et la haute cheminée de l'usine proche de la station du chemin de fer. Des rails reliant la gare

à la fabrique amènent des wagons chargés de boîtes vides et remportent les boîtes pleines.

L'estancia a 7,500 hectares et possède 12,500 taureaux, veaux et vaches, toutes laitières, de races hollandaise et suisse. Trois cents hommes s'occupent à les traire dès trois heures du matin. Ils ne sont pas payés par la Société. Un *tambero* se charge des frais de la traite, moyennant 40 p. 100 du produit du lait.

Les vaches donnent en moyenne huit litres de lait par jour pendant six mois, mais c'est peu. On vend généralement celles qui ne dépassent pas ce chiffre. Elles doivent fournir dix litres.

Les vaches capables de fournir le lait en produisent en moyenne 27,000 litres par jour, production bien insuffisante pour alimenter l'usine, puisqu'elle en distribue 20 à 25,000 litres journellement à Buenos-Aires. Pour la fabrication du beurre, elle en achète donc quotidiennement 300,000 litres[1] à des « tambos » de la région, jusqu'à 200 kilomètres d'ici.

Je l'avoue à présent : j'avais l'idée que des organisations modernes, absolument parfaites, devaient être assez rares en Argentine. Il me semblait qu'on devait se contenter de l'apparence des choses, et que la rigueur des prescriptions d'hygiène et des lois de salubrité étaient l'apanage de l'Europe, et encore! des peuples du Nord. Nous sommes si ignorants des choses de l'univers qui se passent hors de notre

1. 100 litres de lait donnent 3 kilos de beurre l'été. L'hiver, l'herbe est plus forte, et 50 litres suffisent à produire 3 kilos. Ce lait est acheté par la Société 7 centimes le litre.

village, que ce village s'appelle Paris ou Landernau!

Or, j'eus la surprise de trouver ici un établissement où les soins les plus méticuleux sont apportés à la manipulation du lait de consommation et à la fabrication du beurre, sans qu'il soit possible de rêver un arrangement plus pratique, un machinisme plus perfectionné, un respect plus parfait de la propreté et de l'hygiène. Et je dois souligner ce fait que l'établissement de la Martona devança, dans le traitement hygiénique du lait, toutes les capitales européennes, Copenhague excepté. La grande laiterie Bolle, qui distribue à Berlin la majeure partie du lait de consommation, n'y arriva qu'après M. V. Casarès.

Les vingt à vingt-cinq mille litres de lait destinés aux cinquante-quatre succursales que la Société possède à Buenos-Aires, sont apportés à l'usine, deux fois par jour, dans de grandes boîtes métalliques d'une contenance de quinze litres. On verse le lait aussitôt dans un immense bassin où il subit un premier et grossier filtrage.

De là, il est élevé par des tuyaux dans d'autres bassins, et passe successivement par six filtres de linge fin. Puis il s'écoule à travers un autre filtre dans un appareil de pasteurisation chauffé à 70 degrés, pour être enfin mis dans des bouteilles que l'on passe dans un autoclave stérilisateur chauffé à 106 degrés. Toutes les précautions sont donc prises pour conserver au lait sa pureté. Les Porteños peuvent satisfaire sans crainte leur goût pour ce breuvage qu'ils aiment à boire glacé pendant les chaudes journées d'été. Le lait est vendu directement, dans les succursales de la Société, afin d'éviter la falsification possible des intermédiaires et des livreurs.

On fabrique aussi, à l'aide d'une machine française, la machine Gaulin, du lait condensé pour de longs voyages, qui peut être conservé six mois. Les boîtes sont fabriquées à l'usine même, au moyen de machines d'estampage françaises et américaines. On y fabrique également la *lactobactiline* pour préparer le lait caillé selon les procédés du docteur Metchnikoff.

Pour le beurre, les mêmes soins sont pris. Les appareils de fabrication, centrifuges, malaxeurs, réfrigérateurs, séparateurs, sont les derniers inventés, les plus sûrs et les plus rapides. M. Casarès vint les acheter en Europe, dans les expositions de Paris, pour la plupart. L'été, on en fabrique 3,000 kilos par jour; on arrive parfois à 6,000 kilos; l'hiver, 1,000 kilos seulement.

On remplit de crème de grands bacs-filtres d'où elle s'écoule lentement en épaisses stalactites, semblables à des pis de vache. Cette crème est jaune et mousseuse avec de grosses bulles d'air qui flottent à la surface, et dégage une bonne odeur un peu sure, celle des caves fraîches de nos fermes flamandes, où la crème s'étale dans les jarres de terre en attendant de passer dans la baratte à main!

J'ai goûté là un produit nouveau pour moi : le « dulce de leche » — ou confiture de lait, — qui n'est autre que du lait bouilli, sucré et tourné pendant trois heures par une force centrifuge. Cela se mange comme du caramel; c'est extrêmement doux et fade, mais les Argentines, très friandes de sucreries, adorent cette quintessence de sucre, qui se débite dans toutes les laiteries de Buenos-Aires.

Pour mieux apprécier la perfection de semblables

établissements, il faut penser à la jeunesse de l'industrie laitière en ce pays essentiellement agricole, où cependant le lait et le beurre ne devinrent que très tard articles de consommation courante.

Mais l'exemple de la *Martona* eut des imitateurs. On ne comptait, en 1903, que 324 laiteries en Argentine. Il y en avait 717 en 1908, presque toutes situées dans la province de Buenos-Aires, à proximité de la capitale. Une grande entreprise urbaine, comme la *Granja Blanca*, reçoit de ses vacheries situées en province, et pasteurise chaque jour 10 à 12,000 litres de lait pour la vente ambulante ou la vente au verre dans des boutiques de détail analogues à celles de la Martona. Une autre entreprise importante, la *Vascongada*, fondée par un groupe de laitiers réunis en Société, ne débite pas moins de 100 à 130,000 litres de lait pasteurisé par jour, à Buenos-Aires. Et la *Grande Laiterie centrale* fondée en 1905, qui, cette année-là, distribuait 25,000 litres journellement, en débite maintenant une centaine de mille. Toutes les laiteries rurales et urbaines réunies livrent chaque jour à la consommation de la capitale 360 à 400,000 litres de lait pasteurisé.

L'industrie beurrière argentine s'est développée dans les mêmes proportions. Elle a passé de 920,000 kilos produits en 1898 à plus de 9 millions de kilos en 1908. Et il n'est pas exagéré de penser que l'Argentine est appelée à devenir la plus grande productrice de beurre du monde.

Cependant ces progrès seraient bien plus rapides encore si, au lieu de s'en tenir aux vaches anglaises et suisses, les estancieros adoptaient les vaches normandes et flamandes, dont le rendement en lait est

double et triple de celui des meilleures laitières anglaises et suisses.

M. Llobet, aujourd'hui consul général de l'Argentine à Paris, qui est, en même temps qu'un gentleman accompli, un éleveur d'une rare compétence, me contait qu'il avait le premier, dans son pays, compris cette vérité. Il employa dix ans de sa vie à créer de toutes pièces une estancia de vaches laitières flamandes et normandes, dans sa superbe propriété de la Magdalena. Les machines les plus modernes furent installées pour la fabrication du beurre et le traitement du lait. Quand l'Argentine ferma ses portes au bétail français, M. Llobet essaya d'alimenter sa fabrique avec du lait de vaches durham. Il ne put jamais en obtenir plus de cinq litres par jour, au lieu des vingt-cinq litres sur lesquels il comptait avec les flamandes et les normandes qu'il voulait importer. Il dut fermer son établissement, en attendant qu'une nouvelle politique économique lui permette de le rouvrir.



La maison de résidence de M. Vicente Casarès se trouve dans le voisinage de l'usine; elle est bâtie au milieu d'un parc immense, traversé d'allées carrossables. Le fils du créateur de l'industrie, un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, sérieux et doux, simple et courtois, nous en fait les honneurs. Marié récemment, il habite là avec une charmante jeune femme, mère d'un bébé que nourrit une nounou piémontaise. La maison, vaste et confortable, est aménagée, comme dans toutes les estancias modernes,

par petits appartements séparés, comprenant deux ou trois chambres et une salle de bain, pour recevoir parents et amis. Des lits de cuivre, des meubles de bois clair, des rideaux de mousseline, des chaises longues couvertes de coussins de fines dentelles où se révèle le goût délicat et raffiné de la femme argentine, me rappelèrent par leur fraîcheur et leur confort la gaieté simple et sobre des maisons de campagne anglaises. La grande salle à manger commune réunit, pendant les séjours d'été, tous les ménages qui vivent à l'estancia. Nous sommes en octobre. C'est le printemps, aussi doux que nos étés.

Devant la façade principale s'étend une vaste pelouse ornée de corbeilles de fleurs et d'un petit bassin d'eau vive, alimenté par un jet d'eau minuscule où nagent des poissons rouges. Autour de la maison aboutissent quatre superbes allées de hauts eucalyptus. Un calme, un silence délicieux règnent sur ce paysage fortuné. Pendant que nous prenons le café sous la véranda tapissée de rosiers grimpants dont les fleurs blanches retombent en festons gracieux sur toute la façade, un *picaflor*, comme on appelle ici l'oiseau-mouche, à la gorge cuirassée d'azur, vient boire au jet d'eau ; rien de plus gracieux que ce petit être voltigeant sur ces parfums avec la légèreté d'un papillon, et tendant le bec au-dessous du filet d'eau pure, fleur sans tige, on dirait, frémissante d'amour.



M. Vicente Casarès ne se contente pas de vendre 2,000 veaux par an et des porcs engraissés avec les résidus de sa laiterie. Il achète des étalons en Angle-

terre et les paye très cher. L'un d'eux, entre autres, coûta 37,500 francs. Fier, comme tout estanciero, de la beauté de ses animaux, il en fit sortir quelques types de leurs stalles et nous les montra après le déjeuner. Accompagnée de lads anglais et de peones galiciens, une procession de superbes chevaux de race, hackney, shire, morgan, clydesdale, et de taureaux purs, défila devant nous.

Les lads soutiennent les trotteurs tout près du mors, et courent avec eux, la main haute. Les Galiciens en ont peur, et s'en éloignent, en les tenant à bout de bride, ce qui fait les animaux se cabrer et parfois se blesser.

La résidence de l'estancia est la seule oasis de ce désert infini. De place en place, tous les dix ou douze kilomètres, un rideau d'arbres se dresse à l'horizon qui cache ce qu'on appelle un « tambo ». C'est, généralement, une chaumière bâtie de boue et de paille, où demeure seul ou avec sa femme et ses enfants, le « tambero » chargé de surveiller les vaches, de les traire, de prendre soin des nouveau-nés.

Nous allâmes visiter le tambo le plus voisin, à une heure de voiture de la maison, à travers champs, ancienne demeure des maîtres, demi-manoir, demi-ferme, bâtie par le grand-père. Il y a là, autour de l'habitation, des hangars de briques couverts de tôle ondulée, un abreuvoir, un réservoir d'eau qu'alimente un système de noria actionnée par un cheval. Un ouragan récent a renversé deux énormes eucalyptus que voilà, couchés, les racines en l'air. Le sol de cette contrée un peu sablonneux n'offre pas aux racines une base assez résistante pour supporter les vents violents du sud.

Là habitent le *tambero*, sa famille, et deux autres peones chargés avec lui de la mulsion de 150 vaches. Métier pénible, qu'ils font les pieds nus l'hiver, dans l'herbe et l'eau glacée, dès trois heures du matin, et auquel ils ne résistent pas longtemps.

On vient d'amener une cinquantaine de vaches dans le corral; le mulsionnaire noue les pattes de derrière de la vache et la queue, et s'attache lui-même aux reins une ceinture de cuir où est fixé un étroit siège de bois avec un pied central. Pour traire, il s'assied sur ce siège qui ne le quitte guère.

L'herbe est riche sur ces terres. Les vaches hollandaises donnent un lait abondant. En voici même une qui, par exception, fournit 20 litres par jour. Ses mamelles font peine à voir. On dirait de monstrueuses cornemuses gonflées à éclater qui pendent presque jusqu'à terre; les pis turgides paraissent enflammés. Mais les hommes tirent sur les trayons avec une indifférence parfaite, et un lait abondant en jaillit.

Tout autour, à l'horizon, des champs, des champs, de l'herbe. Pas une créature humaine visible, pas d'autre manifestation de vie que les vaches, très disséminées, penchées vers le sol.

VERS LE NORD

Départ pour le Nord. — « Vous direz tout ! » — Caravane intéressante.
Les travaux de conquête sur le Rio de la Plata. — La région des céréales. — Nous traversons les plus riches terres de l'Argentine. — Pays morne. — Réveil dans la poussière. — A travers le désert de Santiago del Estero. — Sécheresse. — Changement de décor. — Végétation luxuriante. — Les versants de la sierra d'Aconquija. — Nous sommes dans le Tucuman.

A présent, il faut voyager un peu.

Les noms des villes lointaines s'associent dans mon esprit à des bruits de sifflet de locomotive : Tucuman, Salta, Jujuy. Je veux tout voir. On me dit :

— Il n'y a rien là-haut pour votre curiosité. Provinces pauvres non encore mises en valeur. Ce sera du temps perdu.

Nous verrons bien. Partons.

Et le regretté Carlos Maschwitz, ancien ministre des travaux publics, récemment entré en qualité d'ingénieur conseil à la Compagnie du Central Argentin, réunit à déjeuner les directeurs de toutes les Compagnies anglaises et françaises, me présente à eux et

organise séance tenante un train spécial qui me conduira, en compagnie de quelques-uns de ses amis désireux de connaître de leur pays autre chose que Buenos-Aires, jusqu'à La Quiaca, frontière de Bolivie, dernière station du chemin de fer, par Tucuman.

J'accepte ces prévenances avec reconnaissance, car nous jouirons ainsi, pour ce long et fatigant voyage de deux mille kilomètres, du maximum de confort. Mais je les accepte en spécifiant bien que j'aurai le droit de dire tout ce que je verrai et de parler tout haut.

— Vous direz tout, me rassure M. Maschwitz en riant; nous ne craignons pas les regards étrangers qui savent voir. Si vous dites tout le bien, nous ne redoutons pas que vous disiez tout le mal, car la balance sera en notre faveur.

Donc, un matin du mois d'août, nous partons par la gare du Retiro, sombre masure de bois, sale et poussiéreuse, appartenant à une compagnie anglaise.

— Si cette masure appartenait à une compagnie française, remarquai-je, vous m'auriez déjà souligné notre avarice nationale.

— Cette gare est provisoire, me répond M. Maschwitz. Nous allons en construire une nouvelle qui sera un monument superbe.

On s'installe dans un wagon-salon occupant la queue du train, avec de larges fenêtres à l'arrière et sur les côtés, meublé de confortables fauteuils de cuir, mobiles, et construit spécialement à l'usage des directeurs et du haut personnel du « Central Argentin ». Des chambres à lit unique, avec lavabos, douches et armoires donnent sur le couloir. Un wagon-restaurant, fleuri et orné de plantes vertes, nous accompagne.

Nous avons comme compagnons de route M. José de Appellaniz, figure énergique et sérieuse de Basque, d'apparence un peu froide en contraste avec la vivacité gesticulante de beaucoup d'Argentins, mais d'une exquise et simple courtoisie, aimable et gai, un de ces hommes de progrès comme on en rencontre souvent dans ce pays, sage, avisé et précis, dont les affirmations sont étayées par une connaissance exacte des choses. Ancien président de la Société rurale de Buenos-Aires, il connaît à fond toutes les questions agricoles de cette province.

Son ami, M. Le Breton, avocat distingué et habile homme d'affaires, plus ardent, les yeux rieurs, la figure ouverte et mobile, symbolisait pour moi un des aspects de cette vie argentine active et affairée, de ce bouillonnement de projets d'affaires, de formation de sociétés, de spéculations réfléchies et sérieuses qui créent chaque jour des fortunes nouvelles et donnent à l'étranger une confiance absolue dans ces énergies en éveil et sagement dirigées.

Près de lui, M. Jorge Born représentait l'effort patient uni à l'esprit d'entreprise du Belge, venu ici pour tenter la chance et qui, après des débuts modestes, se préparait à s'en retourner en Europe, avec une fortune qui se chiffre par millions.

Entre ces hommes d'affaires intelligents et renseignés, la conversation devait se poursuivre, durant tout le voyage, documentée, pleine, pour moi, de renseignements précieux. M. Carlos Ramallo, le directeur de la Compagnie du Central Norte, aux soins de qui nous étions confiés jusqu'à la frontière bolivienne, y ajoutera toute sa science d'ingénieur et nous renseignera sur la vie économique de la voie ferrée que

nous suivons... L'aimable Mme Ramallo et deux de ses gracieuses nièces accompagnaient le directeur des chemins de fer de l'État.

En route!

Tout de suite on me fait remarquer les travaux de conquête sur le fleuve, commencés à la sortie de la ville pour l'établissement de nouvelles voies ferrées; puis les énormes terrassements de rampes, nécessaires aux croisements de lignes et leur aboutissement à la capitale. De ce côté aussi la future exposition de 1910 commence — à peine — ses travaux de démolition.

— Oh! on ne se presse pas chez nous. Nous nous y mettrons quelques semaines avant la date d'ouverture, alors seulement nous nous dépêcherons, on dépensera trois fois plus d'argent que le nécessaire, et l'on arrivera tout de même à l'heure, ou à peu près...

Puis, ce fut la campagne.



Je regardais obstinément le paysage pour bien m'en fixer le souvenir dans l'esprit. Aussi longtemps que nous fûmes dans la province de Buenos-Aires et dans celle de Santa-Fé, je retrouvai la vision monotone de champs ras et ternes et de prairies clôturées de fils de fer. C'est que nous sommes au mois d'août, en plein hiver argentin, et que la saison est particulièrement sèche, cette année. Nous traversons, jusqu'à Rosario de Santa-Fé, les terres les plus grasses de toute la République. Le Parana coule à moins de vingt kilomètres de la ligne, et de vieilles alluvions ont fécondé

le sol au cours des siècles. La bande de terre qui va de Buenos-Aires à Rosario et, partant du Parana, s'étend jusqu'à 200 kilomètres à l'ouest, donne, sans engrais, les plus belles récoltes de maïs et de lin du pays. Le blé rend une moyenne de 700 kilos jusqu'à 1,500 kilos par hectare, et monte jusqu'à 2,000 et 2,500 kilos[1]. Le maïs donne 1,700 à 2,000 kilos en moyenne, pour s'élever dans certaines parties du territoire jusqu'à 4,000, 6,000 et 7,000 kilos à l'hectare, sans engrais, sans irrigation, on pourrait dire sans soins. Phénomène extraordinaire, puisqu'aux États-Unis, où la culture du maïs fait l'objet d'une sollicitude particulière, la moyenne de production n'est que de 1,550 kilos à l'hectare.

Mais rien ne paraît en ce moment de ces richesses endormies. Le morne paysage n'a pas de verdure. On dit que les animaux ont beaucoup souffert.

De temps en temps apparaissent des centres habités. De « vieilles » villes d'au moins cinquante ans, des villages d'hier. Aux stations, voici ce qu'on voit généralement. Près de la gare, trois ou quatre maisons sans étage en briques noirâtres et rougeâtres, sans toit visible, où il est écrit : Almacen, ou Restaurante italiano, ou Tienda, ou Fonda. On trouve à peu près de tout dans les almacenes, depuis des instruments de travail jusqu'à de la pharmacie, des accordéons et des revolvers. En beaucoup d'endroits, il n'y a qu'une seule maison, l'almacen où viennent s'approvisionner les colons de la région. Dans les centres plus importants, il s'y ajoute une ferreteria ou quincaillerie.

1. Le poids moyen du blé dans la province de Buenos-Aires est de 79 kilos par hectolitre.

Une ou deux pompes à vent dressent leur disque d'ailettes sur leur charpente de fer peinte en gris.

C'est tout ce qu'on aperçoit de la gare.

Puis le train passe devant quelques rues parallèles du village ou de la ville, rues non pavées, qui viennent finir là. Des maisons de briques s'espacent le long de ces voies, des gens à cheval coiffés de larges chapeaux de feutre y galopent dans la poussière.

La voie du chemin de fer n'est pas ballastée. Une terre fine, soulevée par la vitesse du train, pénètre partout. Les employés ont beau, à chaque arrêt, venir épousseter, essuyer et brosser les meubles et les sièges, il y en a toujours. Voilà le grand inconvénient de tout voyage en Argentine. Mais au bout de quelques mois, on s'y fait.

Depuis huit heures nous roulons, et le paysage n'a pas changé. Toujours la terre brune nouvellement semée, ou la terre verte où broutent les troupeaux. C'est une mer, une mer infinie, sans bateaux, sans voiles, sans oiseaux. Pas une maison qui vous révèle la présence de l'homme, pas un arbre non plus, qui vous cache le soleil rond et jaune, ou décore de ses branches le ciel sans nuage.

Des feux énormes, dont les étincelles montent en gerbes vers le ciel pur, courent à ras de terre : incendies de feuilles de maïs séchées, qui dispensent de déblayer la terre et l'engraissent. Le soleil, avant de se coucher, jette ses feux sur un coin de l'immense prairie. Le reste de l'étendue est violet et brun, sauf cette longue bande de luzerne éclairée presque horizontalement, d'un vert pur et frais qui ravit. Les vaches ont l'air de brouter un champ d'olivines. Un cavalier passe au galop, enveloppé dans son poncho.

Nous arrivons à Rosario le soir. Je ne vois rien du port et me promets d'y revenir seul.



Le lendemain matin, au réveil, surprise. Je crois rouler dans un nuage. Des flots de poussière dansent dans l'étroit compartiment, les vêtements, le linge, les chaussures, sont recouverts d'une couche si épaisse de terre finement pulvérisée, que tout apparaît de la même couleur. Nous essayons de nous regarder dans la glace : mais elle disparaît elle-même sous la poussière. Nous nous dévisageons et nous ne pouvons nous empêcher de rire de nos têtes de meuniers sales. Nous avons avalé de la terre toute la nuit.

Depuis l'aurore, le train a quitté les riches terres à céréales et les prairies d'élevage, et nous voici à plus de mille kilomètres de la capitale, dans la province de Santiago del Estero, l'une des plus pauvres de la République. Il faut la traverser tout entière avant d'arriver dans la province de Tucuman, où nous retrouverons, avec l'eau des irrigations, des champs fertiles, des forêts d'orangers et des plantations de canne à sucre. Ici, le sol desséché et craquelé sous le ciel bleu et le soleil ardent, ne laisse croître qu'une herbe rare qu'il faut brûler, lorsqu'elle se fane, pour la faire repousser. Un pauvre bétail maigre se promène parmi ces touffes rousses et poussiéreuses, des moutons nouvellement tondus semblent des squelettes. On aperçoit çà et là une bête couchée sur le flanc, morte de soif et de faim, et, sur cette charogne, s'ébattent des vols d'oiseaux de proie. Point de ruis-

seaux, point de lagunes, mais des puits d'eau saumâtre. Point d'arbres, mais des buissons et des arbrisseaux dont les feuilles à peine sorties sont rongées par la poussière et grillées par la chaleur. Des haies de cactus au tronc tourmenté et tordu, à larges palettes épineuses ou aux fûts droits et cannelés comme des colonnes, portant sur un pied unique leur candélabre de dix ou quinze branches, entourent de pauvres ranchos de boue, devant lesquels picorent quelques poules et cabriolent des chèvres. Et la poussière s'élève en nuages si épais que parfois le paysage, enveloppé d'une ouate jaune sale, échappe à notre vue.

Puis la verdure réapparaît, des haies de mimosas remplacent les cactus; les taches vertes des luzernières, d'abord espacées, se font plus nombreuses; voici des arbres, puis des champs de canne à sucre. A mesure que le train avance, c'est, après la traversée aride d'une province sans eau, la fraîcheur délicieuse d'une Normandie tropicale, avec ses vergers d'orangers et de pêchers en fleur. Nous sommes entrés dans la province de Tucuman.

Des chaumières de paille et de terre, au seuil desquelles se dressent quelques arbres où pendent des lambeaux de viande crue qui sèche. Des peones au teint de bistre et des femmes habillées de couleurs vives s'y abritent et prennent leur maté. Voici les premières figures indiennes qui m'apparaissent; encadrées par les cannes jaunies, elles se détachent sur le fond des montagnes couronnées de neige. Le long de la ligne du chemin de fer, pullulent des tentes basses de campement pour les ouvriers. De loin en loin, une demeure moderne s'élève : la villa d'un propriétaire, entourée

d'une colonnade aux piliers peints en bleu, couronnée de balustres à l'italienne.

Parfois les champs sont bordés de ricins ou divisés par de grandes barrières de cactus et d'aloès; grâce aux souvenirs d'imageries, l'on s'attend à voir surgir tout à coup, entre ces feuilles menaçantes, quelque bête féroce altérée de carnage. Au milieu d'un champ, voici un abattoir en plein air. Le bœuf qu'on vient de tuer et de dépouiller a les quatre pattes ligotées, et son grand corps ouvert reçoit en plein les rayons du soleil.

Bientôt les cheminées d'usine se multiplient et nous voilà en plein centre industriel. Les villages se rapprochent : un maréchal-ferrant, un boucher, un boulanger, une épicerie, un bazar, un peu plus d'animation aux gares. Quelques pompes à vent tournent en grinçant, des enfants, pieds nus, arrivent au galop.

L'allégresse du ciel se répand sur la terre. Sur le fond bleuâtre des montagnes, de grands arbres décoratifs à fleurs bleues, les tarcos, voisinent avec des pêchers aux fleurs blanches; des saules pleureurs d'un vert tendre, des mandariniers, des palos borrachos ou yuchanes, dont le nom veut dire : « bâton ivre » et qui n'est autre que le fromager des Antilles. C'est un arbre singulier; il a la forme d'une gourde allongée, ou, encore, d'une massue gigantesque; son tronc se hérisse d'épines peu aiguës. Pourquoi l'appelle-t-on ainsi? Peut-être parce qu'il se tient toujours incliné; peut-être parce qu'il s'abat facilement; peut-être à cause de sa forme de bouteille? Au printemps, il porte ır ses branches des gousses qui s'ouvrent en poussnt des touffes de duvet d'une blancheur idéale s'enlant à la première brise en emportant la semence.

L'œil est ravi par la végétation luxuriante et la diversité d'aspect de cette riche province.

Les versants de la sierra d'Aconquija, — rameau du grand système Andin — qui couvrent une partie de la province de Tucuman, nous apparaissent maintenant revêtus de leur végétation merveilleuse d'arbres de haute futaie, coupés de « quebradas » verdoyantes qu'arrosent des ruisseaux et des torrents. Des forêts de bois nobles s'accrochent aux flancs des monts.

A leurs pieds s'étend une plaine grasse, couverte d'un épais humus, sans pierres, sans cailloux, aussi riche, m'assure-t-on, que les plus fertiles terres noires de la Mésopotamie Argentine[1]. Des cours d'eau gonflés par la fonte des neiges et que l'irrigation absorbe en partie sur le versant de la montagne, lui apportent un surcroît de richesse. L'humidité des étés, l'abondance des pluies pendant la saison chaude, de la fin d'octobre à mars, y entretient une végétation de paradis.

Nous allons nous arrêter là.

1. On désigne ainsi la partie comprise entre le fleuve Parana et l'Uruguay, et qu'occupent les provinces d'Entre-Rios et Corrientes.

TUCUMAN

La ville. — Inconfort des hôtels. — La place de l'Indépendance. — Aspect des rues. — Souvenirs historiques. — Beauté des jeunes filles. — Le Corso. — La vie sociale. — Comment se font les mariages. — La Maison du Gouvernement. — Démocratisme. — La province la plus peuplée de l'Argentine. — Son avenir. — Situation financière. — La production du sucre. — Richesse de la terre. — Douceur du climat. — 25 millions d'emprunt. — Orgueil patriotique.

Nous voici donc à Tucuman, capitale de la province et ville du sucre.

Ah! disons-le, pour être sincère : dès qu'on a quitté Buenos-Aires, adieu la vie confortable, adieu l'Europe!

Nous déjeunons à l'Hôtel National qui passe pour le meilleur de la ville. C'est une vaste maison à l'espagnole, avec un long patio où s'ouvrent à droite et à gauche les chambres sans fenêtres, dont quelques-unes ne sont séparées que par un mur de toile peinte. Le patron nous montre avec fierté une salle de bain, c'est-à-dire un réduit sombre où se trouve une baignoire, avec les nécessités, en disant : « Avant moi, il n'y en avait pas... » Il a l'air de savoir que peu d'hôtels

de province, chez nous, pourraient en montrer autant. Les garçons de l'hôtel ne vous servent pas à table. Ils ont adopté une habitude bien commode pour eux, qu'ont prise aussi les domestiques des wagons-restaurants : après avoir déposé devant nous un tas d'assiettes et un plat rempli de victuailles, ils s'en vont.

Des rues assez larges, quelquefois pavées de bois, la plupart non pavées, creusées d'ornières profondes et poussiéreuses, s'étendent, longues et rectilignes, laissant voir à leur extrémité trois plans de montagnes bleues au pied desquelles s'étalent, comme une mer jaunâtre, des champs de canne à sucre.

On a conservé ici le type des anciennes maisons espagnoles sans étage, mais d'une profondeur de 70 mètres, avec deux patios, à façades étroites, peintes en rose, en ocre, en bleu, d'un bleu violent qui fait paraître plus pâle l'azur du ciel.

Des tramways électriques, l'éclairage électrique; mais sous les fils et les câbles tendus sur le ciel, circulent des gens à cheval, des métis d'Indiens, des femmes du peuple aux larges faces orangées, aux cheveux de jais, aux grands yeux noirs noyés dans la nacre humide de la cornée.

La place principale, ou Place de l'Indépendance, réunit, comme dans presque toutes les villes bâties par les colons espagnols, l'église métropolitaine, le Club social, un ou deux hôtels, autour d'un square ombragé de poivriers, de palmiers, de bouquets de bambous, de peupliers de la Caroline auxquels se mêlent, dans des parterres, des agaves, des cactus, des orangers couverts de fruits mûrs. Au centre, une bien mauvaise statue de la Liberté, en marbre blanc, tient, entre ses mains, des chaînes brisées.

Dans la sacristie de l'église métropolitaine, on conserve une grande croix de quebracho noircie par le temps, qui porte la date : 1685, année de la fondation de Tucuman.

On entoure aussi d'une sorte de religion la salle où fut proclamée l'Indépendance en 1816, salle aux murs bleus, aux dalles rouges, demeurée exactement dans l'état où elle se trouvait alors. Mais on l'a enfermée, pour la protéger, dans une autre construction récente, qu'on a cru devoir orner de bas-reliefs, malheureusement médiocres.



Tucuman est célèbre dans le reste de l'Argentine pour son sucre, la beauté, l'élégance, la vivacité de ses jeunes filles et son orchestre municipal : la *banda de musica*, comme on dit, qui se fait entendre presque tous les soirs et qui coûte à la ville 60,000 piastres, ou 130,000 francs par an.

Je me souviens de ma surprise, le premier soir de mon arrivée, en voyant sur la place toutes ces jeunes filles, marchant par groupes d'un pas vif et décidé, élégamment habillées, — trop peut-être — coiffées de chapeaux si nouveaux que le modèle m'en était inconnu. Je revois ces yeux brillants, ces regards vraiment admirables qui vous dévisagent avec tant de gaie hardiesse. Je me promenais là avec le ministre de l'Intérieur de la Province — car toute la société, depuis le gouverneur et ses ministres, s'y rencontre à l'heure fraîche, avec femmes et enfants, — et je ne

pus me retenir de lui dire mon admiration pour ces iolies personnes :

— C'est une spécialité de notre province, répondit-il avec gaieté. Leur réputation est indiscutée dans toute la République.

Des tailleurs pour dames, des couturières parisiennes envoient ici leurs représentants, qui font des affaires d'or. La préoccupation de la toilette est plus grande encore, si c'est possible, qu'à Buenos-Aires.

— Comme on se voit presque tous les jours, me dit la charmante femme de l'ancien gouverneur, vous comprenez qu'il faut changer très souvent de robes.

Le Corso a lieu trois fois par semaine. Ce sont les « dias de modas ». Ces jours-là quelques victorias bien attelées, quelques landaus et même deux ou trois autos tournent autour de la place de l'Indépendance; quelquefois ils stoppent au bord du trottoir, car la circonférence est petite. Et les promeneurs arrêtés regardent passer les autres. Puis les voitures repartent, et ainsi de suite pendant deux heures.

La vie de ces petites villes de province n'est pas gaie. La chaleur du jour engourdit les activités. On ne sort guère qu'au soleil déclinant. Ce qu'on appelle la « vie sociale » ou mondaine est très peu développé. Il n'y a pas — ou à peine — de bals publics ni d'ailleurs de bals privés — à part ceux que donne, l'hiver, le gouverneur. Quelles fêtes viennent rompre la monotonie de cette vie provinciale? Que fait-on le dimanche? S'en va-t-on par bandes dans la montagne? Connaît-on les pique-nique, les promenades, les excursions? Va-t-on dîner les uns chez les autres? Rien de tout cela. Quelques dames commencent à offrir le thé. Ce sera le signal d'une transformation

des habitudes. Certaines vont passer la journée dans leurs villas de la montagne. Mais la foule s'en revient, vers cinq heures, le soleil calmé, sur la place de l'Indépendance.

Le soir, il sort des orangers, bleuis par la lumière des lampes électriques, des bouffées de parfums suaves qui font gonfler les narines et se dilater les poitrines; une douceur vous envahit, les yeux se lèvent vers le ciel plein d'étoiles, on écoute comme une musique la voix des jeunes filles qui papotent, et dont les yeux splendides brillent comme des fleurs mystérieuses sous les larges chapeaux cloche. Si l'on arrive des durs pays du Nord, il naît en vous une autre conception de la vie; il semble que la compréhension de l'univers s'élargisse, des choses que l'on blâmait vous apparaissent ici normales; d'autres, hier très importantes, passent au second plan. On dirait que cette atmosphère si tiède et si remplie de parfums commence à désagréger les préjugés du vieux monde qui sommeillaient en vous.

Sur cette place se font les mariages. Cependant, garçons et filles ne se parlent pas. Les familles se croisent sans s'aborder. Déclarations, aveux, consentements se lisent dans les yeux. Aussi, je ne saurais trop le répéter, les prunelles des femmes sont-elles expressives. Quand on s'est compris, le jeune homme passe et repasse chaque jour, pendant une ou deux heures, devant la demeure de la jeune fille. Des intermédiaires amis se chargent de la correspondance amoureuse et des messages oraux. On appelle cette promenade éternelle, le « pasado ». Ailleurs, ces jeux charmants ont un verbe éloquent : *Afilar*, qui se traduit par *aiguiser*, *affiler*.

Le seul plaisir, d'autant plus violent qu'il est unique, consiste donc à passer dans les rues au pas de promenade et à dévorer des yeux les jeunes filles, debout à leur balcon ou assises derrière les fenêtres grillées. Elles sont là, à peu près toutes jolies, coiffées, calamistrées, sans un cheveu qui dépasse l'autre, poudrées, les lèvres rougies, les yeux vivaces, ardents et mobiles, avivés de kohl; leurs toilettes d'étoffes légères, agrémentées de rubans bleus, roses, blancs, verts, sont charmantes de fraîcheur.

Si vous n'avez pas vécu de la vie provinciale, vous ne pouvez être sensible à cette poésie de la maison, dans le silence de la rue endormie, où un rideau tremble, où la guitare s'interrompt à votre passage...



Notre première visite est pour le gouverneur. On entre à la Maison du Gouvernement comme dans un moulin; pas de vestibule ni d'antichambre. Nous pénétrons sans frapper dans une pièce, puis dans une autre, puis dans une troisième, qui est le cabinet du ministre de l'Intérieur, meublé de cuir, à l'anglaise, enfin dans le cabinet du gouverneur. De l'affabilité, de la politesse, mais aucune cérémonie, aucune façon. Le démocratisme le plus simple, le plus avenant et le plus sympathique. J'aurais voulu causer longuement avec ce politicien intelligent et cultivé. Malheureusement, la visite fut courte. On nous attendait dans les fabriques de sucre, et nous nous laissâmes entraîner.

En route, on me dit :

— Tucuman jouit de ce bonheur exceptionnel.

d'être la province la moins agitée par les passions politiques[1]. Les gens au pouvoir sont tous, par hasard, de la meilleure société, de ceux qu'on va prier d'accepter les fonctions du gouvernement et non de ceux qui les quémandent. Le gouverneur actuel, premier avocat de la ville, sortit le premier de l'École de droit de Buenos-Aires; son prédécesseur, M. Nouguès, retourna à ses plantations, pendant que son frère devenait le ministre de son successeur.

La province est, en tous cas, l'une des plus prospères de l'Argentine et la plus peuplée — 10 habitants par kilomètre carré. Un tiers de la terre est cultivé, en canne à sucre principalement; un tiers occupé par les montagnes, l'autre tiers demeure en friche, attendant l'irrigation.

L'eau ne manque pourtant pas, mais les canaux!

— Nous avons dans la province, me disait le gouverneur de Tucuman, 18 cours d'eau qu'il serait facile de transformer en chutes, car les pentes sont très sensibles. On aurait ainsi le double bénéfice de l'arrosage des terres et de la force à bon marché.

Il n'y a point de doute que la province de Tucuman ne soit appelée à un grand avenir. Son état financier est bon : c'est celui d'un jeune ménage qui commence à gagner de l'argent et qui se lance un peu. Les revenus se montent à 10 millions de francs; ceux de la ville à 2 millions. Des emprunts ont été contractés, le dernier en juillet 1909, garantis par un

1. Je dois reconnaître, pour être véridique, que six mois après qu'on m'eut fait cette déclaration, des difficultés étaient nées dans ce gouvernement de famille et que deux factions se dressaient l'une en face de l'autre.

impôt provincial sur les sucres qui produit, à raison de 2 centimes par kilo, 2,400,000 francs.

Provisoirement, cette garantie paraît suffire. La production du sucre est, en moyenne, de 120,000 à 150,000 tonnes. Cependant, en certaines mauvaises années, comme celle de 1909, elle descend jusqu'à 100,000 tonnes. Elle pourrait baisser plus encore, sinon par la faute du climat, du moins par le fait de la concurrence. Les provinces voisines, Salta, Jujuy, Santa-Fé, Corrientes, les territoires du Chaco et de Formosa ont à peine commencé leurs plantations de cannes. Il dépend de l'initiative de quelques propriétaires de créer une concurrence à Tucuman, qui pourrait devenir d'autant plus sérieuse que le climat de Salta, par exemple, n'a pas de gelées à craindre comme ici[1], et que la teneur en sucre des cannes de cette province est bien supérieure à celle des cannes de Tucuman.

— Salta n'a que quelques vallées fertiles, répondent à cela les Tucumanos, et nous possédons plus d'eau qu'elle. Nous avons aussi l'avantage de la main-d'œuvre, car tous les Européens ne vont pas volontiers affronter le climat du Chaco. Ainsi, à Ledesma, où la canne monte jusqu'à 3 mètres de haut, il faut employer, pour les récoltes, les Indiens du Chaco, avec lesquels on a toujours des difficultés. Pour un oui ou pour un non, ils vous quittent en plein travail.

D'autre part, on parle de cultiver la betterave

1. Pour que la canne produise son maximum, il ne faut pas que la température descende plus bas que 15°. Il gèle parfois à Tucuman

sucrière dans le sud de la province de Buenos-Aires[1]. Le jour où cette industrie prospérerait, les sucriers de Tucuman pourraient-ils rivaliser avec elle?

— Nous ne craignons pas la betterave, m'ont-ils dit : elle exige trop de soins et de main-d'œuvre.

On est si frappé de la volonté de vivre et de grandir, de la clarté et du sérieux des raisonnements; le ciel est si doux, la terre si grasse, l'eau si abondante, les arbres si touffus que la confiance des gens du pays vous gagne.



Le gouvernement fédéral vient d'allouer à la province 6 millions 1/2 de piastres (soit plus de 14 millions de francs) pour des œuvres de salubrité. Dans trois ans, les égouts seront installés partout. Il n'y a là qu'une simple avance, le gouvernement se remboursant par une taxe de 4 p. 100 sur la valeur de chaque propriété qui profitera des travaux ainsi effectués.

— Et que va-t-on faire des 25 millions du dernier emprunt?

On me répond :

— Des travaux d'irrigation, des drainages dans les terres basses inondables, des écoles. Nous subventionnerons une banque hypothécaire provinciale qui prêtera de l'argent aux agriculteurs.

Il est question aussi d'un grand parc de 450 hectares à créer dans des terrains qu'il faudrait dessé-

1. Quand il ne gèle pas, la canne à sucre de Tucuman donne en sucre 8 p. 100 en moyenne de son poids, à Salta 10 p. 100, à Cuba 10 et 11 p. 100. La betterave donne 16 p. 100.

cher. On y fera un jardin botanique, un jardin zoologique et des restaurants. Cela coûtera plus d'un million.

Des gens d'imagination révèlent le projet de faire une station d'hiver à Tucuman.

— Ce sera Nice! disent-ils.

Non, tout de même. Il y manquera la mer, les découpures des côtes, la ville. On aura, il est vrai, une jolie vue de montagnes lointaines; mais qu'est-ce qu'un paysage sans rivière, sans lac ou sans les flots de la mer, pour des oisifs? Et puis supprimera-t-on la poussière?

Les citoyens de Tucuman sont aussi fiers que ceux de Buenos-Aires de leur marche vers le progrès. Ils disent et écrivent couramment : « Estamos a la misma altura que Europa. » Ce cri d'orgueil s'entend en beaucoup d'endroits de la République, proféré surtout par des gens qui n'ont pas voyagé. Il n'y a pas, dans ces naïves affirmations, le moindre mauvais sentiment contre les vieilles mères-patries; j'ai déjà noté, au contraire, un désir ardent de se rapprocher de plus en plus de l'Europe, et un secret instinct qui pousse les Américains du Sud à ne pas identifier leurs intérêts avec ceux des Américains du Nord. Mais elles témoignent à la fois d'un grand désir de s'améliorer et d'une ignorance parfaite de ce qui fait la vraie valeur de notre vieille Europe.

Cet orgueil, d'ailleurs, est légitime si l'on songe aux progrès accomplis depuis un demi-siècle. Les théories modernes sont appliquées ici dans tous les domaines, et si les individus et les gouvernements locaux ne font pas toujours leur devoir, l'État central fait souvent le sien.

TUCUMAN

(SUITE)

L'École d'agriculture. — Abondance des orangers. — 75 espèces de canne à sucre. — Le laboratoire de bactériologie. — Le paludisme. — Écoles ménagères. — La Bibliothèque municipale. — L'influence française à Tucuman. — Comment se décident les carrières. — Ce que deviennent les fils d'étrangers en Argentine., — MM. Nouguès. — Une visite à la sucrerie de San Pablo. — Paysage. — La villa de San Pablo. — Habitations ouvrières. — Types d'Indiens et de métis. — Richesse de Tucuman : le sucre et les fruits. — Jardins enchanteurs. — Le protectionnisme sucrier.

L'État fédéral a fondé une École d'agriculture pour l'acclimatation des plantes et l'étude expérimentale des cannes les plus riches en sucre. On y étudie aussi les arbres à croissance rapide et d'essences utiles, comme le caroubier, qui contient beaucoup de tanin et dont le feuillage est excellent pour la nourriture des bestiaux.

L'orange est un produit abondant du pays. Il y a dans Tucuman des bois entiers d'orangers de toute beauté. Mais les trois variétés, dont une du pays et deux du Brésil, ne suffisant pas, on vient d'importer

dix variétés nouvelles de Majorque, de Nice, de Syrie, de Tanger et de Chine dont certaines, paraît-il, donnent des fruits en trois ans. On fera des semis, puis des greffes, l'École donnera des plantes greffées à tous les établissements publics, et en vendra aux propriétaires qui les demanderont, au prix de 3 francs le cent.

On me fit promener à l'École d'agriculture, parmi 45 hectares de pépinières où se trouvent 75 sortes nouvelles de cannes à sucre, venues de l'Inde, du Brésil, des îles Hawaï, de Bornéo, dont la grosseur est double des autres, de Sumatra, du Congo, des Célèbes, du Honduras, etc., etc.; il y avait aussi là 115 variétés de pêchers les plus beaux de France, de Californie, de Chine; des abricotiers, des orangers, des mandariniers, des cerisiers, des plants de fraisiers, des légumes de toutes sortes.

L'École coûte 150,000 francs par an; elle est fréquentée par les fils de gros planteurs, d'anciens gouverneurs, de sénateurs et députés. Le professeur qui nous guide est un Grec qui fit ses études forestières en Russie et ses études d'arboriculture fruitière à notre École de Versailles.



J'ai visité aussi le laboratoire de bactériologie. De jeunes chimistes y travaillent sérieusement et avec foi. Le mal de la province, durant l'été surtout, est le paludisme. Les bactériologues étudient les moyens de rendre les vinasses inoffensives, car elles servent

actuellement de bouillon de culture et de véhicule à tous les mauvais microbes de la fièvre[1], de la tuberculose[2], etc. La loi défend de jeter dans les rivières les résidus de la fabrication du sucre, mais personne n'y obéit. Le mauvais exemple est donné par ceux mêmes qui la font. Ajoutez à cela l'ignorance des gens du peuple qui refusent de se soigner par les moyens scientifiques.

— Ils ont plus de confiance dans l'alcool et le vin que dans les soins du médecin, me dit-on. Aussi le gouvernement national entretient-il des agents qui, après avoir suivi des cours d'hygiène pratique, sont chargés d'aller découvrir les malades dans les provinces de Tucuman, Salta et Jujuy. Ces agents emportent avec eux des purgatifs et de la quinine qu'ils distribuent gratuitement. Mais s'ils n'administrent pas eux-mêmes les médicaments, les malades ne les prennent pas.

On fonde une école ménagère pour les filles, et l'on vient de bâtir des logements ouvriers. Innovation bien utile, car dans les quartiers populaires, les maisons faites en planches mal jointes n'ont même pas de fenêtres.

Je vais visiter la bibliothèque publique. J'y apprends qu'on achète 12,000 francs de livres neufs par an. Le catalogue comprend, entre autres, les noms de Renan, Fouillée, Sainte-Beuve, Ribot, Eugène Sue, George Sand, Dante, Jean Finot, Maeterlinck. On y reçoit des revues et des journaux français.

1. On a introduit, l'an dernier, 250 kilos de quinine dans la seule province de Tucuman, quinine allemande, naturellement.

2. 38 0/0 des malades des hôpitaux de Tucuman sont tuberculeux.



La province de Tucuman et celle de Santa-Fé sont les deux centres argentins où l'influence française eut, dans le passé, le plus d'occasions de s'exercer.

Une grande partie de la haute société de Tucuman est d'origine française. Ce furent des Français qui rénovèrent l'industrie sucrière vers 1842. Aujourd'hui, on en compte douze cents dans la province et plusieurs milliers de familles descendant de Français. A côté des Nouguès, des Rougès, il y a les Etchecopar, les Sacaveratz, les Hileret.

Nos compatriotes se mettent à tout. Leur faculté d'adaptation est remarquable et amène des situations originales. Notre agent consulaire, M. Adrien Daffis, marchand tailleur, excellent et brave homme, intelligent et fin, me dit :

— Ici, il ne faut pas apporter de parti pris. Les occasions décident des carrières. Presque aucun des Français venus en Argentine n'y a fait ce qu'il croyait pouvoir faire. Cependant, beaucoup d'entre eux ont amassé des pécules qui vont de 20,000 à 200,000 francs.

Il me raconte les histoires — légendaires dans le pays — d'un charcutier français devenu clerc de notaire, puis quelque chose comme juge ou procureur dans une province voisine et, inversement, d'un clerc de notaire que ses malheurs avaient rendu directeur de théâtre, puis charcutier, et qui se trouve aujourd'hui à la tête d'une petite fortune de cent ou cent cinquante mille francs.

Lui-même est un méridional du Tarn-et-Garonne.

Il vint ici il y a trente ans sans rien ou plutôt avec vingt-trois louis d'or, presque tous gagnés en servant d'interprète sur le bateau qui le transportait en Argentine. Il voyagea dans plusieurs provinces, se fixa finalement à Tucuman, tenta divers commerces, entre autres celui des semelles de cuir qu'il allait vendre à Mendoza en échange de vin.

Le problème le plus intéressant qui se posait devant moi consistait à savoir ce que devenaient, au point de vue français, nos compatriotes déracinés.

Il va de soi que les expatriés eux-mêmes restent jusqu'à la fin de leur vie de bons Français. Mais la première génération d'enfants nés en Argentine n'a plus aucune espèce de liens avec la mère patrie. C'est là un fait d'observation générale. En voici une preuve entre mille.

Je rencontre, à l'Hôtel National, le beau-frère d'un de nos compagnons de voyage, fils de père et de mère français, qui me demande :

— Comment trouvez-vous *mon* pays?

Et cela très simplement, sans l'ombre d'une affectation.

Je cause quelques instants avec lui. Il ne parle presque pas le français. Je lui dis :

— Alors vous vous considérez comme Argentin?

Il répond, sur un ton de surprise :

— Mais certainement... Je suis né ici. Je ne me connais pas d'autre pays que l'Argentine.

— Vos parents, cependant, sont des Français...

— Eux, oui, moi, non.

Il faut nous résigner. A la première génération, le , le ciel, le milieu, la langue ont fait des Français nigrés de vrais et de purs Argentins.

Justement nous fûmes reçus à Tucuman par un ancien gouverneur de la province et son frère, alors ministre, MM. Nouguès, d'origine française, qui occupent avec toute leur famille une place prépondérante dans la province. Très aimablement, ils nous invitèrent à visiter leur sucrerie de San Pablo, voisine de Tucuman.

Ce fut pour moi un plaisir que cette rencontre. Le grand-père Nouguès, venu sans fortune de Bagnères-de-Luchon, fonda ici une tannerie, une fabrique de sucre, et un moulin à eau. C'était un bonapartiste passionné, qui fêtait tous les ans la Saint-Napoléon. (On continue même, dans la famille, à fêter le 15 août par tradition.) Mais, quoique ayant voyagé en France et parlant notre langue comme vous et moi, ses fils ne sont jamais retournés au pays gascon et n'en paraissent pas avoir la moindre curiosité. Pourtant, dans les manières et dans la tournure de l'intelligence, on retrouve ce qui subsiste de français dans le sang de ces déracinés. Est-ce une illusion provenant de la pureté de l'accent français dans la conversation? ou une pure suggestion? Toujours est-il que j'éprouvai un grand charme et une sorte de satisfaction patriotique aux quelques heures passées à San Pablo.

San Pablo, à une heure et demie de Tucuman, est un petit village de près de 3,000 habitants. On y arrive par la voie ferrée, au milieu de champs de cannes à sucre encore sur pied, aux cimes jaunies par la gelée. Les grandes taches vertes de la luzerne alternent avec les feuilles blondes des cannes déjà coupées qui gisent parmi les sillons. Des mandariniers arrondissent leurs bouquets réguliers de verdure luisante que piquent d'innombrables boules

jaunes; plus majestueux, les orangers étalent l'ampleur de leurs branches feuillues ployant sous leurs fruits, et des pêchers laissent tomber lentement le givre rose de leurs fleurs frêles. Deux ou trois étages de collines, au pied de la montagne, limitent l'horizon, vertes jusqu'à leur sommet, et comme brodées sur leurs flancs de ruisselets d'argent qui viennent arroser la plaine.

On passe devant des masures informes, sans fenêtres, n'ayant pour ouverture qu'une porte basse. Des mains inhabiles les ont construites de boue sèche et recouvertes de paille ou de feuilles de canne à sucre. Quelques-unes même ne sont que des huttes de feuillages. Des poules picorent devant ces ranchos; des couples de cochons noirs à longues soies drues, plus proches parents du sanglier que de nos porcs domestiques roses et blonds, se vautrent dans la poussière; un cheval sellé ou une mule attendent aux seuils des portes. Adossé à l'un des côtés de la cabane, le four primitif ressemble à un grand nid d'hornero. Il est fait d'une demi-sphère de terre sèche, percée d'un trou par où l'on introduit le bois et cette pâte grossière qui, une fois cuite, donne la dure « galleta ». Un gaucho galope sur la route, son poncho rouge flottant au vent. Juchés sur des chevaux qui trottent docilement, des fillettes et des garçons de six à dix ans vont à l'école, deux ou trois sur la même monture. Des marmots à peine vêtus, un large coutelas en main, enlèvent d'un geste preste l'écorce de longues cannes, puis la croquent et la sucent avec entrain. Assis dans la poussière devant les ranchos, on dirait de minuscules joueurs de clarinette, au ventre rebondi, gonflé de sucre.



Une odeur de mélasse épandue dans la campagne annonce le voisinage d'une sucrerie.

Nous voici à San Pablo.

La villa de MM. Nouguès est adossée à la montagne. Une large avenue en pente douce bordée de jacarandas y conduit. De chaque côté s'espacent des petites maisons sans étage composées d'une pièce, d'une cuisine et précédées d'une véranda couverte de tuiles. Très propres, comparées aux misérables ranchos de la plaine, quelques-unes même s'ornent de fleurs grimpantes, volubilis, capucines et jasmins qui s'enroulent aux piliers de la véranda. Elles abritent les familles d'ouvriers qui, toute l'année, travaillent à San Pablo. Car beaucoup d'autres n'y sont employés que pendant la récolte. Ce sont les Santiagais, venus de la province voisine de Santiago del Estero. On les parque sous des hangars ouverts où ils couchent tous ensemble, hommes, femmes et enfants. Leurs selles, des lits de sangle, des peaux de mouton, des couvertures éclatantes rayées de jaune, de vert et de rouge, tissées et teintes par les femmes, traînent sur l'aire de terre battue ou pendent à des cordes. Deux briques, qu'ils placent autour d'un trou creusé en terre, un peu de bois, une ration journalière de viande suffisent à leur cuisine. Des types d'Indiens purs ou à peine métissés se rencontrent parmi ces ouvriers d'occasion vêtus de haillons et qui semblent ignorer absolument l'usage de l'eau et du savon.

Les femmes, parfois jolies, au profil fin orangé, sur-

veillent le repas, accroupies devant les foyers. Leurs yeux très noirs sous les paupières légèrement bridées nous regardent hardiment. Elles ont les gestes lents et cette grâce naturelle des êtres primitifs.

Assise sur une tête de bœuf fraîchement écorchée, saignante encore, l'une d'elles boit gravement le maté qu'elle vient de préparer.



Toute notre caravane fut invitée à déjeuner à la villa Nouguès. Repas excellent, accueil aimable et simple.

Durant le repas, je questionnai notre hôte sur la richesse présente et future de Tucuman.

— Le sucre d'abord, les fruits et les primeurs ensuite, me dit-il. Un bon oranger de cinq ans donne deux cent cinquante oranges. Quand il a grandi, il peut arriver à mille, quinze cents et même parfois trois mille fruits[1].

Après le déjeuner, M. Nouguès nous conduisit dans son jardin, grand comme un parc, et dans ses usines. Des orangers, des mandariniers enchantaient l'azur du ciel de leur feuillage frais et luisant, de leurs fleurs suaves et de leurs fruits, car ils fleurissaient ayant conservé leurs fruits de l'an passé sur les branches. De l'eau coulait, rapide, dans un ruisseau torrentueux qui venait en courant de la montagne.

Oh ! l'exquise sensation de bien-être, de vie facile

1. On plante un oranger tous les six mètres, soit un peu moins de 300 arbres à l'hectare.

et heureuse ! Le ciel si bleu, l'atmosphère si tiède, ces arbustes fleuris, ces bananiers chargés de lourds régimes de fruits, ces parterres couverts de géraniums, de violettes, de roses et de jasmins, la générosité de la terre et la douceur de l'air, tout cela excite en nous la joie vitale et crée entre l'homme et la nature une harmonie qui ressemble beaucoup au bonheur.

Un pin géant, planté il y a trois cents ans par les Jésuites, émeut par la noblesse de son essor. Quelques caféiers sont mis là pour la curiosité, des cèdres, des noyers, des tipas font de l'ombre.

— J'ai planté ici 4,000 mandariniers, me dit M. Nouguès. Ils viennent admirablement.

En nous promenant dans ce jardin parfumé, je disais à notre hôte :

— J'ai entendu à Buenos-Aires combattre le protectionnisme sucrier. On dit que le sucre coûterait bien moins cher aux consommateurs[1] s'ils l'achetaient en Europe, et que vous avez fait mettre des barrières douanières qui ne profitent qu'aux trente fabricants de sucre de Tucuman.

— Si l'Argentine cessait de protéger ses sucres, me répondit avec vivacité M. Nouguès, le pays se diviserait vite en deux : d'un côté Buenos-Aires, Santa-Fé, Entre-Rios, Corrientes et une partie de Cordoba vivraient largement des produits de l'agriculture et de l'élevage. De l'autre côté, on verrait Tucuman purement et simplement ruiné, de même que les provinces voisines, Catamarca, la Rioja, Santiago del Estero, Jujuy, dont la population vit de la

1. Le sucre raffiné se vend au détail 90 centimes le kilo.

prospérité de Tucuman, tomberaient dans la misère définitive.

« Ici, il faut travailler beaucoup, continua M. Nouguès. Ces messieurs de Buenos-Aires, assis au Jockey-Club, ou dans les fauteuils de leurs bureaux, peuvent faire des théories économiques à leur aise en fumant des cigarettes; leurs terres augmentent de valeur, les bêtes s'engraissent elles-mêmes dans les pâturages; les étrangers travaillent la terre pour eux et font pousser le blé et le maïs. C'est commode! Ici, toute la richesse est produite par le travail des fils du pays : usines, canaux, plantations. On l'oublie trop, comme on oublie que l'impôt payé par les fabricants de sucre constitue près de la moitié des revenus de la province[1] !

1. Le budget de Tucuman s'élève à 4 millions 223,000 piastres, soit environ 9 millions de francs. Les taxes et les patentes sucrières se montent à 4 millions de francs.

TUCUMAN

(SUITE)

LE SUCRE

Historique de la production. — Innovation des Jésuites. — Les premières machines. — Période de crise. — La consommation du sucre en Argentine. — Les coupeurs de canne à sucre. — Persistance du type indien. — Fabrication du sucre. — Machines françaises. — La Compagnie sucrière de Lasténia. — Chez M. Hileret, à Santa Anna. — Perfection de l'installation. — Chimistes français, personnel créole. — — Salaires ouvriers. — La vie dans les plantations.

J'ai dit que Tucuman était le centre de la production sucrière de l'Argentine. Ce furent les Jésuites — que l'on retrouve ici comme en bien d'autres points de ces contrées à l'origine de l'industrie — qui établirent le premier moulin compresseur actionné par des mulets. Quand ils furent expulsés en 1782, ils emportèrent avec eux leurs procédés de fabrication. Mais, en 1821, l'industrie sucrière fut reprise, pour progresser sans arrêt.

Qu'on imagine les premières machines venant de France et d'Angleterre, amenées de la côte, en charrettes à bœufs, faisant 1,500 kilomètres en six mois de voyage à travers les prairies sans routes. Certaines pièces pesaient 6,000 kilos. C'était en 1874. Tout le monde voulait faire du sucre. On brûlait des forêts entières et de magnifiques plantations d'orangers pour planter la canne. L'essor fut tel qu'il fallut l'arrêter. En 1895, la production de 160,000 tonnes dépassait la consommation qui s'élevait à 90,000 tonnes seulement. D'où une première crise. Les producteurs alarmés se groupent et décident qu'ils remettront 60 p. 100 de leur fabrication à leur syndicat qui se chargera de l'exporter au mieux des intérêts communs. On obtient du gouvernement des primes à l'exportation. La convention de Bruxelles interdisant bientôt ces primes, il fallut songer à diminuer la production. L'Etat de Tucuman vota une loi qui limitait les plantations. Après avoir brûlé des forêts pour faire du sucre, on brûla des champs de canne pour empêcher d'en produire. Le gouvernement indemnisait les propriétaires des champs sacrifiés et distribuait gratuitement des semences de maïs, de blé, d'orge, pour remplacer les plantations de canne. Cette loi provinciale fut déclarée inconstitutionnelle par le gouvernement fédéral trois ans après. Mais le résultat était obtenu. Aujourd'hui la production et la consommation se balancent à peu près. Même, l'an dernier, la sécheresse et les gelées tardives détruisirent une partie de la récolte, et il fallut importer 40,000 tonnes de sucre européen en Argentine. Ai-je besoin de vous dire que ce fut surtout du sucre allemand?

Un nouvel essor de l'industrie sucrière se prépare, m'assure-t-on. On va perfectionner les cultures, augmenter le nombre des plantations et, après deux ou trois bonnes récoltes, on pourra exporter de nouveau, sans primes.

Actuellement, les plantations de canne à sucre dépassent 70,000 hectares dans la République, dont 57,000 hectares à Tucuman, pour 34 usines. Les capitaux engagés dans l'industrie sucrière de la province représentent 220 millions de francs, et les produits, au prix de vente en gros, s'élèvent à 110 millions. 12 millions de litres d'alcool sont fabriqués annuellement.

En Argentine, la consommation du sucre est évaluée à 30 kilos par habitant. En France, nous arrivons à 15 kilos à peine, l'Italie consomme 8 kilos, l'Angleterre 35 kilos. Il faut dire que l'Angleterre exporte une quantité considérable de marmelades et de confitures[1]. Les Etats-Unis accusent la même consommation que l'Angleterre, mais sans exportation de produits sucrés.

Les économistes ont compté que si la République Argentine ne protégeait pas son sucre, et si le sucre étranger pouvait entrer, elle aurait pu payer toutes ses dettes en quelques années avec un droit de douane de 40 centimes par kilo importé. Comptez, qu'en effet, pour une consommation de 160,000 tonnes, cela donnerait un revenu annuel de 64 millions.

1. Les Anglais n'ont pas de fruits, les Anglais n'ont pas de sucre; nous les leur fournissons et c'est eux qui nous revendent nos propres produits, en s'en enrichissant. N'y a-t-il pas là un signe lamentable de notre manque d'initiative?



Nous allons voir fabriquer le sucre de canne et nous enquérir des conditions de l'industrie sucrière.

Il faut commencer par les champs de canne proches de la villa Nouguès. En quelques minutes de voiture, nous y sommes.

L'Aconquija dresse devant nous son sommet neigeux. Autour de nous, à droite, à gauche, derrière, jusqu'à la base mourante des monts prochains, l'immense plaine s'étend, plantée des lances de la canne à sucre, vertes comme des bambous, parfois jaunies comme le maïs mûr par les gelées tardives. Des milliers d'ouvriers, éparpillés sur toute cette surface et dissimulés parmi les hautes tiges, travaillent. Leur besogne consiste à couper les cannes une par une, d'un coup sec, de leur long « machete » qui va chercher jusqu'à deux pouces sous terre la base de la plante; puis à les plumer, c'est-à-dire à les dépouiller de leurs feuilles en trois coups rapides de couteau dont le dernier guillotine au vol la tête verte de la canne, qu'ils lancent d'un geste élégant à dix mètres de là, sur un tas.

Les tiges violacées s'accumulent rapidement. L'adresse, la précision de chaque geste des moissonneurs est remarquable. Ce sont des métis d'Indiens, maigres, les bras noueux et la poitrine étroite, à la tête fine; leur peau orangée, les ailes du nez bien dessinées, les yeux très noirs, les cheveux épais comme du fil à coudre et noirs comme du goudron. La persistance du type indien est saisissante. Certaines gens du pays, sans doute blasés, se refusent à

la reconnaître; elle apparaît pourtant éclatante. Je l'ai même très nettement perçue, chez de hauts fonctionnaires de la province, diluée sans doute, combattue par la multiplicité des mélanges, mais évidente dans l'ouverture des narines, la forme des yeux plus grands, plus noirs, plus allongés, à la cornée plus blanche, au dessin de la bouche qui donne je ne sais quoi de doux à l'expression du sourire, qu'on ne retrouve pas chez les fils d'Espagnols purs.

Des chars conduits par de pittoresques métis en haillons, coiffés d'un large chapeau sordide, viennent chercher les cannes violettes, d'un violet d'aubergine mêlé de vert; arrivé à l'usine, le chargement, élevé par une grue et des chaînes de fer, est déposé sur un large plateau roulant et sans fin qui porte les cannes à l'intérieur de la fabrique et les verse dans la mâchoire énorme des broyeurs. Là, elles sont écrasées par les dents de fer des cylindres juxtaposés, leur jus coule dans des rigoles qui le conduisent vers les chaudières, et la pulpe séchée sert de combustible.

La plupart des machines sucrières des usines Nouguès sont françaises, de la maison Cail ou de Fives-Lille. Les Anglais réussissent aussi à placer des moulins et les Allemands commencent à se montrer dans le pays. Pourtant, d'un commun accord, on reconnaît que les machines françaises sont plus finies, et qu'elles durent plus longtemps. J'en vois datées de 1883. Le reproche que l'on nous fait, c'est qu'on ne voit pas assez souvent les représentants de nos grandes fabriques et que nous ne nous tenons pas au courant des progrès réalisés ailleurs.

Une délicieuse odeur de confiture brûlante et de mélasse se répand dans l'usine. Le rez-de-chaussée

est rempli par les machines, mais les planchers de l'étage supérieur supportent des milliers et des milliers de kilos de sucre. Je pense à la joie de petits enfants que je connais si on les amenait jouer ici, et je plonge mes doigts dans la cassonade tiède encore et parfumée.



Je voulus visiter également à Lasténia les usines de la puissante Compagnie Azucarera, contrôlée par la maison Tornquist, de Buenos-Aires.

La Compagnie sucrière de Lasténia moud 4,600 tonnes de cannes par jour et emploie dans ses différentes usines et dans ses champs 20,000 ouvriers[1]. Elle rapporte à elle seule au budget de la province 1 million 1/2 d'impôts; 2 centimes de taxe par kilo de sucre fabriqué, plus les impôts territoriaux calculés à raison de 5 francs p. 1000 de la valeur totale de la propriété de la terre et des usines évaluée 37 millions.

Il fallut voir aussi la fabrique de sucre fondée, il y a dix-neuf ans, par notre compatriote M. Hileret, mort il y a deux ans. C'est aujourd'hui une des plus fortes du pays.

De Tucuman à Santa Anna, où se trouve la sucrerie, le train traverse sans cesse des plantations de cannes où des ouvriers travaillent; des champs brûlés alternent avec les champs verts ou jaunes. Par place,

1. Les ouvriers des usines gagnent environ 90 francs par mois. Ceux des champs qui travaillent aux pièces se font 4 francs, sont logés et reçoivent deux cannes par jour.

des sillons sont en feu. On voit, à tous les coins de l'horizon, des colonnes de fumée qui s'élèvent en tourbillons noirs ou courent comme des rideaux de nuages poussiéreux. Ailleurs, des chevaux, des bœufs broutent. Aux arrêts des gares, je m'amuse à regarder la manœuvre d'un nouveau moteur, inventé par les Américains du Nord, pour le chargement des wagons : c'est un moteur à bœufs ! Oui, un appareil ingénieux, dans le genre de ceux qui font tourner les carrousels primitifs, adapté à l'effort d'une grue élévatoire, actionnée par des bœufs qui tournent, de leurs pas lents, et qui soulève des paquets de cannes enchaînés d'un poids de 3,500 kilos.

— Voici des champs qui s'étendent jusqu'à 18 kilomètres, me dit notre guide. Ils appartiennent à la Société Hileret. Toutes ces terres, il y a dix ans, étaient encore des forêts de cèdres, de noyers, de tipas, de quebrachos, de caroubiers, de mistoles. Elles furent payées 30 francs l'hectare. Aujourd'hui, telles que vous les voyez, déboisées et plantées de cannes[1], elles valent de 700 à 800 francs. Le déboisement revient assez cher : 1,200 francs par hectare. Mais le bois coupé, propre au chauffage ou à la construction, produit 1,000 francs.

La propriété comprend au total 35 lieues carrées — champs et bois — soit 87,500 hectares.

L'organisation de l'usine est admirable. Tout le matériel est neuf. 17 chaudières y produisent 3,500 chevaux de force. Des ateliers de menuiserie,

1. La canne est renouvelée tous les six ans. Il suffit de déposer dans les sillons préparés des fragments de tiges de canne à sucre longs d'une trentaine de centimètres. Le prix de la plantation d'un hectare varie de 550 à 660 francs.

de serrurerie, de chaudronnerie, des scieries mécaniques complètent l'outillage. Tous les bois sortent de la propriété. Une partie du combustible est fournie par les débris de la canne à sucre conduits automatiquement des moulins aux chaudières.

La culture du sol participe du même esprit de progrès. Les vieilles terres sont engraissées avec des superphosphates, des nitrates de soude et des chlorures d'ammoniaque.

On moud à la fabrique Hileret 2,000 tonnes de cannes par jour, récoltées dans 7,000 hectares; comptez qu'elles rendent 8 p. 100 de sucre, cette année 6 p. 100 seulement à cause des gelées tardives, cela fait 160,000 kilos de sucre par vingt-quatre heures. La production moyenne annuelle de l'usine est de 10 millions de kilos. Les bonnes années on arrive à 12,500 tonnes.

On fabrique par jour 18,000 litres d'alcool à 96 degrés, soit 1,500,000 litres par an et l'on projetait, quand je passai, d'installer une raffinerie qui devait coûter 2 millions 1/2.

Dans la grande sucrerie, deux chimistes se relayent jour et nuit pour les analyses du sucre, et la surveillance de la fabrication. La plupart des chimistes employés à Tucuman sont de jeunes savants français, qui viennent passer là les quatre ou cinq mois que dure la fabrication, gagnent largement leur vie, et généralement s'en retournent une fois la récolte terminée.

Le personnel est créole, sauf le mécanicien, l'électricien, les chauffeurs et les employés de bureau, qui sont Allemands. L'ingénieur sort de notre École Centrale. 1,800 hommes travaillent à l'usine, 1,200 dans les bois.

A tous ceux qui se présentent pour travailler : ouvriers des champs, ouvriers d'usine, bouchers, perruquiers, boulangers, on donne une chaumière gratuitement pour eux et leur famille, s'ils en ont une, et le bois de chauffage en plus. Ils gagnent 50 piastres par mois, soit 110 francs. Mais sur cette somme on leur retient 33 francs pour la nourriture; c'est-à-dire qu'on les paye 77 francs, plus la viande, le maïs, le sel, le logement et le bois de chauffage. Les salaires sont à peu près les mêmes dans toute la province : 4 fr. 40 par jour.

L'entreprise Hileret comprend 380 maisons au total, disséminées sur les 7,000 hectares. Tous les 10,000 ou 20,000 sillons s'élèvent une centaine de maisons d'ouvriers.

Une plantation se divise en plusieurs colonies.

Pour 200 hectares cultivés, on crée un village, c'est-à-dire que le propriétaire fait élever quelques habitations de terre, au toit de tôle ou de paille.

Nous entrons dans ces chaumières dont l'aire est de terre battue. Les murs se recouvrent de journaux illustrés ou de simples annonces. A côté de la chaumière, le four à cuire le pain; une citerne est creusée non loin de là; une cuve rectangulaire et peu profonde posée sur deux piles de briques sert pour la lessive. Les lits sont des X aux deux branches reliées par une toile : cela s'appelle des « catres ». Quelques poules picorent les miettes du repas.

Les travailleurs des champs comme ceux de l'usine ont droit, à la fin de leur journée, à deux des plus belles cannes de la récolte quotidienne. Et, au crépuscule, on les voit revenir des champs, les longues

cannes appuyées sur l'épaule, comme des gaules de pêcheur à la ligne, ou bien assis à terre, le coutelas à la main, taillant d'un coup net un bout du roseau sucré qu'ils croquent à belles dents. Ils en mâchent les fibres en suçant le jus, et les rejettent ensuite à terre.

JUJUY

Une capitale de 6,000 habitants. — Aspect colonial. — Joli décor de montagnes. — L'étendard du général Belgrano. — Rivalité entre Jujuy et Salta. — Richesse de quelques départements. — Les grandes sucreries. — Trésors cachés de la « puna ». — Les mines. — Leur avenir. — La passion de la politique. — Esprit avancé des citoyens de Jujuy. — La Bibliothèque publique. — Autonomie provinciale. — Services d'hygiène. — A travers la vallée de Humahuaca. — A 3,720 mètres d'altitude. — Le mal des montagnes. — Pauvreté de la nature. — Un enfer de pierre. — Les ressources du pays. — Un campement d'Indiens Quichuas.

Nous continuons notre voyage vers le Nord.

Partant de Tucuman, nous laissons Salta un peu sur notre gauche pour y revenir en descendant et nous filons directement sur Jujuy pour atteindre la frontière de Bolivie et prendre ainsi une vision rapide des provinces du Nord. Après les 1,200 kilomètres parcourus depuis Buenos-Aires, il nous en reste encore 641 à franchir pour arriver au point extrême de notre voyage au Nord. Les horaires du train spécial qui nous emmène ont été calculés de façon à ce que nous traversions le pays tout entier pendant le jour, soit à l'aller, soit au retour. Nous

sommes maintenant sur la ligne de l'État, à voie étroite, dans le domaine de M. Ramallo, notre guide très renseigné.

Les vergers de Tucuman nous ont reposés du désert de Santiago del Estero. Mais déjà, de nouveau, se font plus rares la verdure et les arbres. Un paysage inédit apparaît. Des plantes frileuses poussent entre les cailloux des torrents desséchés. De temps en temps, au bord d'un ruisseau apparaissent quelques carrés de luzerne.

La voie monte sans interruption. Nous voici à 1,200 mètres, altitude de Jujuy. La ville est située sur la rive droite du Rio Grande ou San Francisco. En ce moment, le fleuve, réduit à son minimum de largeur, roule ses eaux limoneuses sur un immense lit caillouteux; des îles minuscules couvertes de saules pleureurs, de mimosées aux grappes odorantes, d'une variété inconnue chez nous, s'espacent au milieu du torrent qui grossit formidablement lors des crues. Tous les ruisselets qui viennent s'y jeter sont captés au passage par l'irrigation. L'ingéniosité laborieuse des habitants utilise le moindre morceau de terre cultivable. Les champs soigneusement épierrés et irrigués se couvrent de luzerne, de maïs, d'orge, de quinoa. La ville elle-même semble un vaste verger semé de maisons.

Jujuy, où nous ne nous arrêtâmes que quelques heures, est une charmante petite capitale de 6,000 habitants, dont la population se compose en grande majorité d'émigrés boliviens et de métis d'Indiens Calchaquis et d'Espagnols, gens paresseux, un peu ivrognes, doux et sympathiques.

Aucune ville argentine n'a mieux gardé son

caractère colonial. Les rues, presque désertes, ne s'animent qu'auprès des almacenes où flânent des groupes de métis. Point de maisons à étages, la plupart n'ont qu'un rez-de-chaussée aux fenêtres grillées presque à niveau de trottoir, couronnées de terrasses à l'italienne ou couvertes de toits de tuiles à l'espagnole. Beaucoup sont bâties en terre. Quand la couche de chaux qui blanchit ou rosit les façades s'efface, la terre grise apparaît, et, s'il pleut, les plates-formes de boue s'égouttent dans les chambres. L'une de ces maisons, masure quelconque, sans caractère, date de 1743, et l'on vous y conduit comme devant une relique. On vous montre aussi une autre curiosité historique, la demeure où fut tué le général Lavalle, et, dans l'église principale, une chaire de bois sculptée et dorée, œuvre naïve et grossière d'artistes indiens que formèrent jadis les missions de Jésuites.

Un cirque de montagnes enserre la ville de toutes parts. Vue d'une colline voisine, elle s'étend, uniforme, coupée de grandes rues rectilignes et semée d'îlots de verdure, qui sont les patios intérieurs des maisons. Seules, quelques églises aux clochers ajourés rompent cette horizontalité.



Le gouverneur reçut toute notre caravane avec courtoisie. Il nous montra l'étendard de Belgrano, le fameux général de l'Indépendance, à qui on doit le drapeau républicain : bleu comme le ciel argentin, blanc comme la cime des Andes.

Jujuy se glorifie de son rôle dans l'histoire de

l'Indépendance. C'est par ici que les armées espagnoles, descendant du Haut-Pérou, furent arrêtées par l'armée argentine.

Alors, la petite ville n'était pas encore capitale. Les départements qui l'entourent appartenaient à la province de Salta. Leur autonomie ne date que de 1834. On forma à cette époque une nouvelle province, avec cinq millions d'hectares pris à Salta, ce qui équivaut à la superficie de six des plus grands départements français. La province de Jujuy n'en était pas moins, avec celle de Tucuman, la plus petite de la République.

Depuis lors un antagonisme persiste entre les deux provinces. Jujuy, en partie enclavé dans la province de Salta, n'a que peu de terres cultivables, sa fortune lui viendra plus tard de ses richesses minières; Salta possède, au contraire, d'admirables vallées immédiatement exploitables, et toutes les activités se dirigent vers Oran, d'un côté, et vers la vallée de Lerma, de l'autre. Jujuy trouve donc qu'on ne lui fit pas la part assez belle. Cette province possède, il est vrai, de riches départements, comme celui du Rio-Negro, dans la zone tropicale, où les pluies abondantes entretiennent, comme dans Salta et Tucuman, de magnifiques forêts de bois de construction et d'ébénisterie. La canne à sucre y a un rendement supérieur à celle de Tucuman et les sucreries de San Pedro, de Ledesma, de Réduccion, de San Lorenzo, sont depuis longtemps célèbres. Le riz, le tabac, le café, la coca, l'indigo et le coton n'attendent que le défrichement des forêts et l'irrigation pour rospérer.

Mais ce n'est là qu'une petite partie de la province.

Un tiers, occupé par un vaste plateau stérile, possède sans doute bien des richesses cachées. L'or ne manque pas dans la « puna » de Jujuy, et les placers y sont exploités depuis deux siècles. L'argent, le cuivre, le plomb, l'antimoine, le fer et l'étain y abondent. Des mines actuellement ouvertes dans le département de Tumbaya, à 3,900 mètres d'altitude, entre autres celles d'Alto Condor, sont aux mains d'une société anglaise. Chaque année, de nombreuses concessions sont demandées au gouvernement pour l'exploitation des sables aurifères, du cuivre, du plomb, de l'argent, du borate, du mercure et de l'antimoine, des huiles minérales et du pétrole, des carrières de marbre, de quartz, de cristal de roche, de jaspe et de chaux. Mais beaucoup de ces entreprises, commencées à grands frais, sont abandonnées au bout de quelque temps. Le manque d'eau et de force motrice empêchera peut-être longtemps encore le développement des exploitations minières. En attendant, sauf dans les belles vallées tropicales dont Salta ne lui céda qu'une partie, l'activité agricole et commerciale de la province est assez réduite.

Le bétail nourri dans les « quebradas » se vend en Bolivie, les moutons de la puna fournissent une laine fine et recherchée ; les guanacos, les vigognes donnent une fourrure estimée. Mais, faute de débouchés, le commerce végète.

Le commerce, le petit commerce s'entend, puisqu'il n'y en a pas d'autre, est entre les mains des Turcs, comme s'appellent eux-mêmes les Arméniens qui, depuis quelques années, pullulent dans le pays, d'abord à l'état vagabond de colporteurs, puis à l'état fixe d'almaceneros.



On s'explique que, dans ces régions éloignées, la seule activité des hommes se porte vers la politique. A quoi les passions s'emploieraient-elles? Ici la vie politique occupe toutes les énergies. Jujuy, au point de vue des idées, est la province la plus avancée de la République. On y a supprimé le *Te Deum* officiel du 25 mai, date de la libération. Le député au Congrès national, M. Alvina, se laisse appeler le « Combes de Jujuy ». Seules les femmes vont à l'église.

— Nous avons chassé les nonnes de nos écoles, me dit-on avec orgueil. Lors de la loi fédérale sur la laïcité de l'enseignement qui fut votée en 1885, les évêques fomentèrent une vive agitation dans le pays. La plupart des élèves avaient quitté les écoles dans toute l'Argentine, sauf à Jujuy. Aussi la bibliothèque municipale et les écoles sont les institutions dont les habitants se montrent le plus fiers.

Pendant les heures trop brèves que je passai à Jujuy, quelques citoyens extrêmement aimables s'étaient mis à notre disposition pour la visite de la capitale. Le calme endormi de la petite ville contrastait étonnamment avec l'activité d'esprit et la curiosité intellectuelle de nos hôtes.

Dans la Bibliothèque, joli monument neuf, je vis les œuvres de Macaulay, Taine, Renan, Proudhon, Spencer, Eugène Sue, Montaigne, Verlaine, Schopenhauer. Le culte orgueilleux de nos guides pour cette maison remplie de livres était noble et touchant.

On sait que toutes les provinces autonomes jouis-

sent d'une constitution indépendante, qu'elles ont un gouverneur élu, une Chambre des députés et un Sénat. La province de Jujuy, pour ses 54,000 habitants, possède donc un Parlement. Il faut dire qu'ici les fonctions des parlementaires sont gratuites, ce qui explique peut-être qu'on se contente d'une Chambre de députés, sans Sénat, à moins que ce ne soit la marque de l'état avancé des esprits. Le budget de la province s'élève à 600,000 piastres, soit 1,320,000 fr. Le gouverneur touche 1,100 francs par mois, le ministre 900 francs.

La ville possède une canalisation d'eau pour le service des maisons, qui fut payée par le gouvernement fédéral, la province étant trop pauvre pour se l'offrir. Le service d'hygiène est rigoureux. Chaque maison doit avoir ses deux fosses aseptiques, d'un système français dont j'ai oublié le nom : l'une où s'opèrent les transformations chimiques, l'autre qui sert de filtre.

Le gouvernement central va entreprendre des travaux d'irrigation dans la province. Et alors ses terres produiront la canne à sucre, le maïs, l'orge, en abondance, car en un an, grâce au climat chaud, on peut obtenir, dans les parties fertiles, deux récoltes de maïs et une récolte d'orge.



Quittant Jujuy, nous reprîmes notre train pour atteindre bientôt la vallée de Humahuaca qu'arrose le Rio-Grande, presque à sec en ce moment. Un peu de végétation persiste, des saules pleureurs, des pêchers même, aux fleurs roses, s'abritent au flanc de la mon-

tagne. Les taches vertes de quelques prés irrigués font plaisir à voir. De petits ruisseaux torrentueux dévalent presque à pic. Parfois, au penchant des monts ravinés par les pluies, une masse de boue formant une coulée grisâtre s'épand comme un torrent de lave jusqu'au lit du Rio-Grande, dont la voie ferrée suit la rive droite. La plus importante, situé au kilomètre 35,58, a reçu le nom de « Volcan », tant elle ressemble à un épanchement de matières éruptives. Cependant, aucune trace de phénomène volcanique n'a été constatée dans ces régions.

Arrivés à la station de Humahuaca, nous atteignons 2,940 mètres d'altitude. L'un de nous se couche, souffrant du mal des montagnes.

Je ne ressens jusqu'ici qu'une sorte d'excitation cérébrale, sans douleur. Aux stations, je descends du train, pour questionner les gens du pays, regarder, et prendre quelques notes.

Il n'y a pas grand'chose à noter, d'ailleurs. Les villages se composent de rares masures habitées par des métis boliviens. Tout ce qu'on voit est de pierre. La ligne du chemin de fer court entre des monts rouges où, par endroits, une cassure couleur vert-de-gris ou d'ardoise, ou un bloc vieux rose mettent leur lumière différente. Au loin, ils se colorent de bleu et de violet. Les crêtes paraissent danser dans le ciel pur, tant elles sont nombreuses et variées.

Les gestes des gens sont lents et rares. Il ne faut pas se donner trop de mouvement, sur ces hauteurs, paraît-il, si l'on veut éviter des troubles cardiaques. Voici pourtant un Indien au teint terreux qui marche à grands pas, pieds nus, un long bâton à la main, enveloppé de son poncho et coiffé de son chapeau de

feutre rond couleur de rouille. Un autre passe à cheval. Une femme, à pied, porte son enfant sur le dos. Deux chevaux broutent une herbe aussi courte que la mousse. Un chien noir, à tête de loup, nous regarde fixement.

La voie monte sans interruption. Plus nous nous élevons, plus la pauvreté de la nature s'aggrave; des arbustes hauts comme des bruyères languissent le long de torrents desséchés; il fait froid dans notre wagon; la glace de petites mares gelées dans des bas-fonds humides fond au soleil du matin. Un peu d'eau conservée dans un pli de montagne a fait pousser un long rectangle de verdure qui semble un manteau de velours tombé du ciel là, par hasard. Et aussitôt apparaît un troupeau de lamas, de chevaux, d'ânes, en même temps qu'un campement d'Indiens. Les lamas fuient à notre approche, et leur gros train d'arrière surchargé de laine ballotte disgracieusement, ainsi qu'une gibbosité molle; puis ils s'arrêtent et nous regardent de leur air dédaigneux et sot.

Lentement, avec la crémaillère, nous marchons à 27 kilomètres à l'heure. Le paysage se minéralise de plus en plus. Rien que des pierres. Un enfer de pierre sans herbe et sans oiseaux. Aucune trace de vie. Le silence. La terre est saupoudrée de sel, comme dans les déserts de l'Utah et de l'Arizona. Puis, la vie reprend de nouveau. D'innombrables cactus géants s'élèvent, droits sur la montagne, tels des milliers de jets métalliques figés; dans les cailloux végète une sorte de broussaille à peine verte et de la hauteur des genêts. Nous rencontrons une caravane de mules chargées et un troupeau de moutons, de lamas et d'ânes.

Ne vous semble-t-il pas que notre vitalité ait besoin, pour s'épandre et pour rayonner, de la présence du feuillage et de l'herbe? La tristesse du paysage que nous parcourons serait très atténuée par un peu d'ombrage et quelques champs de graminées, et elle deviendrait vraiment insupportable si ne la corrigeaient l'indicible beauté de la lumière, la douceur des tons bleuâtres et rosés sur les monts lointains, la variété vivante des lignes des crêtes et des plans, les tons imprévus des cassures de la pierre et du marbre.

Quelles peuvent bien être les ressources de ce pays? On ne compte plus les gisements de borax découverts, mais jusqu'ici presque inexploités, les placers riches en or, au flanc des montagnes et dans le lit des torrents. Malheureusement il pleut par ici très rarement, et c'est alors à torrents, et la violence de l'eau arrache, avec la terre, des pépites que les enfants vont récolter. De longues couches d'un sable blond qui se dore au soleil recouvrent les pentes. Des failles s'ouvrent sur des trésors de minerai de cuivre. La pierre est souvent creusée de larges trous en forme d'entonnoir qu'on dirait faits par des toupies gigantesques qui auraient tourné au même endroit pendant de longues années.



A Tres Cruces (les Trois Croix) le poteau indicateur porte : 3,720 mètres. J'aperçois un campement d'Indiens. Parmi des pierres et des détritus, boîtes de conserves, verres cassés, loques, savates, espadrilles, os blanchis, une demi-douzaine d'hommes et de femmes sont assis à terre au pied d'une masure sans fenêtre,

surmontée d'une croix de bois entourée de laine rouge. Ils sont coiffés d'un chapeau rond de feutre mou gris, et leur buste s'enveloppe d'un poncho de couleurs vives. Des semelles de cuir protègent leurs pieds nus. Deux chiens et un petit chat noir se tiennent près d'un feu éteint entre deux briques où un pot noirci par la fumée est resté; à côté d'eux, quelques sacs de maïs, un mouchoir rouge rempli de feuilles de coca, vertes et luisantes, ressemblant à des feuilles de poirier.

Appuyées au mur de pierres sans mortier, leurs longs cheveux noirs divisés en deux nattes qui tombent jusqu'à terre, deux femmes filent. Elles coupent à l'aide d'un couteau une touffe de laine au ras d'une toison de mouton étendue à leur côté, l'étirent, et, des doigts de leur main droite, tortillent une mèche fine, la rattachent à la laine déjà tordue, pendant qu'elles font tourner de leur main gauche le fuseau où s'envide le fil. C'est avec cette laine que les Indiens tissent ensuite leurs ponchos.

Ainsi, sans doute, filaient les femmes il y a dix mille ans.

La physionomie des hommes est douce et comme craintive, celle des femmes, au contraire, énergique, grave et noble. Elles regardent, par instants, immobiles et silencieuses, le cercle de badauds que nous formons autour d'elles. Je veux leur donner à chacune une piastre papier. Elles paraissent ne pas savoir ce que je leur offre, me regardent d'un air méfiant et refusent du geste, sans proférer une parole. Mes compagnons insistent, tentent de les faire parler. Elles murmurent seulement quelques mots dans leur langue, que nous ne comprenons pas. Ce sont des

femmes quichuas, ferventes chrétiennes, parlant à peine l'espagnol. Elles descendent probablement des Indiens qui vivaient ici au temps des monarques Incas, car sur ces hauts plateaux, les tribus conquises se mélangèrent peu avec les Espagnols.

JUJUY

(SUITE)

La puna de Jujuy. — Une école dans un désert. — Un chemin de fer difficile à construire. — Résistance physique des indigènes. — Une panacée : la coca. — La Quiaca. — Chez l'almacenero. — Le rendez-vous des prospecteurs. — Au marché. — La chicha de maïs. — Point d'arbres. — Visite chez une femme indienne. — Douceur et bienveillance. — Nous mettons le pied en Bolivie. — Désolation. — L'église de La Quiaca. — Chez le marchand d'herbes médicinales. — Comment on fête la Saint-Roch sur la puna de Bolivie. — Transports difficiles. — Quarante Indiens pour un piano. — Une caravane de lamas. — Le transport des minerais.

A présent, nous voici dans la puna de Jujuy. On appelle punas, les hauts plateaux de ces régions montagneuses. C'est aussi le nom du mal des montagnes.

A la station Puerto del Marquès s'aperçoivent une église et une école en terre avec des toits de chaume. Un puits entouré de cactus, un four, quelques maisons de boue et, tout autour, jusqu'à l'horizon lointain, la plaine dénudée, morne et grise : tel est le paysage le plus vivant de ces régions. Par endroits, une sorte de mousse croît sur le sol comme si le vent avait semé une impalpable poussière de péridots, que des troupeaux de chevaux, de lamas, d'ânes et

de moutons essaient de brouter. Dans cette désolation, un village comme celui-là paraît une oasis bénie, et c'en est une, en effet.

Il est midi. Les enfants sortant de l'école accourent pieds nus pour voir passer le train; quelques-uns ne sont vêtus que d'une chemise déchirée et d'un pantalon; sur leur tête nue, des cheveux de crin noir; ils ont les pommettes saillantes, les yeux petits et brillants, et, dans leur physionomie, une expression douce, intelligente et respectueuse, extrêmement sympathique.

La voie ondule autour des montagnes, longe les vallées, traverse sur des ponts de fer les torrents presque à sec. Les poteaux du télégraphe ont dû être fixés aux endroits les plus inattendus, dans le roc souvent à pic.

Cette ligne fut difficile à construire. Il faut savoir gré à l'Argentine de l'avoir poussée jusqu'au bout, au prix de mille sacrifices. Elle ne coûta pas moins de trente-trois millions et ne rapporte pas grand'-chose. Il paraît que la Bolivie avait promis de la continuer sur son territoire dès qu'elle arriverait à sa frontière. Voilà trois ans qu'on l'inaugura et la Bolivie semble avoir oublié sa promesse.

Notre train est éclairé au gaz acétylène. Vers le soir, la lumière baisse.

— L'air manque d'oxygène, dit M. Ramallo.

Il nous raconte que les mules de la plaine transportées sans transition meurent à 3,000 mètres. Mais les indigènes ne semblent pas souffrir de l'altitude; ils font très bien 70 kilomètres par jour pendant quatre jours avec une petite provision de maïs sur eux et quelques feuilles de coca.



Nous approchons de La Quiaca. De petits murs de terre s'élèvent de place en place, séparant des surfaces dénudées. Car ces déserts ont leurs propriétaires, aussi jaloux sans doute que ceux des bords du Parana.

Enfin, au milieu d'un immense plateau au sol caillouteux, où il est impossible de découvrir un arbre ni une herbe, apparaît La Quiaca, dernière station du chemin de fer argentin, dernière étape de la civilisation. Et après avoir atteint tout près de 4,000 mètres d'altitude en cours de route, nous voici maintenant à 3,434 mètres. C'est une bonne hauteur, dont cependant je ne souffre pas trop. Un peu de fièvre me prend seulement au cours de mes promenades.

— Prenez garde à la puna, me dit-on. Sur ces hauteurs, il faut bouger aussi peu que possible. La moindre fatigue vous abat.

Mais quoi? Je ne suis pas venu si loin pour me coucher. Je marcherai lentement. D'ailleurs, qu'y a-t-il à voir dans ce désert? La petite gare, les quelques hangars du chemin de fer, badigeonnés de rose et de jaune, quelques masures de terre grise, une trentaine d'autres maisons basses, en terre aussi, mais peintes à la chaux, et un hôtel « Gran Hotel 25 de Mayo ». C'est tout. Au loin, vers la Bolivie, les derniers contreforts des Andes qui viennent mour[ir] en pente douce.

Que faire?

Comme les gens du pays, allons à l'almacen. Il est tenu par un Allemand roux qui vend des étoffes, des liqueurs, de la quincaillerie, de l'épicerie aux Boliviens. Ce doit être un réfractaire quelconque. L'expression de sa physionomie un peu inquiète me suggère cette supposition. Rien d'antipathique, d'ailleurs. Les pays neufs connaissent ces irréguliers qui, la concession faite au mauvais destin, se reprennent et deviennent parfois des modèles de vertus. On m'en indiqua plusieurs, en Argentine, Français, Anglais, Espagnols, Allemands, Italiens, devenus riches, et qui n'ont jamais, dans leur patrie d'adoption, mérité le moindre reproche.

Notre Allemand, donc, quand il nous sut Français, déclencha son phonographe qui joua la *Marseillaise* Le Germain au poil roux riait d'un air bonhomme et ravi. Puis il nous fit jouer une valse : l'*Amour qui chante.*

Un gaucho prospecteur, très expert en minerais, est arrivé ce matin de la montagne avec un plein panier de cailloux « magnifiques ». On ne parle que de cela à l'almacen et à la gare.

Il n'est plus question ici de bœufs, ni de blé, ni d'hectares, ni de sucre, ni de primeurs comme à Buenos-Aires et à Tucuman. Nous sommes vraiment dans un autre pays. Il ne s'agit que de découvertes de mines. Chaque mois, à dos de lamas, arrivent à la gare de La Quiaca deux cents tonnes de minerais ou de métaux, or, argent, étain, bismuth, antimoine. Les conducteurs de troupeaux racontent les histoires des découvertes qui se propagent en s'amplifiant. Et le paysage désolé se peuple de mirages.



— Avez-vous vu le marché?

Il y a donc un marché à La Quiaca? Le voici. Une marchande est assise sur le sol, le dos appuyé au mur d'une masure abandonnée; deux autres lui font face, installées sous un arbre qu'on n'apercevait pas de loin — et qui n'a pas de feuilles. L'une vend de la bière de maïs appelée « chicha »; une autre, une sorte de soupe qu'elle veut nous faire goûter; la troisième a devant elle des couvertures et des ustensiles de cuisine; la dernière débite du pain au détail. Quelques jeunes femmes, assises comme elles à l'orientale, les entourent, portant sur leur dos de jeunes enfants que soutient un grand châle de laine multicolore, noué par devant.

Comme les Indiennes de Tres Cruces, elles ont leurs cheveux noirs et raides séparés en bandeaux sur le front et nattés, des caracos de cotonnade que leur vend l'almacen, et des jupes très amples, très froncées à la taille, qui ne dépassent pas les chevilles. Elles en mettent quatre ou cinq l'une par-dessus l'autre, comme les femmes wendes de la Spreewald. Quelques-unes portent des bas, les autres ont les pieds nus ou protégés par une semelle de cuir retenue par une lanière passant entre l'orteil et l'index et se nouant à la cheville. Loqueteuses et sales, avec leur feutre mou et leur tartan qui les drape, elles ont en marchant un dandinement lent et gracieux de leurs multiples jupes. Et elles fument.

Non loin de là, au milieu d'une courette entourée d'un bas mur de pierres amoncelées, voilà un autre

arbuste! Nous approchons pour regarder ce phénomène : un jeune saule, gros comme une canne et haut de deux mètres, qui montre quelques feuilles. Une Indienne sort de la maison voisine. Elle parle espagnol. Nous causons. Son mari est douanier argentin. Comme nous la félicitons sur son arbre :

— Oh! il a bien du mal à pousser. Je l'arrose pourtant tous les jours!

Elle parle lentement, d'un ton grave, doux et monotone; les yeux ont une mélancolie voisine de la tristesse, des yeux de cardiaque. Elle ne fait point de geste et son parler, son regard, sa tenue lui donnent un air de grande distinction. Elle nous offre de nous reposer et nous fait entrer dans une pièce aux murs de briques nues, au sol de terre battue, couverte d'un toit de boue et de feuilles sèches et meublée de deux lits de fer, d'une table, d'une malle et d'une table de nuit. Au mur, une image de la Vierge, clouée.

M. Le Breton nous accompagne. Elle lui demande, en me désignant :

— Monsieur est étranger? Que vient-il faire ici?

— Voir le pays, simplement. Il arrive de loin! De Paris.

Cela lui est égal, et elle n'a pas l'air d'y croire, d'ailleurs. Car elle ajoute :

— Dites-lui que je ne lui conseille pas de s'installer ici. La vie est dure, et les affaires difficiles.

Sur ma réflexion que peut-être n'aime-t-elle pas voir les étrangers s'établir au pays, elle proteste avec une parfaite sincérité :

— Oh! si. Au contraire, nous serions contents qu'il vienne beaucoup de monde à La Quiaca. Il vaut

mieux être nombreux[1]. Seulement, je pense que monsieur et madame ne seraient pas heureux ici, parce que la vie est bien dure.

Je la crois sans peine. L'air âpre de ces hauteurs, l'oppression de l'altitude, cette morne et sèche grisaille, font de cet endroit l'un des points les plus inhospitaliers de la terre.

En sortant de chez l'Indienne, nous rencontrons, assis dans la poussière, un homme qui chante en s'accompagnant du tambourin. Ce chant grave et monotone me rappelle les mélopées des fellahs aux rives du Nil.

Voici ce qu'il dit :

Cette petite boîte a une bouche pour parler...

(Il s'agit du tambourin.)

Mais il lui manque des yeux pour m'aider à pleurer.

Près de lui, une vieille Indienne tricote. On l'appelle, elle s'en va, laissant là son tricot. Ma femme le prend et essaye de continuer le travail commencé.

La bonne vieille revient, regarde les derniers points faits et dit, sur un ton de douceur charmante :

— La señora s'est trompée, oui, vraiment, tout à fait trompée.

En effet, elle passe sa laine autour du cou, et tient son ouvrage à l'envers. Il lui faut donc défaire les points de l'étrangère. Elle pourrait s'en montrer mécontente et hargneuse. Mais elle sourit avec bienveillance.

1. Il y a 150 habitants à La Quiaca.

⁂

Nous sommes si près de la Bolivie, qu'il faut bien aller y mettre le pied. Nous prenons une voiture qui, en cahotant sur les cailloux, nous conduit en moins d'un quart d'heure de l'autre côté de la frontière argentine. Elle est indiquée par une énorme borne posée de guingois au milieu des rocs. Désolation. Solitude. Au moins, du côté argentin, avons-nous une gare, des rails, un peu de mouvement et de bruit, un village. Ici, sur le dur désert minéral sans atténuation, le silence impressionnant, l'immobilité de toute cette pierre sans vie. Rien ne peut pousser dans ces granits roux : des prospecteurs ont trouvé sous les carapaces grillées des rocs, du cuivre, du fer, du plomb, du zinc, de l'or, de l'argent, de l'antimoine, presque à fleur de terre !

Tout, jusqu'aux formes affreuses et rébarbatives du granit, vous repousse.

L'oppression qui vous vient de l'altitude, cette sorte d'angoisse sourde qui bourdonne à vos oreilles comme une menace, se projette sur le décor silencieux et en augmente la tristesse.

Les richesses endormies qui se défendent avec cette âpreté ne sont pas pour nous. Nos enfants viendront peut-être voir un jour, sur ce plateau saccagé, des usines haleter et ronfler au bruit des broyeurs.

Une église se dresse là-bas. C'est un hangar en torchis, au toit de bambous ; les grosses poutres qui soutiennent le toit et forment le fronton triangulaire de la façade sont nouées à la corniche par des lanières de cuir de vache où persistent des poils roux. Dans

le clocher à jour, la petite cloche pend à un fil de fer. L'église est fermée. On va chercher l'homme qui en a la clef. Il nous apprend que la messe n'a lieu que tous les deux ans, au hasard des tournées d'un moine bolivien qui se promène à travers le pays. Le « sanctuaire » fut élevé par les soins d'une femme des environs, très dévote, qui, en échange, obtint d'un couvent les quelques tableaux de piété qui l'ornent aujourd'hui. Nous entrons.

Des murs de terre soutiennent le toit de bambous; pas de plancher : le sol, débarrassé de ses cailloux. L'autel : une grande caisse de sapin brut qui servit à amener des marchandises à la station. Deux bougeoirs bas et larges, sans bougies. Au milieu de la caisse, une poupée habillée d'une robe bordée de galons d'or, la tête coiffée d'une petite couronne de cuivre. Quelques chromolithographies sans cadre sont posées çà et là. Une demi-douzaine de vieilles peintures espagnoles, également sans cadres, ornent les murs d'argile. Elles représentent santa Inès, santa Barbara, santa Catarina, la Vierge; les autres, trop rongées, écaillées, percées, déchirées, demanderaient des rentoileurs et des réparateurs de génie, et je n'en pus déchiffrer le sujet.

Quelques-unes d'entre ces toiles ont peut-être de la valeur. Elles me parurent dater toutes du seizième siècle et furent sans doute apportées d'Espagne au Pérou, et de là en Bolivie, par les premiers moines qui accompagnaient toujours les conquistadores.

En revenant, nous trouvâmes sur notre route une almacen bolivienne, pauvre cabane de terre sans fenêtre, où l'on ne vendait guère que des herbes médicinales. Il y en avait pour le torticolis, pour la fièvre,

pour la coqueluche, ainsi que des étoiles de mer séchées pour guérir l'urticaire et la migraine, et des feuilles de coca que les indigènes consomment en grande quantité pour empêcher la soif et tonifier le cœur. Les Boliviens la mâchent continuellement. Nous achetâmes quelques poupées faites en pulpe de pêche séchée et serrée sur laquelle on a dessiné des yeux, une bouche et un nez. J'aperçus, dans un coin, un vieux livre : *Les Trois Mousquetaires*, en espagnol, de l'édition Garnier.

La boutiquière faisait sa cuisine dehors sur deux briques, abritant un feu alimenté de crottin d'âne. Je remarquai des chiens couverts de petites loques multicolores, les oreilles peintes en rouge ou en bleu ou en vert. Que signifiait ce carnaval? Voici. La fête de Saint-Roch venait de passer, et telle est ici la façon de fêter les chiens le jour de la fête de leur patron. Quand nous repartîmes, un griffon suivit longtemps notre voiture en agitant d'une facon comique sa queue ornée d'un ruban rose.

Qu'apprendre encore? Retournons à la gare. Notre train apportait une voiture et un piano de Paris, pesant 1,300 kilos, à l'adresse d'un señor Arce, estanciero bolivien enrichi par le commerce des bœufs avec Salta, et qui habite à cent cinquante kilomètres d'ici, à Tarija. Il lui faut une calèche pour éblouir les mineurs et un piano pour son âme isolée. Comment transportera-t-on ces colis d'un tel volume et d'un tel poids à 150 kilomètres d'ici, dans un pays de montagnes, sans route ni sentier tracé? Très simplement. Quarante Indiens sont réunis. Dix par dix, et se relayant, ils les porteront sur leur dos. Le transport coûtera 6,000 francs.

Au loin, je vois arriver, se dirigeant vers nous, un troupeau de lamas menés par deux hommes à cheval. Je les attends pour causer un peu. L'un d'eux est un Allemand. Il me raconte qu'il possède une mine de bismuth et une mine d'or à cinq jours d'ici et qu'il amène périodiquement le métal extrait dans de petits sacs plats qu'on équilibre sur le dos des lamas protégé par une peau de mouton. Il loue à un berger bolivien ces quarante lamas qui se nourrissent en route de ce qu'ils trouvent. Plus sobres encore que les mulets, ils vivent de presque rien, de racines, d'écorces. Chaque animal porte à peu près 40 kilos. L'Allemand voudrait vendre ses mines. S'il en trouvait deux cent mille piastres, il les céderait, le climat ne lui convenant pas.

A moi non plus, décidément. Un cercle de fer m'étreint à présent le front. J'ai eu le tort de me démener ainsi. La fièvre arrive. Le cercle de fer se resserre. Mes yeux se ferment, et mes tempes battent avec force. Je me dépêche de prendre ces notes. Le sol est jaune comme l'or; au ciel, s'éveillent déjà les couleurs du couchant.

JUJUY

(SUITE)

LA VALLÉE DU SAN-FRANCISCO

Une vallée heureuse. — Pluies abondantes. — Facilités d'irrigation. — Beauté des pâturages. — La culture de la canne à sucre, principale richesse. — Abondance des bois précieux. — Ledesma. — 3,000 Indiens du Chaco vivent ici. — Tableau pittoresque. — Campement d'Indiens Matacos. — Saleté repoussante. — Comment on les paie. — Indiens Chiriguanos. — Différences avec les précédents.

De retour à Jujuy, après une nuit de terrible fièvre et de cauchemars, les yeux encore remplis du panorama ininterrompu de plateaux arides, de montagnes dénudées, de vallées désertes, nous décidâmes de pénétrer dans cette partie fertile de la province dont on nous avait tant vanté les richesses.

Partant de Périco, station proche de Jujuy, une voie ferrée en construction atteint déjà les bords du Vermejo (la Rivière Vermeille), l'un des grands fleuves du Chaco. Elle longe la riche vallée du San Francisco, affluent de ce fleuve, traverse la forêt vierge pour

aboutir à Embarcacion, dans la province de Salta. Cette vallée du San Francisco est une des plus fécondes de la zone tropicale. D'importants torrents, le Rio Negro, le Ledesma, le San Lorenzo, le Sora s'y déversent. Les pluies y tombent en abondance, facilitant l'irrigation. La gelée est extrêmement rare. Aussi cette vallée est-elle depuis longtemps exploitée. Des plantations de canne à sucre s'espacent aux endroits occupés jadis par les missions de Jésuites. Celles de San Pedro, de Rio Negro, de Ledesma et de Las Piedras datent déjà d'un demi-siècle.

C'est cette ligne, en partie ouverte à la circulation, que nous allons suivre, attirés par la présence des 3,000 Indiens qu'on nous promet aux plantations de Ledesma et l'excursion projetée au cœur même de la forêt vierge.



A la gare de Périco, je rencontre un Breton qui, entendant parler français, s'adresse à nous. C'est un pauvre diable à qui le pays n'a pas réussi. Sans doute, sa destinée eût-elle été semblable ailleurs; car il a l'air d'une victime désignée d'avance par le mauvais sort.

— Je suis de Saint-Malo. Boulanger. Et j'ai perdu mes quatre sous. Alors je me suis fait maçon. Je gagne deux ou trois piastres par jour, de quoi manger.

— Vous êtes marié?

— Oui, à une Bolivienne. Elle est malade. Notre enfant de neuf ans est malade aussi.

Il porte à la main un panier rempli de petits

oignons verts que l'épicier chez qui il vient de travailler lui a donnés au lieu d'argent.

— Pourquoi n'avez-vous pas exigé votre argent?

— C'est lui qui n'a pas voulu...

Avec cette énergie, sa mauvaise chance s'explique un peu...

A côté de notre Malouin se détache un couple bien pittoresque, un ménage d'Indiens Chiriguanos déjà conquis par la civilisation, presque assimilés.

La femme, tête nue, avec des yeux de jais, porte une étroite tunique droite, sans draperie, faite d'un velours noir grossier, acheté sans doute à l'almacen. Un large décolleté dégage son cou olivâtre, à la peau un peu huileuse, qu'orne un triple collier de verroterie. Elle marche pieds nus. L'homme, en veston gris bleuâtre, coiffé d'un large chapeau gris renvoyé en arrière qui laisse découvert un front bas mangé par une tignasse de crin noir, porte des bottines vernies toutes neuves et une cravate rose. Je veux les photographier, ils tournent le dos. Je donne une piastre à la femme. Elle se laisse faire, puis remet la piastre à l'homme. Celui-ci a vraiment l'air du maître à côté de son esclave. Il parle un peu l'espagnol. Je me risque à lui demander :

— Pourquoi votre femme n'a-t-elle pas de chaussures, quand vous portez des bottines vernies?

Il me regarde, un peu étonné, et au lieu de me répondre, m'interroge :

— Pourquoi en aurait-elle?

Oui, pourquoi en aurait-elle si son époux les trouve nutiles, et si elle-même les estime superflues? On a, n somme, les chaussures qu'on mérite.

⁂

La vallée de San Francisco, où nous entrons bientôt, s'élargit de plus en plus. Nous voici dans la partie irriguée de la province. Les champs sont d'un vert humide et frais. Des troupeaux d'animaux gras y pâturent de l'avoine en herbe avant de partir pour le Chili. 25,000 bœufs quittent chaque année cette vallée, pour traverser les Andes. En quinze jours, à raison de 35 kilomètres par jour, ils arrivent à Antofagasta d'où on les embarque pour les ports du Pérou et du Chili.

Mais on s'occupe surtout ici de la culture de la canne à sucre.

Le plus gros propriétaire de la région est un Anglais, M. Leach, sucrier de San Pedro de Jujuy. Il possède, m'assure-t-on, 200,000 hectares de terre, dont 4,000 plantés de cannes, le reste en forêts qu'on exploite industriellement. Plusieurs scieries débitent les cèdres, les noyers, les quebrachos. Les bois d'ébénisterie abondent, ainsi que de nombreuses essences précieuses : gayac, baume du Pérou, sang-dragon, etc.

Nous brûlons San Pedro pour arriver à Ledesma, la plus grosse agglomération de la vallée, chez M. Obejero, propriétaire d'une des plus anciennes plantations. Elle est installée à l'endroit même où, en 1628, don Martin Ledesma de Valderrama, alors gouverneur de Salta, construisit un fort de défense contre les Indiens après avoir exploré la vallée du San Francisco. La maison du planteur est un lieu enchanteur. Une eau pure traverse en courant le verger. Les orangers, les citronniers en fleurs par-

fument l'air. On n'a qu'à étendre la main pour cueillir les fruits les plus suaves : citrons doux, cherimollias, bananes, mandarines. Mais on ne peut s'empêcher de penser que 3,000 Indiens du Chaco vivent là, dehors, et qu'on est à leur merci. Une seule réflexion rassure : il y a quarante ans qu'ils viennent plus ou moins régulièrement travailler dans le pays.

Nous voici parmi eux. Leur journée est finie et c'est jour de paye. Dans la cour où ils attendent, on les a forcés à jeter en tas leurs instruments de travail, les longs coutelas dont ils se servent pour couper la canne, et aussi les haches, les pelles et les pioches. Quelques-uns assis à terre, tête nue ou coiffés d'un large feutre, une canne à sucre dans la main gauche, un couteau dans la droite, coupent morceau par morceau la canne qu'ils croquent et sucent avec un évident plaisir. La plupart sont nus jusqu'à la ceinture, quelques-uns le sont complètement. L'expression de leur physionomie glabre est vraiment sauvage. Grosses têtes bornées de brutes, aux longs cheveux de crins drus, parfois nattés, aux fronts bas, aux traits durs, froncés, aux regards fixes comme ceux des bêtes. Beaucoup ont les lobes de l'oreille longs de cinq centimètres, fendus et déchirés par le poids des ornements ou percés d'un large trou que bouche une rondelle de bois ou de liège. Des dessins bleus les défigurent; certains ont le nez, le front, les joues, les oreilles couverts de ces tatouages qui leur donnent des airs terribles et grotesques.

Tableau d'un pittoresque magnifique et rare. Le soleil tape sur les couvertures de laine aux raies éclatantes dont quelques-uns se drapent, sur les bustes et les jambes de cuivre, qui luisent, sur les yeux bril-

lants et les dents blanches, les couteaux et les haches.

Un groupe de femmes arrivent, chargées de fagots, hideuses et repoussantes de saleté. Leur nez s'épate au milieu de leur large face. On a peine à les distinguer des mâles. Leurs cheveux sont courts, hérissés, gris de poussière et mêlés de brindilles. Elles n'ont pour vêtements qu'une chemise de tissu grossier. Les hommes possèdent autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir. Elles travaillent comme eux dans les champs de cannes, et s'occupent, en plus, d'élever les enfants. Aussi, le travail, les maternités fréquentes, la saleté, l'ivrognerie, ont vite flétri leur jeunesse.

Ces hommes et ces femmes réalisent physiquement ce que nos imaginations peuvent rêver d'impulsivité sauvage et féroce. Ce sont de purs Indiens Matacos. Rien en eux ne rappelle ceux que nous vîmes à la frontière de Bolivie, dont la douceur d'expression sous les vêtements sordides me frappèrent vivement. En regardant ces Indiens Quichuas de la puna de Jujuy, je pensais à l'accueil que leurs ancêtres firent à Pizarre et Almagro, leur confiance dans la parole donnée, leur sentiment de l'honneur comparés au manque de foi, à l'avidité grossière des conquistadores. Ces Matacos sont des êtres complètement différents et probablement inassimilables.

Le soleil se couchait; les Matacos regagnaient leur campement avec leurs cannes sur l'épaule. Quelques-unes mesuraient jusqu'à trois mètres de long. Je les suivis.

Au milieu de la vallée leurs cases s'élèvent comme des ruches. Ils les bâtissent eux-mêmes avec la paille du maïs et les feuilles jaunies des cannes. L'entrée

se trouve au ras de terre, et, pour y pénétrer, il leur faut ramper comme des animaux. Des chiens immobiles paraissent les garder. Les femmes préparent en silence le maté et le maïs; les hommes se reposent, assis sur la terre nue, ou repassent leurs couteaux. On n'entend aucun bruit dans le campement. Voici un Mataco qui travaille à une sorte de broderie ou de filet, et qui, me voyant, se sauve sous sa paillote. Ici un groupe de trois ou quatre jeunes hommes : l'un d'eux est étendu nu sur le sol jonché de canne sucée; un autre, accroupi, l'épouille avec attention. Plus loin, un colosse solitaire surveille sur un brasier une écuelle de terre. Il n'est vêtu que d'un pagne, sa poitrine cuivrée est large et musclée comme celle d'un lutteur, il dévore avec acharnement une grosse tige de canne. Les cannibales ne peuvent avoir l'air plus farouche. D'autres s'occupent à faire de la « chicha » de maïs. Ils mâchent les grains du maïs, les mettent dans des bassins avec de l'eau qu'ils font bouillir et laissent fermenter. Une demi-douzaine d'hommes préparent cette distillation. Leur mâchonnement n'est interrompu que de quelques rares paroles prononcées à voix basse.

On me raconte qu'ils changent assez souvent de demeure. Au bout de quelques semaines leurs paillotes sont tellement pleines de vermine qu'ils n'y peuvent plus tenir. Ils les brûlent et vont plus loin en dresser une autre. Sur le sol, brûlé par endroits, on peut suivre leurs déménagements.

Près de sa case, une femme à peine vêtue, d'une beauté sauvage et passionnée, serre avec amour son enfant nu dans ses bras; elle lui parle sur un ton caressant; puis, comme au-dessus de sa tête passe un

vol de perroquets qui piaillent, elle montre au petit sauvage les oiseaux d'un joli geste franc, et tous deux demeurent ainsi quelques instants, la tête relevée, le bras tendu vers le ciel en feu. C'était presque le soir. Un feu de bois rougeoyait sous la paille de la hutte.



Les Matacos arrivent ici maigres et fatigués, et au bout de six ou sept mois, la récolte finie, rien ne peut les retenir, ils s'en retournent au fond du Chaco, gonflés de sucre, comme des abeilles. Ils n'emportent pas d'argent, de peur que d'autres tribus ne le leur volent en chemin. Des chevaux, des armes, des cartouches, des étoffes, voilà tout ce que la plupart exigent comme salaire. L'usinier doit donc commander, vers la fin de la récolte, 500 ou 600 chevaux et autant de fusils. Ceux qui ne veulent pas de chevaux, ni de fusils, ni d'étoffes, ou qui en sont pourvus, s'enivrent de marsala ou de guarapo[1], avant de s'en aller, pour dépenser leur part de gain.

Mais le grand attrait de l'exode, c'est la canne à sucre, dont ils sont très friands.

J'avais remarqué, mêlés à ces Indiens Matacos aux statures puissantes, à l'expression brutale, des types plus frêles et plus fins, quelques-uns même très beaux avec leurs yeux noirs bien fendus et leur nez aquilin. Ceux-là avaient leurs cheveux coupés court, sur la nuque, ramenés en frange sur les yeux. Et leur front était ceint d'un mouchoir aux vives couleurs. Beaucoup, presque nus, ne portaient qu'une

1. Suc fermenté de la canne.

ceinture de cuir et une étoffe pliée entre les jambes. Quelques-uns s'enveloppaient les reins d'un calicot, laissant nus les cuisses et le tronc. Un ornement de métal incrusté dans leur balèvre ou au milieu de la joue semblait les distinguer des Matacos. C'étaient, en effet, des Indiens Chiriguanos, très différents des précédents par le type physique et le caractère. Moins robustes, moins brutaux et vindicatifs, ils sont, paraît-il, intelligents, paisibles, doux et propres, susceptibles de civilisation. Les planteurs les préfèrent de beaucoup aux Matacos et les groupent à part, près de l'usine, dans de petites maisons de boue alignées de chaque côté d'une large allée. Car ils ne sauraient se contenter des cagnas sordides des Matacos. Très facilement adaptés aux usages argentins, leurs goûts sédentaires en font d'excellents agriculteurs. Certains sont tout à fait installés dans les usines de la région et travaillent chez les estancieros. Dans le soir qui tombe, nous les voyons assis au seuil de leurs maisons. Il en est qui se livrent à de petits commerces de maïs, de chicha, de conserves, de viande sèche. D'autres, par groupes silencieux, adossés aux murs des maisons, jouent paisiblement aux cartes.



Quand le train partit de Ledesma, je sentis que, ma curiosité satisfaite, je tournais le dos sans regret à ces sauvages.

La nuit vint, le train s'arrêta à Calilegua pour nous permettre de dîner sans secousse. La petite station renfermait le bureau d'un ingénieur de la

ligne qui, pour charmer les longues soirées, avait apporté de Buenos-Aires un gramophone. Ce qui fait que nous dînâmes en écoutant chanter Caruso et Melba, comme s'ils étaient là. Ces contrastes au cours d'une même journée ne sont pas les moindres charmes de ces longs voyages.

SALTA

La forêt vierge. — Aux bords de la Rivière Vermeille. — Admirable fertilité. — Salta. — Ressemblance monotone de toutes les villes argentines. — Traditions espagnoles. — Pittoresque d'autrefois. — Une procession. — Le Jardin zoologique. — Un déjeuner créole. — L'asado. — Danses créoles — Le Tango.

Après une nuit passée dans le train arrêté au seuil de la forêt, nous quittons notre demeure ambulante pour monter dans une petite voiture automobile marchant sur rails. Car la voie n'est pas terminée et le poids d'un train pourrait occasionner des dégâts et des accidents. Nous traversons la forêt.

Ce n'est pas la forêt vierge luxuriante, aux arbres énormes, aux lianes inextricables, grouillante de singes, de tigres et de cobras; mais une réduction de tout ceci. Les arbres n'atteignent pas toujours les dimensions de ceux d'Europe ; les quebrachos, les palos blancos n'ont pas la majesté de nos chênes ni la noble grâce de nos peupliers, ni l'opulent feuillage de nos ormes. Il semble que la terre ne leur accorde qu'un minimum de nourriture, après quoi ils tombent et meurent. On voit, en effet, beaucoup de troncs penchés, étayés par leurs voisins ou sou-

tenus par des lianes. Pas de mousse, ni de fougères. Mais si l'on veut y pénétrer, comme je l'ai essayé, on s'aperçoit que le sous-bois est inextricable. La forêt se défend avec ses arbustes épineux, ses dagues coupantes, ses sabres en dents de scie, terribles gardiens. Ce qui est charmant, c'est que tous ces arbres fleurissent, que je les vois couverts de fleurs éclatantes, rouges, jaunes, bleues, roses, en bouquets, en grappes, en épis, en lances. Les parasites pullulent. Je cueille des orchidées que je voudrais rapporter en Europe, mais qui mourront avant mon retour.

De chaque côté de la voie, une trentaine de mètres sont défrichés. Des tas d'arbres couchés dans des broussailles, des bois en grume. Il reste ici et là des chicots que les défricheurs ne purent abattre, et qui fument. Après avoir creusé un trou assez profond dans l'épaisseur du tronc, les ouvriers y mirent le feu. Le bois se dessèche et se consume lentement. Des groupes d'arbres brûlés restent debout, les uns noirs de suie et de fumée, d'autres gris comme des fantômes, couverts de leur manteau de cendre; d'autres encore, dépouillés de leur écorce du haut en bas, ont l'air de grands écorchés. Des cocotiers rôtis conservent leur panache. De temps en temps, pour chasser les moustiques, les ouvriers allument des feux de broussailles qui se propagent.

La ligne s'encombre d'herbes vivaces, des tiges vertes s'avancent sur les rails posés il y a une semaine; une nouvelle forêt naine repousse parmi les tronçons abattus. En quelques jours les entre-deux des traverses deviennent autant de parterres couverts de plantes sauvages et d'herbes. De jolis oiseaux volètent devant notre automobile, le long du rail.

Les ouvriers vivent en plein air. Ils élèvent sur quatre pieux un toit de branches et de feuilles; on voit leurs lits, qui sont des tréteaux comme en possèdent encore les fondas espagnoles dans les petites villes. D'autres, plus exigeants, se sont bâti des huttes avec des caisses et de vieux sacs à sucre. Des viandes sèchent, pendues aux branches.

Des chevaux et des mules sellés, attachés à un arbre; un cochon noir qui groïne, quelques poules qui picorent, des enfants à moitié nus, sales, des femmes qui cuisinent, ces gens et ces animaux font, par place, à la lisière de la forêt, des campements pittoresques et animés. La vie et la civilisation pénètrent ainsi avec cette avant-garde modeste.

⁂

Quelques kilomètres avant d'atteindre l'extrémité de la ligne, nous traversons un pont en construction hardiment jeté sur le Rio Grande. Il a trente mètres de haut. Beau travail.

Au bout de soixante kilomètres d'auto sur rails, nous arrivons à Embarcacion. La ligne s'arrête au bord du fleuve Vermeil. On va construire pour le traverser un pont de 450 mètres. Le charpentier chargé de ce travail est un ouvrier monteur de Saint-Étienne, M. Poulain. Je le trouve près d'une cahute qu'il s'est bâtie sur la lisière de la forêt. Nous causons un peu :

— Il y a vingt ans que je suis en Argentine. Et j'ai mis à peu près 100,000 francs de côté. J'arrivai avec juste 100 francs dans ma poche; quand j'eus vu le pays,

je pris confiance, et je renvoyai les cinq louis à mon père, pensant qu'il en avait plus besoin que moi.

Il se nourrit surtout de viande et de biscuit dur. Mais cela va changer. Il a rencontré un compatriote boulanger qui, ayant eu des malheurs ailleurs, va s'établir ici, à ce bout du monde.

— Ce qui manque le plus, dit-il, ce n'est pas tant le pain que les légumes. Les gens du pays ne savent même pas ce que c'est.

Aussi a-t-il semé, dans le petit coin de forêt vierge qu'il a choisi, et dont il a brûlé les arbres, des choux, des radis et de la salade.

— Il y a juste huit jours. Et voyez, tout a déjà levé. J'aurai des radis la semaine prochaine.

Terre admirable, qui, en huit jours, nourrit son homme !

Il est le seul à se soucier de ces choses parmi ses voisins. Un Italien, fixé ici, propriétaire de dix lieues de forêts (25,000 hectares) et d'énormes troupeaux de bœufs, s'est bâti une baraque avec les planches de vieilles caisses, pour économiser son bois. Et il vit de rien.

M. Poulain nous conduisit à l'emplacement du futur pont du Vermejo, dont on posait les fondations : nous relevâmes des traces de pétrole dans l'eau du fleuve toute grasse d'irisations bleues et vertes. Il nous apprend qu'en effet on a découvert en amont des sources de pétrole. A chaque pas, en ce pays, on a de ces surprises.



Nous revînmes à Salta.

Je ne vous décrirai pas la ville. Toutes ces cités du

Nord, fondées par les Espagnols, se ressemblent. C'est toujours le plan de l'ancien municipe espagnol, avec ses rues en damier, ses maisons sans étages, couronnées du sempiternel balustre à l'italienne, avec la même place carrée, et, tout autour : l'église, le Cabildo ou la maison du gouvernement, le palais de Justice, puis un hôtel ou deux, une statue de général. Les noms des rues se retrouvent également partout : Rivadavia, Independencia, 25 de Mayo, Belgrano, San Martin, etc., etc. Seules, la position des montagnes et leur élévation diffèrent un peu. A Jujuy, les rues sont pavées de cailloux roulés ; à Salta et à Tucuman, les voies principales ont le pavage en bois.

Pour l'avenir, des promenades, des avenues, des squares sont ménagés sur des espaces à défricher et à assainir.

Comme à Jujuy, comme à Tucuman, la place plantée d'arbres, avec un kiosque au milieu, est entourée de bancs et d'allées, les unes bien fréquentées, c'est-à-dire par les bourgeois, les autres réservées aux gens du peuple. Une différence, cependant, et qui m'est restée inexpliquée : les filles se promènent d'un côté, les garçons de l'autre. Alors, où se font les mariages? Mêmes chapeaux à la mode, mêmes toilettes dernier cri. On dépense facilement, dans cette ville de 17,000 habitants, 450 francs et plus pour une toilette courante, et l'on voit très bien des robes de 1,500 francs au bal du 25 février, chez le gouverneur.

La population dirigeante est d'origine espagnole. Salta se vante de garder des traditions coloniales d'élégance et de distinction. Ses habitants prétendent

que Tucuman est fait surtout d'alluvions plus récentes et de parvenus d'hier. Ceci expliquerait, d'ailleurs, sans chercher plus loin, l'activité prospère de Tucuman et l'espèce de sommeil où s'est jusqu'à présent complu la vieille province subtropicale.

Le fond de la population se compose d'un mélange d'Espagnols et d'Indiens Calchaquis, placés jadis sous la domination des Incas de Cuzco. Ces métis ont les yeux très noirs et très doux, une mince moustache à la japonaise, les pommettes saillantes. Mais de nombreux croisements altèrent ce type, et la visite de la prison nous révéla des physionomies de brutes effrayantes.

Un peu du pittoresque ancien demeure. Les petites filles du peuple, à la peau brune et dorée, qu'elles rendent plus brune encore en la poudrant, jolies avec leurs grands yeux noirs, portent sur leurs cheveux un voile noir — le manto — serré autour de l'ovale de leur figure, et tombant en plis savants sur leur buste frêle, à la manière des draperies tanagréennes.

Les jours de procession — et il y en a beaucoup dans ce pays religieux — leur foule serrée multiplie leur beauté pareille. On dirait de jeunes nonnains qui se seraient hasardées hors de leur couvent après s'être maquillées selon la mode profane. Ces processions n'ont rien de la solennité de celles que nous sommes habitués de voir, ni le pas mesuré, ni l'air recueilli des fidèles, ni la lenteur sacerdotale du cortège. Des gamins courent deux cents mètres par-devant le clergé, tenant un long tuyau de fer-blanc où brûle de l'alcool. Des pétards éclatent sur le passage des saints ou de la Vierge portés sur des bran-

cards; comme un esquif sur des vagues en tourmente, on les voit houler au milieu des rangs désordonnés; le curé lui-même, habillé de ses ornements, marche vite, pressé d'en finir, car il fait très chaud.



Le gouverneur de la province invita toute notre caravane à déjeuner dans un restaurant campagnard situé un peu en dehors de la ville, près du futur parc de la capitale. Au milieu d'une vaste étendue marécageuse, aujourd'hui assainie par des plantations d'eucalyptus, on a tracé des avenues et des squares; là aussi se trouve le Jardin zoologique. Nous allâmes le visiter pendant qu'on dressait le couvert. Ce n'est pas qu'il soit bien riche, puisqu'on n'y voit que trois condors sinistres dans une grande cage, deux pumas au fond d'une niche entourée de grillages, un alpaca et deux guanacos. Ces guanacos sont bien les êtres les plus insolents de la création. Dès qu'on approche du grillage qui les enferme, ils arrivent vers vous, l'air hautain, en mâchonnant, et vous crachent à la figure avec une adresse stupéfiante. Est-ce un sport? Est-ce un besoin inexpliqué de leur nature? Est-ce du mépris? En tout cas, on n'a qu'à se reculer au plus vite.

On nous servit au déjeuner une salade russe, un cochon de lait, le puchero national, c'est-à-dire la poule au pot et le bœuf bouilli, un poisson frit, des « empañadas », et comme « asado » un chevreau que l'on embroche et que l'on cuit en plein air, devant un grand feu de bois. L'usage traditionnel exige que cet

asado soit présenté en entier, sur sa broche, et que chacun découpe le morceau qu'il mangera. Notre hôte voulait nous épargner cette peine, mais on n'a pas tous les jours le plaisir de manger comme les ancêtres, et je tranchai d'un coutelas énergique la chair tendre et juteuse.

La banda de musica nous joua pendant le repas des airs de danses : tangos, habañeras, chilenas, pericons.

Il arrive quelquefois en voyage qu'on éprouve à l'improviste des impressions d'une grande vivacité. On se promet de les préciser, certain d'avance, tant l'émotion fut grande, de les retrouver à sa volonté. Puis, plus tard, quand on désire les fixer, on se trouve avec étonnement devant le vague et la vapeur d'un rêve. Aujourd'hui, au contraire, me voici devant un souvenir qui s'impose à moi comme la réalité de l'heure. Pendant le déjeuner, la fanfare, composée de métis coiffés du casque noir des vigilants, jouait toutes sortes d'air dont un tango. Les cuivres et les clarinettes ne paraissaient pas se soucier beaucoup de nuances ni de justesse. Mais l'air du tango, langoureux et lascif, avec ses arrêts brusques, ses réticences furtives, ses caresses endormeuses, fit se lever soudain, de la salle où nous mangions et d'où se voyait, sur le ciel radieux, le feuillage luisant des orangers couverts de fruits et des palmes, un couple espagnol qui se tenait étroitement accolé, se dandinant à peine, paraissant — chic suprême ! — ne pas bouger de place[1] et j'entendis l'homme, fixant son œil vainqueur

1. Un bon danseur de tango doit mettre une demi-heure à faire le tour d'une salle de dix mètres de long.

allumé de fatuité sur elle, le regard baissé, comme endormie ou pâmée, dire : « Ne réveillez pas cette enfant que j'emmène dormir... »

J'aurais écouté ce tango sans me lasser jusqu'au soir, et je participais avec une joie jeune et profonde à la langueur voluptueuse du couple que je voyais danser. J'eus, à cette minute-là, la révélation d'un peu de l'âme espagnole, puérile, ardente et sensuelle.

SALTA

(SUITE)

SON AVENIR

Nombreuses et fertiles vallées. — Variété de la conformation physique et du climat. — Une région favorisée. — Les terres à canne à sucre. — Eaux abondantes. — État actuel des cultures. — L'élevage. — Essais heureux de culture des légumes et des fruits. — Pourquoi la province resta jusqu'ici stationnaire. — Son isolement. — Ce que les chemins de fer vont lui apporter. — Nouveaux horizons. — Salta, marché du Chili, du Pérou et du Chaco. — Mollesse des Salteños. — Quelques opinions d'un grand propriétaire de Salta.

L'aimable et courtois gouverneur de Salta décida de nous accompagner dans toutes nos excursions sur son territoire. Cela me permit de me renseigner copieusement et de vérifier les données déjà recueillies.

Salta, à peine exploitée encore, deviendra assurément l'une des plus riches provinces[1] du nord-ouest

1. La province entière mesure 161,099 kilomètres carrés et compte 134,000 habitants. La ville de Salta compte 17,000 habitants.

Le budget provincial se monte à 2,500,000 francs ; celui de la ville capitale à 500,000 francs.

Le gouverneur touche 2,200 francs par mois, les ministres 1,200 francs, l'intendant municipal 1,000 francs.

La province dispose encore d'immenses étendues de terres fores-

de l'Argentine. Les ramifications des Andes qui couvrent son territoire abritent de nombreuses et fertiles vallées; trois grands fleuves, qui jusqu'ici, malheureusement, ne sont pas navigables, la traversent. Les pluies et l'abondance des eaux permettraient, en maintes régions, une irrigation facile. L'ardeur du climat y est presque partout tempérée par l'altitude.

Les plantes tropicales peuvent prospérer jusqu'à 1,000 mètres. Au delà, les céréales, les arbres fruitiers, les cultures européennes réussissent parfaitement. Grâce à la variété de sa conformation physique, Salta peut donc cultiver à la fois les céréales et les fourrages, les arbres fruitiers et les légumes, aussi bien que la canne à sucre et le tabac.

Certaines régions sont particulièrement favorisées.

La partie limitée par la ville d'Oran et le fleuve Vermejo au nord, par le fleuve San Francisco à l'est, le San Pedro au sud et l'Iruya à l'ouest, réunit, entre autres, de façon idéale, toutes les conditions nécessaires à la culture de la canne à sucre et de tous les fruits. Au delà de ces limites, les conditions de culture sont moins favorables, le terrain plus plat n'ayant pas une pente suffisante pour l'arrosage.

La grande richesse de cette zone est due à la qualité du sol où la couche de terre végétale descend parfois

tières inexplorées, des millions d'hectares à concéder. C'est une richesse. Car on peut tirer 800 francs par hectare de bois à abattre.

Les impôts immobiliers sont de 6 francs pour 1,000 francs de la valeur totale des propriétés. Une taxe de 3 fr. 30 est perçue par tête de bétail vendu. Ce sont, avec les patentes, les principales ressources du budget.

à dix mètres et plus de profondeur; au climat tropical, puisque le tropique du Capricorne traverse la région d'Oran, à la faiblesse d'altitude qui garantit ces terres de la gelée, à l'inclinaison du terrain qui descend en pente douce jusqu'à la plaine du Chaco et à la Rivière Vermeille, permettant ainsi une irrigation facile grâce à l'abondance des cours d'eau.

Il y a là, dans cette bonne partie d'Oran, 500 lieues de terres magnifiques admirablement propres à la culture de la canne à sucre et, par conséquent, assurées d'une plus-value énorme. Car, ainsi qu'on l'a vu à propos de Tucuman, la région actuelle de la canne n'est pas extrêmement étendue. Ces terres, si belles et si fécondes, sont aujourd'hui couvertes de forêts qu'il faut d'abord défricher, et qui exigeront ensuite une irrigation rationnelle, puisque la canne est d'une culture d'automne et d'hiver, saisons généralement sans pluie. Mais j'ai déjà dit que le produit du bois abattu paye à peu près les frais du défrichement. Pour l'arrosage des terres, les rivières ne manquent pas. La seule captation des eaux de la Quebrada de Toros assurera l'arrosage de 60,000 hectares.



Jusqu'à présent, cependant, toutes ces richesses demeurent à peu près inexploitées.

On cultive un peu de blé, du maïs, même du café; la province produit à elle seule le tiers du tabac cultivé dans l'Argentine. Depuis quelques années, on commence à tirer parti de ses riches forêts, les plus nobles du pays avec celles de Misiones, et l'on me

signale des usines où l'on travaille 32 classes de bois, cèdres, chênes d'Oran, lapachos, etc.

Les magnifiques pâturages des vallées nourrissent un million de bêtes à cornes, de moutons réputés, de chevaux qui vont l'hiver dans les bois et l'été dans la montagne. Les cuirs de Salta sont d'une qualité proverbiale, épais et pesants, et fameux par leur préparation[1].

D'un autre côté, la culture des primeurs, à peine commencée, a un grand avenir, non seulement pour la consommation du reste de l'Argentine, mais pour l'exportation en Europe. Que l'on songe à l'ordre des saisons. L'été commence en décembre et l'hiver est inconnu. On peut donc, toute l'année, produire les fruits tropicaux et les légumes d'été. Sans bruit et avec une centaine d'hectares de terres achetées pour rien, quelques familles italiennes industrieuses et courageuses sont en train de s'enrichir avec la culture des légumes et des fruits; les tomates de Campo-Santo vont jusqu'à Buenos-Aires. Chez un riche estanciero, à côté des champs de cannes, on vient de planter 5,000 bananiers pour l'exportation des bananes. Dans le reste de la province, mais surtout dans la vallée de Lerma, il se fait une production intensive de maïs, de luzerne, de fruits. On a tenté dernièrement des plantations de caoutchouc qui ont réussi, et la culture du coton est possible.

Pour bien comprendre l'avenir indiscutable réservé à cette province, il faut regarder une carte de l'Argentine et se rendre compte qu'elle touche, d'un côté,

1. On tanne ici avec l'écorce d'une espèce d'acacia appelé cébil, qui le dispute au quebracho pour la teneur en tanin.

à la Bolivie et qu'elle voisine, de l'autre, avec le Pérou et le Chili, pays qui s'alimentent de bestiaux en Argentine.

Oran, par exemple, deviendra avant peu d'années le plus grand marché de bestiaux du nord de la République, pour les pays limitrophes. Actuellement, le bouvillon créole de deux ans et demi, qui vaut 60 francs dans la province de Buenos-Aires, se vend le double ici pour l'exportation.



Comment se fait-il donc qu'une région si riche soit restée, jusqu'à présent, si dédaignée des spéculateurs et des entrepreneurs de culture?

Cela s'explique par l'isolement dont Salta vient à peine de sortir. Jusqu'à la construction du chemin de fer, cette province demeurait séparée économiquement des autres régions par ses grands fleuves torrentiels qui l'isolaient pendant six mois de l'année. Elle dépendait donc commercialement de la Bolivie qui lui achetait ses produits agricoles. Mais quelles difficultés de transport, à travers les montagnes dépourvues de sentiers et les torrents sans ponts, parfois larges d'un kilomètre!

Le chemin de fer de Jujuy, inauguré il y a trois ans, a ouvert de nouveaux horizons aux Salteños. On peut à présent transporter à Buenos-Aires et dans les provinces du Sud, des produits assez avantageux pour supporter le fret encore considérable. Mais de grands ouvrages en préparation ou en projet décideront de l'essor définitif de ces régions. C'est d'abord le chemin de fer que nous avons suivi de bout en

bout de Périco, province de Jujuy, à Embarcacion, qui vient d'être terminé, et mettra le Nord en communication avec le fleuve Paraguay par la longue ligne en construction, qui, d'Embarcacion ira rejoindre Formosa. C'est ensuite le chemin de fer qui, de Métan, atteindra Resistencia sur le Parana, après avoir traversé le Chaco dans sa plus grande largeur. Un simple coup d'œil sur la carte permet de s'intéresser à cet exposé géographique un peu aride mais nécessaire.

Il y a enfin le chemin de fer en projet qui relierait Rosario de Lerma, situé un peu au sud de Salta, à Antofagasta, port de la côte du Chili. Le Nord de l'Argentine serait ainsi mis en communication, d'un côté, avec le système des grands fleuves navigables, — il est question également de canaliser le Vermejo — ce qui supprimerait pour le commerce le fret élevé d'un millier de kilomètres de chemin de fer; de l'autre avec la côte du Pacifique, au centre d'une région chilienne qui ne produit que des minéraux et des nitrates. Salta deviendrait du coup le grand marché du Chili, du Pérou et du Chaco. Le chemin de fer de Formosa sera terminé dans cinq ou six ans. Celui d'Antofagasta n'a pas encore trouvé ses capitalistes. La concession en fut donnée par le gouvernement fédéral, puisqu'il s'agit ici d'une ligne internationale. Elle aura environ 750 kilomètres et coûtera assez cher, car elle doit traverser les Andes. Les premiers calculs, établis sur une base de 250,000 francs le kilomètre, exigeaient près de 200 millions de francs. Et le concessionnaire, un Chilien, n'a pas trouvé en Angleterre, me dit-on, les capitaux suffisants pour réaliser ce gros projet. Il les cherche encore.

J'ai entendu soutenir par des hommes compétents et désintéressés que le chemin de fer projeté entre Salta et le Chili pourrait se faire par une voie beaucoup plus commode. Le projet des Salteños, qui le fait passer par la Quebrada de Toros, exige la crémaillère sur une très grande partie du parcours. Or il serait beaucoup plus facile et bien moins coûteux de construire un embranchement à partir de Tres Cruces, sur la ligne de l'État, qui emprunterait la vallée de Humahuaca. Mais voilà, il faudrait pour cela passer par Jujuy et l'on sait que Salta et Jujuy sont en proie aux plus terribles rivalités. Salta ne veut rien devoir à Jujuy et préfère les détours et une voie très coûteuse.



Les Salteños pensent-ils à cet avenir ? Je veux dire : font-ils tout ce qu'ils peuvent pour le hâter? On m'assure que non, que dans ce climat si doux, l'activité des hommes est purement verbale, et que la politique l'absorbe tout entière. Et puis, on vit de peu sous un ciel si clément, et la terre est si bonne mère que l'avidité y est presque inconnue.

Ce seront donc des « Portenos », c'est-à-dire des gens de Buenos-Aires, ou peut-être des étrangers, qui en profiteront. Déjà, les plus belles terres leur appartiennent, ce sont eux qui poussent à l'achèvement des chemins de fer. Les Tucumanos eux-mêmes, qui se rendent compte de la supériorité du climat de Salta pour l'industrie sucrière, se mettent aussi à acheter des terres dans Salta, et ne tarderont pas à y installer des usines. Ils ont compris qu'en développant l'in-

dustrie sucrière dans plusieurs provinces ils renforçaient le parti protectionniste au Congrès fédéral.

Or, un jour ou l'autre, les protectionnistes auront à se défendre.

Un des gros propriétaires de la province de Salta, qui, sur les 45,000 hectares de forêts qu'il possède, n'en exploite actuellement que 200 à peine, m'exprimait sa foi en l'avenir de cette région, jusqu'ici trop méconnue, et sur l'Argentine en général :

— L'Argentine, me disait M. F... B..., ressemble à une grande maison n'ayant qu'une porte d'entrée : Buenos-Aires. Sa façade est petite et sa profondeur énorme, mais elle n'a point d'issue, comme les vieilles demeures espagnoles, si mal comprises pour les exigences de la vie moderne. Il faudrait lui ménager une porte de sortie par le chemin de fer du Pacifique. Le chemin de fer transandin, s'il est utile aux bonnes relations entre le Chili et la République Argentine, et s'il est plus commode aux voyageurs que l'ascension de la Cumbre, n'a qu'une bien mince valeur économique. La province de Mendoza ne produit rien dont le Chili ait besoin, puisque les vins chiliens sont supérieurs à ceux de Mendoza, et que, jusqu'à présent, l'élevage y est sans importance. Il ne faut donc pas compter le transandin comme un débouché économique. *Et il en faut absolument un si l'on veut mettre en valeur le Nord de la République*.

« Oui, continua M. F... B..., nous ignorons trop les ressources de notre jeune pays. Nous avons besoin de laboratoires d'expérimentation où les agriculteurs pourraient aller se renseigner. Frappez actuellement à la porte des ministères et de tous les bureaux officiels, à la recherche de renseignements précis.

On ne vous dira que des choses vagues et incertaines sur des régions un peu éloignées comme celles d'Oran, de Misiones, du Nahuel Huapi. On dépense 9 millions pour l'armée, on commande 200 millions de navires de guerre, et notre pays essentiellement agricole, manque de laboratoires d'analyses et de cadastres économiques.

SALTA

(SUITE)

LA VALLÉE DE LERMA — TALA PAMPA

Une vallée comparable à celle du San Francisco. — Toutes les cultures y sont possibles. — Comment les « domadores » dressent les chevaux sauvages. — Une visite à l'estancia La Finca. — De vrais gauchos. — Cavaliers indéracinables. — Les jeux de la guitare et des « improvisations ». — Quelques danses créoles : la cueca, le gato. — Une séance de « lasso ». — Gauchos et cow-boys.

J'avais eu le plaisir de rencontrer à Salta quelques compatriotes aimables et sympathiques, sans pose et sans prétention, qui vinrent saluer l'envoyé du *Figaro* et l'inviter très gentiment à dîner pour un soir. Le repas fut cordial, on parla un peu de la France et beaucoup de l'Argentine. Il y avait là un entrepreneur de travaux, un tanneur, un comptable, un professeur de français et un ingénieur. Je pris intérêt à causer avec eux de leurs affaires et de leurs observations. L'un d'eux, M. Clément, est ingénieur municipal. Je connais peu d'Argentins plus patriotes

que ce Salteño adoptif; son enthousiasme pour l'avenir de Salta est sans limite. En attendant, il profite du présent. Le voilà déjà propriétaire de quelques milliers d'hectares de bonnes terres qui ne peuvent que se valoriser. Je recueille de sa bouche ce cri que j'ai noté chaque fois que le hasard m'a mis devant des compatriotes :

— Quel dommage que les capitaux français soient si timides ! Il y a de l'or à gagner ici.

C'est vrai. Et non seulement à Salta, mais en bien d'autres endroits de la République.

Ils s'écrient volontiers : « Ah ! si j'avais eu de l'argent, il y a trente ans, il y a vingt ans, il y a dix ans !... »

— Si vous aviez eu de l'argent, leur répondis-je, vous ne seriez pas venus ici.

Et je le pense comme je le dis.

Je ne crois pas, d'ailleurs, à leur regret. Car aujourd'hui, ceux d'entre eux qui possèdent quelques centaines de mille francs ne les risquent pas davantage. Ce n'est pas dans leur nature.

M. Clément, homme actif et charmant, nous accompagne dans notre excursion à la vallée de Lerma, organisée par le gouverneur de la province.

La vallée de Lerma ! L'heureuse terre sous ce ciel bleu ! Quand le trésor des eaux actuellement dilapidé sera réparti avec méthode et équité, il n'y aura pas dans le Nord de l'Argentine de grenier comparable à celui-ci, sauf la vallée du San Francisco. Cependant, les terrains se vendent encore dix piastres l'hectare. Le tabac, le maïs poussent sans arrosage. On fait deux récoltes par an : après le blé, le maïs. Mais il y a peu de blé jusqu'à présent, et la farine arrive de

Santa-Fé. La luzerne abonde. Elle dure dix ans. Le bétail n'a de valeur qu'exporté, car sur les lieux, la viande se vend en moyenne 35 centimes le kilo.

Salta est jalousée. On accuse son climat d'être trop chaud, l'été, pour les Européens, et de donner la fièvre. Je sais pourtant que les Italiens s'y fixent et prospèrent. Alors que plus au sud, dans Santa-Fé, ils s'en vont la récolte faite, ici, ils demeurent et font fortune. La plupart des ouvriers italiens arrivés sans le sou possèdent aujourd'hui des propriétés importantes; les autres jouissent d'une aisance enviable. Ils sont économes et vivent chichement.

On me cite des exemples. Un maçon piémontais arrive, travaille aussitôt pour 6 piastres par jour, — soit 12 ou 13 francs, — met 1,500 francs de côté au bout de la première année, autant l'année suivante, travaille à son compte, achète de la terre à 16 sous le mètre, se bâtit trois petites maisons, en habite une, loue les deux autres. Les terrains qu'il paya il y a trois ans 16 sous, valent déjà 4 fr. 40. Il a deux ouvriers. Le voilà sur le chemin de la fortune. Ses ouvriers le quitteront dans trois ans et feront comme lui.

Ceci se passe exactement de la même façon sur tous les points de la République où se fixent des Italiens ou des Basques.



En quittant Salta pour parcourir le tronçon de ligne qui aboutit sur les cartes à Tala Pampa, et qui traverse dans toute sa longueur la vallée de Lerma, celle-ci est assez étroite. Mais vers Puerto-Diaz, elle s'élargit.

Nous sommes en hiver, et depuis six mois il n'a pas plu; aussi le paysage n'est-il pas très verdoyant. Bientôt il va pleuvoir. L'herbe poussera en quelques jours, on amènera les bœufs au pâturage. Si cette terre était irriguée, elle décuplerait de valeur, car elle est d'une qualité remarquable et le climat permet presque toutes les cultures, depuis le tabac jusqu'à la luzerne.

M. Clément nous étalait la richesse de la province et même nous la montrait du doigt en nous faisant admirer la profondeur de la couche d'humus qu'on aperçoit dans la tranchée de la voie.

— Regardez, ce n'est pas préparé pour votre visite.

« Et savez-vous que le maïs donne 2,000 kilos à l'hectare? continuait-il.

M. Born, qui se trouve avec nous, et qui, comme je l'ai dit, est, avec M. Dreyfus, le plus gros exportateur de grains de la République, fait remarquer que ce serait une pauvre récolte dans le nord de la province de Buenos-Aires et dans le sud de Santa-Fé, où l'on a vu un hectare produire 6,000 kilos de maïs, exceptionnellement, c'est vrai. Mais la moyenne de la production n'est jamais inférieure à 3,000 ou 4,000 kilos à l'hectare.

Non. Salta fournira le sucre, le tabac, les fruits, les primeurs, des prés d'engraissement[1], mais ne doit pas espérer lutter pour les céréales avec les provinces de Buenos-Aires et de Santa-Fé.

Cette opinion de M. Born paraît une vérité définitive.

Le gouverneur, qui nous accompagne veut nous

1. On met en moyenne deux bêtes à cornes à l'hectare.

montrer, à ma prière, comment les « domadores » argentins dressent les chevaux. Il a prévenu de notre visite. Et quand nous descendons à la gare du petit village, des breaks nous attendent, même une sorte d'arc de triomphe s'élève au milieu du chemin pour fêter à la fois el Gobernador et el señor Ramallo, directeur des chemins de fer, dont on recherche la bienveillance, car on a besoin de hangars pour le dépôt de tabacs, car on a besoin de wagons, car on a besoin de tout.

Nous arrivons dans la poussière à La Finca, nom de l'estancia qui nous accueille.

C'est une vieille habitation sans étage entourée d'une galerie à piliers bleus, pavée d'un carrelage rouge, comme toutes les pièces de la demeure.

Rien de plus élémentaire que leur ameublement. La salle à manger possède un buffet de noyer et des chaises cannées; sur les murs, des chromos représentent des scènes de *Faust;* chambres simples à lits de fer, sans tapis; dans le bureau, une jolie femme turque sourit sur un calendrier. Sous la galerie qui court autour du patio intérieur où se dresse un citronnier, de la viande pendue est en train de sécher; à terre traînent des harnais et des selles aux ornements d'argent.

Des gauchos arrivent, immobiles comme des statues, sur leurs chevaux à longues queues trottant l'amble, sanglés à la taille par des ceintures où brillent des pièces de monnaie, leurs pieds dans des étriers de bois qui ont l'air de moitiés de gros sabots sculptés, la tête couverte de larges chapeaux gris, leur poncho sur l'épaule, le lasso lové accroché derrière leur selle, et la *rebenque* ou fouet court, pen-

dant à leur poignet droit. Ces gauchos, malgré leur foulard rose vif, ont grand air. Les traits de quelques-uns d'entre eux respirent la noblesse, la bravoure grave et même un peu mélancolique. La collaboration du sang indien et du sang espagnol a produit cet être d'une autre époque, évidemment incapable de vivre d'une autre vie que celle-ci, qu'il passe à chevaucher librement dans la solitude.

— Voilà nos vrais gauchos, me dit l'hôte de La Finca. On n'en trouve plus guère de pareils qu'en nos provinces du Nord.

On va dompter pour nous quelques poulains sauvages, c'est-à-dire qui, depuis leur naissance, vivent en liberté dans le *campo*, et que le mors ni la selle n'ont encore déshonorés. Les gauchos sont allés les prendre dans les prés au moyen du lasso et les ont amenés à l'estancia. Là, trois ou quatre peones attachent l'animal à un arbre par le cou et par les pattes de derrière, lui passent une couverture sur la tête pour l'aveugler et le seller à loisir. Quand il est prêt, le tambourin et les flûtes commencent leur tapage, le domador saisit le cheval par l'oreille et l'enfourche d'un bond léger. Une douzaine de peones à cheval encadrent le poulain pour l'empêcher de s'aller tuer contre un mur ou un arbre ou une barrière. L'animal paraît fou furieux. Il se précipite tête baissée en avant, fait dix pas de galop, s'arrête brusquement, danse, salue, met la tête entre les jambes, se dresse, rue, s'arcboute sur ses pattes de devant, creuse la terre, s'ébroue, secoue la crinière.

Le cavalier est indéracinable. Les jambes serrées, il frappe à tour de bras, de son fouet court, et laboure de ses larges éperons d'argent le flanc de la bête, qui

s'affole davantage. Les douze peones galopent autour du poulain, pour lui barrer la route, le remettre au milieu du chemin, et les chevaux font autour d'eux une poussière de champ de bataille.

Finalement, la victoire reste à l'homme; le cheval, mis au galop, part comme une flèche dans une course de trois cents mètres et revient au pas, docile, maté.

On m'assure que ces dresseurs de chevaux deviennent souvent poitrinaires. Tant d'efforts et de secousses les épuisent vite. Et au bout de quelques années, ils sont « claqués ».

Après plusieurs dressages du même genre, on nous donna à chanter. Les gauchos ne sont pas seulement des dompteurs de chevaux, ils savent aussi charmer le loisir des longs soirs par le jeu de la guitare et les improvisations.

Ces chants se ressemblent tous. Que les paroles en soient gaies ou tristes, les mélopées ont le même air mélancolique. Le compère qui fut chargé de nous égayer s'assit sur son banc contre le mur, avec un camarade qui l'accompagnera à la tierce et à la quinte. Ils se concertèrent à voix basse un instant pendant qu'ils grattaient leur guitare et commencèrent leurs improvisations. C'étaient des malins :

Si vous voulez savoir mon nom,
Je vais vous le dire :
C'est Juan Rosas qu'on m'appelle.
Je suis capable de montrer son chemin à un aveugle
Et de donner des conseils à un sourd.

Ces facéties faisaient naturellement rire les gens de l'estancia rassemblés autour des chanteurs. On

leur en demanda encore d'autres. Ils s'exécutèrent sans se faire prier :

Ici on mange beaucoup de viande
Et j'aime les jolies femmes habillées à la Pompadour.
On dit qu'on donne des coups de couteau,
Mais je n'en ai pas peur...
Où est-il celui qui veut m'en donner?
Il faudrait qu'il puisse...

Les « improvisateurs » font durer cinq ou dix minutes leurs chansons qu'ils entremêlent et qu'ils entrecoupent de nombreux accords de guitare et de silences. J'ai noté textuellement leurs paroles qui, comme on le voit, n'ont pas grande signification. Ou bien ce sont des plaisanteries probablement très anciennes et que le finaud répétait en les prenant à son compte, ou bien des incohérences mélangées à de vagues souvenirs de romances.

Il finit par une bienvenue au gouverneur et à M. Ramallo, directeur du chemin de fer, ces deux personnages, à qui la fête était offerte. La guitare accompagna une demande de hangar plus grand pour le dépôt de tabacs.

Puis on dansa. Le chanteur qui, décidément, était le loustic du village, fit vis-à-vis à une métisse à la figure grave et jolie, aux yeux noirs, à la peau brune. Elle portait une robe de calicot bleu semé de pois blancs et un corsage prune; ses cheveux noués en torsade pendaient entre ses épaules. Le gaucho faisait sonner les larges étoiles d'argent de ses éperons et les épaisses semelles de ses bottes à plis. Un accordéon jouait des airs de danse : une *cueca*, d'abord, au rythme lent et doux; la danseuse ne fait presque pas de mouvements; la tête inclinée de côté ou les

yeux fixés vers la terre, elle tricotait de ses pieds agiles et agitait à peine, mais avec grâce, un mouchoir de la main gauche, tandis que de la droite elle relevait un peu les plis de sa robe.

La deuxième danse fut le *gato*. L'homme tourne à pas rapides autour de la femme qui résiste à sa séduction ; il danse une sorte de gigue contournée et violente.

Enfin, une séance de lasso eut lieu dans le corral de l'estancia. Les gauchos ne sont pas tout à fait aussi adroits que les cow-boys du Texas. Il y eut à Buenos-Aires, si je ne me trompe, un concours entre les uns et les autres, et les gauchos n'eurent pas la supériorité. Cependant leur adresse est remarquable. Les chevaux et les bœufs sont arrêtés net, dans leur galop, par les cornes ou par la tête ou par les pattes de derrière; le lasso lancé d'un large mouvement circulaire manque rarement son but. Ce lasso est fait de quatre bandes de cuir solidement tressées; on le voit toujours accroché à la selle du gaucho.

Dans les provinces boisées, les animaux vont paître l'hiver dans les forêts. Le rodeo, c'est-à-dire le rassemblement des bêtes, est plus difficile à faire que dans la pampa toute nue. Le jeu du lasso à travers les branches et les arbustes exige une habileté spéciale. Les épines blessent les chevaux et les hommes, quelquefois terriblement. Aussi portent-ils, de chaque côté de la selle, des « guardas », sortes de grandes ailes de cuir épais égratignées, balafrées, couturées de mille griffes, qui protègent les jambes du cavalier et lui permettent de passer au travers des ronces.

Nous reprîmes le chemin de Salta pour de là redescendre vers le Sud.

A TRAVERS LES FORÊTS DU CHACO AUSTRAL

Saint-Jacques de la Lagune. — Forêts et lagunes. — Le désert salin. — Caractère des forêts du Chaco. — Point de grands arbres. — Diversité des essences. — Richesse en quebracho. — Aridité du paysage. — Un cimetière de bûcherons. — Le Chaco. — Ses richesses. — Son avenir. — A Quimili. — Une exploitation forestière. — La sécheresse est l'ennemie redoutable. — Onze mois sans pluie. — Absence d'eau douce. — Le percement des puits. — Toujours de l'eau salée. — Un réservoir de 400,000 litres. — Les « represas » artificielles. — Trains d'eau assaillis. — Les wagons-marchés. — La vie des bûcherons. — La passion du jeu de *taba*. — La scierie. — 300,000 traverses de chemin de fer par an. — Salaires ouvriers. — Vers Santa-Fé.

Après Tucuman et Salta et leurs riches vallées, nous allions retraverser cette plaine désolée dont la stérilité nous avait tant frappés à l'aller, afin de visiter, au nord de Santiago del Estero, les exploitations de forêts, principales richesses de la province.

Saint-Jacques de la Lagune!

Que cette province mérite bien ce joli nom mélancolique! Sur cette terre plate et argileuse, en grande

partie couverte de bois et de forêts, où les fleuves, faute de pente, errent et changent de lit au gré des crues, les eaux stagnent après les inondations, formant de nombreuses lagunes ou « esteros », évaporées au bout de quelques mois.

Il fait une chaleur accablante et sèche, les poumons demandent un peu d'air frais, les pores de la peau sont obstrués par la fine poussière qui pénètre partout. On rêve d'une Normandie verdoyante et tempérée, d'une Suisse aux torrents clairs, de baignades salubres dans des eaux transparentes.

Faute d'eau, la terre poudreuse, couleur de mastic, reste pauvre. Aux bords du rio Dulce et du Juramento, nous verrons des champs magnifiques que fertilisent les torrents quand ils débordent. On y cultive la canne à sucre, le maïs, le manioc. Le blé y pousse également, et, sur les terres irriguées, les pêchers, les grenadiers, les figuiers prospèrent comme dans les autres provinces. Mais sitôt franchie cette région, le désert argileux et salin réapparaît, avec sa maigre végétation de mimosées, d'arbres épineux, de buissons nains sur un sol sans herbes, couvert par endroits de sels alcalescents. De rares animaux, des chèvres surtout, broutent on ne sait quoi. Çà et là, une charogne achève de se décomposer. Quelques cabanes de boue s'encadrent de nopals aux larges raquettes piquantes, dont les verrues violacées sont des figues succulentes. Au loin, les cactus-cierge semblent une armée de pieux fichés sur la terre effritée. De près, on dirait des cornichons gigantesques, armés de petits dards.

Notre train croise des convois d'arbres. Ils se dirigent vers Tucuman pour y chauffer les usines et

viennent de la région voisine, celle des forêts, que nous atteindrons bientôt.

Nous y voici. Trop rares et trop parcimonieuses, les pluies qui tombent ici ne peuvent entretenir une végétation bien luxuriante. Les arbres, de taille moyenne, s'épanouissent en bouquets, à quelques mètres du sol. Mais, dans leur lutte contre l'inclémence du climat, ils acquièrent sur cette terre toujours altérée une extrême dureté. Très clairsemée, la forêt a plutôt l'apparence d'un verger sans fin ou d'un taillis interminable dépourvu de sous-bois et d'herbages. Les talas, les gayacs, les ñandubays, les chañars et les algarrobos ne sont guère plus gros que nos pommiers.

Une très fine mousse qui pend de leurs branches comme des lambeaux de mousseline verte conserve aux arbres leur humidité. Les animaux perdus dans ces taillis en sont très friands. Avec les feuilles et les gousses d'algarrobos, elle suffit à les nourrir.

Parfois, par les fenêtres ouvertes de notre wagon pénètrent de délicieux effluves, des senteurs poivrées de mimosas, cueillies par le vent aux bosquets d'espinillos dont les fleurs sont des freluches duvetées et jaunes. Par endroits, des cahutes faites de troncs bruts, aux interstices remplis de boue, au toit de terre où végètent quelques herbes grillées, abritent des bûcherons; des fours à charbon élèvent leur haut tumulus au milieu des clairières, ou bien des bois de cocotiers dessinent dans le ciel bleu leurs chevelures de sabres courbes. Beaucoup ont le fût calciné, la flamme l'a léché, grimpant jusqu'aux bouquets qui s'infléchissent, noirs et desséchés.

Quand s'ouvrent de grandes clairières, on croit

apercevoir à l'horizon des moissons dorées, mais les mauvaises herbes qui bordent la voie, jaunes et rousses comme les plus lointaines, dissipent bientôt cette illusion. Quelque milan plane dans l'azur et fond brusquement sur la terre. Puis les bois recommencent. Paysage triste et morne, sans grand caractère ni beauté, mais dont l'aridité et l'immensité finissent par impressionner gravement. Dans cette même forêt à peine interrompue, où la voie ferrée se poursuit, sans une courbe, nous roulons depuis des heures, fuyant dans une perspective d'arbres vers un horizon toujours boisé.

Au coucher du soleil, la forêt austère et silencieuse, où toute trace de vie animale semble se cacher, s'anime tout à coup. Ah! le joli crépuscule gorge de pigeon, sur lequel se détachent les fines ramures des arbres et les grands cierges éteints des cactus. Une heure passe à suivre les jeux de la lumière défaillante dans la forêt qui s'assombrit. Aucun village, pas même la chandelle allumée d'un rancho, pas un hennissement de cheval ou le meuglement d'une vache. Mais, ô surprise! Au milieu d'une vaste clairière, des planches enclosent un étroit espace où se dressent quelques croix de bois brut, au pied desquelles des bougies brûlent... C'est un cimetière de bûcherons. Le conducteur du train nous explique qu'à certains jours la tradition veut qu'on éclaire ainsi les tombes des trépassés.



Dès son lever, le lendemain, le soleil brille dans ciel sans nuage, d'un bleu profond et lumineux,

et pare toute cette sécheresse d'une lumière dorée qui fait tout oublier, la terre gercée, le vent et la poussière!

D'Anatuya, nous nous dirigeons vers Tintina, point extrême du seul embranchement qui avance de ce côté vers le Chaco.

Le Chaco! Nous voilà donc dans ce désert que mes souvenirs géographiques, mêlés à mes imaginations, me faisaient apparaître presque absolument nu ou couvert à peine de maigres arbrisseaux, dans ce dernier refuge des tribus indiennes réfractaires à toute civilisation, que se partagèrent les farouches Tobas, les Mocovis nomades, et ces Matacos et ces Chiriguanos, dont nous vîmes les types pittoresques aux sucreries de Ledesma. Un jour prochain, cette plaine immense et aride, qui, sans ondulation, sans une seule colline, s'étend des rives du Juramento à celles du Pilcomayo, des fleuves Parana et Paraguay au versant oriental des Andes, sera traversée de chemins de fer. Déjà le gouvernement fédéral entreprend la construction de deux voies, de Corrientes à Métan, de Formosa à Embarcacion, que des embranchements réuniront à la ligne que nous suivons en ce moment. Ainsi s'achèvera la conquête pacifique de ces vastes régions où il y a quelques années les civilisés osaient à peine s'aventurer.

Les colons y trouveront en bordure des fleuves des terres opulentes, où toute la végétation tropicale pourra se développer, depuis la canne à sucre jusqu'au coton. Ces cultures, avec les couches pétrolifères récemment découvertes dans la région du Vermejo, seront les trois grandes sources de richesse du Chaco.



En attendant, nous sommes ici dans l'une des parties les plus arides et les plus privées d'eau, ce qui n'a pas empêché des sociétés industrielles de s'y installer.

Notre train s'arrête à Quimili, en pleine forêt, où nous allons visiter l'une des scieries de la Société des *Quebrachales Chaquenos*, fondée il y a quelques années au capital de 4 millions de piastres (9 millions de francs). Elle possède 400,000 hectares de forêts vierges[1] et occupe 1,000 bûcherons et 600 familles de peones.

En l'absence de son mari, la femme du directeur de l'exploitation nous reçoit avec une extrême bonne grâce, dans une maisonnette de briques et de bois, propre et confortable, et nous offre une tasse de chocolat. Qu'on imagine la vie d'un administrateur et de sa famille dans cette forêt sans issue, à dix heures de chemin de fer d'une succursale, entourés seulement de peones.

Nous causons avec elle et avec le directeur d'une exploitation voisine, ancien ouvrier, Suisse d'origine, intelligent et actif.

Certaines années, onze mois s'écoulent sans qu'une seule goutte d'eau ne tombe. Quand il pleut, c'est en janvier et février. Il ne fait vraiment froid qu'en juin et juillet. Alors le thermomètre descend jusqu'à —10°. L'été, il atteint parfois 48°. En toute saison, les écarts

1. Il y a encore, autour de Tintina, 2 millions d'hectares de forêts de quebrachos à exploiter.

de température entre les jours et les nuits sont très grands et les nuits toujours fraîches.

L'ennemie redoutable est donc la sécheresse. Point de rivière, des pluies rares, point d'oasis ni de couches d'eau douce souterraines. A 38 mètres, on trouve de l'eau, mais salée. On creusa des puits à 90 mètres, puis à 150 mètres : rien que de l'eau salée encore. L'usine entreprit alors une perforation de 450 mètres. Après trois ans de travail on n'avait pas atteint une couche d'eau potable. Le rapport d'un géologue allemand qui, récemment, étudia cette région, affirme que l'eau douce est ici à une profondeur de 1,000 mètres. Et la Compagnie du Central Nord vient de passer un contrat avec une société de forages pour entreprendre ce long travail. Il ne coûtera pas moins de 220 francs par mètre. On espèr trouver l'eau douce à 1,000 mètres. Le puits reviendr donc à 220,000 francs.

Ne pouvant trouver l'eau sous terre, on la récolte, quand il pleut, dans des citernes pour le personnel de l'usine, dans un vaste bassin australien d'une contenance de 400,000 litres pour les besoins de l'exploitation. On nous le montre, tout près de là. Une eau saumâtre et comme rouillée y dort au soleil, que les peones boivent cependant sans la filtrer. Des estancieros installés dans le Chaco procèdent de la même façon. Ils creusent en terre de vastes cuvettes, des *represas*, longues et larges de 100 mètres sur 4 mètres de profondeur. Cela leur assure, quand il pleut, une réserve de 400,000 hectolitres.

A Tintina, dans de semblables excavations, bêtes et gens se baignent. L'administrateur me l'assure. Après, pour leurs besoins, ils boivent cette même

eau. On ne remarque pas que les gens qui s'en abreuvent contractent jamais de maladies.

Près d'Anatuya, où nous passâmes ce matin, on a creusé un canal d'une lieue de long et large de trois mètres qui amène au village l'eau du fleuve Salado, et la conduit à huit cents mètres de là, jusqu'à une exploitation de la Compagnie. Ce fossé, que nous vîmes souillé de détritus, papiers, bois, pailles, boîtes de conserves, s'emplit quand le Salado est assez haut, et les gens viennent y puiser l'eau mêlée à ces immondices.

A Quimili, cette ressource n'existe même pas, le fleuve étant trop éloigné. Alors la Compagnie du Central Nord organise des convois d'eau. Chaque semaine, 9 trains de 40 wagons cylindriques, d'une contenance de 20,000 litres chacun, partant d'Anatuya et d'Aurora pour Quimili et Tintana, ravitaillent les scieries, leur personnel et leur bétail. Cette eau revient à 2 piastres ou 4 fr. 40 le mètre cube quand elle arrive d'Anatuya, à 4 piastres si elle vient d'Aurora. Encore faut-il tenir compte des pertes. Car des drames naissent autour de l'eau. Parfois, aux arrêts, et même pendant la marche des convois, des émeutes éclatent; les assaillants affolés se précipitent sur les trains, battent le conducteur s'il refuse de s'arrêter, le menacent de mort, trouent les wagons à coups de hache, vont même jusqu'à vider la chaudière du train pour y puiser l'eau dont ils ont besoin, et souvent la laissent perdre sur la voie.

On conçoit quelles difficultés de telles entreprises doivent surmonter. Ici, à Quimili, on ne consomme pas moins de 60,000 litres d'eau par jour dont 6,000 pour les machines. Cependant on fait usage

de condensateurs qui permettent une grosse économie. L'usine de Tintina a dépensé cette année près de 80,000 francs de transport d'eau en onze mois. Il faut savoir que l'exploitation nécessite l'entretien de 450 mules et qu'une mule boit de 30 à 40 litres par jour, un bœuf 100 litres[1].



La vie matérielle de ceux qui s'exilent en ces parages est, on le voit, plutôt sévère. M. Ramallo, directeur du Central Nord, a eu l'ingénieuse idée de créer des wagons-marchés qui seront installés sur la ligne d'Anatuya à Tintana. Deux fois la semaine, prévenus pas les horaires, les habitants des régions traversées par le chemin de fer viendront au passage des trains acheter les légumes frais et les provisions que les détaillants apporteront dans les wagons.

— Ici, me dit la jeune femme de l'administrateur, nous ne mangeons jamais de légumes. Un chou-fleur coûte deux francs cinquante, tout le reste est à l'avenant.

Elle nous conduit chez l'almacenero installé par la Société dans une maison de bois, proche de l'usine, et qui ne fait pas moins de 22,000 piastres d'affaires par mois pour le compte de la Compagnie. Les bénéfices de ce petit négoce s'élèvent à 120,000 francs par an. Tout près, dans une cabane, est établi un marchand de légumes chez qui nous ne vîmes pas la

1. Je donne ces chiffres extraordinaires sous toute réserve. Ils m'ont été pourtant affirmés par l'administrateur de l'entreprise. Il faut penser que nous sommes dans une contrée très chaude et très sèche.

moindre feuille verte; un tas d'oranges en vrac dans un coin, trois ou quatre saucisses suspendues à une poutre, un fromage, quelques chapelets d'aulx et d'oignons et des galettes de caroubier qui s'espacent sur un étal et semblent faites d'une pâte de sciure de bois durcie et poreuse, constituent ce fonds de commerce. Mon marchand veut à tout prix m'offrir des galettes de caroubier. Il m'explique comment elles sont faites, avec les gousses noires d'algarrobos séchées, pilées, passées au tamis, pétries avec du sucre ou du miel sauvage, mises sous presse et servies comme dessert sous le nom de pataï. Dans une jarre, il nous montre une sorte de sirop fait d'une décoction de gousses d'algarrobos et de sucre que les peones apprécient beaucoup.

Presque tous les bûcherons sont célibataires. Leur vie est rude et sans joie. De temps en temps — plutôt rarement — ils se grisent. Le sirop d'algarrobos et la chicha de maïs sont là pour cela. Le reste du temps, leur vie est sobre et leurs besoins heureusement limités. Ils se nourrissent de viande et de maté très sucré, de « tortillas » faites de farine de blé et de graisse, cuites dans la cendre chaude, ou de galettes de caroubier. Ceux qui vivent dans la forêt sont d'habiles « meleros »[1] qui savent dénicher au creux des arbres un miel succulent et dangereux que les abeilles sauvages y déposent. Il grise, paraît-il, pour quelques heures, mais intoxique, comme le miel des flatteurs!

Leur grand plaisir est le jeu de la *taba*, jeu national de l'Argentine. Il n'y a pas de fête ni de di-

1. Chercheurs de miel.

manche, ni d'élection, ni de repos quelconque sans la taba. Le jeu consiste à lancer un osselet de bœuf à une dizaine de mètres, de façon à ce qu'il tombe à terre sur son côté le moins large. Ce n'est pas bien compliqué, comme vous voyez, ni bien passionnant. Pourtant, le « fils du pays » est tellement joueur que des drames accompagnent souvent les parties et que le couteau et le revolver fonctionnent dans le règlement des différends. Les ouvriers bûcherons qui n'ont aucune occasion de dépenses y jouent des sommes souvent fortes, et des après-midi qui se règlent par des différences de cent piastres (220 francs) ne sont pas très rares.

On a bien essayé d'interdire la taba, mais les bûcherons préfèrent quitter le travail que de se priver de leur seul bonheur. Et comme la main-d'œuvre n'est pas commune au Chaco, les compagnies forestières ont renoncé à l'interdiction. Alors, la police essaie de réglementer le jeu. Elle y assiste, en stipule les conditions, tranche les difficultés, exige que les joueurs ne portent sur eux aucun arme. La taba est devenue une industrie. Des peones plus audacieux que les autres se font banquiers des parties, prélèvent quarante centimes par coup et acceptent les paris pour l'un ou l'autre joueur. Il arrive que le policier joue lui-même à la taba et qu'il touche de fortes mensualités de ces croupiers d'un nouveau genre.

Près de la maisonnette de l'administrateur, la scierie ronfle.

On y prépare surtout les bois durs, le quebracho, le jacaranda, le gaïac, le tala, le caroubier, excellents pour les clôtures, les moyeux et les jantes de roues, ou pour l'ébénisterie. Les quebrachos de cette région

ne servent pas à fabriquer le tanin comme ceux des admirables forêts de Santa-Fé. Ils en contiennent peu, paraît-il. On les emploie surtout pour chauffer et en faire des traverses imputrescibles de chemins de fer. La Société en prépare annuellement 300,000.

Les bûcherons occupés sur place à la préparation des traverses gagnent de 8 à 10 francs par jour. En somme, la traverse payée deux francs au bûcheron[1], 40 centimes au scieur, 10 centimes au chargeur et 40 centimes à l'État, coûte à produire environ 3 francs et se revend 9 fr. 60 aux compagnies, soit 7 fr. 60 de bénéfice. Il faut déduire de cette somme le prix de la terre et les frais généraux de l'exploitation. Mais la terre fut achetée à un prix dérisoire. C'est donc là une industrie profitable, si l'on compte qu'en un an la compagnie vend 300,000 traverses et qu'il ne dépend que d'elle, ou du moins de la main-d'œuvre, de multiplier sa vente.

Il nous fallut reprendre le train et regagner la ligne de Tucuman à Santa-Fé, où nous devions arriver le lendemain. Sans interruption, la forêt recommença et, quand le soir tomba sur ce paysage sans village, sans passant, sans vie, plat, désolé, les quelques bœufs que l'on voyait paître dans les clairières parurent plus abandonnés, plus solitaires encore que durant le jour.

1. Le scieur gagne 10 francs par jour ainsi que l'ouvrier qui surveille le fil droit de la scie. Les peones ordinaires se font 8 à 9 francs par jour. Les porteurs de poutres, 6 fr. 50. C'est pourtant un travail très dur. Les chargeurs sur wagons, payés à raison de 10 centimes par traverse, arrivent à se faire de 30 à 40 francs par jour — quand y a des wagons — car ils travaillent très vite et sans arrêt. Mais s accidents sont fréquents. La traverse pèse environ 100 kilos.

Lorsque la nuit fut venue, la forêt s'évanouit, des champs la remplacèrent. Nous entrions dans la province de Santa-Fé. Vers San Cristobal, une ligne de feu de plusieurs kilomètres incendiait l'horizon et, sans la certitude où nous étions qu'aucune ville industrielle ne pouvait exister ici, on eût imaginé une cité formidable au travail. Ce n'étaient que les feux allumés pour brûler l'herbe fanée du campo.

Nous avions mis près de quarante heures à traverser les forêts du Chaco.

LA FORESTAL

Santa-Fé, capitale du quebracho. — La Forestal du Chaco. — MM. Portalis frères. — Histoire de la découverte de l'extrait de quebracho. — Richesse en tanin. — Le quebracho bat tous ses concurrents d'Europe et d'Amérique. — Français et Allemands s'associent. — Le domaine de la Forestal. — 800,000 hectares de forêts à exploiter. — Quatre fabriques d'extrait tanique. — L'usine de Calchaqui. — 65,000 tonnes de tanin par an. — On abat un vieux quebracho âgé de mille ans. — Traverses pour chemins de fer. — Comment se fait l'extrait tanique. — Théières gigantesques. — Supériorité du quebracho sur ses concurrents.

Santa-Fé est la capitale d'une riche province argentine, vaste plaine qui confond au nord ses limites avec celles du Chaco, au sud et à l'ouest avec celles de la pampa de Buenos-Aires et de Cordoba. Le Parana, qui la borde à l'est, lui apporte avec la fertilité de ses alluvions des facilités d'exportation. Aussi cette région est-elle une des plus anciennement exploitées de la République. Au nord, elle se couvre d'immenses forêts; au sud, la pampa herbeuse, jadis livrée à l'élevage, est désormais convertie en un vaste champ de céréales.

J'aurai l'occasion, en étudiant la vie agricole de

l'Argentine, d'insister sur la richesse en céréales de la province, mais je voudrais aujourd'hui vous emmener dans ce même voyage que nous fîmes au nord de Santa-Fé, à travers les « quebrachales » et les fabriques d'extrait de quebracho.

Presque toutes sont aujourd'hui englobées dans une entreprise unique, la *Forestal du Chaco*, entreprise énorme, puisque son capital est d'un million et demi de livres sterling, la plus grande au point de vue industriel qui soit en Argentine et qui se classe en importance financière après les compagnies de chemins de fer. Entreprise type, belle dans sa simplicité et dont la prospérité ouvre des horizons sur la richesse de ce Nord argentin auquel on pense à peine. Elle réunit, il est vrai, toutes les conditions de réussite : étendue énorme de forêts exploitées, richesse de ces forêts en quebracho, richesse de ce quebracho en tanin; facilités d'exploitation et d'exportation que lui assurent le chemin de fer français de Santa-Fé et le Parana.

J'avais eu le plaisir de rencontrer à Buenos-Aires l'un de nos plus distingués compatriotes en Argentine, le baron Frédéric Portalis, arrière-petit-fils du grand jurisconsulte, l'un des initiateurs de la Forestal. M. Portalis est arrivé ici, il y a trente ans, avec ses frères. Ils sont de ceux qui eurent toujours confiance dans l'avenir du pays, malgré les crises qu'il traversa et dont ils souffrirent. Grâce à leur opiniâtreté intelligente et à leur sens net et clair des choses argentines, ils sont arrivés à se créer dans la colonie étrangère de Buenos-Aires une situation hors de pair.

Leur action ici est, on peut le dire, prépondérante

Ce sont des hommes comme ceux-là qui continuent à maintenir à la France son influence et son autorité. Depuis trente ans, ils furent, en effet, mêlés à toutes les grandes affaires quand ils n'en furent pas les initiateurs. Avec un autre Français de mérite, M. Hileret, ils contribuèrent au développement de l'industrie sucrière à Tucuman, et spécialement de l'outillage français; ils créèrent les premières affaires françaises de chemins de fer en Argentine, fondèrent la Banque Française du Rio de la Plata dont ils furent les premiers administrateurs, placèrent les trois emprunts de la province de Buenos-Aires et celui de la province de Santa-Fé aux syndicats de banques anglo-françaises. On les voit à la tête de sociétés de construction et de travaux publics et de caisses hypothécaires privilégiées; ils représentent la Régie générale des chemins de fer et des travaux publics; ils installent et exploitent de nombreux établissements d'élevage avec 20,000 hectares de luzernières. Que sais-je encore! Mais la grosse entreprise des frères Portalis et de leur habile associé, M. Négri, reste la création et l'exploitation de la Forestal.

— Quand vous irez dans Santa-Fé, m'avait dit M. Frédéric Portalis, arrêtez-vous à la Forestal. J'ose dire que vous y serez intéressé.

Et, sur ma demande, il me résuma l'histoire de l'entreprise colossale dont il fut l'un des initiateurs.

Un jour, un ouvrier tanneur de la Bocca, à Buenos-Aires, remarqua la couleur de rouille et la qualité de l'eau où trempaient des blocs de quebracho qui traînaient sur les quais. Ce bois, qui arrivait du Nord de la République, n'était alors recherché que pour son extrême dureté; on le savait imputrescible et on

l'employait pour les constructions. A Tucuman, il servait à faire les rouleaux broyeurs de canne à sucre. Il parut à cet ouvrier que l'eau couleur de rouille avait un goût de tanin, et que, par conséquent, le quebracho devait posséder les mêmes qualités que l'écorce de chêne, utilisée jusqu'alors pour le tannage des cuirs. Il expérimenta cette dissolution nouvelle. L'expérience fut concluante. Découverte facile et merveilleuse, si l'on songe que ce n'était plus seulement l'écorce d'un arbre qui allait fournir la matière tannante, mais l'arbre lui-même, qui pullulait dans les inépuisables forêts du Nord argentin.

A la suite d'une exposition forestière à Buenos-Aires, en 1872, un de nos compatriotes, M. Adrien Prat, envoyait à M. Ernest Dubosc, fabricant d'extraits de bois au Havre, des échantillons de différentes essences de bois, parmi lesquels du quebracho rouge. M. Dubosc, l'année suivante, se fit délivrer un brevet de quinze ans pour la fabrication de l'extrait de quebracho.

Vers 1878, on proposait à MM. Portalis le droit de coupe sur une dizaine de lieues carrées de forêts, à côté de Reconquista, dans Santa-Fé. L'offre était tentante. Ils s'informèrent au Havre du résultat des expériences faites. On leur répondit que le quebracho possédait, en effet, des propriétés tannantes remarquables et qu'assurément l'extrait qu'on en pourrait tirer vaudrait cher un jour.

A la même époque, un Allemand, M. Harteneck, introduisait le quebracho dans son pays, sans grand succès d'abord. L'Allemagne s'obstinait à utiliser pour le tannage des cuirs l'écorce de chêne venant de Pologne et d'Autriche, alors que la France continuait

à se servir du châtaignier et les États-Unis du *hemlock*, variété de chêne très répandue en Amérique du Nord, mais qui est en train de s'épuiser.

Cependant, il était évident que la richesse du quebracho en tanin dépassait celle de tous ses concurrents, châtaignier, chêne[1], mirabolam, valonée, mimosa, etc. Les Américains et les Allemands s'en rendirent si bien compte que l'Allemagne devint, après l'Amérique du Nord, le meilleur client de l'Argentine. Et cependant, elle favorise toujours l'introduction du chêne autrichien, qui entre chez elle libre de droits, alors que le quebracho paye une taxe de 25 p. 100. Malgré ces obstacles, l'exportation du quebracho ne fit qu'augmenter, si bien que la lieue de forêt achetée alors 5 à 6,000 francs ne serait point cédée aujourd'hui par son propriétaire pour 300,000 francs.

MM. Portalis et Harteneck, principaux concessionnaires des forêts de Santa-Fé, travaillant chacun de leur côté, se contentèrent, jusqu'en 1895, d'expédier leur bois aux usines d'Europe et d'Amérique qui fabriquaient elles-mêmes l'extrait. Ils le vendaient également en Argentine, pour les constructions de quais, les traverses de chemin de fer, les postes de clôture, les bordures de trottoirs, etc. Mais M. Harteneck eut l'idée de s'associer avec un de ses compatriotes, M. Renner, qui fabriquait de l'extrait tanique à Hambourg, avec le bois importé. On créerait en Argentine, sur les lieux mêmes d'exploitation, une fabrique d'extrait, et l'on économiserait

1. L'écorce de chêne ne contient que 9 p. 100 de tanin pur. Le bois de quebracho 27 p. 100 théoriquement, 18 p. 100 de moyenne réelle.

ainsi le fret d'une matière extrêmement lourde. En même temps, MM. Portalis et Harteneck qui, jusqu'ici, se concurrençaient, décidèrent de s'unir. Ainsi fut formée, en 1902, la « Société Forestal du Chaco ». Renner étant entré dans la Société, on créa plusieurs fabriques d'extrait de quebracho et, du même coup, la compagnie connut des dividendes de 30 p. 100. En 1905, elle voulut avoir ses chemins de fer à elle, ses bateaux, ses nouvelles usines. Le développement de l'entreprise exigeait un accroissement normal du capital. L'augmentation fut autorisée et la petite société de 12 millions de francs devint une société anglaise au capital de 1 million de livres sterling d'actions et 500,000 livres d'obligations. Les trois fondateurs restèrent dans l'affaire où n'entrèrent que quelques actionnaires étrangers. Ainsi se forma la Forestal.

— Aujourd'hui, me disait M. Portalis, nos actions valent 200 p. 100 et nous n'avons jamais donné moins de 9 p. 100 de dividende. Quant aux obligations d'une livre sterling, elles sont cotées au-dessus du pair.

Je demande à M. Portalis :

— Pourquoi votre Société est-elle anglaise?

— C'est que je n'ai pas pu la former en France.

Voilà donc une admirable affaire, qui eût pu demeurer française, et qui n'a trouvé de soutiens qu'en Allemagne d'abord et en Angleterre ensuite. Je livre ceci à vos méditations.



La Forestal ne possède pas moins de 270 lieues[1] de forêts vierges, riches surtout en quebracho. Elle

1. La lieue est de 2,500 hectares.

en loue d'autre part 72, ce qui fait 315 lieues à exploiter. Depuis 1902, elle a créé quatre fabriques d'extrait. Celle de Guillermina, la plus importante, peut produire annuellement 24,000 tonnes d'extrait de tanin.

— Quand nous y vînmes pour la première fois, en 1903, me disait M. Portalis, il nous fallut coucher sous la tente. Aujourd'hui Guillermina est une petite ville de 5,000 habitants, créée en pleine forêt, éclairée à l'électricité. A 300 milles au nord, l'usine de Calchaqui produit annuellement 15,000 tonnes d'extrait. Une troisième, installée à Péguaho, en fournit 7,000 tonnes. Celle de Mocovi, 8,000 tonnes. Nous construisons en ce moment un nouvel établissement à Campo Redondo qui donnera 8,000 tonnes, et nous achetons, d'autre part, l'extrait produit par l'usine de Gallareta appartenant à la Compagnie de Tanin de Santa-Fé, environ 2,000 tonnes. Au total la Forestal produit 65,000 tonnes évaluées à 36 millions de francs.

« Il nous a fallu construire 300 kilomètres de chemins de fer Decauville, qui réunissent les différentes zones exploitées aux scieries, aux fabriques, à la ligne principale du chemin de fer français de Santa-Fé et au Parana. Une petite flottille, composée de cinq allèges, d'un vapeur, de deux remorqueurs, assure le service sur le fleuve jusqu'à Colastiné, port de Santa-Fé, et même jusqu'à Buenos-Aires. Nous avons installé deux ports et des quais à Piracua et Piracuacito. 26,000 têtes de bétail constituent notre troupeau, dont 15,000 bœufs pour les charrois, le reste servant à la nourriture du personnel, employés et ouvriers, formant une population totale de 12,000 âmes.



Je me promis de suivre le conseil de M. Portalis et de me rendre compte moi-même de l'importance de ces chiffres.

L'heure était venue. Partis de Santa-Fé pour Corrientes, nous décidâmes de nous arrêter dans les domaines de la puissante Compagnie. C'était, sur toute notre route, une alternance continue de forêts et de cañadas, vastes bas-fonds peuplés de roseaux qui se dressent dans les dépressions d'eau stagnante. Des mares d'eau fangeuse et verdie s'étalaient à côté de clairières jonchées d'arbres tombés qui pourrissaient. Parfois un vol de flamants roses planait dans le ciel de saphir au-dessus de la forêt silencieuse. Sur d'immenses espaces sans verdure, des buttes d'argile, hautes de cinquante centimètres à un mètre soulevaient le sol par milliers, véritables camps de fourmis chargeuses, fléau de cette région, qu'on nomme ainsi à cause de leur résistance à porter des fardeaux plus lourds qu'elles.

Nous entrons dans le domaine de la Forestal. La forêt recommence, moins aride que celle du Chaco austral, plus semblable à celle des rives du Vermejo. On y retrouve le même sous-bois épineux, les mêmes dagues et ces poignards dentelés, appelés ici « caraguataï », qui conservent à la base de leurs feuilles de petites réserves d'eau, précieuse ressource en temps de sécheresse pour les animaux altérés et même pour les bûcherons[1]. Au creux des arbres, aux croisements

1. On y trouve jusqu'à 150 grammes d'eau.

des branches se nichent des parasites, orchidées vulgaires aux fines feuilles vert-de-grisées, aux fleurs jaunes et rouges. Quelques-unes, accrochées aux branches par un fil, invisible de loin, s'appellent « fleurs de l'air »; d'autres, embroussaillées, pendent comme un énorme cocon ou un nid d'oiseau piqué de fleurs. Des chars emplis de bois encombrent les chemins défoncés au long desquels gisent des carcasses blanchies de bœufs et de vaches.

Nous sommes au cœur des « quebrachales ».

Les quebrachos rouges élèvent assez haut leurs fûts droits qui portent à leur sommet des branches noueuses et tourmentées. Leurs feuilles petites, acuminées et luisantes, ressemblent à celles d'un buis qui serait épineux. La plupart atteignent de quatre à dix mètres de hauteur, quelques-uns exceptionnellement, vingt et vingt-cinq mètres.

Quel âge doivent-ils avoir, s'il est vrai qu'un siècle soit nécessaire pour faire ici un bel arbre? D'autres, plus maigres, ont des troncs cagneux et noueux. Ce sont des quebrachos blancs moins recherchés que les précédents, étant plus difficiles à travailler.

Par un embranchement de la Forestal nous atteignons une zone d'exploitation, au centre de la forêt. On veut abattre devant nous l'un de ses plus vieux arbres. Deux bûcherons nous accompagnent près de la victime choisie. C'est un grand quebracho aux branches ornées d'une fine mousse verte comme celle des chênes de Louisiane.

Je demande son âge. Mille ans au moins, affirment les bûcherons qui n'en savent, d'ailleurs, rien. Mais s'il est vrai que le tronc épaissit seulement de quelques millimètres par an et qu'un arbre vieux de

cent ans [illegible] que [illegible] [illegible] [illegible], ils doivent avoir [illegible] [illegible] at-taquent rapidement [illegible] [illegible] [illegible]. Le voici près de [illegible]. Les [illegible] [illegible] un cri strident et [illegible] que l'écho répercute. Tout craque. Autour de [illegible] [illegible] des [illegible] s'éparpille sur la jeune végétation voisine. Une prolonge attelée de [illegible], qui [illegible] par quel prodige dans les fourrés inextricables, portera le quebracho jusqu'à [illegible] chantier proche où on le débitera.

Le chef d'exploitation de notre section, un Anglais, habite tout près de là, dans une clairière depuis longtemps défrichée, une petite maisonnette blanche, à volets verts. Devant s'étendent un jardinet et un grand rectangle de luzerne d'un vert frais et tendre. L'intérieur, très simple et confortable, est meublé de sièges de rotin, d'un piano, paré de mousselines à fleurs, de keepsakes, de photographies : un petit coin d'Angleterre, intime et familial.

Je remarque, clouée au mur du vestibule, une peau de fourmilier au poil noir et rude, au long museau édenté, en fuseau ; ses pattes raidies s'achèvent par des griffes puissantes, seule défense de l'animal qui, en cas d'attaque, se couche sur le dos et de ses griffes serre à mort son adversaire. On en rencontre beaucoup dans la forêt, ainsi que des iguanes et des tatous. Les peones les tuent, bien à tort, dans cette région ravagée par les fourmis, car cet animal ne vit que de ces insectes qu'il saisit avec sa langue longue de cinquante centimètres projetée comme un dard sur sa proie.



Au total, la vente des bois de la Forestal en Europe et aux États-Unis, pour le râpage et l'extraction du tanin de quebracho, atteignit, en 1909, 223,000 tonnes, alors que le chiffre de l'exportation argentine et paraguayenne se monte à 343,000 tonnes.

Elle fournit d'autre part aux chemins de fer argentins une quantité considérable de traverses taillées dans les troncs d'urundeys, de gayacs et de quebrachos. Depuis 1907, l'usage de ces traverses s'est beaucoup développé, et la Forestal a signé récemment un contrat aux termes duquel elle doit en avoir fourni aux compagnies, pour 1912, plus de deux millions. Pour servir les intérêts de la métallurgie anglaise, les compagnies d'origine britannique essayèrent en ces dernières années de remplacer les traverses de quebracho par le système des tortues, sortes d'énormes haltères de fer creuses et plates. Mais il fallut y renoncer. Rien ne peut égaler ce bois admirable, dur comme le fer, et qui, grâce aux sels qu'il contient, est imputrescible. M. Ramallo, directeur des chemins de fer de l'État, me disait :

— Les traverses durent aussi longtemps qu'il y a de la place pour y visser les tire-fonds.

On n'en exporte pas encore parce que les exploitations forestières ne suffisent pas à la demande des chemins de fer locaux qui, au total, construisent 2,200 kilomètres de voies par an. Une grande Com-

pagnie française voulut s'en servir, mais recula devant le prix[1].

Le quebracho se conserve aussi bien dans l'eau que sur terre. Les quais de défense du Riachuelo, à Buenos-Aires, construits avec ce bois, il y a trente ans, n'ont pas bougé. Les bordures de trottoirs qu'on a expérimentées sont inusables, et quant aux poteaux télégraphiques et aux piquets de clôture plantés il y a vingt ans, ils paraissent l'avoir été d'hier.

Cependant, l'essentiel des revenus de la Compagnie, depuis quelques années surtout, consiste dans la vente de l'extrait tanique de quebracho. Il me fallait donc voir fabriquer ce fameux produit.

Notre train s'arrêta à Calchaqui où nous allions visiter l'une des principales usines de la Forestal. Tout près de la gare s'étend un vaste chantier couvert de troncs en grume, de billes équarries et de tronches empilées. Sous un hangar jonché de broutilles, de copeaux, d'éclats de bois aux teintes vieux rose, mauves et violettes, des peones s'occupent à tailler des crayons colossaux qui sont des troncs de quebracho rouge, dépouillés de l'écorce et de l'aubier. Les taille-crayons gigantesques où l'arbre est introduit, armés intérieurement de dents aiguisées que l'on affûte toutes les six heures, broient en tournant le quebracho, le transforment en une sciure granuleuse et en copeaux durs qu'un chemin sans fin porte à de grandes chaudières remplies d'eau bouillante.

L'infusion se fait de façon méthodique. L'eau chargée de quebracho passe dans une série de

1. La traverse est vendue aux compagnies 9 fr. 60. Il faudrait ajouter à ce prix celui du transport en Europe.

théières gigantesques pour se sursaturer de tanin. L'ébullition et la distillation continuent jusqu'à ce que soit obtenu un sirop épais, une sorte de caramel qui, refroidi dans des moules, donne des galettes d'une substance cassante, friable, ayant par transparence l'aspect d'un grenat très foncé. L'extrait de tanin ainsi obtenu est exporté sous cette forme en Europe; dissous dans l'eau, il servira à la préparation des cuirs.

Les deux cent trente ouvriers employés à l'usine de Calchaqui travaillent journellement 150 tonnes de quebracho qui produisent 40 à 50 tonnes d'extrait, ce qui fait une moyenne de 1,300 tonnes par mois. Ils reçoivent un salaire de 3 piastres par jour.

Il faut trois tonnes de bois valant 20 piastres (45 francs) pour faire une tonne d'extrait. Cette tonne d'extrait revient à 170 piastres papier (382 fr. 50) à l'usine. Il faut en plus compter une vingtaine de piastres de fret d'ici à Hambourg[1].

Je m'informai auprès du directeur de la fabrique, un Allemand, des raisons du développement rapide de cette industrie qui date d'hier.

— Le quebracho, me dit-il, a triomphé de ses rivaux à cause de son fort pourcentage en tanin. Vous le savez, il est deux fois plus riche que les chênes les plus recherchés jusqu'ici. D'autre part, l'arbre entier, tronc et branches, est utilisable, sauf l'aubier, très mince, l'écorce et les feuilles. Avec les autres essences concurrentes du quebracho, chêne,

1. L'extrait de quebracho se vend 450 francs la tonne portée en Europe et aux États-Unis. La moitié est vendue aux États-Unis, le reste à l'Allemagne, à la Russie, à la France aussi, mais en petite quantité. L'Angleterre et l'Italie en sont encore à l'écorce de chêne.

châtaignier, hemlock, on ne peut, au contraire, employer que l'écorce.

« Autre avantage : il permet un tannage rapide des cuirs. Autrefois, le tanneur devait être riche ou appuyé par de grosses banques, puisqu'il fallait laisser les cuirs tremper huit ou neuf mois avant de pouvoir les utiliser. Un capital énorme était ainsi immobilisé. Avec le bouillon fort de quebracho les cuirs sont prêts en deux ou trois mois. »

En quittant Calchaqui, j'eus la vision de l'avenir industriel, non seulement de cette région, mais encore de toute l'Argentine jusqu'ici presque exclusivement pastorale et agricole. Pourquoi continuerait-elle éternellement à envoyer en Europe et en Amérique ses cuirs, ses laines, son bois et son tanin, quand il serait si facile d'ouvrir des filatures, des tissages, des tanneries et des fabriques de chaussures?

CORRIENTES

Saint-Jean des Sept-Courants. — A 300 lieues de Buenos-Aires. — La ville de Corrientes. — Rues pittoresques. — Les femmes en *manto*. — Contrastes. — Rues sans pavés. — Édifices somptueux. — A l'égliso. — Les œillades. — Procession publique. — Le Corso. — Ce qui remplace le tambour de ville. — La politique à Corrientes. — Révolutionnaires paraguayens. — Le microbe de l'apathie.

Description de la province. — Les lagunes. — Les carpinchos. — Forêts de palmiers yataï. — Troupeaux d'autruches. — Première vision de la sauterelle. — L'avenir de Corrientes. — Un projet de chemin de fer. — La lagune Ibéra.

Corrientes est cette petite ville que l'on voit sur les cartes, posée, presque au confluent du Parana et du Paraguay, comme une sentinelle. Elle compte de 16 à 18,000 habitants[1].

Corrientes fut bâtie au bord de falaises de grès, hautes de sept à huit mètres, formant en cet endroit la rive gauche du Parana qui étale là ses eaux jaunâtres sur une largeur de six kilomètres. Aucune île

1. La population de la province s'élève à 320,000 habitants, dit-on.

n'en rompt la perspective. Un peu plus haut, au confluent du Paraguay, il n'a pas moins de vingt-cinq kilomètres de large.

Un courant assez fort a valu à la ville son nom aujourd'hui abrégé de San Juan de Las Siete Corrientes, Saint-Jean des Sept-Courants. Les lavandières correntines viennent laver leur linge dans les criques minuscules de sable jaune qu'on jurerait de poussière d'or. Nous sommes près du Paraguay; les femmes ici travaillent plus que les hommes. Vêtues de jupes d'indienne claire et de caracos à l'européenne, les cheveux cachés par un madras ou une pointe blanche nouée sous la nuque, elles portent d'une fière allure, sur leur tête droite, les bassines remplies de linge. D'autres, en théorie, viennent puiser l'eau du fleuve dans des bidons à pétrole qui servent ici d'amphores, de seaux, de cruches et de marmites quand ils ne sont pas utilisés pour la cons truction des murs de ranchos.

On a installé sur cette rive un port, ou plutôt un ponton sur pilotis de bois et de fer où manœuvrent trois ou quatre grues. C'est là qu'accostent les bateaux de la Compagnie Mihanowitch qui font le service entre Buenos-Aires et Asuncion du Paraguay. Nous sommes à trois cents lieues de l'estuaire de la Plata. Cependant, des goélettes remontent jusqu'ici et pendant six mois de l'année les bateaux calant cinq mètres peuvent toucher le port. Corrientes, située tout près de la jonction de la Rivière Vermeille et du Paraguay avec le Parana, jouit donc d'une situation remarquable dont elle a, malheureusement pour elle, peu profité jusqu'ici.



La ville a du caractère. Elle se vante, d'ailleurs, d'être plus ancienne que Buenos-Aires[1]. On voit bien quelques élégantes maisons modernes à un étage; mais en face subsistent des masures d'il y a cent ans, qui étaient à cette époque des demeures de riches. Je les trouve charmantes, ces petites maisons correntines sans étages, dont les fenêtres sont de simples rectangles sans ornement protégés par des grilles de fer rouillé, et dont la façade est précédée d'une galerie à auvent de tuiles soutenu par des piliers boiteux de briques badigeonnées en bleu ou en vert, ou de bois brut.

Les maisons plus modernes, à simple rez-de-chaussée comme les autres, aux façades avivées de rose, s'écaillent aux coups de canne du passant qui mettent à nu la terre grise des murs. Dans la rue sans pavé grouillent des enfants nu-pieds et sales. Au fond des corridors étroits s'aperçoivent des parterres de fleurs superbes : lys, arums, bégonias géants, arbres fleuris de grappes violettes, jaunes, rouges.

Sur le chemin de la gare lointaine on me montre une immense caserne, à l'aspect de château-fort, avec donjons, tours, créneaux et meurtrières. Des haies bordent les larges voies à peine tracées et sans maisons, des haies réjouies de fleurs éclatantes. Le jardin de la station déborde de fleurs, d'arbustes

1. A tort : la fondation définitive de Buenos-Aires, par Jean Geray, date de 1580. Sa première fondation par Pedro de Mendoza date de 1535, celle de Corrientes de 1588.

fleuris, abrités par des eucalyptus, des timbos aux grappes bleues, des paraïsos à la fleur lilas.

Tout près, s'élève une colonne commémorative surmontée d'une croix. C'est là que les Espagnols débarqués en 1588 se rendirent maîtres des tribus guaranies et fondèrent Corrientes.



Je me trouve à six heures du matin dans la rue, et j'entends des coqs chanter; une chèvre blanche broute de l'herbe sur le bord des trottoirs de terre, des chevaux sellés attendent au seuil des portes; il passe quelques gauchos au galop, leurs ponchos bruns et leurs foulards bleus et roses flottant au vent; une jeune fille balaie, déjà coiffée comme pour un bal. Des femmes, leur voile noir serrant leur tête brune, un bréviaire appuyé contre leur poitrine, vont à l'église; une vieille métisse assise sur un escabeau, au seuil de sa maison, boit son maté. Les almacenes s'ouvrent, les commis aguichent les bonnes qui passent, chevelures peignées et calamistrées. Plus loin, des femmes à cheval, la tête ceinte d'un madras rouge et le buste enveloppé de châles.

La place principale ou Place du 25-de-Mai toute neuve, est ornée de la statue du général San Martin caracolant, posée sur un socle de pierres des Andes. Autour du quadrilatère s'élèvent les monuments officiels : police, gouvernement, tribunal, cathédrale à frontons, à colonnes corinthiennes, à escaliers de marbre, voisinant avec des maisons basses, presque des masures. Comme dans toutes les villes argentines,

ton d'or. A côté de ces excentricités, des toilettes de bon goût, en majorité. Les dames et les jeunes filles marchent sur l'un des trottoirs, les cailloux ronds de la chaussée offensant les pieds cambrés. De l'autre côté, les jeunes messieurs, tête nue, ne les perdent pas de l'œil. Tout le long du chemin, malgré la rapidité de la marche, car les processions ont toujours l'air pressé de rentrer, les jeunes gens lancent des œillades aux jeunes filles qui s'éventent avec grâce. Les gens du peuple suivent le cortège en désordre. Imaginez le soleil baignant tout cela, faisant éclater les vives couleurs des robes, dorant les jolies figures de cuivre des femmes aux cheveux sombres, encadrées d'un voile noir.



A cinq heures, a lieu le Corso autour de la place du 25-Mai. Des voitures de maîtres et des fiacres en font indéfiniment le tour. Elle est pourtant pavée de cailloux ronds qui font terriblement danser les ressorts. Aujourd'hui, le Corso se trouve enrichi de trois officiers, dans un break conduit par un nègre.

Les hommes et les jeunes gens plantés sur le bord des trottoirs, regardent passer les femmes souriantes et fardées. A Buenos-Aires, les femmes, sitôt qu'elles se trouvent dehors, ont l'air grave ou même triste. Cette impression, cent fois vérifiée, est frappante. Dans la province, au contraire, et c'est là leur charme, elles se laissent aller simplement au plaisir d'être admirées et de se savoir belles, et elles sourient, ce qui double leur attrait.

Quand le soir va tomber, les globes électriques

s'allument et enveloppent d'un pastel de rêve les toilettes claires des jeunes promeneuses. Sur un des côtés du carré de la place, dans l'église toute grande ouverte, éblouissante de lumière, on aperçoit des moines.

Le soir, à neuf heures, on ne voit plus personne dans les rues très éclairées; quelques portes s'ouvrent sur des patios et des jardins, des lampes illuminent les corridors, on se croirait devant des maisons arabes. Des sons de pianos vous arrivent; pas de chant.

Il est dix heures du soir, je me couche. Je suis à peine au lit qu'une pétarade effroyable retentit dans la rue, comme cent coups de winchester qui partiraient en désordre. Je me lève et m'informe, un peu animé. Vais-je assister à une révolution? Ce n'est rien. Cette canonnade remplace le tambour de ville et a pour but, en faisant sortir les gens de chez eux, de leur apprendre que le concours de tir du lendemain est remis.



Corrientes, peut-être à cause des qualités — ou des défauts — de ses habitants, n'a pas prospéré beaucoup jusqu'ici. Elle devrait travailler davantage. Mais chacun y vit, plus ou moins, de l'administration, et se satisfait de cela[1]. Resistencia et Barranqueras, qui sont des bourgs nouveaux situés en face, sur l'autre rive du Parana, menacent de grandir plus

1. Ce qui ne veut pas dire que l'administration travaille. Les derniers livres statistiques de la province datent de 1885.

vite; mais je crois à l'avenir de Corrientes. Elle profitera bientôt des chemins de fer du Chaco. Et il se passera là, comme à Tucuman, à Salta, à Jujuy, ce qui se passe dans la province de Buenos-Aires : les affaires, la prospérité donneront une autre direction aux activités locales, et la politique ne tiendra que le second rang. Autrefois, dans Corrientes, une révolution éclatait tous les deux ou trois mois; on tirait des coups de fusil, on réquisitionnait les chevaux, on mangeait les vaches des estancieros en disant : « C'est pour le salut de la patrie ». Mais la mode n'y est plus. Voilà trois ans que les révolutionnaires se reposent.

Le résultat de cette sieste prolongée, c'est qu'une scierie mécanique fonctionne, qu'un moulin de yerba maté fait de très bonnes affaires, et qu'on parle d'installer un saladero[1] et une fabrique d'extrait de viande.

Toute l'énergie des Correntinos se concentre dans leur humeur belliqueuse. Ils passent pour susceptibles et pleins d'honneur. Le sang des Indiens guerriers persiste en eux : ils se battent « pour de vrai » quand ils se battent, paraît-il. Aussi, aux périodes de troubles politiques, quelqu'un m'assure qu'on craint à Buenos-Aires les révolutionnaires de Corrientes. Mais les avis sont partagés sur ce point, à Corrientes même.

Toujours est-il que c'est ici que se fomentent et s'organisent les révolutions du Paraguay, séparé seulement de la province par le fleuve Parana. Les exilés, les

1. Un saladero est une usine où se traite la viande de bœuf qu'on sèche, qu'on sale et qu'on envoie à Cuba, aux Antilles, au Brésil.

« victimes » du dernier coup d'État viennent conspirer, chercher des armes, et correspondre avec leurs affidés. Un soir, à dîner, au Café de Buenos-Aires, qui se trouve être le meilleur restaurant et le seul café de Corrientes, on me montra dans un coin, accoudés sur une table, des gens discutant avec une passion grave et des gestes violents. Quand les garçons s'approchaient, la conversation s'arrêtait. Je demandai :

— Comment savez-vous que ce sont des conspirateurs ?

— Ce sont des Paraguayens.

Le lendemain je lisais dans les journaux que « la poudre a parlé à Humaïta » et que des coups de fusil ont éclaté à Assomption. Cela veut dire que quelques centaines d'habitants désirent ardemment que le gouvernement change de mains.



— Le grand microbe à fuir ici pour l'Européen, me disait un compatriote [1], c'est le microbe de l'apathie. En décembre, janvier et février, nous jouissons de 37 à 40 degrés. Si on se laisse aller à la paresse on est perdu.

Et il me cite le cas d'un rude Savoyard, arrivé plein d'âpre ardeur et d'activité, qui lutta pendant quelques années contre le microbe, puis renonça. Aujourd'hui, rien ne le distingue plus des indigènes

1. On m'assure qu'il y a 6,000 Français dans la province et que la première émigration française en Argentine colonisa dans Corrientes vers 1840. Des noms français s'y relèvent, en effet : Cazenave, Deffis, Bardoux, Estoupar, Caussat.

sous le rapport du relâchement et de l'indolence.

— Moi, je lutte encore, ajouta-t-il. Par tous les temps, jusqu'au plus fort de l'été, je fais plusieurs kilomètres à pied chaque jour. Ainsi je conserve mon énergie et ma volonté première, car l'énergie et la volonté constituent la seule supériorité des Européens dans ces régions.

En effet, les « fils du pays », métis d'Indiens guaranis et d'Espagnols, les mêmes que ceux des Missions et du Paraguay, sont intelligents et adroits. On peut les mettre à n'importe quelle besogne. Leur paresse seule les empêcha jusqu'ici de progresser, et aussi leur mépris pour l'argent et la propriété de la terre.



J'ai traversé la province de Corrientes de bout en bout. C'est, au nord, une grande plaine basse, sablonneuse, extrêmement fertile, mais par endroits semée de bas-fonds, de cañadas, de forêts et de bois de palmiers. Deux grandes lagunes, l'Ibéra et la Maloya, situées au nord-est de la province sont le type des dépressions marécageuses qui abondent en cette région. Elles occupent plusieurs centaines de lieues carrées, donnant naissance à d'importantes rivières comme le Rio Corrientes, ou à des cours d'eau temporaires, élevant ou abaissant leurs eaux selon l'importance des pluies et des crues du Haut-Parana qui, par infiltration, influe sur leur régime.

Longtemps impénétrables, pleines de mystère pour les gens du pays qui n'osaient s'y aventurer, on disait ces régions de lagunes peuplées de tribus

indiennes sauvages. En réalité, elles sont abandonnées à toute la faune et la flore aquatique qui pullulent jusque sur leurs rives, d'une merveilleuse fertilité quand l'eau se retire.

Des lagunes de moindre importance, mais de régime analogue, s'éparpillent dans tout le nord de Corrientes. Elles débordent pendant la saison des pluies, envahissant les terrains bas d'alentour, et se tarissent ensuite, privant d'eau le bétail dans les années particulièrement sèches.

Entre ces nappes d'eau s'étendent de riches prairies naturelles, des bois et des forêts. Point de cultures, ou à peine.

En quittant la capitale, on trouve des champs d'orangers, quelques pâturages marécageux, mêlés de joncs où broutent des chevaux et des vaches.

La sécheresse fut terrible cette année. Il ne pleut que depuis un mois à peine et d'immenses troupeaux sont perdus. Les squelettes d'animaux, restés dans la même position qu'ils prirent pour mourir, gisent au bord d'un fossé. Voici les carcasses d'une vache et de son veau qui durent se traîner jusqu'à ce trou où ils avaient coutume de boire, et y mourir de soif. Des têtes de bœufs séchées plantées au bout de longs bâtons servent d'épouvantail autour des champs d'orangers entourés de cactus aux fleurs rouges dont les feuilles dentelées sont des scies. Des milans planent au-dessus de ces restes. Pas de maisons. Quelque chaumière, de temps à autre. Des perruches d'un vert brillant passent en bandes dans le ciel pur.

A Empedrado, les champs d'orangers se multiplient; la terre, jusqu'ici sablonneuse, devient rou-

comme l'ocre, le pays est plus peuplé, la voie s'égaye de quelques maisons et de cabanes; puis le terrain sablonneux recommence, couvert de cadavres de bêtes et soulevé par les fourmilières.

Le haut feuillage de palmiers se mire au bord de grandes mares avoisinant les lagunes. Au passage du train, trois carpinchos [1] sortent de l'eau. Leur corps ressemble à celui d'un cochon aux poils raidis et gris. Ils ont un museau d'âne un peu aplati, de toutes petites oreilles, les pattes courtes et palmées. On dirait des rats colossaux qui auraient un mufle au lieu d'un museau pointu et pas de queue. Tout à fait inoffensifs, d'ailleurs. J'en vis chez un estanciero du pays, qui vivaient dans la basse-cour, étonnamment doux et caressants, mais si laids et si disgracieux que, tout en se reprochant son antipathie, on ne pouvait la surmonter. Vous avez sûrement rencontré de ces êtres-là dans la vie. Aux bords du Parana et des grandes lagunes du Nord-Est, les carpinchos sont la proie des caïmans qui y pullulent.

Des tortues longues de quarante à cinquante centimètres se chauffent au soleil au milieu d'îlots de verdure que parent les tiges raides des arums et les coupes blanches des nénuphars. Sur une de ces lagunes j'aperçois, serrées les unes contre les autres, les grandes tourtières des *Victoria Régia*, larges d'un mètre. Un peu plus au sud, vers San-Diégo, apparaissent des forêts de palmiers yataï et carondays, qui s'étendent des deux côtés de la voie; les arbres serrés ne laissent pousser à leurs pieds qu'un gazon court. Des bœufs, des moutons, des porcs,

1. Cochons d'eau.

paissent dans ces « palmares ». Au tronc des palmiers yataï, des incisions analogues à celles de nos pins, dans les Landes, laissent couler un suc qui, fermenté, donne un vin savoureux. Les fûts des carondays, très durs, fendus par le milieu, remplacent, pour les toitures, les tuiles convexes.

Des marécages encore, où toutes les variétés possibles d'échassiers se désaltèrent ou se baignent, hérons, grues, ibis, flamants roses, cigognes, poules d'eau, aigrettes, canards sauvages. Au-dessus des cadavres de chevaux et de vaches, les uns dépouillés, les autres ayant encore leur peau, tournoient des carranchos qui, tout à coup, s'abattent sur les intestins des bêtes nouvellement mortes ou sur les charognes dont ils achèvent les dépouilles.

Quand nous approchons de Mercédès, les prés sont plus secs, des milliers de moutons paissent dans le campo, chargés d'une laine qui pend et ballotte sur leurs flancs.

Nous voici au sud de la province, région fertile, depuis longtemps exploitée, riche en belles estancias d'élevage et d'agriculture. Le terrain est ici plus élevé qu'au nord. Les lagunes disparaissent. Les prés verts, les luzernières, les vergers couverts d'arbres et de fleurs témoignent d'une population active et industrieuse. L'herbe des prairies est excellente et la terre s'y vend jusqu'à 120 francs l'hectare[1].

Mercédès, Curuzu-Cuatia, Monte-Caseros sont les centres lainiers de la province. Là aboutissent les chars immenses traînés par seize bœufs, bour-

1. Il y a 10 ans ces mêmes champs valaient 40 francs l'hectare, cette progression continuera sans aucun doute.

rés de la laine de 3 millions et demi de moutons[1].

Vers Monte-Caseros des troupeaux d'autruches s'ébattent dans le campo. Un peu plus loin, nous faisons connaissance avec les sauterelles, ces fameuses *langostas*, auxquelles on fait tant la guerre. Des légions se sont posées sur la terre, qui en est devenue noire. D'autres volent dans l'azur comme une neige grise et miroitante très dense qui, au lieu de tomber du ciel, monterait de la terre, ou bien elles tourbillonnent au-dessus des arbres ainsi que des milliards de feuilles sèches au vent d'automne. Il y en a partout, accrochées aux murs, sur les toits des maisons, sur les fils et les poteaux télégraphiques, les postes et les fils de fer des alambrados.

Elles s'enfouissent aux interstices des feuilles des palmiers qu'elles font ployer jusqu'à les briser, pullulent aux troncs des arbres comme des pucerons sur une tige de rosier. Longues de sept à huit centimètres, elles ont une robe mordorée à reflets vert et or, d'épaisses mandibules et des pattes garnies de piquants. Un bruit sec, comme celui d'un déclic, accompagne leur vol.

Demain, là où elles se posèrent, rien ne subsistera de la végétation; les gazons seront tondus jusqu'à la racine. Il ne restera aux arbres que les pétioles des feuilles, trop durs pour être mangés.

L'année sera mauvaise pour la province. La sécheresse et la sauterelle, ces deux plaies en même temps, c'est beaucoup. Mais les terres sont si étendues, le bétail qui a coûté si peu à produire coûte si peu à

1. On compte aussi dans la province 1 million 1/2 de bêtes à cornes.

nourrir, qu'il est bien rare d'entendre les gens se plaindre, sauf les colons pauvres. On ne gagnera pas, ou on gagnera moins, voilà tout. Pourtant un propriétaire a déjà perdu 6,000 vaches cette année. Il avait de vastes prairies de réserve à quelques lieues de là; mais il s'est trop attardé; quand il voulut les y conduire, ses bêtes épuisées ne purent marcher. Et elles sont mortes de faim et de soif. Cependant la terre reste là, avec son humus fertile, et les milliers de vaches qu'il a pu sauver continueront à se reproduire. Un peu d'eau, et on n'y pensera plus.



On peut dire que tout est à faire dans cette partie de l'Argentine. Corrientes ne fut, pendant longtemps, qu'un pays d'élevage, exclusivement. Jusqu'à présent, au nord de la province, surtout, on ne s'est pas occupé de grand'chose.

Les terres y appartiennent encore à un petit nombre de gros propriétaires de l'ancienne école argentine, qui n'éprouvent pas le besoin de faire de frais, d'acheter des reproducteurs de race fine, de creuser des puits, de dresser des moulins, de bâtir des réservoirs. Aussi, tandis qu'au sud de Corrientes la terre se paye déjà 150,000 piastres la lieue carrée de 2,500 hectares, elle en vaut à peine 60,000 dans le nord.

Les perfectionnements apportés dans les estancias du sud, la plupart étrangères, y sont à peu près inconnus. Un boucher porte sans peine, sur son dos, un bœuf ou une vache créoles, car leur poids ne dépasse guère 110 à 120 kilos. La viande est dure et

coriace. Les peones, fils du pays, avant de tuer les bêtes, s'amusent à les fatiguer, les affolent à force de courses, de lassos, de coups de couteau aux jarrets.

Les moutons, dans le nord comme dans le sud de la province, donnent une laine fine, excellente. Mais, faute de débouchés, l'élevage de la race ovine ne s'y développe pas[1]. Il faudrait donc des chemins de fer. Il faudrait aussi des travaux de drainage pour que toutes ces terres du nord, reconnues fécondes, décuplent de valeur.

Déjà, aux environs de Corrientes, on s'est mis à la culture de l'oranger et les résultats sont très encourageants. On compte un million de plants d'orangers et de citronniers dans la province. Les alentours de la capitale produisent par an 45 millions d'oranges. Un peu au sud, la région de Bella-Vista ne donne pas moins de 95 millions d'oranges. La province entière en produit 250 à 270 millions, presque toutes expédiées à Buenos-Aires. Les gens du pays en mangent fort bien dix et vingt après leurs repas, ou du moins, ils les sucent[2].

Toutes ces terres du Nord sont bonnes pour la culture. La chaleur ne permet pas, il est vrai, d'y cultiver comme au Sud, aux frontières de l'Entre-Rios, un blé donnant un excellent rendement. Mais, à Santa-Anna, à cinq kilomètres de la capitale, le maïs et la

1. Au nord-est de la ligne anglaise qui va de Monte-Caseros à Corrientes, et au centre de la province, la fine laine des moutons correntinos qui ne trouve pas de moyens de transports se vend 1 fr. 50 les dix kilos! Pour la conduire au fleuve ou au chemin de fer, il faudrait faire au moins 180 kilomètres en char à bœufs.

2. On m'assure qu'à Corrientes un oranger en plein rapport donne ,600 fruits qu'on vend en moyenne 16 francs le mille. L'hectare de erre propre à la culture de l'oranger se vend 110 francs.

canne à sucre viennent très bien. Malheureusement l'usine sucrière appartenant à des Espagnols n'a qu'un vieux matériel qui date de 1883, un seul moulin, sans repasseur, sans filtre-presse, et pas de chimiste.

Je ne suis donc pas inquiet sur l'avenir de Corrientes. L'élevage sera de plus en plus refoulé vers le Nord et les terres du Sud s'enrichiront par la culture.

Quand les chemins de fer se multiplieront, que des colonies se fonderont pour l'exploitation de la terre, et des sociétés pour la mise en valeur des carrières de grès, de chaux, de marbre, de basaltes qui, vers Mercédès, affleurent; quand on croisera le bétail créole avec les races de France ou d'Angleterre[1], et qu'au lieu de 51,000 hectares cultivés, sur une superficie de 8 millions 400,000 hectares, on produira la canne à sucre, le coton, les arachides, l'huile de navette, le tabac, le manioc pour l'amidon, quand les forêts du Nord-Est, riches en bois nobles, seront exploitées; quand les deux zones, bien délimitées, le Sud par l'agriculture, le Nord par l'industrie agricole, seront en pleine activité, la province de Corrientes deviendra l'une des plus riches de l'Argentine.

Pour cela, je l'ai dit, il faudrait délaisser la politique qui absorde les forces les plus intelligentes du pays[2].

1. Déjà on croise les moutons avec des rambouillets et la laine produite est, avec celle de l'Entre-Rios, la plus fine du marché argentin.

2. Le Parlement de Corrientes se compose de 13 sénateurs et de 26 députés, dont les appointements s'élevaient, lors de mon passage, à 600 francs par mois. Mais ils projetaient déjà de s'accorder 900 francs. Ce doit être fait à l'heure qu'il est. Le gouverneur touche 3,400 francs par mois. Les deux ministres, 1,800 francs chacun.

· Actuellement la situation de ces provinces, riches seulement d'espoirs, constitue un cercle vicieux. Leurs richesses naturelles exigent, pour sortir de terre, des bras d'abord, des chemins de fer ensuite, c'est-à-dire des capitaux et des initiatives. Faute de ces éléments indispensables, elles demeureront pauvres comme elles le furent jusqu'ici. Mais ceux qui pourraient leur donner des capitaux et leur envoyer des bras hésitent. Car ce n'est pas en deux ans ni en dix ans que l'on colonise une province et que l'on fait rendre des bénéfices à une entreprise de transports dans une contrée dénuée de population.

On m'a parlé, à Corrientes, d'un chemin de fer projeté, concédé même par la province à un Français, M. Mollet, et qui desservirait une région fertile, puisqu'il suivrait le cours du Haut Parana jusqu'à Posadas, reviendrait au Bas Parana en traversant obliquement la province de l'est à l'ouest, vers Esquina, coupant la ligne anglaise existante.

Il faut 100 millions, paraît-il, pour réaliser ce projet. Si je me place au point de vue de l'intérêt de la province, je comprends qu'on l'exécute, si audacieux qu'il soit. Mais on ne peut s'empêcher de penser qu'ayant avancé un capital de 125 millions il y a vingt-quatre ans, le chemin de fer anglais qui va de Corrientes à Monte-Caseros et à Santo-Tomé, ne fait de bénéfices que depuis sept ou huit ans. Encore ne gagne-t-il aujourd'hui que 90,000 livres sterling, soit 2 millions de francs et un quart, ce qui, en ce pays, est une maigre nourriture pour un tel capital.

Je sais bien que jusqu'à présent la province n'a exploité que son pâturage et que l'élevage ne fournit jamais un grand fret. Tandis que le chemin

de fer Mollet veut mettre en valeur agricole et industrielle le nord de la province, dessécher l'immense lagune Ibéra, qui rendrait à la culture 450 lieues de terre, soit 1,125,000 hectares. Il paraît même que l'un des entrepreneurs du port de Rosario a déjà conçu un projet de desséchement de la lagune et de canalisation du Rio Corrientes, auquel servirait tout son matériel de grues, de dragues et de pompes centrifuges[1].

En tout cas, il y a là, pour nos compatriotes, une partie hardie à jouer. Le chemin de fer, dans la moitié de son parcours, celui parallèle au Parana, aura le fleuve comme concurrent imbattable, et il traversera des zones sans population. Par contre, si le concessionnaire remplit son engagement de créer des colonies tous les vingt kilomètres, établissements industriels ou entreprises de culture, selon les terrains et la situation des lieux, si le desséchement de la grande lagune se fait, il est clair que le chemin de fer Mollet enrichira ces régions extrêmement fertiles, actuellement isolées du monde, et qu'il devra en bénéficier.

Mais quand?...

1. Voici comment se proposent les affaires en ces pays neufs et dénués d'argent. L'entrepreneur effectuerait ce travail moyennant : 1° une redevance exigée des propriétaires riverains dont les terres sont à présent inondées; cette redevance serait de 5 pour 1,000 de la valeur des dites propriétés; 2° la moitié du produit de la vente des terres conquises qui reviendront à la province.

SUR LE HAUT PARANA

Vers l'Iguazu. — Les cabines de l'*Ibéra*. — Vues du Parana. — Les rives. — Les crocodiles. — Les bambous. — Un fleuve de 12 kilomètres de large. — Crépuscules magnifiques. — Les passagers de l'*Ibéra*. — Capatazes et chinas. — Cabotage paranéen. — Moustiques et quejenes. — Colonies russes. — Évocation de Tolstoï sous le tropique. — Un puma qui n'attend pas.

A Buenos-Aires, on avait répondu aux aimables organisateurs de notre tournée dans le Nord que le voyage aux cataractes de l'Iguazu serait impossible au mois de septembre, les bateaux ne circulant plus sur le Haut Parana, faute d'eau. Mais je ne pouvais renoncer à voir les chutes fameuses, dont j'entendais parler comme de rivales du Niagara, avec cet attrait en plus qu'elles sont situées en pleine forêt vierge, dans un pays d'une richesse naturelle extraordinaire. Aussi, arrivés à Corrientes, n'eûmes-nous rien de plus pressé que de nous enquérir des possibilités et des conditions du voyage. Notre deuxième caravane venait de nous quitter en partie, et il ne restait avec nous que M. Jacques Mallet et M. Bunge, neveu de M. Born, le grand exportateur de grains, deux jeunes

compagnons charmants et résolus. Et nous décidâmes de faire, coûte que coûte, l'excursion qui nous attirait tant.

— Nous irons en canot, en pirogue, en radeau, mais nous irons.

Nous ne fûmes pas réduits à ces sports fatigants. Au bout de quelques jours d'attente à Corrientes, au cours desquels la date et l'heure du départ changeaient à vue d'œil sur la pancarte affichée à la porte du bureau de la Compagnie Mihanovitch, on apprit que le bateau annoncé, calant trop, ne partirait pas, mais qu'à sa place un petit vapeur faisant le cabotage sur le fleuve nous emmènerait, ainsi que M. Harper, directeur du chemin de fer anglais du Nord-Est Argentin, et trois de ses amis, dont un estanciero anglais fixé dans le sud de Corrientes, et un ancien officier de l'armée des Indes. Nous nous embarquâmes le 10 septembre à l'aube.

L'*Ibéra* fait, en même temps que le cabotage, et à son heure, le service postal le long du Parana. Ses cabines n'offrent aucun confort. Les animaux les plus divers nous disputaient nos places qui leur étaient sans doute habituelles. La propreté laissait fort à désirer. Ne parlons pas des commodités. Le linge de lit, de toilette et de table était rare, sale et troué, les murs tachés du sang des moustiques écrasés. Pour se laver la bouche, il fallait aller chercher un verre dans la salle à manger. La cuisine, livrée aux soins d'une espèce de mulâtre crépu, luisant et débraillé, aux gros yeux roulants, aussi sale — et ce n'est pas peu dire — que ses tabliers et ses torchons, voisinait, sans en être séparée, avec les vaches et les mulets. Et cependant nous étions ravis de fouler le plancher du po

et de nous dire que pendant huit jours, sous ce ciel splendide, nous allions explorer les rives du Haut Parana jusqu'à la frontière brésilienne.

Une odeur d'étable monte de l'entrepont; des vaches et des moutons nous accompagnent avec leur fumier. Près d'eux les passagers de deuxième classe sont couchés sur des ballots de marchandises ou des sacs.

Le bateau démarre avec allégresse, à ce qu'il nous paraît. Le fleuve a ici plusieurs kilomètres de large. Les berges, parfois, s'étagent en escaliers de terre rouge ou tombent à pic ou bien glissent en pente douce jusqu'au courant, dessinant de petites plages dorées. Il arrive qu'il se forme une bande de verdure où paissent quelques vaches, ou encore qu'apparaissent des blocs de pierre grisâtre et des rochers. De chaque côté, la végétation se ressemble : mêmes arbres de taille moyenne, serrés, mêmes sous-bois épineux et encombrés de lianes qui les rendent impénétrables. Par instants, on croit longer quelque grand parc verdoyant et soigné, fermé par un interminable rideau d'arbres; d'autres fois, des étocs, déracinés par les crues, se baignent avec toutes leurs branches penchées qui s'entremêlent sur la rive, comme si un ouragan était passé là.

Des îles barrent la largeur du fleuve.

On aperçoit, allongés sur le sable roux, des *yacarés* ou crocodiles du pays, endormis au soleil et qui, de loin, semblent des troncs d'arbres boueux enlisés sur les rives. Plus rarement un oiseau se montre, et, si le bateau approche des falaises, on entend jacasser les perroquets. L'eau n'est pas transparente, mais d'un jaune mélangé de vert. La forêt riveraine prolonge à

l'infini sa double ligne d'arbres, palmiers, urundays, lapachos aux fleurs roses, céibos aux hampes rouges. Le bateau va lentement en cette saison d'hiver, — saison des basses eaux, — à cause des rochers et des bancs de sable, et ne marche que le jour. Il faut à chaque instant jeter la sonde pour ne pas s'écarter des passes profondes. Le ciel est infiniment doux, l'air tiède, on a l'illusion d'une brise légère créée par la marche du bateau.

Et puis, le silence. Sensation de paix sereine, analogue à celle que j'éprouvai en descendant le Nil, une joie faite non d'imprévu ni de pittoresque varié, mais d'une belle et grandiose harmonie entre le fleuve immense, calme et majestueux, le ciel si pur et le mystère de la forêt inexplorée qui vient mourir là. Paysage et climat vous font mieux comprendre l'indolence naturelle des « fils du pays ».

Un peu avant que le soleil ne baisse à l'horizon, le ciel et l'eau lointaine semblent se confondre; la ligne basse des rives et des arbres s'estompe d'une vapeur lilas; le bateau s'est arrêté, pas une ride ne trouble la glace immense du fleuve qui a ici dix ou douze kilomètres de large et l'on pourrait se croire voguant dans quelque sphère bleue. Mais le ciel change, des bandes de cuivre rouge, des îles roses, mauves et vertes surgissent au-dessus du soleil couché, et, dans l'eau nacrée où le vert s'exalte, le remous du bateau de nouveau en marche fait bouillonner comme une chimie empoisonnée. Le sillage remue une traîne ocellée de rouille mordorée sur un fond d'acier et de saphir, un dernier reflet illumine la terre ocreuse des îles et le vert délicat des arbres sur leurs bords.

Nos Anglais, en tenue de campagne, coiffés de

casquettes, jouent au bridge dans la salle à manger en fumant leur courte pipe de bois. L'un d'eux, à tête de clown ou de jockey, très amateur de whisky, met volontiers ses pieds sur le piano. Quand ils ne jouent pas au bridge, ils feuillettent un magazine d'un doigt distrait, ou bien sur le pont, la lorgnette à l'œil, ils cherchent à l'horizon un oiseau, un crocodile, des pas de bêtes sur le sable des rives, un nid, un débris flottant sur l'eau, n'importe quoi. Mais je ne les entendis jamais faire la moindre réflexion sur la vie des gens du pays, ou sur le caractère du paysage, ni sur quoi que ce soit d'esthétique ou de moral. Ils se bornaient aux détails matériels, fussent-ils les plus puérils du monde.

Un jeune Allemand, frais émoulu docteur en Économie politique, — dit-il, — prend des notes en ayant l'air de réfléchir profondément. Les Anglais, qui ne peuvent le souffrir, prétendent qu'il affecte; un jeune marchand de blé, à lunettes, d'origine belge, lit du matin au soir, ne s'interrompant qu'au passage d'un jupon. Quelques acheteurs de bois, de yerba maté, un arpenteur, en tenue d'ouvriers endimanchés, tiennent compagnie au capitaine, tête de Saxon blond, à la moustache courte et rude, à l'œil dur, couleur d'acier, aux traits brutaux, à la parole brève, un de ces hommes que l'on devine capables de tout.

Les arrivées à bord sont les grandes distractions du voyage. Trois ou quatre capatazes[1] chaussés de bottes vernies, et autant de peones, s'embarquent en route, quelquefois avec des femmes habillées de robes vertes ou rouges, leur tête brune enveloppée d'une

1. Contremaître des exploitations agricoles et forestières.

voilette, et qui crachent comme des hommes en fumant d'énormes cigares noirs. Les peones portent des bottes, d'amples pantalons, tenus par une ceinture de cuir éclatante où sonnent des pièces boliviennes et péruviennes, de larges chapeaux. Ils passent leur après-midi à l'office avec les domestiques. L'un d'eux descend à Itati, village bâti sur le bord du fleuve, qui possède une petite église d'un blanc éclatant, au dôme bleu, au clocher gracieux. Quelques canots attachés à la rive, des hangars, des cabanes de planches, voilà ce qu'on voit en passant. Une sorte de voiture chinoise couverte de paille tressée et traînée par des bœufs attend le capataz. Il y met son lit de camp, sa malle de fer-blanc et deux chaises.

Au port suivant, un vieux ménage indigène monta sur l'*Ibéra*. Lui, un vrai fils du pays, métis d'Indien et de nègre très prononcé, aux yeux bruns, au teint noir, aux grosses lèvres et au nez épaté, est vêtu d'un complet de vigogne marron, à longs poils. Elle, un type de paysanne d'Europe, au teint hâlé par les travaux des champs, aux rudes mains calleuses, a l'air timide et un peu gêné en mettant le pied dans la salle à manger. Elle portait une jupe à plis serrés, et un caraco bleu pâle; ses cheveux étaient ramassés sur la nuque en un tout petit chignon qu'abritait un large chapeau de paille. Couple sympathique de travailleurs. L'homme souriait sans rien dire, bon enfant, la femme paraissait regretter de n'avoir rien à faire et ne savait où mettre ses mains.

La monotonie du voyage nous repose délicieusement de nos fatigues. Les heures se passent à contempler un paysage toujours le même, et les moindres incidents deviennent des drames. On s'amuse à

regarder le domestique guarani, chargé du service des cabines, qui caresse, d'un plumeau indulgent, la housse sale du dur sofa; qui ne refait pas les lits; qui ne balaie ni le pont ni les cabines; à table, c'est une joie quand celui chargé du service, petit jeune homme au teint olivâtre, à la moustache noire bien cirée, aux cheveux pommadés, à la mèche bien plaquée sur le front, nous apporte les plats en bras de chemise, sans gilet, les mains sales, ayant sur l'épaule une serviette de toilette déjà maculée avec laquelle il vient de frotter les glaces de la salle à manger.



Nous menons la vie du petit cabotage paranéen, nous arrêtant à tous les « ports », devant toutes les exploitations où s'élèvent quelques huttes de paille, ici cinq minutes, là trois heures pour débarquer de la farine, du pétrole, des pommes de terre, ou des mules que l'on jette à la nage. L'*Ibéra* embarque des sacs de maté, des peaux sèches, du bois. Quand un péon ou un capataz va rejoindre une exploitation forestière, ceux qui restent à bord poussent des cris stridents qui finissent par une sorte de cri de tête et de gorge, une tyrolienne qui serait sauvage.

Si le capitaine aperçoit un homme ou une femme, sur la berge, avec une malle à ses pieds, un paquet noué à la main, l'*Ibéra* s'arrête et le canot va les chercher; quelquefois, s'il s'agit d'un prix à débattre, d'un marché à conclure, le capitaine à tête de forban débarque.

Le deuxième jour de navigation, le Parana n'a pas changé d'aspect, ce sont toujours les mêmes rives

basses plantées de bois; mais à présent les bambous dominent, ils s'élèvent en gerbes élégantes et serrées, étouffant quelques lapachos aux fleurs roses.

Cette double barrière qui, sans arrêt, borne la vue, devient monotone. Aussi quand, après trente heures, la rive déboisée s'étale en prairie, l'œil enchanté se repose pendant quelques minutes sur les herbes et les vaches d'un rancho.

De nombreux arroyos d'un ou deux mètres de large se sont frayés un chemin à travers la forêt, dans la terre sablonneuse, et viennent sous un tunnel de branches perdre leur flot dans l'énorme masse d'eau qui passe.

L'apparition des yacarés a fait sortir les fusils de chasse et les revolvers; le pilote, un fusil posé près de la barre, a l'œil sur la rive plus souvent que sur le gouvernail. De temps en temps un coup part, qui effarouche quelque martin-pêcheur voletant sur les bambous ou quelque pécari venu boire au bord du fleuve et qui regagne prestement ses fourrés.

Nous ne croisons pas une seule embarcation. Le grand fleuve, autrefois sillonné par les pagaies des Indiens guaranis, est désert. Que nous sommes loin du temps où les bateliers devaient tendre de rideaux de cuir leurs embarcations pour se défendre des flèches des Indiens. La forêt est silencieuse. A peine de temps en temps, un milan solitaire plane au-dessus de nous et s'en va. Puis, soudain, au détour d'une île, un bruit assourdissant de jacassements de perroquets sort des bois.

Le caractère de ces forêts leur vient de la diversité de la végétation qui donne à la masse de verdure des colorations et des formes différentes. Les troncs

extrêmement pressés, les sous-bois très épais témoignent d'une nature ardente à vivre et à se multiplier; les espacements que ménagent les fûts des arbres sont remplis par des lianes et des arbustes et, sur le bord, par les hautes graminées. Mais la grâce un peu monotone, il est vrai, de ce paysage est due aux rideaux de bambous de ses rivages. Verdoyantes jusqu'à leur base, les touffes flexibles s'épanouissent si légèrement, d'un élan si souple et si délicat dans l'azur!

Nous nous répétons sans cesse que ce paysage n'a rien de tropical — bambous et perroquets à part — et que, n'était la largeur du fleuve, on pourrait se croire sur une rivière de l'Ile-de-France, par une journée d'été.

Mais la grande préoccupation des passagers vient des moustiques, les terribles mosquitos, les *quejenes* entre autres, qui vous harcèlent jour et nuit, dont la piqûre, heureusement, est sans gravité. J'ai apporté de l'ammoniaque et de l'eau de Cologne pour combattre les démangeaisons. Mais il faudrait des moyens préventifs. M. Harper a trouvé le seul : il s'est fait une moustiquaire avec quelques mètres de mousseline qu'il a coulissés et qu'il étend au-dessus de sa couchette tous les soirs au moyen de pitons dont il s'était précautionné. L'Anglais estanciero à tête de clown, qui partageait sa cabine avec un Norvégien, était réveillé la nuit par des hurlements hystériques de son compagnon, hanté par les cauchemars. Il changea de cabine. Mais la malchance le poursuivit. Des rats venaient lui tenir compagnie et il passait les meilleures heures de la nuit à les chasser à coups de bâton, ce qui réveillait ses voisins, le consolant un peu de ses propres mécomptes.

Le troisième jour, vers Ituzaingo, une petite olonie de Russes, hommes, femmes, enfants, était enue accompagner au bateau un jeune ouvrier qui 'en allait travailler dans le territoire des Missions. In canot se détacha de la rive, l'amenant vers nous. ,es autres demeurèrent sur les bords, à l'ombre des ambous. Les hommes étaient coiffés de hautes casuettes noires, chaussés de bottes et vêtus de leurs hemises rouges du dimanche, les femmes, habillées le caracos à ramages éclatants, avec un foulard sur la ête, et les enfants portaient des pantalons démesurés ui leur tombaient sur les talons. Tous se mirent à hanter une complainte d'adieu slave, d'une mélanolie lamentable; les grosses voix se mêlaient aux oprani aigus des petits; sous ce soleil, dans cette olitude lointaine, le steppe s'évoqua, l'isba couverte le neige, Tolstoï, les tristesses et les drāmes des léracinements...

Le sondeur lançait toujours de l'entrepont sa orde à plomb, et criait sur un ton monotone : *Otcho uatras, siete cuatras.* Aux passages difficiles des ouées flottaient, vieilles boîtes à pétrole bouchées. lientôt, le fleuve est si bas que la crainte d'un ensalement fait stopper au crépuscule.

Nous sommes au cinquième jour du voyage. Le leuve s'est rétréci. Les parfums de la forêt nous rrivent. Au lieu des falaises rouges qui bordaient e fleuve jusqu'ici, apparaissent maintenant d'affreuses roches basaltiques lavées par les pluies et les rues et que le soleil craquèle; comme l'eau est très asse, les écueils affleurent ainsi que des îlots bruns, l'aspect funèbre et terrible. On dirait des conglomérats de mâchefers ou des terres boueuses piétinées

par des millions de bœufs et séchées; les courants s'y sont creusés des trous énormes, comme des cavernes.

Sur ces rocs calcinés, un bateau s'échoua il y a vingt ans, sa carcasse est encore là avec sa ferraille, sa roue à aube, semblable à un thorax défoncé de géant. De temps en temps, une île étroite et haute s'élève comme un cône verdoyant au centre de la rivière. Un puma s'est montré sur la rive. Huit coups de revolver partent sans l'atteindre. Le bateau s'arrête; un canot se détache avec quatre hommes et un passager qui vont à la poursuite de l'animal. Bientôt, ils reviennent. Le puma a disparu.

MISIONES

Posadas. — Peones, retour de la forêt vierge. — Les chinas. — Cigares et parfumeries. — Compatriotes sympathiques. — Les frères de Blosset. — M. Clément. — La colonie française de Misiones. — M. Barthe. — Sa fortune et son histoire. — De quoi est faite la richesse de Misiones. — La terre, les bois, les yerbales. — Comment s'exploitent les forêts. — Existence dramatique.

Le 14 septembre, nous aperçûmes sur notre gauche une petite colline toute verte en pente douce, avec çà et là les lumières roses des lapachos en fleur, et des maisons basses étagées dans la verdure : c'était Posadas, la capitale du territoire de Misiones. Quelques petits vapeurs sont ancrés dans le port sans débarcadère, sans digue, sans ponton, simple berge naturelle où l'on décharge de la luzerne pressée. Des barques tournent autour de l'*Ibéra*, pleines de marchandes d'oranges et de cigares.

Nous débarquons avec des péones en chapeau mou, veston, cravate rouge ou verte ou bleue, leur petit baluchon à la main. Ils viennent à Posadas dépenser les cent ou deux cents piastres gagnées par leur travail dans la forêt, et sont accompagnés de « chinas »

en jupes roses, blouses mauves et bottines vernies. Elles couchèrent, comme les hommes, sur le pont; mais, dès le matin, je les voyais qui se lissaient les cheveux avec l'eau du fleuve puisée dans de vieilles boîtes de conserves, qui se fardaient et s'avivaient les yeux et les lèvres de kohl et de rouge. Certaines tiennent d'une main leur provision d'énormes cigares noirs ou des feuilles de tabac pressées, et de l'autre un enfant. Ces cigares sont si forts que les hommes eux-mêmes ne les fument pas.

Ce soir, il y aura à Posadas des bals publics et des orgies qui dureront toute la nuit. Demain, pour en finir, les peones achèteront à leurs « chinas » des parfumeries et des poudres de riz.

Posadas restera dans notre souvenir comme l'une des étapes les plus charmantes de notre voyage. C'est que nous y rencontrâmes les frères de Blosset, deux compatriotes courtois et souriants, intelligents et renseignés, qui paraissent très sympathiques aux gens du pays. L'un d'eux est l'agent consulaire de France. Ils aiment leur patrie d'adoption. Je pourrai donc écouter leurs critiques s'ils m'en font. Je rencontre aussi un Allemand dont l'opinion comparée à la leur m'intéressera.

Posadas est une toute petite ville de 6,000 habitants, qui n'a guère plus de quarante ans d'existence. Au temps de la guerre du Paraguay, quelques tentes s'étaient plantées là. Puis on bâtit des chaumières qui devinrent des maisons. Et c'est aujourd'hui la capitale du Territoire des Missions.

Sur la place plantée de cèdres et de ceïbos aux fleurs écarlates, se trouve le meilleur hôtel de la ville, l'hôtel de Paris, tenu par un de nos compatriotes,

M. Clément, qui a la réputation d'avoir mauvais caractère, mais que j'ai trouvé charmant.

La vie est bon marché à Posadas. Pour 40 centimes on a un kilo de viande; le manioc coûte 75 centimes les dix kilos[1]. Les légumes ne sont pas plus chers.

Le soir de notre arrivée, M. de Blosset nous avait conviés, chez lui, à vider une coupe de champagne, au milieu de la colonie et des habitants notables. Nous apprîmes là qu'à l'heure présente, l'influence française domine dans Misiones, — non dans la politique, qui est toute aux mains des « Correntinos », — mais au point de vue économique et, on peut dire, social. Il y a huit ans, cette influence s'exerçait bien plus directement encore. Tout le conseil municipal de Posadas parlait français. Le gouverneur était alors M. Lanusse, fils de Français, cousin de l'abbé Lanusse, aumônier de Saint-Cyr.

Il n'y a pourtant dans tout le territoire des Missions, qu'une centaine de Français dont la moitié occupent, il est vrai, une situation privilégiée. Quelques-uns sont les plus riches du pays.

Je citerai parmi eux MM. Errecabarde et Cie, qui possèdent 607,000 hectares de terre dans le Territoire des Missions, et M. Dominique Barthe qui, arrivé en 1877, sans aucune fortune, du pays basque, et simple ouvrier, se trouve aujourd'hui riche de 35 millions de francs. Il est à la fois commerçant, industriel, armateur et banquier, et possède 750,000 hectares de forêts au Brésil et au Paraguay, dont une partie importante produit de la yerba maté.

1. Le manioc sert à faire le tapioca. On l'emploie ici en farine, qu'il faut manger dans les trois jours, car elle se gâte très vite.

(Notre département du Pas-de-Calais n'a que 663,000 hectares.)

Je le vis ce soir-là. C'est un homme de cinquante-cinq ans, alerte, à la figure maigre, au teint rouge, à l'œil vif et clair, à la forte mâchoire. Je lui demandai quelques détails sur ses origines. Ce fut court. Il arriva en Argentine à douze ans avec un parent, venant de Mauléon, sans un sou, et demeura pendant trois ans à Buenos-Aires chez une de ses sœurs mariées. A quinze ans, il entra comme employé pour 80 francs par mois, chez un marchand de maté qu'il quitta à vingt et un ans pour travailler à son compte. Il avait mis de côté quelque argent, et put acheter, au Paraguay, du maté et du tabac qu'il revendit. Cette première affaire faite, il se trouvait à la tête d'un capital de 20,000 francs. Ce fut le point de départ de sa fortune. Dès lors, il fit le trafic de la yerba, des cuirs, du tabac, du bois, de Buenos-Aires à Posadas et inversement. Il acheta des milliers d'hectares de terres et des milliers de têtes de bétail. Il est aujourd'hui le plus grand propriétaire de Misiones et refusa dernièrement 25 millions de francs que lui offrait une Compagnie anglaise pour la totalité de ses biens.



Le Territoire de Misiones est peu peuplé, puisqu'il ne compte pas plus de 38,000 habitants. Une grande partie de cette population se compose de familles de colons européens. Les Russes et les Slaves d'Autriche dominent dans la proportion de 45 p. 100, les Italiens 10 p. 100. Ces colons sont divisés en 3,000 familles environ, réparties dans 13 colonies. Chaque

famille possède en moyenne 50 hectares de terre dont elle ne cultive que 5 à 7 hectares[1]. Car nous ne sommes plus ici dans la région des grandes exploitations. On cultive surtout du manioc, des patates, du tabac, de la canne à sucre, du maté, du riz, des oranges, des bananes, des ananas.

Les Syriens et les Arméniens commencent à envahir les provinces du Nord et Misiones en particulier.

— Ce sont, me dit M. de Blosset, des gens qui ne travaillent pas, qui vivent du travail des autres : la plaie la plus à craindre dans des pays neufs. Ils arrivent avec une boîte, et trois ans après les voilà devenus propriétaires d'une maison à deux étages. Or il faut ici des gens qui produisent. Actuellement les meilleurs colons de Misiones pour l'exploitation industrielle des forêts sont les Brésiliens fils d'Allemands. Pour les travaux des bois, les défrichements, les yerbales, le Correntino, métis de Guarani et d'Espagnol, n'a point son rival. Le meilleur ouvrier des champs est le Polonais devenu, depuis quelque temps, le pourvoyeur du Territoire en œufs, beurre, charcuterie, etc.

« Tout est à faire dans ce pays admirablement fertile, assurent nos compatriotes. Pensez que sur une superficie totale de 3 millions d'hectares[2], le Territoire de Misiones n'en a pas plus de 350,000 cultivés, le reste est encore en forêts. Au centre de Misiones,

1. C'est la superficie travaillée annuellement par une famille européenne. Les Argentins, Brésiliens et Paraguayens ne cultivent que deux ou trois hectares.
2. A peu près la superficie de la Belgique.

625,000 hectares, propriété du gouvernement, non exploités, attendent le chemin de fer pour se valoriser[1].

— Pourquoi, alors, ce retard dans la colonisation et le développement du pays? Le climat n'est-il pas un obstacle sérieux?

— Non pas, le climat est ici tout à fait salubre. A Posadas, durant l'été, le thermomètre ne dépasse pas 36 et 38°, l'hiver il ne descend guère au-dessous de 2° ou 1°. Parfois, mais rarement, nous avons quelques gelées blanches. Les pluies sont très abondantes, également distribuées tout le long de l'année, avec un peu plus de sécheresse en février, mars et avril.

— Et la terre est fertile?

— D'une grande fertilité. C'est la fameuse terre rouge, la terre à café, que l'on retrouve au Paraguay, dans le sud du Brésil et à Cuba. Quantité d'arroyos sillonnent le territoire entre lesquels s'étendent des espaces vallonnés où cette terre rouge végétale atteint parfois une épaisseur de trente mètres. La preuve irréfutable de la richesse de ce pays, les Jésuites l'ont donnée dans leurs belles exploitations et leurs colonies agricoles si prospères, dont nous ne voyons plus que les ruines. Ils avaient organisé ici même de magnifiques estancias, créé des plantations de yerba maté, importé dans leurs potagers et leurs vergers les légumes et les fruits d'Europe. Tout cela disparut après leur expulsion et les guerres entre l'Argentine, le Paraguay et le Brésil, dont les Missions furent, pendant un demi-siècle, le champ de bataille. Après les incendies des villages et des estancias, il

1. J'ai demandé la valeur de ces terres. On les vendrait moins de 6 francs l'hectare.

ne restait plus qu'une population d'Indiens retombés presque à l'état sauvage; les forêts avaient envahi les cultures. Cependant, depuis 1860, avec la paix, un peu de prospérité revint. L'émigration étrangère atteignit ces régions, trop peu, malheureusement, les riches plaines de Buenos-Aires et de Santa-Fé l'arrêtant au passage. »



J'ai rencontré aussi un autre Français intelligent et actif, M. Fouilland, qui, depuis plus de vingt ans, en qualité de géomètre-arpenteur, parcourt cette contrée dont il a dressé une carte économique exacte.

Je lui demandai de me parler un peu de l'exploitation des forêts, dont il s'est fait une spécialité.

— Il ne faut pas se dissimuler, me dit-il, qu'elle offre quelques difficultés. Mais on peut les atténuer. La plus grande consiste, pour les forestiers, dans l'absence de pâturages et, par suite, dans l'impossibilité de se ravitailler. Les chèvres, il est vrai, se nourrissant de broussailles, s'accommodent facilement de la forêt. Mais il faudrait créer, au long des picadas déjà tracées et dans les zones exploitées, des pâturages permettant de faire des réserves de bétail. Les Brésiliens de la colonie de l'Iguazu ne font pas autrement.

— Quelle est la vie de ces ouvriers forestiers?

— Assez dure, en vérité. Songez à l'existence de ces gens isolés au milieu de la forêt vierge, à vingt, trente kilomètres de toute communication avec le reste du monde, vivant dans le silence absolu et dans la chaleur, au milieu des moustiques, des « m'bari-

gui », des tiques, de mille insectes, seuls habitants des bois. Il y a des tiques microscopiques qui s'insinuent sous les ongles ou se collent par larges bandes sur le corps et qu'il faut racler durement. D'autres, énormes, se collent à la peau et sucent le sang. Quand on veut les arracher, la chair s'en va avec elles. Mais le grand ennemi du bûcheron est une sorte de petit papillon jaune qui boit l'humidité des muqueuses, aux yeux des chevaux, des mules, des bœufs et des hommes, entre par nuées dans les oreilles, le nez, la bouche. Autre danger : l'anémie provoquée par le dégagement d'acide carbonique des feuilles.

— Que mangent-ils?

— Ce qu'on leur envoie de temps en temps. Car il n'y a aucune ressource dans ces forêts. Les animaux eux-mêmes n'y trouvent pas de quoi vivre, ni les gros, ni les petits, pas même les oiseaux. Cela tient à la constitution du sol privé de chlorure de sodium nécessaire à la vie des plantes qui nourrissent les animaux. S'il n'y a pas de fruits aux arbres, ni de plantes nourricières, il n'y a pas non plus de petits animaux, ni, par conséquent, de carnassiers qui s'en nourriraient. Il arrive cependant qu'on relève des traces de bêtes dans la picada. En les suivant, on arrive presque toujours à un endroit recouvert d'une mince couche de salpêtre, si rare dans le pays, qu'un tapir ou un pécari est venu lécher.

— Comment décidez-vous les péones à partir pour la forêt?

— C'est souvent compliqué. On les allèche par des avances, on les habille de neuf, on leur donne un poncho, un grand feutre, une paire de bottes, plus deux cents piastres. Cette abondance les tente, ils

acceptent le contrat et dépensent en une nuit au jeu et dans les bouges de Posadas toute leur avance. Alors, ils essaient de se sauver, ce qui est facile, puisqu'il leur suffit de traverser le Parana pour être en terre paraguayenne. Ou bien, leur orgie consommée, ils entrent dans le bois, généralement seuls, même s'ils sont mariés, car la présence des femmes amène toujours des drames; ils travaillent avec plus ou moins d'ardeur pendant quatre ou cinq mois, le temps nécessaire pour gagner deux ou trois cents piastres, et alors rien ne peut les empêcher de revenir à la ville, où ils liquident en quelques heures le reste des gages qu'on leur paye à la fin du contrat, et parfois les avances du contrat nouveau.

— Mais comment peuvent-ils dépenser ainsi en une nuit cinq ou six cents francs?

— Avec ces femmes à peones que vous avez pu voir sur l'*Ibéra*, ces « chinas » métisses d'Indiennes et d'Espagnols ou de nègres. Ils se grisent. se couvrent de parfums chers; les femmes font des provisions de poudre de riz, de fards, d'huiles, de pommades, et de toilettes éclatantes.

« Hantés par le souvenir de ces délices, ils tentent quelquefois de s'évader. Mais ils savent qu'un homme perdu dans la forêt est un homme mort. Point de fruits, point de gibier. L'ouvrier est donc l'esclave sans défense de capatazes intéressés à le faire travailler le plus possible, souvent plus terribles pour lui que les tiques et les moustiques. On les choisit parmi les plus énergiques, les plus brutaux et les plus rompus à la vie de la forêt. Ils sont mieux payés, mieux nourris aussi. Le péon dépend entièrement de ces contremaîtres farouches. S'il se relâche, on le

prive de nourriture. S'il se rebelle, on l'attache à un arbre et on le fouette. Il se résigne donc au travail. De la viande séchée, du maïs et du maté composent son ordinaire pendant des mois. Il faut la résignation du Guarani pour supporter une telle existence. L'Européen n'y résisterait pas. Parfois, cependant, des drames éclatent. Sept ouvriers furent tués l'an dernier, au cours d'une révolte. A bout de résignation, ces êtres doux et passifs peuvent devenir aussi brutaux que leurs tyrans. Et l'on cite le cas de contremaîtres attendus par des bûcherons au détour d'une picada et tailladés à coups de couteau; d'autres, ligotés à un arbre en pleine forêt, exposés à la torture des tiques et des moustiques, ne furent délivrés que par le plus grand des hasards. »

MISIONES

(suite)

Le défrichement. — Terre sans soi. — Mépris des Guaranis pour les jaunes. — Les étrangers se plaignent de l'administration du Territoire de Misiones. — Le gringo infatigable et serviable. — Enquête à faire. — On compte sur le nouveau Président de la République. — Reprise du voyage. — Un homme à l'eau. — En route! — Changement de paysage. — On approche de l'Iguazu. — Gracieux emploi des lucioles au Brésil.

Malgré ces difficultés, les exploitations forestières se poursuivent, dans la portion de forêt qui s'étend sur une longueur de vingt kilomètres à partir du fleuve. Plus loin, les frais de transport sont trop élevés. Les routes dans la forêt se font au fur et à mesure qu'avance le déboisement. Bientôt, dans ces zones, hier encore impénétrables, des colons s'installeront pour faire de la culture.

Mais comment s'y prendra le propriétaire de quelques milliers d'hectares de bois, décidé à mettre ces terres en valeur?

Quand il aura réussi à amener chez lui une cinquantaine de peones bûcherons, il commencera à défricher.

Au moyen de leur long couteau appelé « machete », les hommes coupent tout le sous-bois. Ils font très vite cette besogne. Il faut les voir marchant à travers les fourrés, distribuant avec énergie les coups tranchants à droite et à gauche. Un péon ne passe pas plus de six à sept jours sur un hectare. Puis ils s'attaquent aux gros arbres. Au bout de sept à huit jours en été, et quinze en hiver, les feuilles et les branches ayant séché, on y met le feu; tout flambe, la cendre tombe sur la terre et l'engraisse de sa potasse. On sème des grains de maïs entre les troncs calcinés et, dès la première année, la récolte est belle. Travail commode, puisque la cueillette du maïs se fait à la main, épi par épi.

La deuxième année des rejets ont poussé autour des fûts; on les brûle; puis les troncs sont enlevés et déposés le long d'une route qu'on a tracée lors du premier travail. On resème du maïs.

La troisième année, les racines et les chicots sont pourris, on les enlève et on peut labourer le champ.



— Et quel sera, à votre jugement, l'avenir de Misiones? demandai-je à M. Fouilland.

— Quand on aura tiré des forêts les trésors de bois qu'elles renferment, on créera à leur place des pâturages d'engraissement.

— Mais ne m'a-t-on pas dit que la terre ne possède pas assez d'éléments salés pour la nourriture du bétail?

— On y pourvoit par des moyens artificiels. Actuellement, lorsqu'à la lune nouvelle, on fait les rodeos

des bêtes du campo, les peones partent avec cinq ou six sacs de sel qu'ils sèment sur le sol et que les vaches viennent lécher. Cette coutume rudimentaire est à réformer, car les animaux confondent le sel et le gravier et se mettent à mâcher les cailloux, ce qui leur abîme les dents, après quoi ils ne peuvent plus mâcher l'herbe, et dépérissent. On verse à présent le sel dans des auges. Cette distribution périodique a même fini par apprivoiser le bétail qui devenait sauvage et qu'on ne pouvait approcher qu'à grand'peine.

— Le prix du sel n'augmente-t-il pas les frais d'élevage?

— A peine. Cela coûte 35 centimes par tête et par an.

« Mais ce sont là des détails. Ce qui importe davantage, c'est de secouer l'énergie des gens et de se défaire de traditions absurdes. Par exemple, on fait ici de la sélection à rebours. Dès qu'on voit un beau poulain, on en fait un cheval de selle au lieu de le prendre comme reproducteur. Les Guaranis de Misiones considèrent comme une sorte de déshonneur de monter une jument. Aussi en a-t-on de superbes pour un prix dérisoire. Croiriez-vous qu'au lieu de les réserver pour la monte, on les vend à une savonnerie pour leur poids de graisse?

« Et puis, continua M. Fouilland poursuivant sa démonstration, on fera de la culture. Celle du maïs, actuellement limitée aux besoins locaux, peut se développer. Le manioc, aliment fondamental des Missions, doit être également exploité pour sa richesse en amidon. Sa racine en contient théoriquement 25 p. 100, en moyenne 15 p. 100. Un hectare donne au minimum 20,000 kilos de manioc, et par conséquent une

moyenne de 3,000 kilos d'amidon vendu à raison de 20 piastres les 100 kilos, n'est-ce pas là un bon rendement? Le riz prospère également sur les terres bien arrosées et la canne à sucre vient admirablement dans certaines zones choisies.

« Le cotonnier, cultivé jadis par les Jésuites, pousse à l'état sauvage dans la forêt ainsi que l'indigotier; le café et le cacao sont également des produits naturels du pays. Je ne parle pas des orangers qui abondent, ainsi que les mandariniers et les citronniers, les bananiers et les ananas, dont plusieurs espèces sont excellentes, mais dont personne ne s'occupe. Toutes ces cultures avec l'exploitation raisonnée de la yerba maté seront dans l'avenir la fortune des Missions. »

M. Fouilland m'assure que près d'ici, à Loreto, la canne donne 12 à 16 p. 100 de sucre, alors que celle de Tucuman et du Chaco ne rend que 8 à 10 p. 100.

On se plaint de l'impôt d'une piastre par litre d'alcool que l'Etat fédéral a créé. On prétend qu'il a fait émigrer la fabrication du sucre au Brésil et au Paraguay. Si j'en crois les mécontents, cet impôt, qui rapporte entre 12 et 13 millions à l'État, coûte autant en frais d'administration. Il aurait été créé pour caser « les petits messieurs à cravate » qu'on n'a pas pu placer dans la guerre à la sauterelle et à la fourmi.



Que disent les étrangers de l'administration de Misiones? Vais-je répéter leurs griefs? Ils m'assurent, Français et Allemands, Russes et Polonais, Italiens et Autrichiens, que le gouvernement fédéral

ignore tout de ce qui se passe dans ce territoire lointain et que c'est un service à rendre à l'Argentine que de le dévoiler. Je ne peux pourtant pas entrer dans le détail des reproches que les Européens font à ce qu'on appelle l'administration « correntine ». Bureaucratie prévaricatrice, police et justice aux ordres de la bureaucratie, voilà, en deux mots, le résumé de mille histoires, d'abus, de vols surtout, de mauvais juges et de policiers complices, que j'ai recueillies. Cependant, on faisait beaucoup de fond, lors de mon passage, sur l'arrivée prochaine au pouvoir de M. Saenz Peña.

En attendant, on gémit :

— Où est le temps du gouvernement de Lanusse! Celui-là fut un administrateur de grande envergure et qui peut être considéré comme le vrai créateur de Misiones. Depuis, nous sommes passés aux gouverneurs correntinos, qui nomment leurs beaux-frères de vingt ans secrétaires de gouvernement et leurs propres frères inspecteurs de police, de sorte que toutes les tyrannies leur sont permises.

Quelqu'un en qui j'ai confiance pour sa raison clairvoyante et sa modération d'esprit, m'a écrit de Misiones :

« Le gouvernement actuel considère les travailleurs étrangers comme des intrus taillables à merci, et ferme les yeux sur tous les abus et les vols dont ces malheureux sont victimes. Témoin le cas des Russes d'Itacaruaré et de tous les Polonais d'Apostoles dont les réclamations, même officielles, viennent régulièrement échouer devant l'accord parfait des Guaranis au pouvoir contre le « gringo ». Cet état de choses, particulier aux provinces du Nord de la République,

est extrêmement préjudiciable à leurs intérêts. Il est inadmissible qu'un territoire comme celui de Misiones, dont toute l'activité productrice est due au travail d'Européens courageux et méritants qui, après des années de luttes inouïes, sont arrivés à se forger l'aisance et parfois la fortune, devienne la proie d'une douzaine d'affamés sans scrupules, ne reculant devant rien, même le crime, pour satisfaire leurs appétits et leurs passions... Le remède à cet état de choses serait une bonne justice et une bonne administration communale; malheureusement, les juges de paix et les municipalités de campagne sont nommés directement par le gouverneur, et la justice fédérale ne peut opérer sans le concours de la police qui est aux mains du gouvernement local. »



Nous reprîmes notre voyage vers l'Iguazu.

Après Posadas, les falaises s'élèvent verticales et rouges, les rives ondulent avec un charme souverain.

A Candelaria, on nous signale une nouvelle exploitation de forêt. En effet, quelques huttes de bois s'élèvent sur le bord du fleuve. Autour d'un four en terre, une colonne de fumée monte dans l'air bleu, et la rive est encombrée par des tas d'oranges et de linges qui sèchent. Des chiens aboient. C'est l'embryon d'une ville future.

Amarrée à la rive, une petite pirogue creusée dans un *palo borracho*, le fameux *bâton ivre*, se balance. On voudrait voir sortir des bambous un Indien, armé d'un arc et coiffé de plumes. Au sommet de la barranca, quelques cabanes s'abritent sous un bouquet

de palmiers; un coin de terre est défriché et semé, car déjà un peu de verdure pointe.

L'*Ibéra* s'arrête, un canot s'en détache, monté par six matelots du bord, métis d'Indiens glabres, aux larges pommettes, qui pagayent debout; au milieu d'eux, assis, deux peones, le poncho sur l'épaule, une femme et une enfant, avec un lit de camp, leur malle rose et leurs paquets. La femme est habillée d'une robe vert d'eau à queue, la tête couverte d'un foulard rose et d'un châle blanc aux franges de soie; l'enfant porte une robe bleu de roi, très longue aussi. Nous les voyons tous les quatre grimper la pente raide de la « barranca » avec leurs bagages, puis entrer dans la forêt. Il pleut. La jupe vert d'eau traîne dans la boue ocreuse de la falaise.

Vers le soir, pendant le dîner, au delà de Santa-Anna, où nous venions d'aborder, un coup de cloche retentit; le bateau s'arrête. Qu'y a-il? Nous nous informons. C'est un peon de l'entrepont qui a reçu un coup de pied de mule et qui est tombé dans le fleuve. A notre table, nul ne bouge. Le capitaine, sans se presser, va voir. Je le suis. Deux canots reviennent déjà, avec des lanternes.

— Eh bien? interroge-t-il.

— *Nada!* (rien!), répondent les hommes.

Pourtant, on avait encore entendu la voix du mal heureux au moment où le bateau s'arrêtait, il n'y a pas cinq minutes.

— Le courant l'aura emporté, dit le capitaine. En route.

J'étais stupéfait de la simplicité de ce qui se passait. Pas un cri n'avait éclaté. Aucune anxiété chez les témoins de ce drame bref. Les camarades du dis-

paru, ceux avec qui il parlait encore il y a cinq minutes, je les voyais, avec leurs faces couleur pain d'épices, aux traits forts, aux yeux noirs, assis sur le plancher ou sur leurs malles de fer-blanc martelé, tenant par la taille les « chinas » et riant. Certains tournaient même le dos au bordage où nos regards anxieux plongeaient.

Cette indifférence, ce fatalisme me parurent tellement exagérés, que je ne pouvais croire à la réalité du drame. Aujourd'hui encore...

Nous ne sommes plus qu'à une centaine de kilomètres de l'Iguazu. Le paysage change tout à fait. Plus de rives monotones, plus de fleuve d'une lieue de large, aux rives alignées comme des boulevards : nous avançons à présent sur une eau de trois ou quatre cents mètres d'une rive à l'autre, devant une succession de criques charmantes et variées, de promontoires de rocs bruns et brûlés dont l'imprévu transforme à chaque instant le paysage ; la forêt se fait plus touffue encore. Des ceïbos aux grappes rouges en égayent la verdure. On voit une grande quantité de ce qu'on appelle ici les « arbres à coqueluche », aux branches très espacées, aux larges feuilles vert-amande dont le dessous est blanc et râpeux comme une étrille. On s'en sert en infusion contre la coqueluche et l'asthme, et pour polir le bois, la corne et l'os[1]. Dans une découpure de la rive, un affluent se déverse en une chute de vingt mètres de haut dont la force est utilisée par une scierie. Les falaises s'élèvent davantage. Des éclaircies se font. Quelques crêtes ont

1. J'ai rapporté une feuille de cet arbre à M. Thays qui me l'a identifié avec le cambara ou ambaï, dont le nom scientifique est *Cecropia palmata*.

été déboisées pour construire des hangars et des ranchos couverts de feuilles sèches. Dans une petite prairie verdoyante poussent des orangers et des bananiers; de place en place, dans de vieilles boîtes à pétrole, fleurissent des arbustes et des fleurs; un cheval paît, des poules picorent autour de quelques porcs et de quelques moutons; une glissière de bois part du haut de la barranca pour arriver au fleuve et sert à embarquer les troncs d'arbres : nous avons devant nous la sortie d'une exploitation forestière. Des ouvriers, pieds nus, en pantalon de toile bleue, en chemises roses, un foulard rose ou bleu autour du cou, coiffés d'un large chapeau mou, construisent un radeau de cèdre, composé de 150 troncs équarris.

L'*Ibéra* débarque pour eux quelques sacs de farine, de pommes de terre et d'oignons, des bidons de pétrole et des peaux de vaches séchées.

A la tombée du jour, l'*Ibéra* s'arrêta dans une des criques du rivage pour y passer la nuit; on entendait le cri strident des innombrables insectes de la forêt. Les pagayeurs descendirent pour couper de l'herbe destinée aux mules que le bateau transportait; notre cuisinier se mit à pêcher et la première étoile apparut dans le ciel.

L'heure des rêveries! La nature a tout fait grand ici, la pampa interminable, les forêts infinies, les fleuves démesurés. On traverse des régions aussi grandes que la France sans que le paysage ait changé. Je ne sais rien qui puisse mieux vous donner l'anxiété de l'infini que ces immensités successives.

Ce soir-là, une luciole tomba sur le bateau. Je n'en avais jamais tenu à la main. Quand sa petite bedaine molle abritée par les ailes se contracte par

brèves intermittences, elle s'illumine d'une lumière verte assez forte pour éclairer le cadran d'une montre. Il en est, paraît-il, au Brésil, qui rayonnent une couleur rouge rubis, et dont on peut se servir comme d'une lanterne rouge, dans les cabinets de photographes. Les dames ornent leurs chevelures, le soir, et aussi leur corsage de ces lampyres, en les emprisonnant dans une mousseline légère.

LES CHUTES DE L'IGUAZU

Puerto-Aguirre, frontière de l'Argentine, du Paraguay et du Brésil. — En route pour les chutes. — Une picada de 15 kilomètres. — La forêt vierge. — Arrivée devant les cataractes. — Spectacle sans pareil. — Le soir tombe. — Une mauvaise nuit. — Les chutes au soleil. — 4 kilomètres de développement. — Le Niagara et l'Iguazu. — Comparaisons. — L'idée d'un parc national. — Un propriétaire avisé. — M. Domingo Ayarragaray. — 75,000 hectares de forêts. — Richesse infinie en bois nobles. — 28 millions d'arbres abattables. — 1 million de chevaux-vapeur. — Comment on pourrait utiliser les chutes : fabriques de cellulose, de carbure de calcium, de nitrates, etc. — Fécondité de la terre.

Nous voilà enfin à Puerto-Aguirre, presque au confluent de l'Iguazu et du Haut Parana, point de débarquement pour la visite des chutes qui sont encore à quinze kilomètres d'ici. Depuis Corrientes, l'*Ibéra* a parcouru 520 milles.

Voici les trois frontières : celle de l'Argentine à droite, celle du Paraguay à gauche, celle du Brésil au milieu. La borne frontière du Brésil, en pierre, s'érige comme une sorte de colonne, à mi-côte de la colline.

Il pleut à torrents, comme le ciel sait pleuvoir en ce pays : sur le haut de la barranca ou falaise, se

trouve « l'hôtel ». Dans la pluie diluvienne, les éclairs et le tonnerre, il faut gravir cette pente glaiseuse où des troncs de bambous enfoncés horizontalement dans la terre simulent des escaliers ; c'est tout une ascension ; on est percé, on glisse, on s'étale dans la boue en riant.

L'hôtel du señor X..., fils roublard d'un Espagnol de Posadas, est un vaste hangar de bois brut divisé en plusieurs compartiments, dont l'épicerie, la sellerie, le restaurant, la cuisine, l'écurie et deux vastes dortoirs. Sur le devant de « l'hôtel » une galerie couverte, sorte de balcon où déjà des touristes ont gravé leurs noms.

En face de nous, la rive brésilienne de l'Iguazu se dresse presque à pic, couverte d'une épaisse forêt; le fleuve coule au bas de la barranca où nous sommes, parmi les rochers basaltiques. L'hôtelier nous montre, à mi-hauteur de sa baraque, les traces de la dernière crue, formidable, puisque le fleuve dut gravir cette falaise haute d'une vingtaine de mètres.

Le ciel rempli de nuages noirs, l'eau qui coule à flots assombrissent le paysage; il faut regarder sa montre pour croire qu'il n'est que deux heures. Nos Anglais, coiffés de larges chapeaux ou de casquettes, bottés et enveloppés de caoutchoucs, se versent du whisky. L'Allemand mange, et nous regardons l'hôtelier empiler tout ce qui lui reste de provisions, pour les deux repas que nous devons faire aux chutes ce soir et demain; tant pis s'il arrive quelque affamé! Mais qui viendrait? Notre bateau est le seul qui fasse en ce moment le service du fleuve. Il n'y a pas de passant à Puerto-Aguirre, et l'hôtel paraît le seul endroit habité de la région.

Derrière l'hôtellerie, des selles et des harnais sont jetés pêle-mêle; pour nos futurs repas, de la viande coupée en lamelles, sèche, accrochée à une poutre. Des mules attendent comme nous que le déluge s'apaise un peu pour être sellées et attelées; un gamin, sous la pluie, attrape trois poules étiques dont il lie les pattes et qu'il emporte sur son dos pour notre dîner du soir.

Enfin, on décide de partir. Un domestique, ancien soldat argentin, qui porte encore son képi et son pantalon garance à bandes bleues, selle les mules et attelle un break maculé de boue rouge.

Les cavaliers nous précèdent sur les mules trotteuses. Nous préférons le break où nous serons plus secoués, mais moins crottés et moins mouillés si la pluie continue.

Nos bagages casés, la guimbarde s'élance au trot de ses six mules dociles. L'une d'elles est montée par notre soldat. Il a les reins serrés par une ceinture rouge où un long couteau est glissé, et ses pieds sont nus. La pluie tombe sur son buste couvert d'une mince chemise de couleur; il n'y prend pas garde. Et nous voilà partis à travers la forêt vierge. Car, à part la picada qu'on a tracée entre Puerto-Aguirre et les chutes, la forêt que nous traversons est encore inexploitée. La route est mauvaise; les fondrières et les rocs jouent avec nous à la balle; le break grince, craque, gémit, bondit.

La pluie cesse, et nous pouvons jouir enfin de ce premier contact avec la forêt vierge. De chaque côté de l'étroite picada s'élève une multitude serrée d'arbres grêles mais très hauts, qui s'élancent vers le ciel, comme pressés de se délivrer de l'étreinte des bam-

bous et des lianes qui les étouffent à leur base. Des orchidées et des philodendrons aux feuilles luisantes, larges et découpées comme celles de l'acanthe, les poursuivent jusqu'aux branches supérieures. Des lianes les enlacent étroitement, escaladent leurs ramures, sautent d'un arbre à l'autre en courbes élégantes, les emprisonnent de leurs torsades et de leurs nœuds. Puis elles retombent jusqu'au sol comme de longs serpents gris, lisses et rigides, ou tissent d'épais rideaux de verdure, aux entrelacs enchevêtrés, vannerie gigantesque piquée d'une multitude de fleurettes blanches. Des jets de bambous grêles et souples surgissent de la terre humide, enfermant parfois le tronc des arbres dans une hutte vivante, ou bien, fatigués de leur élan, ils ploient, au-dessus du sous-bois, leurs arcs gracieux en un désordre agreste, se penchent sur la picada et nous aspergent au passage. Les fleurs rouges des cañas, les héliotropes sauvages, les fougères, les capillaires, les bégonias et les dracénas lavés par l'orage s'avivent de gouttelettes de cristal, et du sol détrempé monte une violente odeur d'humus. On n'entend aucun cri. La forêt semble déserte. De temps en temps apparaît une nuée épaisse de papillons jaunes ou le vol solitaire et saccadé de larges papillons bleus, nacrés. Parfois la picada disparaît sous une végétation ardente, née d'hier, qui brosse le ventre des mules.

L'hôtelier, roublard, qui conduit l'attelage, voyant le crépuscule approcher, se met, pour exciter les bêtes, à pousser quelques énergiques hip! hip! hourrah! puis à entonner la *Marseillaise;* les postillons font tournoyer dans l'air la lanière de cuir qui leur sert de fouet, et nous arrivons, à force de cahots,

au bout du chemin. La guimbarde s'arrête devant l'hôtel-hangar. Nous sommes aux chutes de l'Iguazu.

⁂

Alors un grondement puissant, que les cris des muletiers nous avaient empêchés d'entendre, frappa nos oreilles.

Nous sautâmes à terre, et, sans prendre d'autre souci, nous nous dirigeâmes vers le bruit. Je craignais pour ma part, je l'avoue, une désillusion, et tout le long du chemin je m'y étais préparé. J'eus le bonheur de m'être trompé. A la lueur du crépuscule finissant, nos yeux perçurent la ligne blanche des cataractes et le doux et formidable glissement des eaux argentées. Une vallée couverte d'une forêt profonde s'étendait à nos pieds. En face, une falaise également boisée. A notre droite, au niveau du sol que nous foulions, un vaste angle droit formé par la ligne des deux chutes, brésilienne et argentine, sur un développement de plusieurs kilomètres. Dans le ciel demi-nocturne, d'un bleu très pur, le croissant de la lune se découpait nettement parmi le fourmillement des étoiles et mettait de son éclat sur la gaze d'argent des cascades. Un oiseau, un seul, perché sur la plus haute branche d'un arbre, sifflait sa chanson solitaire. Aucun autre bruit que le grondement des eaux et le chant mélancolique de l'oiseau. Nous étions, du premier coup et sans analyse, gagnés par la poésie de ce spectacle, et peu à peu notre émotion devenait cette sorte d'ivresse suave qui fait s'ouvrir le cœur et qu'on voudrait voir durer toujours.

Mais la nuit nous ravit cette vision magnifique.

Bientôt on ne peut plus qu'entendre l'orgue prodigieux des chutes qui, dans l'ombre, semble plus menaçant et plus proche. Il faut s'abriter dans cet hôtel de l'Iguazu, grande cabane de planches couverte de tôle ondulée et divisée intérieurement par des cloisons de bois brut en six compartiments. On soupe, à la vague clarté d'une lampe fumeuse, d'une fricassée de poulet, de conserves de pêches et de galleta dure servies par notre muletier, puis on s'organise pour la nuit. Une dizaine d'X de bois avec un matelas sont rangés dans une des pièces pour nos compagnons de route, et nous avons l'avantage, ma femme et moi, d'être logés dans la réserve d'épicerie qui possède deux chaises bancales. L'une d'elles, ornée d'une cuvette de fer émaillé, servira de table de toilette. Les traversins manquent; nos valises les remplacent sous l'oreiller. Point d'autres couvertures que de minces couvre-lits de coton. Il fait froid. L'orage a considérablement rafraîchi l'atmosphère. Le vent, qui souffle à travers les planches mal jointes, éteint notre bougie.

Après une mauvaise nuit, nous nous réveillâmes de bonne heure. Le soleil dardait ses plus chauds rayons dans le ciel pur. Nous revîmes avec une joie aussi intense que la veille, mais dégagée de son mystère, la ligne brisée des chutes.

⁂

Les cataractes de l'Iguazu sont formées par un dénivellement brusque du cours du fleuve, qui croule à pic des falaises basaltiques, hautes de soixante à soixante-dix mètres, sur un développement de quatre

mille mètres[1]. Ces falaises s'incurvent du côté brésilien et forment une espèce de fer à cheval étroit, ou plutôt un long doigt de gant, et sont séparées par une île verdoyante d'une autre série de chutes un peu moins hautes, les chutes argentines. Les premières sont, à coup sûr, les plus impressionnantes par l'énormité de la masse d'eau qui tombe des falaises dans une gorge resserrée formant à leur base un gouffre d'où montent des vapeurs humides en nuages azurés. On ne peut malheureusement s'en approcher qu'en faisant une excursion assez compliquée, sinon dangereuse, soit par les rapides du fleuve, soit en le franchissant dans son cours supérieur et en se mettant dans l'eau jusqu'au nombril.

De « l'hôtel » le coup d'œil est ravissant. On n'aperçoit qu'une partie des chutes argentines qui se divisent en deux étages. L'étage supérieur est formé en ce moment d'une vingtaine de cascades de même hauteur et qu'on dirait symétriques, alignées dans les broussailles et les roches basaltiques comme de longues nappes d'argent, glissant de gradin en gradin avec une grâce frissonnante; puis, sortant de toutes les fissures du roc, et encadrées par de la verdure, s'égrènent une infinité de cascatelles qu'on dirait faites de neige vivace, et qui frétillent librement, comme des chevelures fluides.

Des blocs énormes de basaltes s'amoncellent à leur pied, recouverts de mousse, de capillaires, de fougères lavés sans cesse par les nuages de vapeur où un arc-en-ciel se dessine en ce moment. Deux hauts

1. Les chutes du Niagara n'ont que 48 m. 80 de hauteur et 1,600 mètres de développement; mais le débit de l'eau est beaucoup plus considérable qu'à l'Iguazu.

palmiers se dressent dans le ciel, au-dessus des cascatelles. Elles sont si près de nous que nous pourrions très bien nous doucher sous leur jet invitant, en descendant quelques mètres. Mais, dessous, elles se réunissent pour former une grande chute de 60 mètres de haut, dont on entend le grondement formidable et continu, mais que l'on voit assez mal, dans la crainte où l'on est de trop s'avancer parmi les fourrés trompeurs.

D'en haut la grande chute brésilienne ne se révèle que par des nuages de vapeur bleue qui montent du gouffre. Pour la voir de plus près, il faut descendre jusqu'au fleuve à travers de petits sentiers charmants, à peine tracés dans la forêt vierge, pullulant de fleurs sauvages, bégonias, géraniums, hortensias qui poussent dru comme les marguerites des champs, de bambous, d'aristoloches, d'un tas de plantes inconnues, d'insectes et de papillons de nacre bleue d'une beauté sans égale.

Après quelques détours, des surprises charmantes de nature, on arrive au bord de la rivière Iguazu, encaissée ici entre deux rives de cent mètres de haut, faites de basaltes bruns où poussent à l'aventure des arbres, des arbustes et des plantes. Le lit de la rivière lui-même est encombré de ces roches éruptives qui font danser et chanter ses ondes comme des milliers d'harmonicas.

On découvre alors la chute brésilienne dans toute sa grandeur.

La courbe puissante, irrésistible de l'énorme masse liquide s'écroule comme des flots de nuages blancs ou de neige au milieu d'un immense éclaboussement d'eau suspendue en vapeur et traversée par

les rayons obliques du soleil. Cela effraie et ravit. On ne peut s'empêcher de penser à ce qu'on deviendrait si l'on était livré à cette eau argentée bondissant d'un tel saut sous ces arcs-en-ciel radieux. Cette brutalité déchaînée dans une solitude inviolée remplie de fraîcheur et de parfums, cette grâce réunie à tant de farouche beauté font du spectacle qu'on a sous les yeux l'une des plus émouvantes scènes de la terre.

Pendant qu'avec mon appareil photographique je prends des vues de cette splendeur, des papillons bleus, dorés, verts, viennent se poser sur ma manche. Je m'appuie sur le fût d'un palmier où un gros lézard d'émeraude guette des mouches au passage. L'azur du ciel et la tiédeur de l'air, le bruissement de mille insectes, l'abondance et la richesse de cette nature, sa liberté sauvage nous font aimer cette terre promise, cet Iguazu tant désiré.



On me demandera ce que je préfère du Niagara ou de l'Iguazu. Je répondrai sans hésitation que je préfère l'Iguazu qui est un Niagara plus varié, plus compliqué, plus accidenté, avec vingt mètres de hauteur en plus et un décor de nature inconnu là-bas, car le Niagara n'est encadré d'aucune végétation. D'ensemble, l'effet est bien supérieur par le pittoresque naturel et le charme du paysage qui l'entoure. Et pourtant cette végétation sauvage qui cache une partie des chutes, cette absence de chemins tracés, — qui, d'ailleurs, a son charme — privent le voyageur de l'impression grandiose que lui donnerait la

lui-même des parcelles de forêts en se livrant à la culture et à l'élevage sur ses terres défrichées. Or, M. Fouilland me disait :

— Il y a des fortunes à tirer de ces immenses forêts et surtout de ce fameux lot de 75,000 hectares oublié par l'État, situé en bordure des chutes et du Parana navigable, voie de transport économique de premier ordre. Elles contiennent des bois magnifiques : urundeys, grands arbres qui montent jusqu'à quarante mètres de haut; lapachos au bois compact et lourd, presque aussi dur que le quebracho, excellent pour les menuiseries riches et l'ébénisterie; timbos au tronc énorme, qui donnent un bois de la famille du hêtre, pouvant se tailler en tous sens, ne se piquant pas, ne se fendant pas au travail puisqu'on peut en faire des canots d'une seule pièce; cèdres rouges et blancs, qui atteignent cinquante mètres de hauteur, se polissant comme l'acajou, poussant avec une grande rapidité, et dont les boutures reprennent comme celles du saule; araucarias, au bois un peu plus compact que le sapin, facile à travailler et d'une grande durée; iviraros, merveilleux pour l'ébénisterie, les constructions navales, les charpentes de longue durée; jacarandas, sortes de palissandres de différentes nuances.

J'en ai rapporté quelques échantillons à Paris, et l'ébéniste à qui je les donnai pour m'en faire un guéridon, tomba en extase devant leur beauté. Or, les fabricants de meubles du monde entier se plaignent de la cherté grandissante des bois nobles, tandis qu'ici les palissandres, les cèdres, les acajous, ou du moins des équivalents inconnus de ces bois rares, pullulent et pourrissent sur place.

Un ingénieur et naturaliste allemand exposa en

1889 à Paris un herbier composé de 1,570 espèces distinctes, d'arbres et de plantes recueillis dans le Territoire de Misiones, et qui se trouvaient divisées comme suit :

159 arbres.
162 fougères arborescentes.
98 lianes.
91 lierres.
5 palmiers.
112 arbustes.
189 petites plantes.
814 plantes herbacées.

Les forêts de cette région sont étonnamment touffues, et tous les savants s'accordent pour célébrer l'abondance et la richesse extraordinaires de leur végétation. Ainsi, dans un hectare de forêt on trouve, d'après le même naturaliste :

148 arbres de 20 centimètres à 1m,50 de diamètre.
220 arbres de 8 centimètres à 15 centimètres de diamètre.
2,508 arbres de 2 centimètres à 5 centimètres de diamètre.

Plus 120 palmiers et 244 grosses lianes, sans compter les bambous, les grandes fougères et les plantes herbacées.

Cela fait, en somme, près de 3,000 arbres par hectare. Je calcule que le propriétaire des 75,000 hectares qui entourent les chutes, a 225 millions d'arbres à couper. Et si l'on se borne à compter ceux d'un diamètre de 15 centimètres à 1 m. 50, on arrive à un total de près de 28 millions d'arbres! On a le temps de laisser les petits grandir.



Je m'informai des conditions d'exploitation de ces forêts.

Les parties en bordure de l'Iguazu sont presque absolument vierges, et leur propriétaire, homme intelligent et avisé, y pourra inaugurer une méthode d'exploitation économique et rationnelle. D'autres lots en bordure du Parana sont déjà défrichés, très peu et mal, d'ailleurs. De la zone qui s'étend sur une largeur de 10 kilomètres le long du Parana, un vingtième à peine est exploité d'une façon souvent anarchique par des concessionnaires plus soucieux de gagner vite et beaucoup que d'installer des routes et des chantiers durables. Au lieu de couper tous ces bois si variés, noirs, rouges, blancs, jaunes, jaspés, veinés et mouchetés, ils choisissent juste les six essences demandées à Buenos-Aires, sans essayer d'en révéler d'autres, de qualité souvent supérieure, d'envoyer des échantillons, de débiter des troncs en planches pour tenter l'acheteur. Actuellement, on exploite de préférence les bois qui flottent tels que le cèdre, le petereby ou laurier noir, l'ayuy et le timbo, en raison de leur facilité de transport par trains de bois sur le Parana. Toutefois, depuis plusieurs années, on commence à mêler à ces trains de bois flottants des bois très durs[1] et très denses qui « ne savent pas flotter » et qui, sans eux, couleraient.

Et, si nous parlons de l'avenir, pourquoi n'exploiterait-on pas les diverses espèces d'arbres qui don-

1. Ces bois sont les plus nombreux.

nent du caoutchouc, l'icipé cambi surtout, que l'on trouve partout dans les profondes terres rouges, qui prend si facilement et croît si vite? Certaines lianes, comme le guembé, fournissent des cordages absolument imputrescibles dans l'eau. Et quant aux plantes textiles, elles abondent dans toutes ces forêts, le *caraguataï* surtout, si répandu par endroits qu'il en forme tout le sous-bois. Il donne une fibre de premier ordre que l'on peut couper chaque année sans se soucier de la reproduction inépuisable[1].

Une autre plante de la même famille, la *ibirà*, fournit une fibre plus fine et plus brillante, d'une valeur supérieure, mais la plante est moins abondante. Enfin, l'ortie géante donne également une fibre très solide dont les Indiens du Paraguay se servent couramment pour tisser leurs vêtements, fabriquer des sacs, des filets et les cordes de leurs arcs. Il y a donc ici la place pour des corderies dont la production ne coûterait que la main-d'œuvre.



Et les chutes, qu'en pourrait-on faire?

Et d'abord, quelle est leur force?

Les uns disent 1 million de chevaux, les autres 250,000 chevaux par temps sec.

En réalité, aucun spécialiste n'est encore allé les mesurer et nous en sommes réduit aux conjectures.

1. Pour utiliser les feuilles de cette plante, il suffit de se servir d'un défibrateur qui, en quelques secondes, fait apparaître la fibre absolument nette. Il ne reste plus qu'à la faire sécher sur des fils de fer.

Le certain, c'est que leur exploitation sera très facile, grâce à leur disposition naturelle.

Elles pourraient, d'abord, fournir la lumière à toutes les villes voisines du Paraguay, du Brésil et de la province de Corrientes; donner de la force aux chemins de fer de Misiones et de Corrientes, et sans doute aux lignes en construction du Brésil et du Paraguay. Elles serviraient aussi à alimenter les scieries que l'on pourra créer pour l'exploitation des bois magnifiques dont j'ai parlé et qui constituent à eux seuls une richesse colossale.

— Et puis, affirme M. Fouilland, toute la végétation qui entoure les chutes est riche en cellulose. Pourquoi ne l'exploiterait-on pas sur les lieux dans une fabrique de papier ou, si l'on préfère, de pâte à papier?

« On diviserait la zone, dont le centre serait l'usine, à proximité de la chute, en huit ou dix sections, chacune étant entamée année par année, de façon qu'à la fin de l'exploitation des huit ou dix sections, la première soit en état d'être à nouveau exploitée.

« Ne fabrique-t-on pas également du papier avec la tige du bambou, entre autres un papier photographique de première qualité? Or, sur des centaines de kilomètres, les rives du Parana recèlent des réserves inépuisables de bambous. On disposerait donc ici d'une matière première pour ainsi dire gratuite et d'une force motrice surabondante. »

Pour l'utilisation du surplus inemployé des forces des cataractes, on n'aurait que l'embarras du choix.

On sait qu'en Scandinavie, grâce à l'abondance de chutes d'eau qui donnent gratuitement la force nécessaire à cette industrie, on fabrique des nitrates

pour l'engraissement de la terre, avec l'azote et l'oxygène de l'air. Rien ne s'oppose à ce que le million de chevaux endormis à l'Iguazu servent au même emploi. Le carbure de calcium se fabrique à Buenos-Aires au moyen de la houille anglaise. La houille blanche inépuisable serait plus économique.

Le sous-sol de Misiones et du sud du Brésil est, paraît-il, riche en minerais. On y trouve la chaux nécessaire pour fixer l'azote. Avec cette force colossale disponible et gratuite, quels horizons ne s'ouvrent pas devant l'avenir de l'Iguazu!

On a l'exemple du Niagara et des chutes norvégiennes.

Les chutes du Niagara peuvent fournir une puissance totale d'environ 3,500,000 chevaux. De cette quantité, il en est utilisé jusqu'à présent 50,000 chevaux sur la rive américaine et 360,000, en deux installations, sur la rive canadienne. Elles fournissent la lumière à toute la région, alimentent des usines électro-chimiques, notamment des fabriques d'aluminium, de chlorure, d'alcali, soude et potasse, carbure de calcium. Mais le plus remarquable dans le développement industriel du Niagara est surtout ce fait que presque toutes les industries qui utilisent les forces captées n'existaient pas et n'étaient qu'entrevues au moment où furent commencées ces installations. Tous les dix ans, une nouvelle découverte élargit les horizons ouverts devant la houille blanche.

Ainsi en Norvège, il a été établi à Nottoden, une première usine de 150,000 chevaux pour la fabrication des nitrates de chaux qui vont concurrencer les nitrates de soude naturels du Chili. Un cheval-

vapeur ne produisant par an que 800 kilos de nitrate, l'usine norvégienne ne peut en fournir à l'agriculture que 120,000 tonnes par an, quantité insignifiante à côté des 4 millions de tonnes du Chili qui sont loin de suffire aux besoins de l'agriculture mondiale ! Des millions de chevaux-vapeur trouveraient donc encore leur emploi dans cette industrie.



Et quand ces forêts seront défrichées, si l'on a été avisé et prudent, d'autres forêts auront grandi à la place des anciennes. Que les propriétaires obligent les concessionnaires et s'obligent eux-mêmes à planter, près de chaque arbre abattu, trois branches simplement coupées sur celui-ci. La vitalité du sol est telle que, sur ces trois branches, une au moins poussera. Au bout de quinze ans, on a un nouvel arbre. Les forêts se trouveront ainsi, d'elles-mêmes, reconstituées sans aucun frais.

Mais il y a bien d'autres partis à tirer de cette terre merveilleuse.

Les exploitants pourront, à leur gré, planter des arbres fruitiers et de la yerba maté. Dans ce climat comparable à celui de Californie, et avec une irrigation méthodique rendue facile par l'hydrographie du pays, on peut arriver à produire, de décembre à juin, tous les fruits d'été et d'automne, réclamés par les tables européennes. Le coton, le riz, le café, viennent aussi très bien dans le Territoire, et le tabac récolté est de premier ordre. L'élevage peut y prospérer parfaitement, grâce à la qualité des

pâturages et à la quantité d'eau fournie par les rivières et les innombrables arroyos.

Tel est l'état d'esprit des habitants de Misiones, et en particulier des Européens émigrés. J'ai pu, pour ma part, vérifier quelques-uns de ces points de vue. L'avenir nous dira si cet optimisme est exagéré. En attendant, je me fais bien volontiers l'écho du cri unanime de nos compatriotes :

— Que l'on profite en France d la situation aujourd'hui privilégiée des Français en Misiones ; ne nous laissons pas une fois de plus déloger par les Anglais et les Allemands qui nous guettent.

LES RUINES DES MISSIONS JÉSUITES

LA YERBA MATÉ

San Ignacio. — Hôtel primitif. — Les ruines des Missions. — Lieux enchanteurs. — Ce qui reste de l'œuvre des Jésuites. — Orangers et figuiers sauvages.
Chez M. Allain. — La yerba maté. — Comment on la boit. — Exploitation anarchique de la yerba sauvage. — Plantations artificielles de yerba. — M. Thays découvre un procédé de germination rapide de la graine. — 600 hectares de yerbales artificielles. — Avantages de cette culture.

On nous avait dit qu'à San Ignacio, sur le Parana, nous trouverions de quoi nous intéresser : des ruines d'une mission de Jésuites, et un ingénieur français qui tente de cultiver scientifiquement la yerba maté.

Comme, à l'aller, nous y étions passés de nuit, nous ne pûmes nous y arrêter qu'au retour de l'Iguazu. En débarquant nous avions l'espoir de pouvoir aller coucher au village; mais il était trop tard, les voitures ne pouvant plus circuler sans danger, le soir tombé, à travers les fondrières. Près de la berge, une cabane de bois d'aspect propre, portant le nom d'hôtel et d'almacen, nous reçut. L'hôte était un

Alsacien venu en Argentine il y a vingt-cinq ans, père de huit enfants. Sa femme, épuisée par ses maternités, rendue sourde par l'abus de la quinine, était là, le front bandé d'un mouchoir mouillé, l'air résigné et souffreteux. L'homme, d'aspect doux, triste et sérieux, prépara lui-même nos chambres. Ce fut bien simple. Il dressa deux cadres de bois où il posa un matelas et une couverture. Comme il n'y avait qu'un seul oreiller disponible, il prit dans sa boutique une pièce d'étoffe qu'il enveloppa, et qui fut mon traversin. Pas de fenêtre. Une table de bois, une cuvette de fer émaillé. Et nous fûmes encore bien contents.

Le lendemain, M. Allain que nous avions fait prévenir de notre arrivée, vint aimablement nous chercher en carriole attelée de quatre petits chevaux poussifs, pour nous conduire à ses plantations.

Nous traversâmes une route de sable rouge défoncée, bordée de forêts à demi défrichées. Paysage charmant, aux vallonnements modérés et gracieux mais d'une couleur violente : contraste entre la teinte rouge de la terre, l'ardente verdure des lignes boisées et le bleu radieux du ciel.

Les Jésuites, qui s'y connaissaient, avaient apprécié le charme de ce lieu. Chassés du Brésil, ils vinrent ici fonder une colonie, dont les vestiges restent visibles. A mi-chemin du port et du village, on débouche sur une grande place carrée, toute couverte de gazon et d'arbres qui poussent au hasard. Au milieu, dans un cimetière de quelques mètres entouré de pieux et de fils de fer, de petites croix de bois s'ornent de bouts de calicot de couleur et de fleurs en papier.

Sur le côté droit de la place, une ruine magnifique. A demi rongé, s'élève le portail de l'église aux piliers décorés d'une sorte de feuille d'acanthe simplifiée ou peut-être de feuilles de vigne. A deux ou trois mètres du sol, un figuier sauvage a pris racine, entre les pierres. Une plaque sculptée porte les armes des Jésuites. A droite, sur un mur de grès rouge, un ange, en demi-relief, déploie ses ailes. Derrière ce frontispice, plus rien. Les scolopendres, les philodendrons, les fougères, les cactus, les capillaires et les verveines ont pris possession du lieu. Le dallage de la nef a disparu. Des herbes et des arbustes, des orangers haut montés, avec leurs fruits éclatants, et des figuiers sauvages, élèvent leurs troncs noueux dans un désordre agreste, comme en un verger abandonné. Une porte latérale subsiste encore avec son cintre et ses colonnes frustes ornées d'enroulements de feuilles de vigne, de vrilles et de grappes, et de têtes d'anges travaillées dans la pierre. C'est naïf, mais gracieux, et d'un joli effet décoratif.

Dans la disposition des pierres qui subsistent, il est aisé de reconnaître le dessin d'un cloître qui fut adjacent à l'église, et de six cellules alignées côte à côte, à l'abri d'un auvent que soutenaient des piliers. On devine parfaitement quel fut le plan de la ville, aux vestiges de pierre qui, de place en place, indiquent d'anciennes rues, aux soubassements visibles encore qui soutenaient les galeries couvertes et les maisons des Indiens. Mais une forêt d'orangers emprisonne les moellons de grès rouge et leur fait un décor radieux. A leurs pieds, des orties gigantesques ont l'air de les défendre. Les rues, les places, les maisons font partie de la forêt resplendissante. Des pierres

moussues se cachent dans les taillis. C'est un enchantement. On voudrait vivre là, au sein de cette nature à demi sauvage, à demi historique, dans le chant des insectes brillants et des oiseaux, sous le ciel si doux et si bleu.

Un historien, un penseur, trouveraient en ces lieux matière à bien des réflexions. Ici une demi-douzaine de Jésuites vécurent au milieu de 40,000 Indiens communistes. Par quels prodiges de persuasion arrivèrent-ils à se faire supporter d'abord, puis à donner à ces Indiens passionnés de liberté, indolents et dilettantes, cette apparence de vie sociale organisée et ces habitudes de travail ? Quels moteurs mirent-ils en mouvement ? Crainte, résignation, espoir d'une vie future ? En tous cas, en ce pays où, aujourd'hui, les plus belles maisons sont faites de bois et la plupart de terre crue et de troncs de bambous, une ville *de pierre* s'était élevée, avec ses églises, ses chapelles, ses magasins, ses jardins et ses vergers.

Les Jésuites apportèrent donc aux Guaranis sauvages, mais intelligents et doux, tout ce qu'ils purent de la civilisation du XVIIe siècle, et régnèrent sur eux en bons despotes. Puis ils furent expulsés, remplacés par des Dominicains et des Franciscains qui essayèrent des mêmes procédés de persuasion sans obtenir les mêmes résultats. Les guerres et la dépopulation achevèrent de ruiner l'œuvre des missionnaires de la Compagnie. Phénomène étonnant : aujourd'hui, il ne reste *rien* de cette œuvre, de cette civilisation artificielle, ni aucun souvenir de ses artisans dans les traditions des habitants du pays, ni reconnaissance, ni haine, ni regret. C'est la mort

absolue. Seules, ces quelques pierres sculptées qui abritent dans leurs fentes des cactus, des capillaires et des scolopendres, témoignent du passage des Jésuites et de leur action.

⁂

A peu de distance de cette ville morte, s'élèvent quelques maisons éparses, de bois et de chaume, sans étage. Deux d'entre elles, plus jolies, peintes à la chaux et enlacées de rosiers magnifiques, portent le drapeau argentin. Ce sont les écoles de garçons et de filles.

— L'instruction est très poussée dans Misiones. Peut-être trop, me dit notre guide. Bientôt, de ces Guaranis avertis, qui consentira à aller pâtir dans les forêts ?

Quelques détours encore et nous apercevons sur une éminence, dominant les vallons d'alentours, la coquette villa de M. Allain, entourée d'un jardin. M. Allain, ancien élève de l'École d'agriculture de Montpellier, s'occupe depuis six ans de cultiver ici la yerba maté.

Cette yerba, improprement appelée herbe, est un arbuste que l'on trouve à l'état sylvestre dans les forêts de Misiones comme dans celles du Paraguay et du sud du Brésil. Parfois il atteint la taille d'un arbre assez semblable d'aspect à l'oranger. Ses feuilles ovales d'un vert très luisant et foncé, renferment ainsi que ses rameaux, un principe amer et possèdent un arome agréable. Ce sont ces parties, légèrement torréfiées et réduites en une poudre verte, grossière,

qui constituent la yerba maté consommée en Amérique du Sud sous forme d'infusion.

L'un des gestes qui surprend le voyageur européen lorsqu'il quitte Buenos-Aires pour la Pampa, c'est de voir les fils du pays, hommes, femmes, enfants, sucer au pas de leur porte un chalumeau de métal, d'une vingtaine de centimètres, dont l'extrémité renflée et percée de petits trous plonge dans une courge sèche de la grosseur d'une poire moyenne. Ce chalumeau s'appelle : *bombilla*, la courge sèche s'appelle : *maté*, du nom même de la plante. On l'emplit de poudre aux deux tiers environ, la bombilla y étant placée d'avance, puis d'eau très chaude afin d'extraire le parfum et l'arome de la yerba, et l'on aspire l'infusion, qui ne prend tout son goût, paraît-il, qu'après le troisième arrosage.

Les véritables amateurs la boivent telle quelle, c'est le maté *amargo* ou amer ; la plupart du temps, on y ajoute un peu de sucre, qui en atténue l'amertume : c'est le maté *dulce*. Certains y mettent du lait au lieu d'eau, on l'appelle alors le maté *de leche*. En quelques aspirations, l'eau de la courge est vidée. Si l'on est un vrai créole, il faut la remplir dix ou quinze fois de suite. Aussi, jadis, dans les familles argentines, on chargeait de ce soin une petite servante. Il était alors d'usage d'offrir le maté aux visiteurs comme on le fait encore dans la province. De vieilles dames en voyage emmènent avec elles une enfant toujours occupée à cela. On me cite un colonel argentin dont l'ordonnance ne fait pas autre chose, toute la journée, que de préparer le maté, et qui vide peut-être cent courges par jour. Si vous entrez dans une estancia vieux style, on vous présente la bom-

billa, et pour honorer votre hôte, vous devez, après bien d'autres, la sucer. Disons tout de suite que c'est là une coutume qui tend à disparaître. Cependant, j'ai failli avoir à m'y conformer.

L'usage de cette bombilla collective fut assurément un obstacle à la diffusion du maté parmi les classes aisées. Le thé et le chocolat l'ont remplacé dans les riches familles porteñas, plus soucieuses d'imiter les mœurs européennes que de sauvegarder les traditions du pays. Rien n'empêcherait cependant de le préparer comme le thé, ou d'employer le chalumeau de paille, facilement renouvelable, ce que l'on commence à faire déjà. Les vieux citadins, eux, ne peuvent se passer de ce breuvage réparateur et l'on conserve, dans les anciennes familles créoles, des matés d'argent ciselés et gravés, jolies pièces de collection, qui parfois servent encore.

Quoi qu'il en soit, l'Argentin est actuellement le plus grand consommateur[1] de yerba de toute l'Amérique du Sud. Les Boliviens et les Péruviens ont, en effet, une autre panacée : la coca; et, quant aux Brésiliens, ils boivent de préférence leur café et vendent leur maté à l'Argentine.

Plus tonique que le thé, cette infusion aurait à la fois les vertus reconstituantes de la coca et rafraîchissantes de la rhubarbe. L'Etat donne 50 grammes de maté par jour aux soldats en garnison dans le Chaco. C'est la seule boisson autorisée par les estancieros durant les rudes travaux de la moisson qui exigent une dépense de force considérable. Les ou-

1. Cette consommation s'élèverait annuellement à 17 kilos par tête.

vriers européens, les Italiens surtout, en font une grande consommation. Mais, comme ils n'ont pas le loisir de sucer la bombilla tout le long du jour, ils font bouillir le maté dans une marmite et y trempent même du pain, procédé qui paraît barbare au « fils du pays ». Pour celui-ci, le maté est, avec la viande, l'aliment fondamental. Il peut se passer de pain, non de yerba[1].



Je m'enquis près de M. Allain des conditions actuelles de l'exploitation de la yerba dans Misiones.

— Jusqu'ici, me dit-il, on n'exploite en Argentine que la yerba sauvage puisque nos plantations de San Ignacio, les premières et les seules entreprises sur une aussi vaste étendue, ne produiront que dans deux ans. Il existe bien çà et là des essais de plantations, à San José, par exemple, mais sur une très petite échelle. Ce sont plutôt des champs d'expérience que de vraies cultures.

On récolte donc le maté dans les forêts, tout le long de l'année, de préférence de janvier à avril. Cette plante est très disséminée sur les innombrables hectares de bois, mais on la trouve abondante dans des zones privilégiées appelées yerbales.

Le Territoire des Missions en possède quatre importants : les yerbales Viejos, Nuevos, de San Pedro

1. D'après les analyses faites, les feuilles du maté contiennent pour 100 :

Caféine	1.675
Acide maté-tannique	4.497
Matières albuminoïdes	4.500

Plus de la résine, du sucre et une petite quantité d'huile volatile.

et de San Antonio. Les premiers, exploités depuis 1860, sont à peu près épuisés par suite de leur mauvaise administration. Dans les autres, cédés par l'État à des concessionnaires, la cueillette irrationnelle ou clandestine se poursuit, en dépit de la surveillance officielle. Les mêmes procédés destructeurs sont également en usage dans les yerbales particuliers. Leurs propriétaires les louent, en effet, à des concessionnaires avides, dont l'intérêt est de tailler le plus possible. Au lieu d'émonder les branches, de cueillir seulement les pousses de trois ans et de respecter les plus jeunes, les yerbateros montent à l'arbre et de leurs grands coutelas taillent les branches au hasard. Souvent, pour simplifier la besogne, ils coupent l'arbre entier. Un autre concessionnaire vient après, qui opère de la même manière.

Ainsi conçue de cette façon anarchique, la récolte de la yerba sauvage n'en reste pas moins une entreprise coûteuse. Les arbustes se trouvent mêlés aux autres essences de la forêt vierge dans des fouillis de lianes et de parasites. Il faut donc les chercher. Quiconque a pénétré dans ces forêts, sait au prix de quelles luttes et de quelles fatigues! Leur machete à la main, les peones vont à l'aventure, comptant sur le hasard pour leur faire découvrir des bosquets de yerba. Le concessionnaire envoie une équipe d'hommes rompus au travail de la forêt qu'il charge de cette reconnaissance. Une fois les bosquets découverts, l'avant-garde trace les picadas que suivront après eux les peones exploitants.

A la difficulté de réquisitionner les hommes qui redoutent les mois d'isolement dans la forêt vierge s'ajoutent des frais importants, nourriture des mules

et des muletiers, entretien des routes, obligation d'en tracer de nouvelles à chaque déplacement des équipes, prix du transport à dos de mule de la yerba coupée et passée au feu, jusqu'au port d'embarquement.

L'exploitation rationnelle de la yerba dans des plantations méthodiques supprimera ce labeur pénible et ces frais.



Il se passe actuellement pour la yerba ce qu'il advint jadis du café. Quand la demande dépassa la production, on s'avisa de cultiver l'arbuste sauvage et de l'exploiter rationnellement. Les premiers qui y pensèrent furent déclarés fous.

Cependant, l'idée de cultiver le maté n'est pas nouvelle. Ici même, les Jésuites possédaient au XVIIIᵉ siècle de magnifiques yerbales artificiels. Les contributions payées par eux au roi d'Espagne provenaient presque entièrement de la vente de la yerba cueillie dans les Missions et au Paraguay.

En ces dernières années, le gouvernement argentin, intéressé à la rénovation de cette culture, mit au concours la découverte d'un procédé de germination rapide de la yerba maté. Et notre compatriote, M. Thays, rendit, après tant d'autres, ce nouveau service à l'Argentine. Patiemment, il expérimenta le traitement scientifique des graines de maté, dont je parlerai plus loin, et ses essais de culture au Jardin botanique de Buenos-Aires, puis dans Misiones, donnèrent d'excellents résultats.

Il ne restait plus qu'à appliquer cette méthode, entreprise difficile qui exigeait, indépendamment de

connaissances techniques, beaucoup de patiente énergie. Mais il se trouva deux capitalistes intelligents et clairvoyants pour soutenir de leur argent et de leur confiance l'énergie éclairée de M. Allain.

— Voici bientôt six ans que je travaille ici, me dit-il. Nous avons maintenant 600 hectares plantés de 600,000 arbustes qui, dans deux ans, produiront autant que les forêts de Misiones.



Un déjeuner exquis, véritable prodige en ce coin perdu, nous fut servi dans une salle à manger lambrissée de « lapacho » de Misiones. Un ouvrier du faubourg Saint-Antoine, venu chercher fortune ici, l'avait joliment travaillé, et, dans ce bois précieux, avait taillé également la table et le buffet. Puis, sur la terrasse d'où l'on apercevait, au delà de la profusion des fleurs du jardin, les douces ondulations de vallonnements lointains, nous prîmes le maté.

Et M. Allain, me montrant un paquet de petites capsules rondes, pareilles à des grains de poivre, me dit :

— De ceci sortiront des plants semblables à ceux que vous voyez là-bas. Car la yerba ne se reproduit ni par bouture ni par greffe. On doit la semer. Sa graine, enveloppée dans cette capsule très dure, germe difficilement. Il faut que l'enveloppe, peu sensible à l'humidité, disparaisse pour que les quatre petits pois qu'elle renferme soient dégagés. Les Jésuites, qui n'ignoraient pas cette difficulté, faisaient absorber ces capsules à des faisans, des canards ou des poules. Elles s'imprégnaient dans leur estomac d'acide chlo-

rhydrique qui détruisait chimiquement l'écorce. La graine demeurait dans la fiente des animaux; celle-ci était séchée, puis jetée sur la terre, comme une semence. Méthode primitive, mais qui faisait gagner du temps, la germination n'exigeant ainsi que quatre ou cinq mois au lieu de dix, et la perte de la graine était évitée.

On procède plus scientifiquement maintenant, selon la méthode inaugurée par M. Thays. Les graines récoltées sur les vieux arbres de la forêt, plongées pendant vingt-quatre heures dans l'eau, macèrent ensuite huit jours dans un bain d'acide chlorhydrique qui remplace l'estomac des faisans. La pellicule dure disparaît et il reste quatre semences intérieures, de la grosseur d'un grain de millet. On les stratifie, c'est-à-dire qu'on les parsème sur du sable légèrement humide, en une série de couches superposées, sous un toit de palmes. Cette opération hâte la germination, tout en préservant les semis de leurs ennemis, insectes et parasites.

On les laisse ainsi un ou deux mois, puis on les met dans des couches de terreau spécialement préparé et préservées en haut et sur les côtés par des toiles blanches qui leur dispensent juste ce qu'il faut de chaleur et d'humidité. Au bout de quatre mois, la germination étant terminée, on repique les jeunes plantes, hautes alors de cinq à six centimètres, dans des pépinières, travail extrêmement minutieux et délicat. Elles restent là un an, après quoi la yerba, grandie et assez forte pour supporter la transplantation, celle-ci se fait soit en plaine, soit en forêt défrichée, à la demi-ombre.



Ces explications théoriques données, M. Allain nous entraîna vers les plantations proches de la villa.

Abandonnant la zone côtière du Parana, trop sablonneuse, où il se contente de faire quelques essais, il choisit les endroits plus propices où subsistaient des bosquets de yerba sauvage, dans l'envahissement des lianes et des grands arbres, parfois en pleine forêt. Il divisa la zone adoptée en portions de cent mètres de long sur neuf de large et, sur la longueur, planta de trois en trois mètres trois rangées de yerba. Il fallut débarrasser la forêt de tout le sous-bois et de ses grands arbres pour n'y laisser que ceux nécessaires à la protection des jeunes plantes. Ces arbres coupés, rangés le long de chacune des portions de neuf mètres, donnaient en pourrissant un riche humus. Dans d'autres endroits moins abrités ou dans le campo couvert d'herbes, les arbres manquant, on planta des ricins dont les larges feuilles servaient de parasol aux jeunes plantes délicates. Au bout de deux ou trois ans, quand celles-ci sont devenues des arbustes feuillus, on détruit le ricin, on achève, dans les plantations en forêt, d'abattre les grands arbres, et la yerba vigoureuse supporte sans danger la lumière et l'air.

Tout ceci ne se fit pas sans tâtonnements et sans déceptions.

— Après deux ans d'efforts, me dit M. Allain, une sécheresse prolongée détruisait une grande partie de mes pépinières. C'étaient 150,000 piastres perdues

d'un seul coup. Mais nous avions confiance; l'œuvre ne fut pas abandonnée.

« Il fallut aussi dresser tout un personnel indigène aux travaux si délicats des pépinières. Car si les Guaranis savent manier comme personne le « machete », ils ignorent l'usage de la bêche et de la binette. Mais ils sont intelligents et possèdent un don d'assimilation remarquable. Dans une situation critique, abandonné du jour au lendemain par une colonie de quatorze pépiniéristes danois depuis quelque temps à mon service et qui, se croyant indispensables, voulaient faire la loi, je dressai en huit jours une équipe de péones guaranis devenus aujourd'hui d'excellents ouvriers.

« J'en ai deux cents environ, employés aux travaux des semis, des pépinières et du nettoyage de l'exploitation.

— Quels seront les avantages de cette culture raisonnée sur l'exploitation actuelle?

— D'abord, elle supprime pour les péones la vie terrible en forêt. Ensuite elle diminue considérablement le prix de revient de la yerba.

« Actuellement, les mules qui la transportent avec des charges de 80 et 100 kilos doivent faire parfois vingt à trente jours de marche pour atteindre la rivière; le prix du transport pour 10 kilos revient ainsi à 2 fr. 50. Or le maté, vendu aujourd'hui 12 à 13 francs les 10 kilos, pourra être livré par nous au prix de 2 fr. 20 les 10 kilos! Vous voyez la révolution que nos yerbales artificiels vont produire dans ce commerce. De plus, ils régulariseront la production et permettront de la développer. J'ai ici 600 hectares en culture. Selon mes calculs, un hectare donnera

2,000 francs de rapport, et, dans dix ans, 4,000 francs.

« D'autre part, les yerbales cultivés avec méthode fourniront un produit de meilleure qualité et plus aromatique. On pourra désormais reprendre le système des Jésuites qui classaient les feuilles en trois catégories suivant leur développement et en enlevaient soigneusement les nervures.

« Surtout, l'espèce sera sauvegardée de la destruction dont la menace la taille brutale et inconsidérée. »

J'ajoute, pour ma part, que notre compatriote Thays et ses disciples de Misiones rendent à l'Argentine un énorme service, puisque la République, qui ne produit elle-même annuellement que pour 500,000 francs de yerba, en importe par an 44 millions de kilos, du Paraguay et du Brésil, pour une valeur de près de 25 millions de francs. C'est donc 25 millions de francs que la culture raisonnée de la yerba pourra un jour, qui n'est pas très éloigné, conserver au pays.



Aussitôt cueillies, les branches de yerba subissent une première et légère torréfaction. Les ouvriers, dans la journée où les feuilles sont coupées, les passent au-dessus de la flamme, deux secondes à peine, afin d'en prévenir la fermentation. Puis, il faut les sécher sans les griller, travail délicat pour lequel les yerbateros construisent une cage de bambou demi-sphérique ou oblongue, haute de trois à quatre mètres, appelée « barbacua ». Les branches sont éparpillées au-dessus de cette claie sur une épaisseur d'un mètre. Dessous, on allume un feu léger, et, pour ne pas donner un mauvais goût aux feuilles, on évacue la

fumée par un tunnel. Seule, la chaleur atteint donc les branches qui restent là six heures, ne subissant qu'une sorte de stérilisation et gardant leur apparence, sinon leur couleur devenue vert pâle. On les coupe alors à coups de sabre pour les mettre en sac et les porter au moulin broyeur. C'était jadis une simple pierre meulière qu'une mule faisait tourner et qui écrasait grossièrement les menues branches et les feuilles. On a depuis perfectionné beaucoup ce procédé primitif.

J'ai visité à Corrientes un des moulins les plus importants de la région.

Le travail de l'usine consiste à broyer à la machine les feuilles et à les réduire presque en poudre en les mélangeant savamment à des bouts de rameaux concassés qui donnent plus de corps à l'infusion. La poudre ainsi mélangée de ramilles est ensuite tassée à grands coups d'enfonçoir dans des sacs de peau de vache, préalablement trempée dans l'eau et qui conserve ainsi toute son élasticité. Le sac se distend sous les coups de pilon. Une fois plein, on le coud avec une lanière de cuir; la peau se resserre en séchant, formant une sorte d'oreiller appelé suron, aussi dur qu'un bloc de pierre, dans lequel la yerba tassée conserve tout son parfum et sa saveur. En se livrant à ce travail d'ensuronnage les ouvriers sifflent comme les geindres quand ils pétrissent et aussi comme les mules quand elles tirent un char trop lourd.

L'usine de Corrientes produit par mois 4,000 sacs de 60 kilos[1].

1. On compte en Argentine une douzaine de moulins de yerba maté, dont six de l'importance de celui-ci.

Je me souviens qu'une scierie est annexée au moulin, avec un matériel français, et qu'elle a pour directeur le frère du gouverneur de la province. Celui-ci nous montra son installation, tout en buvant du maté sans s'arrêter. Dès qu'il avait vidé sa courge, un petit gamin, qui le suivait avec une bouillotte d'eau chaude, la lui remplissait aussitôt, et cela quinze fois de suite. Quand nous nous présentâmes à lui, il tira de ses lèvres la bombilla qu'il venait de sucer en conscience, et nous l'offrit. C'était une marque d'hospitalité créole.

DANS L'ENTRE-RIOS

LES COLONIES ISRAÉLITES

Clara. — L'œuvre du baron Hirsch. — Visite à la colonie. — Organisation. — Comment sont recrutés les colons. — Les Juifs persécutés en Russie se réfugient ici. — Ils s'y acclimatent. — Un apprentissage nécessaire. — Les avances aux colons. — Leurs contrats. — 150 hectares de terre par famille. — Le principe de l'œuvre : permettre de vivre au plus grand nombre possible de pauvres gens. — Installations modernes. — Crémeries. — Fabriques de beurre. — Hôpital. — Écoles. — Coopératives d'achat et de vente. — Colonies savoyardes. — Les vaches maigres et les vaches grasses. — A quoi sert la Bible.

Pour retourner à Buenos-Aires, en revenant de l'Iguazu, au lieu de passer par le chemin de l'aller, nous traversâmes, après la province de Corrientes, celle d'Entre-Rios, qu'on appelle aussi la Mésopotamie argentine. Elle est, en effet, encadrée par les deux grands fleuves, le Parana et l'Uruguay, auxquels elle doit, avec des inondations quelquefois calamiteuses, la fertilité étonnante de son sol. Deux choses attiraient ma curiosité dans l'Entre-Rios : d'abord, les colonies

juives dont on a tant parlé, installées là par le fameux baron Hirsch, et ensuite les établissements colossaux de la Compagnie Liebig, dont la moitié est en Uruguay, à Fray-Bentos, sur la rive gauche du grand fleuve ; l'autre moitié à Colon, en Argentine, sur la rive droite.

En arrivant à la petite gare de Clara, nous trouvâmes, qui nous attendait, M. Cohen, directeur des écoles de la colonie israélite. Sa présence me fit grand plaisir, car aux premiers mots que nous échangeâmes je compris que j'allais pouvoir me renseigner rapidement et avec précision.

On sait l'origine de ces colonies. Il y a vingt et quelques années, les persécutions antijuives devenant de plus en plus violentes en Russie, un capitaliste de la race, le baron Hirsch, entreprit d'aider à l'émigration de ses coreligionnaires pauvres en Argentine et au Brésil, comme aux États-Unis, au Canada, en Palestine et en Anatolie.

Des envoyés vinrent dans l'Entre-Rios acheter des terrains pour y recevoir les colons expatriés de Pologne et de Lithuanie. Aujourd'hui, les colonies d'Entre-Rios, de Buenos-Aires et de Santa-Fé renferment une population de 15,000 individus, vivant du sol sur une étendue de 520,000 hectares[1].

1. La population israélite totale, en Argentine, se monte à 40,000 âmes environ, dont 16,000 à Buenos-Aires, 15,000 dans les colonies du baron Hirsch, le reste, disséminé à l'intérieur des provinces.

Chaque année, la société acquiert de nouveaux domaines pour y installer de nouveaux colons.

Actuellement, il existe trois colonies dans la province d'Entre-Rios : celles de Clara, San Antonio et Lucienville; deux dans la province de Buenos-Aires, celles de Mauricio et du baron Hirsch; une dans Santa-Fé, qui s'appelle Moïsesville.

⁂

La colonie de Clara comprend 200,000 hectares de terre. Y vivent à l'heure qu'il est 700 familles de 5 personnes en moyenne, soit 3,500 âmes.

— Comment recrutez-vous vos colons? demandai-je à M. Cohen.

— Autrefois, on en faisait venir directement de Russie, et on les installait. Il y eut des mécomptes. A présent, les Israélites russes viennent d'eux-mêmes en Argentine, travaillent de leur métier, s'ils en ont un, ou cherchent dans les colonies juives un emploi de péon. Nous leur donnons de l'ouvrage. Pendant la moisson ils gagnent facilement dix ou onze francs par jour. Et quand, au bout d'un an ou deux, ils sont acclimatés, qu'ils sont devenus endurants, qu'ils nous offrent des garanties d'activité et de moralité, et qu'ils ont une famille assez nombreuse, nous en faisons des colons, c'est-à-dire que nous mettons à leur disposition 150 hectares de terre, et le cheptel mort et vivant, représentant environ 7,000 francs. La maison figure dans ce chiffre pour 1,000 francs, un hangar pour 200 francs, les clôtures de fil de fer pour 300 francs le kilomètre; le cheptel comprend dix vaches, deux chevaux ou quatre juments [1], une grande charrue à siège ou deux charrues à main, deux herses, une en bois, l'autre en fer, les harnais, les jougs, les courroies, un char.

1. On trouve des juments pour 7 ou 8 francs. Une très belle jument ne vaut pas plus de 60 francs.

« Ils nous rembourseront ces avances en vingt ans, avec un intérêt de 4 p. 100.

— Combien leur vendez-vous le terrain ?

— 60 ou 70 francs l'hectare dans les meilleures terres, 40 ou 45 francs si les terrains sont bas ou à défricher.

— Vous n'exigez aucune garantie ?

— Aucune. Leur contrat est celui d'un métayer. Ils doivent nous payer par an 800 ou 900 francs d'intérêt, moyennant quoi, au bout de vingt ans, ils deviennent propriétaires de leurs 150 hectares, de leur troupeau et de leur matériel. Et même si, au cours d'années mauvaises, ils ont besoin d'avances, on les leur fait aux mêmes conditions. Au bout de quelques années, s'ils n'ont pas été trop éprouvés, ils se trouvent à la tête d'une petite fortune.

— C'est-à-dire ?...

— 30,000 ou 35,000 francs, par exemple, en dehors de leur terrain et de leur cheptel. Ce n'est pas si mal ! Ceux qui savent se débrouiller — et les bons exemples sont vite compris et suivis — ont une basse-cour et des vaches dont ils vendent le lait à raison de dix centimes le litre à une compagnie anglaise qui possède une fabrique de beurre non loin d'ici. Certains colons arrivent à en vendre jusqu'à 300 litres par jour.

— Vous leur donnez 150 hectares, jamais plus, même s'ils vous le demandent ?

— Non, jamais plus. C'est assez pour occuper une famille de sept ou huit personnes toute l'année. Autrement, des colons plus heureux ou plus malins finiraient par envahir la colonie, en absorbant peu à peu les malchanceux et les faibles. Or, le principe de

notre administration n'est pas d'enrichir les uns aux dépens des autres, mais de permettre de vivre au plus grand nombre possible de pauvres gens.

— De sorte que ceux qui se sont enrichis plus vite que les autres par leur industrie ne peuvent pas s'agrandir ?

— Ils ont seulement le droit de louer des terres pour y engraisser plus de bétail que les leurs n'en pourraient contenir. Et puis, ils peuvent s'étendre en dehors de la colonie. J'en connais qui sont devenus propriétaires de plusieurs centaines d'hectares aux environs; d'autres possèdent des maisons de commerce en Uruguay; d'autres, ayant acheté des chevaux et des chars, sont maintenant entrepreneurs de charrois, d'autres font le commerce des peaux ou des pompes à vent. Et ce n'est qu'un commencement. Quand ils auront la connaissance plus complète des ressources du pays, il est certain que l'esprit d'entreprise de nos colons servira beaucoup la prospérité de la province. Ils sont entièrement libres. Nous ne défendons que notre terre, voilà tout. »

On m'avait dit, à Buenos-Aires :

— Nous n'aimons pas beaucoup les colons juifs. Ce sont des Russes abrutis et rétrogrades.

Cette affirmation m'avait étonné. M. Cohen la rectifia ainsi :

— Ce reproche était mérité au début, me dit-il. Naturellement les pauvres diables qui sortaient des ghettos de Pologne, de Lithuanie et de Bessarabie se montraient réfractaires à la culture et au progrès. Mais la race est intelligente et souple. Et vous verrez nos installations munies des machines agricoles les plus modernes, renouvelées dès qu'une innovation

pratique nous arrive de l'Amérique du Nord ou de l'Australie. Nous sommes même en avance sur tous nos voisins. Nous avons fondé des crémeries, des fabriques de beurre, dont le produit est acheté par l'Angleterre. Nous semons de la luzerne, nous plantons des arbres et de la vigne, nous améliorons les races laitières et les reproducteurs, nous fondons des écoles, des bibliothèques, des hôpitaux, plus nombreux que partout ailleurs[1]. On vient de toute la province consulter le médecin de notre hôpital, et même de Buenos-Aires.

« Les colons, groupés en coopérative agricole, ont créé ce qu'ils appellent un « fondo communal », sorte d'institution ingénieuse qui leur sert à la fois de société mutuelle pour leurs achats, et de banque de prêt. C'est l'I. C. A. qui leur avance les fonds (la Jewish Colonisation Association). S'ils ont besoin d'argent pour leurs semailles, de sacs pour la récolte, de ficelle pour leurs gerbes, de moissonneuses et d'autres articles agricoles, on les leur fournit, et ils les remboursent à terme avec un intérêt de 8 p. 100 servi comme bénéfice à la Société.

« Bientôt, la coopérative s'occupera de la vente en commun de toutes les récoltes, directement, aux grandes maisons d'exportation de Buenos-Aires. L'expérience a été faite déjà, malgré les protestations des petits commerçants en grains, et la moitié des colons est désormais acquise à cette combinaison toute moderne, si avantageuse pour eux.

« Vous le voyez, nos colons ne sont pas en marge du progrès. Ils s'intéressent à leur métier et ils

1. 31 écoles et 75 maîtres israélites pour 2,000 enfants.

l'aiment en dépit de l'opinion courante qui les prétend ennemis du travail manuel, surtout du travail de la terre. Cette réputation, qui leur vient sans doute des conditions d'existence qui leur furent faites depuis le moyen âge en Europe, les poursuit jusqu'ici. »

Je pus me rendre compte moi-même combien ces organisations juives étaient en progrès sur certaines colonies constituées cependant par des paysans de race. Il y a non loin d'ici, à Colon, une des plus vieilles colonies européennes de l'Argentine, composée de Savoyards venus après l'annexion de la Savoie à la France, et qui vécurent là, depuis, sans se développer. Ils mènent une vie médiocre et chiche, celle des paysans de nos provinces pauvres, et se contentent de leurs 25 hectares de terres, à l'exception de quelques-uns qui en possèdent jusqu'à 300. Au lieu de vendre leur récolte, comme on fait généralement par esprit de spéculation, ils la conservent pour faire leur farine. Ils ont un jardin potager, une basse-cour, dont ils vendent les produits. Mais c'est là tout leur commerce. Rétrogrades aussi dans leurs procédés de culture, ils ne veulent se servir que de la charrue à main. Enfin, ils sont « arrêtés ».

— Croyez-vous, demandai-je à M. Cohen, que tous vos colons soient ici sans esprit de retour ?

— Je le crois absolument.

— Ne leur reproche-t-on pas de manquer de patriotisme, de ne pas s'assimiler assez vite, de cultiver le nationalisme juif et la religion juive ?

— Il est possible que des inspecteurs, un peu trop zélés, s'étonnent que tous nos colons ne parlent pas l'espagnol couramment, et que les élèves ne soient pas assez forts en histoire argentine.

« Mais qu'exiger de pauvres gens qui arrivent souvent ici, à quarante, quarante-cinq et cinquante ans, ayant toujours vécu dans le même milieu israélite, ignorant et pauvre ? Comment admettraient-ils qu'ils n'ont pas le droit de faire enseigner à leurs enfants leur religion et la Bible ? Ils sont venus ici justement pour fuir la persécution de pays intolérants, et parce qu'on leur a dit qu'ils pourraient y vivre libres. Or, interrogez ceux installés depuis quinze ans. Vous les verrez contents de respirer sans contrainte, et reconnaissants à la République de la vie qui leur est faite. Mais enfin, en quinze ans ils ne peuvent pas être devenus des patriotes forcenés ni avoir oublié leurs traditions, leur race et leur religion. Leurs fils seront de bons Argentins, leurs petits-fils de meilleurs encore, mais qu'on les laisse libres ! »



M. Cohen nous fit visiter quelques maisons de colons.

Un grand vieillard, à longue barbe, l'air sérieux et grave que les images prêtent à Jéhovah, nous reçoit chez lui. Tout est propre et ordonné ; les murs blanchis à la chaux, les fenêtres garnies de rideaux d'une cretonne à fleurs qui recouvre aussi des coffres servant de siège. Il vit là avec sa femme ; ses fils, déjà mariés et pères de famille, occupent des lots contigus. Ce sont des Juifs de Bessarabie. Les vieux ne parlent que le russe et l'hébreu. Ils sont trop âgés pour apprendre une autre langue. Mais leurs enfants savent déjà l'espagnol.

"If those principles are to be adhered to, Fiume must serve as the outlet of the commerce, not of Italy, but of the land to the north and northeast of that port; Hungary, Bohemia, Roumania, and the states of the new Jugo-Slav group. To assign Fiume to Italy would be to create the feeling that we have deliberately put the port upon which all those countries chiefly depend for their access to the Mediterranean in the hands of a power of which it did not form an integral part and whose sovereignty, if set up there, must inevitably seem foreign, not domestic or identified with the commercial and industrial life of the regions which the port must serve. It is for that reason, no doubt, that Fiume was not included in the pact of London, but

from Italy's own fair country sides. She is linked in blood, as well as in affection, with the Italian people. Such ties can never be broken. And America was privileged, by the generous commission of her associates in the war, to initiate the peace we are about to consummate—to initiate it upon terms which she had herself formulated and in which I was her spokesman.

"The compulsion is upon her to square every decision she takes a part in with those principles. She can do nothing else. She trusts Italy, and in her trust believes that Italy will ask nothing of her that cannot be made unmistakably consistent with those sacred obligations.

Fought For by America.

TEXT OF WILSON'S STATEMENT OPPOSING CLAIMS OF ITAL

(By the Associated Press.)

Paris, April 23.—The text of the statement on the Italian claims follows:

"In view of the capital importance of the questions affected, and in order to throw all possible light upon what is involved in their settlement, I hope that the following statement will contribute to the final formation of opinion and to a satisfactory solution:

"When Italy entered the war she entered upon the basis of a definite private understanding with Great Britain and France, now known as the pact of London. Since that time the whole face of circumstances has been altered. Many other powers, great and small, have entered the

exists. It is proposed that t fortifications which the Austri government constructed the shall be razed and permanent destroyed.

Arms to Be Limited.

"It is part also of the new pl of the European order which ce ters in the league of nations th the new states erected there sh accept a limitation of armamen which puts aggression out of t question. There can be no fear the unfair treatment of group Italian people there, becau quate guarantees will under international sa the equal and equitabl of all racial or nationa

"In brief, every qu

« Mais qu'exiger de pauvres gens qui arrivent sou-

... with no knowledge of that private understanding.

Austria-Hungary Gone.

"The Austro-Hungarian empire, then the enemy of Europe, and at whose expense the pact of London was to be kept in the event of victory, has gone to pieces and no longer exists. Not only that, but the several parts of that empire, it is agreed now by Italy and all her associates, are to be erected into independent states and associated in a league of nations, not with those who were recently our enemies, but with Italy herself and the powers that stood with Italy in the great war for liberty.

"We are to establish their liberty as well as our own. They are to be among the smaller states whose interests are henceforth to be safeguarded as scrupulously as the interests of the most powerful states.

Peace Principles Accepted.

"The war was ended, moreover, by proposing to Germany an armistice and peace which should be founded on certain clearly defined principles, which set up a new order of right and justice. Upon those principles the peace with Germany has been conceived, not only, but formulated. Upon those principles it will be executed. We cannot ask the great body of powers to propose and effect peace with Austria and establish a new basis of independence and right in the states which originally constituted the Austro-Hungarian empire, and in the states of the Balkan group on principles of another kind. We must apply the same principles to the settlement of Europe in those quarters that we have applied in the peace with Germany. It was upon the explicit avowal of those principles that the initiative for peace was taken. It is upon these that the whole structure of peace must rest.

Small States Need Fiume.

... wears a new aspect—a ... pect given it by the v... for right for which ... made the supreme ... blood and treasure. ... with the four other g... has become one of th... tees of the new ord... has played so honora... establishing.

Italian Unity Re...

"On the north and northeast her natural frontiers are completely restored, along the whole sweep of the Alps from northwest to southeast to the very end of the Istrian peninsula, including all the great watershed within which Triest and Pola lie, and all the fair regions whose face nature has turned towards the great peninsula upon which the historic life of the Latin people has been worked out through centuries of famous story ever since Rome was first set upon her seven hills.

"Her ancient unity is restored. Her lines are extended to the great walls which are her natural defense. It is within her choice to be surrounded by friends; to exhibit to the newly liberated peoples across the Adriatic that noblest quality of greatness, magnanimity, friendly generosity, the preference of justice over interest.

"The nations associated with her, the nations that know nothing of the pact of London or of any other special understanding that lies at the beginning of this great struggle, and who have made their supreme sacrifice also in the interest, not of national advantage or defense, but of the settled peace of the world, are now united with her older associates in urging her to assume a leadership which cannot be mistaken in the new order of Europe."

America Italy's Friend.

"America is Italy's friend. Her

Ils venaient de lire les récits des derniers massacres de Kiew et pleuraient quand on leur en parlait. Mais il ne sortait de leur bouche aucune parole méchante. Les colons se cotisent pour envoyer de l'argent aux persécutés.

Ce sont des gens très paisibles. Deux commissaires de police habitant à cinquante kilomètres l'un de l'autre, avec chacun deux gendarmes, suffisent à maintenir l'ordre dans toute la colonie.

Le paysan israélite à tête de Père Éternel nous fait les honneurs de sa propriété. Derrière sa maison s'étendent 5 hectares de pré pour son usage ordinaire. Il sème sur 45 hectares environ, le reste est en prairie d'élevage pour une centaine d'animaux.

Par l'intermédiaire de M. Cohen, je l'interroge sur l'état de ses affaires, sur la sécheresse, sur les sauterelles.

— Voilà cinq ans que notre malchance dure. Il faut encore patienter un peu, puisqu'on dit que les mauvaises années comme les bonnes reviennent tous les sept ans.

La Bible l'aide à croire à ce retour, et entretient en lui l'espoir.

Un champ de lin, d'une venue superbe, s'étalait devant nous, comme une immense mare verte. Il arracha quelques tiges, et me les montrant :

— Voilà, fait-il avec un contentement mêlé de crainte, il va fleurir d'ici deux ou trois jours. Si les sauterelles ne reviennent pas, il sera sauvé, car les tiges commencent à durcir et elles ne pourront plus les faucher.

DANS L'ENTRE-RIOS

LES SAUTERELLES

Vision de désastre. — Le train ralenti par la présence des sauterelles. — Rien ne leur résiste. — Le paraïso. — Réputation usurpée. — Les sauterelles et la neurasthénie. — Des légions de 40 kilomètres de long sur plusieurs kilomètres de large. — Dévastation. — La *voladora* et la *saltona*. — La ponte. — Moyens de défense. — La tôle. — Les primes. — Le Comité de Défense agricole. — Marconi et Edison. — Quand le Chaco sera colonisé.

Quand nous visitâmes Clara, la colonie venait d'être envahie par les sauterelles, dont nous avions croisé les vols tout le long de la route. Au passage du train, la terre des champs qui paraissait mordorée, semblait se soulever des deux côtés de la voie comme sous le souffle d'un formidable ouragan ; les poteaux télégraphiques, les pieux des clôtures, les troncs des arbres, cagneux, bossus, comme d'une mousse fanée et grouillante, reprenaient soudain leur forme : c'étaient des nuées de sauterelles qui digéraient là les moissons perdues et que le bruit de la locomotive faisait s'envoler dans une stridulation colossale des élytres.

Le train traversait des nuages épais de sauterelles qui venaient se cogner aux vitres du wagon et s'abattre sur les rails. Une affreuse odeur nous montait aux narines, celle de la bouillie que les roues du train faisaient de ces bêtes; la vitesse de la locomotive en était ralentie et les roues patinaient sur cette huile nauséabonde[1].

Dans un champ, des hommes et des femmes agitaient des drapeaux cloués au bout de longues hampes pour effrayer les légions qui passaient. Ailleurs, au bord d'un fossé fraîchement creusé, s'alignaient des sacs remplis de sauterelles qu'on s'apprêtait à y vider.

Dans le village de Clara, quelques légions d'arrière-garde restaient installées sur les arbres. On craignait que ce ne fût pas fini.

Les rues, bordées d'arbres japonais, d'azedaracs qu'on nomme ici paraïsos, en étaient pleines. Ces arbres ont pourtant la réputation de résister seuls aux sauterelles. Réputation usurpée, je l'ai bien vu là. Couverts par les innombrables insectes, ils n'avaient plus que leurs branches toutes nues.

— 65 pour 100 de notre récolte sont perdus, me dit M. Cohen, sur les 35,000 hectares cultivés dans la colonie, 22,000 ont été dévorés depuis deux mois.

Il était désolé de ces ravages et en parlait avec une mélancolie qui vous gagnait :

— Ces bêtes ne se contentent pas de ruiner des milliers de pauvres gens, elles gâtent par leur présence les plus beaux paysages, troublent la joie de la campagne ensoleillée et la douceur reposantes des soirées printanières. Elles nous obsèdent de leurs méfaits et

1. Si l'on pouvait arriver à supprimer l'odeur des sauterelles, il y aurait des fortunes à tirer de l'huile qu'elles fournissent.

de leur odeur. Non seulement, nous les haïssons, mais elles nous dégoûtent. Par leur menace, par leur arrivée, par leur présence tenace, elles nous font neurasthéniques. Car l'homme sent, devant ces légions, son impuissance, il s'énerve, et se désespère.

Les « langostas », ou sauterelles volantes, viennent, croit-on, du Chaco, puisque leur vol apparaît toujours au nord. Elles arrivent par milliards de milliards, à partir de décembre jusqu'à février. Leurs vols sont signalés par les télégrammes des journaux qui mettent leurs lecteurs au courant des moindres mouvements de cette armée redoutable qui se déploie sur une longueur de trente et quarante kilomètres de long et sur un front de plusieurs kilomètres de large, obscurcissant la lumière du jour comme si des nuages couvraient soudain le soleil. Les colons les voient passer avec terreur pendant une demi-journée sans arrêt. Ils vivent alors des heures d'angoisse. S'abattront-elles sur leurs terres, ou la fantaisie des acridiens les poussera-t-elle plus loin? Si, fatiguées, elles se laissent choir dans la région, c'est la ruine assurée pour eux.

Du soir au lendemain, les insectes dévastateurs auront tondu jusqu'à la racine la verdure tendre du blé, du maïs ou du lin et les feuilles des arbres. S'il n'y a plus de feuilles ni de jeunes pousses, elles rongent jusqu'aux écorces. La nuit, on entend le bruit des branches qui cassent sous leur poids; au réveil, il ne subsiste rien des espoirs de la terre. Mieux encore! les sauterelles entrent chez le colon, rongent tout ce qu'elles y trouvent d'origine végétale, rideaux, serviettes, nappes, draps de lit, couvertures, chemises, de préférence le linge amidonné, mais même

la laine. Un de nos amis, prenant son bain dans une lagune, avait pendu sa chemise à une branche de saule. Quand, le bain pris, il voulut la remettre, il en trouva le col détaché, rongé par les sauterelles affamées. Si les poules en mangent quelques-unes, leurs œufs en sont empestés.

Affreux fléau, en vérité, qui donne à l'humanité travailleuse de ce pays mille soucis et mille désespoirs.

On a bien essayé de lutter contre la langosta. Voici comment :

On sait que la sauterelle a deux formes également malfaisantes. Toute jeune et n'ayant pas encore d'ailes, elle ne peut que sauter, c'est la *saltona*. Devenue grande, c'est la sauterelle ailée, la *voladora*. On essaie de combattre surtout les saltonas, plus saisissables.

Le Parlement a créé un fonds de dépense de je ne sais plus combien de millions, et voté des lois de sauvegarde. Chaque propriétaire est tenu, d'après ces lois, de creuser autour des terres où les sauterelles se sont abattues et ont déposé leurs œufs, dans les sillons, à quelques centimètres sous terre, des fossés clos par des plaques de tôle lisse.

Chaque sauterelle pond quatre-vingt-dix œufs et peut pondre jusqu'à six fois. Le mâle et la femelle unies creusent le trou qui doit les abriter à cinq centimètres sous terre, puis recouvrent les œufs d'un liquide protecteur. Mais un coléoptère appelé *champi*, qui, par milliers, suit les sauterelles, se montre très friand de ces œufs et de leur enduit, et sait bien les découvrir. Si on pouvait élever et multiplier ce *champi*, le problème de la sauterelle serait peut-être résolu.

En attendant, après quarante jours, ces œufs éclosent; les jeunes saltonas se mettent alors à marcher, ou plutôt à sauter par longues vagues compactes que rien ne peut arrêter, ni le feu qu'on allume devant elles, ni les rivières. Celles qui meurent brûlées ou noyées servent de pont à celles qui les suivent. Des millions, des centaines de millions meurent ainsi, mais d'autres centaines de millions les suivent. Le seul moyen qu'on ait trouvé jusqu'ici pour les combattre, c'est donc cette barrière métallique que les jeunes acridiens ne peuvent franchir et devant laquelle ils s'arrêtent forcément. Alors, dans les fossés préparés, on les fait choir, et on les couvre de terre.

L'État promit aussi de payer une prime de 80 centimes par 40 kilos de sauterelles volantes apportées dans des sacs au chef-lieu du district.

En un seul jour, dans le district de Colon, on en récolta 26,000 sacs de 60 kilos chacun.

Tout le monde s'y mit. Les garçonnets en emplissaient facilement vingt sacs les jours de pluie, car l'eau les fait se détacher plus facilement des arbres secoués. Une année, tout marcha bien. L'année suivante, l'argent manqua. C'est-à-dire que les sinécuristes nommés pour vérifier l'application de la loi furent si nombreux, ils surent si bien travailler dans leur propre intérêt, que le budget fut insuffisant.

— Les vraies sauterelles, c'est eux ! prétendent les colons.

Quand je passai dans les provinces éprouvées, j'entendis les gens déclarer que puisqu'on ne payait plus, la chasse aux voladoras était arrêtée.

Des propriétaires et des colons disaient devant moi :

— Que me sert de travailler à détruire la langosta

dans mes champs si mon voisin, qui a trouvé le moyen de boucher les yeux de l'inspecteur, ne fait rien dans les siens?

Quoi qu'il en soit de ces plaintes, la Défense agricole fait ce qu'elle peut. Elle fournit gratuitement à ceux qui le lui demandent la tôle qui sert à parquer les cohortes de criquets, ainsi que l'essence et la crioline avec laquelle on les brûle.

On a dit aux paysans qu'Edison demandait 40 millions pour aller détruire la langosta au Chaco. On leur a dit encore que Marconi s'en occupait... Et ils espèrent qu'un jour ou l'autre le gouvernement versera à Edison ses 40 millions, ou que Marconi trouvera les ondes électriques qui foudroieront les sombres légions à leur apparition dans le ciel.

La surface des terres cultivées augmentant chaque année dans des provinces agricoles comme l'Entre-Rios, les désastres causés par les sauterelles comptent, heureusement, de moins en moins, puisqu'ils se répartissent sur une plus grande étendue. De plus, l'expérience aidant, les colons s'arrangent pour semer à des époques plus propices. Il arrive à présent, en bien des endroits, que lorsque l'œuf du criquet éclôt, l'insecte trouve les tiges du lin déjà trop dures pour ses mandibules et qu'il les délaisse pour le blé ou le maïs.

On a observé, il y a trois ou quatre ans, que les sauterelles s'éloignaient d'instinct des champs de blé trop touffus et trop hauts, parce que, une fois qu'elles s'y sont abattues, elles ne peuvent plus s'en envoler. Il s'agit donc de semer très tôt, en mai par exemple, pour qu'elles trouvent les tiges drues à leur arrivée.

D'autre part, quand le blé n'est pas encore très

monté, il n'y a pas d'inconvénient à ce qu'il soit mangé en herbe, car après le départ de la voladora il repousse de plus belle et la moisson n'en souffre pas. Enfin, certains colons ont réussi à remplacer le maïs ordinaire par un maïs amer que les criquets n'aiment pas beaucoup, paraît-il[1].

Ainsi, peu à peu, s'organise la défense contre l'ennemi terrible des provinces du Nord, qui n'empêche d'ailleurs pas de progresser chaque année les régions agricoles de Santa-Fé et d'Entre-Rios.

En vérité, il ne sera possible de lutter efficacement contre cette plaie que lorsque le Chaco, d'où la sauterelle semble venir, sera colonisé.



L'aspect de la campagne que je traversai en quittant Clara pour rejoindre Buenos-Aires ne varie guère. La plaine s'étend à l'infini. Les bêtes mortes se multiplient. J'en compte une à présent tous les cent mètres, dans les positions les plus diverses, abandonnées, lasses, luttantes, pattes en l'air, le cou tendu.

Sur un pieu, sur une motte de terre, sur un terrier de viscache, « l'oiseau de la pampa » vous regarde passer sans broncher; c'est une mignonne chouette de la taille d'un gros moineau, immobile, les yeux ronds fixes, qu'on dirait posée là comme un bibelot.

Dans les champs, souvent envahis par les chardons aux feuillages encombrants, sont réunis de grands

1. Quant à la luzerne elle ne pousse généralement pas dans l'Entre-Rios, dont la terre est trop argileuse et où la couche d'eau est trop profonde.

troupeaux de vaches et de moutons. Vers Tala, Gualarza, les prairies superbes alternent avec les immenses champs de lin et de blé[1]. Aucune trace de sauterelles. C'est l'avantage d'une contrée si grande, et c'est ce qui doit rassurer l'Argentin sur l'avenir de son pays, trop énorme pour souffrir tout entier. Il y a une heure, des cadavres de vaches s'étalaient tous les cent mètres. Ici des taureaux superbes, des vaches grasses, de magnifiques troupeaux de moutons remplissent les champs épargnés.

Leur laine, avec celle des moutons du sud de la province de Corrientes, est une des plus estimées, par sa finesse et sa pureté. La terre étant argileuse, le vent ne soulève pas de poussière dans le *campo*, et les toisons arrivent pures à Buenos-Aires. Dans le sud de la République, au contraire, la laine se trouve mélangée d'une grande quantité de poussière qui en augmente le poids.

Je m'arrêtai dans quelques villes sans intérêt pour le moment, uniquement pour en voir l'aspect, Basavilbaso, Gualeguay, Gualeguachu, Concordia. C'est partout la même disposition en damier, les mêmes petites maisons sans étages, les voies sans pavage, ou pavées de cailloux pointus, avec des trottoirs à carreaux rouges, des fenêtres grillées derrière

1. Il y a dans la province d'Entre-Rios 285,000 hectares cultivés en blé, 230,000 en lin.

En 1907, la production du blé fut de 285,000 tonnes, celle du lin de 214,000.

En raison de la sécheresse et de l'invasion — particulièrement néfaste — de la sauterelle, il y eut en 1908 une légère diminution. On ne récolta que 227,000 tonnes de blé et 149,000 de lin. Mais le prix des céréales étant plus élevé, le profit fut le même pour les colons.

lesquelles s'aperçoivent des femmes poudrées, aux cheveux noirs bien peignés.

Pressé de rentrer à Buenos-Aires après ce voyage de plusieurs semaines dans les provinces du Nord, et ne voulant pas attendre deux journées entières le départ d'un train pour la capitale, j'acceptai qu'on joignît notre wagon à un convoi de bestiaux. Horrible voyage. L'odeur infecte des vaches et des moutons enfermés par troupes de 25 et de 100 dans leurs 24 wagons nous poursuivit pendant tout le trajet qui ne dura pas moins de vingt heures. Car, par prudence, les trains de cette ligne vont très lentement : la terre d'Entre-Rios est tellement argileuse qu'on y glisse, quand elle est humide, comme sur du savon. S'il pleut, l'eau séjourne sous les traverses de la voie, les fait glisser. Aussi, la nuit, les trains ne peuvent aller à plus de dix kilomètres à l'heure, ce qui ne les empêche pas de dérailler souvent. Sur le ferry-boat qui traverse le fleuve Uruguay et jusqu'à Buenos-Aires nous fûmes ainsi escortés. J'étais bien préparé à jouir de la capitale et à en apprécier tout le confort.

LIEBIG

Débarquement au milieu de la nuit. — L'usine de Fray-Bentos. — La marche vers la mort. — Le desnucador. — Les écorcheurs. — Habileté extraordinaire. — Propreté méticuleuse. — De l'eau partout. — La plus grande cuisine du monde. — Pot-au-feu gigantesque. — Le choix des morceaux. — Diverses sortes de bouillon. — 42 kilos de bœuf pour 1 kilo d'extrait de viande. — La fabrication des conserves. — Cuisson de la viande. — Machinisme ingénieux. — Les sous-produits de l'industrie pastorale. — Ce que deviennent les peaux, les cornes, les sabots, les tripes et les boyaux, les crins et les os. — L'établissement de Colon. — Une journée de navigation vers l'Uruguay. — Installations modernes. — Promenade à travers les estancias de la Compagnie. — Un massacre quotidien de 3,000 bœufs. — Classement du bétail. — Le rodeo. — Les employés et les ouvriers de la Compagnie. — Traitements et salaires.

— La plus grande cuisine du monde ! Un endroit où d'immenses troupeaux passent dans un pot-au-feu gigantesque pour fournir d'essence de bouillon l'Europe entière : vous ne pouvez manquer cela...

Je revoyais dans ma mémoire, aussi loin que pouvaient remonter mes souvenirs d'enfance, des images polychromes qu'offraient les épiciers aux acheteurs

de l'Extrait de viande Liebig. Mais je me figurais que le Liebig était un produit chimique fabriqué de toutes pièces en Allemagne.

Allons voir cela !

Les usines sont doubles. La plus ancienne est située sur la rive gauche de l'Uruguay, à Fray-Bentos. La plus moderne, sur la rive droite, à Colon, dans la province d'Entre-Rios.

Une nuit de navigation sur le Rio de la Plata et sur l'Uruguay, et on arrive à Fray-Bentos où le fleuve Uruguay a 7 kilomètres de large.

Je n'oublierai jamais ce débarquement au milieu de la nuit. A deux heures du matin, un grand bateau fluvial *Mihanovitch* s'était arrêté à un mille de la côte de l'Uruguay où un petit vapeur de la Compagnie Liebig nous attendait. Il nous emmena frissonnants dans le clapotis des vagues noires. Des odeurs de brûlé vaguaient sur les eaux. De hautes silhouettes de cheminées apparaissant sous le bleu sombre du ciel, voilà tout ce qu'on distinguait du paysage. On débarqua. Une voiture nous conduisit avec nos petits bagages vers la demeure du directeur où des lits nous étaient préparés. Dès huit heures, il fallut commencer les promenades.

Avant de mettre le pied dans les usines, je demandai à voir les bœufs vivants. Nous en rencontrâmes justement un troupeau de quelques centaines qui arrivaient d'un pâturage voisin pour être parqués dans un autre, plus proche de l'abattoir[1].

Parfois, quand le vent souffle de la ville vers les

1. Dans les prairies qui avoisinent Fray-Bentos, on donne un hectare et quart à chaque animal.

champs, d'eux-mêmes les troupeaux s'arrêtent et ne veulent plus avancer. Ils ont senti l'odeur de mort que le vent a prise en passant sur les abattoirs.

Ce jour-là, le vent soufflait d'un autre côté, et le troupeau allait son train tranquille vers la tuerie. Des gauchos à cheval conduisaient les animaux vers le corral d'exécution, où ils entrèrent vingt par vingt.

Dès qu'ils sont enfermés dans cet étroit espace, un homme jette le lasso sur une paire de cornes; l'animal pris, l'homme passe l'extrémité de la corde de cuir sur un cric qui l'amène vers le tueur. La bête essaye de résister, mais le cric, actionné mécaniquement, l'attire, glissant sur ses quatre pattes arc-boutées dans un dernier effort. Une haute planche se lève pour livrer passage au condamné, puis s'abaisse de façon à cacher aux autres ce qui va se passer. Un éclair. C'est le long couteau du *desnucador* (celui qui rompt la nuque)[1] qui s'abat sur le cou, entre la deuxième et la troisième vertèbre. Le bœuf tombe aux pieds du tueur. Aussitôt des gaillards emportent au galop l'animal sur des chariots bas qui roulent sur des rails jusque dans la salle voisine, où une rangée d'écorcheurs sont déjà à l'ouvrage, penchés vers le sol, au milieu des chairs sanglantes et des flots de sang. Ce sang est aussitôt recueilli dans des récipients *ad hoc* pour être ensuite desséché. Les ouvriers sont des Basques d'une habileté extraordinaire. Aucun de leurs gestes n'est inutile ni hésitant. Leur couperet se promène dans les chairs, autour des os et des articulations, avec une dextérité

1. A Chicago, on les assomme d'un coup de marteau sur la tête.

presque magique. En quelques instants la bête est décapitée, dépouillée de sa peau qui reste là toute fumante pour protéger les quartiers de viande du contact du sol. Un gamin passe, un seau à la main et récolte les langues. Les pattes sont coupées, les cornes arrachées, les cuisses débitées, la viande des côtes détachée; un vétérinaire assermenté examine les poumons, le cœur, le foie, qui pendent déjà à des crochets. Après dix minutes, montre en main, il ne reste plus que la carcasse du bœuf et sa tête décornée. D'autres ouvriers viennent encore s'acharner avec des haches sur ce squelette, disjoignent les côtes, brisent la colonne vertébrale à coup de maillet de fer, comme le démolisseur abat une charpente.

C'est fini. Il ne reste plus là que quelques ossements rouges, en tas.

Ce que je viens de décrire se passe dans un vaste hall où six dépeceurs et une nuée d'aides travaillent dans le sang[1]. Un court caleçon tombe de leur ceinture, le béret basque les coiffe, des bas rouges leur montent jusqu'aux genoux et leurs pieds flottent dans des sabots de pourpre. Les porteurs, couverts d'une longue dalmatique de peau cramoisie, vont pendre à des crochets les lourds quartiers de viande. Une douzaine d'hommes, le couperet en main, les débitent, avec une célérité incroyable, mettant d'un côté les plus beaux morceaux, — ceux destinés à pro-

1. Ces gens si terriblement habiles gagnent de 40 à 50 francs par jour. Les aides gagnent 5 francs. Les femmes et les gamins de 2 fr. 50 à 4 francs. L'égorgeur, 35 francs, le lanceur de lasso autant. Ces deux derniers se relaient d'un jour à l'autre pour l'égorgement, car le geste de tuer est extrêmement fatigant.

duire l'extrait de Liebig — de l'autre, les parties graisseuses et les peaux.

Ce qui est remarquable ici, au contraire de ce qui se passe dans les abattoirs empestés de Chicago, c'est l'absence d'odeurs, la propreté parfaite des locaux du travail. Aussitôt ouvert le ventre de l'animal sacrifié, la panse, les entrailles sont emportées, vidées et nettoyées.

L'eau coule en ruisseaux à travers tout le hall. Rien de sale ni d'odorant ne traîne.

L'œuvre de tuerie et de boucherie terminée, nous passons à la fameuse cuisine du Liebig, à la fabrication de cette quintuple essence de bouillon, dont le nom obsède le regard dans le monde entier.

Des wagonnets emportent les quartiers de viande vers des plateaux circulaires munis de couteaux qui la découpent en menus morceaux; elle passe de là dans une autre machine qui la réduit en bouillie. Et désormais, la chair, tout à l'heure encore palpitante, mélangée à l'eau bouillante, passera de chaudière en chaudière, de conduite en conduite, de filtre en réservoir, d'évaporateur en serpentin, jusqu'à ce que, débarrassée de toute sa graisse, de toute sa fibrine, elle soit devenue successivement bouillon simple, bouillon concentré, et pâte solide, couleur de chocolat, ayant conservé tous les principes utiles du bouillon, bonne à fortifier nos potages et à stimuler notre appétit. Ou bien le bouillon est arrêté en chemin, avant d'arriver à la concentration dernière, on l'assaisonne, et on le met en bouteille sous le nom d'Oxo : c'est un bouillon bon à servir tel quel sur la table sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter autre chose que de l'eau bouillante.

En Amérique du Nord, on fait des extraits de viande avec le bouillon qui a servi à cuire le bœuf de conserve et avec du sel, pour lui donner du goût. Ici l'on ne se sert que des filets, faux-filets, aloyaux. On sent une volonté, un souci de tous les instants, de faire le mieux du mieux. Un kilo d'extrait de Liebig exige 40 à 42 kilos de bœuf. Et ce kilo d'extrait se vend 15 francs, ce qui met le kilo de filet d'aloyau à 35 centimes. Une telle abondance, à ce prix, n'est possible qu'en Amérique du Sud.

Le résidu final de cette cuisine colossale est une poudre grisâtre et jaunâtre, qui ressemble à de la cassonade. Voilà ce qu'est devenue la viande rouge que nous avons vu hacher par les machines, voilà ce qui subsiste des grands bœufs qui, ce matin encore, se penchaient vers l'herbe de la prairie voisine : ce hachis grumeleux, presque transformé en poudre, qui sera séché puis expédié en Europe où il servira à engraisser des bestiaux.



Nous passons à la fabrique de conserves de viandes : le corned beef et la langue de bœuf.

La viande fraîche de tout à l'heure est coupée et mise dans une saumure pendant vingt-quatre heures. Le lendemain on la cuit dans l'eau bouillante. Le mécanisme de cette cuisine est amusant à regarder. La viande, amenée par centaines de kilos, est mise dans une caisse à claire-voie. Un crochet saisit la caisse remplie de viande et une poulie

la conduit au-dessus d'une chaudière d'un mètre cube remplie d'eau bouillante, la poulie descend et place le caisson dans l'eau. Une demi-douzaine de chaudières pareilles fonctionnent ainsi. Au bout d'une demi-heure la caisse est retirée à l'aide des poulies, la viande renversée sur une table est coupée à l'aide de machines spéciales, et les morceaux de viande rose sont pressés dans des boîtes de fer-blanc par des femmes[1] aidées de machines ingénieuses; puis ces boîtes, soudées mécaniquement, passent au stérilisateur à l'eau bouillante, puis sous une douche d'eau fraîche pour refroidir la viande subitement, ce qui lui conserve son goût naturel et complète, paraît-il, la stérilisation.

On nous fait goûter de cette viande si appétissante et si rose. Elle est succulente : c'est ce qu'on appelle le corned beef.

On prépare à peu près de la même façon la langue de bœuf.

La propreté méticuleuse de toute cette cuisine à laquelle j'assiste depuis le matin me frappe vivement. Dans l'abattoir, l'eau ne cesse de circuler, grâce à un système d'arrosage perfectionné qui la conduit dans tous les coins. Ici, dans les cuisines dallées, le bouillon mijote sans qu'aucune main-d'œuvre nécessite la présence d'ouvriers. Une saine odeur, celle du pot-au-feu familial, s'épand dans les hautes salles; plus loin, dans les cuisines de préparation des conserves, un personnel discipliné, d'une propreté irréprochable, travaille sous l'étroite surveillance de contremaîtres. La perfection du machinisme est telle que la manipu-

1. Les femmes gagnent de 3 à 5 francs.

lation de la viande se trouve réduite à presque rien. Les boîtes, une fois remplies, ce sont les machines qui pressent la viande, renvoient les boîtes sur des chemins roulants vers d'autres machines qui les ferment, les stérilisent, les soudent. Il ne reste qu'à les étiqueter.

Il n'y a, à proximité de Fray-Bentos, ni quincaillerie, ni chaudronnerie, ni aucun atelier d'aucune sorte. Il faut donc que tout puisse se faire là. Un immense dépôt de quincaillerie, d'objets mécaniques est établi à côté des ateliers de ferronnerie, de forge, de charpente.

Les boîtes en fer-blanc et les caisses de bois sont fabriquées au moyen de machines, d'origine américaine, qui paraissent vivantes à force de précision et de variété intelligente dans leurs mouvements. En quelques secondes une boîte de métal est découpée, tournée, munie d'onglets, fermée, caoutchoutée, soudée; en quelques secondes aussi une caisse est clouée automatiquement sur ses quatre faces.



Que deviennent tous les déchets animaux, et les sous-produits de l'industrie pastorale?

Autrefois, on les jetait au fleuve. Et il y a dix ans encore, on voyait en face de Fray-Bentos tant de poissons venus pour s'en engraisser, qu'on les prenait au crochet et à la pelle et qu'on faisait, avec l'huile tirée de leur chair, du gaz d'éclairage appelé « fishgas », qui servait à éclairer la ville entière. Les

bateaux pouvaient à peine avancer entre ces vagues de poissons argentés.

Aujourd'hui rien n'est perdu, et l'ingéniosité de l'industrie moderne combinée avec les progrès de la science, arrive à des résultats incroyables.

Chaque journée de travail produit 3,000 peaux de bœuf exportées pour la plupart en Allemaque.

Le suif est fondu et mis en barils. De grands hangars en sont remplis. Il y a aussi une fabrique de graisses alimentaires.

Les tripes et boyaux envoyés en Europe servent à la fabrication des saucisses; les viscères et tout ce qui est inutilisable pour la nourriture, sèchent en plein soleil. Passé au moulin et réduit en poudre, le résidu sera vendu en Europe comme engrais, de même que le sang des bêtes tuées, étendu comme un immense tapis rouge sur l'herbe, au bord du fleuve. Un homme piétine les caillots durcis, un autre ratisse le tapis cramoisi.

Les guanos, conservés, séchés et mis en poudre, s'en vont aussi par sacs pour fertiliser les terres du Vieux-Monde.

Les farines de viande, résidu des bouillons, servent, en Allemagne, à l'engraissement du bétail, des poulets, à la nourriture des poissons, des chiens. Pour les bœufs, on en mélange un kilogramme par jour à la ration végétale et aux tourteaux.

Des milliers de queues de vaches, tristes comme de vieilles perruques, voisinent avec les joues et les fronts et sèchent au soleil. Les queues servent à faire des matelas. Par gros ballots cerclés de fer, du poids d'une demi-tonne, les nerfs de bœufs, les tendons, les oreilles vont partir pour l'Amérique d

Nord et pour la France, où on en fera de la colle de charpentier[1].

Il en reste des milliers pendus à des fils de fer, qui sèchent, jaunes comme l'ambre, luisants et durs.

Loin des hangars, des montagnes d'os blanchis s'élèvent, en attendant de servir à la fabrication du noir animal.

Les côtes remplaceront les « baleines » de corsets, les os des pattes et tous les os longs seront découpés pour la confection de mille objets de tabletterie, boutons, manches de couteaux, étuis, coupe-papier, etc.

Les os les plus payés sont les tibias d'arrière, puis ceux de devant, plus minces. Les os poreux, spongieux (ceux des épaules) sont moins utilisables.

Ces ossuaires s'en vont à Marseille, marché principal des os. Les sabots de corne vont en Italie où, réduits en poudre, ils servent comme fertilisant de la vigne[2].

Les sabots des bœufs sont mis à part, de même que les cornes, que l'on évide d'un coup dur frappé sur la paroi.

Tous ces sabots ! Tout à l'heure encore, ils galopaient dans l'Allée de la Mort, devant les gauchos.

Par centaines, des tas de débris de fer-blanc importé d'Europe pour la confection des boîtes, et qu'on tasse et qu'on ficelle pour l'y renvoyer. On en fera des boutons, des jouets d'enfants, à Nuremberg et dans les villages de la Franconie.

1. Les nerfs de bœufs se vendent 40 francs les 100 kilos.

2. Les sabots valent 160 francs les 1,000 kilos. Les cornes se vendent en moyenne 0 fr. 50 pièce. Le prix des 1,000 kilos d'os varie entre 120 francs et 600 francs, selon leur qualité d'utilisation, comme je viens de le dire.

On nous fait traverser le laboratoire. Des chimistes allemands analysent la qualité des extraits de viande de la veille. Plus loin, dans des laboratoires de bactériologie, des vétérinaires étudient les maladies d'animaux.



La visite est enfin terminée... Nous y avons consacré dix heures d'horloge !

Le lendemain, dès l'aurore, nous montons dans un petit bateau de la Compagnie qui va nous conduire en une journée à Colon. Le fleuve est large et le courant très fort. Nous avançons lentement. Les rives recouvertes par les eaux n'ont plus d'arbres. Quelle solitude! A gauche, c'est la rive argentine; à droite, celle de l'Uruguay. Au loin, sur une hauteur on dirait une ruine. Est-ce possible? On éprouverait une joie reposante à rencontrer une ruine dans ces pays ultra-neufs. Qu'est-ce? Un vieux monastère? Non, les débris d'une usine anglaise d'extrait de viande et de conserve, qui a fait faillite.

L'établissement de Colon ne date que de six ans. Il est installé sur la côte argentine du fleuve Uruguay. Alors que Fray-Bentos fut agrandi et perfectionné peu à peu au cours de ces quarante-cinq dernières années, Colon fut créé d'un seul coup avec tous les perfectionnements possibles. Tout y est disposé pour supprimer la main-d'œuvre, diminuer les transports, éviter les tuyauteries longues et dispendieuses de Fray-Bentos. Un autre avantage de l'établissement argentin, c'est qu'on n'y paye pas de droits d'exportation des pro-

duits, ou un droit insignifiant, tandis qu'en Uruguay ce droit est très élevé.

On fabrique à Colon, de même qu'à Fray-Bentos de l'extrait de viande et des conserves. Il n'y a de différence que dans l'installation, plus parfaite encore et plus commode.

Aussi, je ne vous en ferai pas la description.

Ce qui demeure dans l'œil, d'ailleurs, après une visite minutieuse de ces établissements, c'est moins le spectacle de la tuerie que l'image des vallonnements herbeux, plantés d'arbustes épineux et sauvages — les espinillos — derrière lesquels s'abritent des troupeaux. Aux abattoirs de Chicago, une vision d'industrialisme féroce m'avait surtout impressionné. Ici, une promenade dans les estancias qui entourent les établissements firent passer au second plan le spectacle sanguinaire. Cette rive argentine de l'Uruguay n'a point la platitude désolante de la pampa. Des mouvements de terrain forment dans la plaine de larges vagues de verdure et l'animent un peu. La Compagnie ne possède pas moins de 300,000 hectares de ces prés ; elle en loue 200,000 autres destinés à la nourriture de ses troupeaux qui se chiffrent par près de 300,000 bœufs et vaches, 100,000 moutons, 13,000 chevaux et mules.

L'ordre et la méthode doivent présider au classement de ce bétail pour satisfaire journellement aux besoins de l'usine. Il vient des estancias les plus éloignées et progressivement s'approche vers la mort. Chaque jour, dans une vaste prairie enclose où l'herbe a disparu sous le piétinement quotidien des bœufs, un majordome depuis longtemps dressé à ce métier fait avec quelques peones le dénombrement du bétail

qui sera sacrifié le lendemain. Les bêtes arrivent par centaines des prairies distantes de quelques kilomètres jusqu'à l'endroit où le majordome et deux capatazes se tiennent à cheval, tels un général et ses aides de camp passant une revue de troupes la veille d'un carnage.

Arrêté par les peones qui dirigent sa marche, le troupeau indécis et tumultueux finit par suivre le mouvement circulaire qui lui est imposé. Autour des trois cavaliers immobiles, les échines multicolores se meuvent, entraînées dans ce tournoiement kaléidoscopique. Des géographies bizarres se dessinent aux flancs haletants des bêtes, des îles blanches dans des lacs mouvants, couleur de loutre, cendrés ou chocolat. Baignées de lumière, luisantes au soleil, ces robes rouannes, tannées, roussâtres, ces manteaux pie et isabelle ne font plus qu'une large tache brune pointillée de blanc et de beige.

Du moutonnement des têtes montent des beuglements inquiets, apparaissent de gros yeux à fleur de tête, effarés, leur pupille fixe dilatée dans la cornée filigranée de rouge, comme remplie déjà de l'angoisse de la mort. Des mufles baveux sentent le vent, une buée légère sort des naseaux humides et la forêt des cornes fait, en s'entrechoquant, un immense bruit sec. Sur le vaste cirque piétiné où l'anneau vivant et compact continue à tourner, le soleil ardent dessèche la terre.

L'œil fixe, le majordome, immobile sur son cheval, fait le compte des bêtes qui continuent à décrire leur orbite machinale. Autour d'elles, les peones à cheval galopent en poussant des cris, pour maintenir le rodeo dans ses limites, comme un berger fait de ses brebis.

L'un d'eux, caracolant sur sa bête docile, est un nègre à barbe grise, au large chapeau de feutre mou, vêtu d'un pantalon fait de mille pièces et de trous, le poncho rouge flottant au vent.

Sur un geste du majordome, les peones mettent les bêtes en débandade, et elles partent au petit trot, au milieu des cris et des mugissements, vers les potreros voisins de l'usine. Demain, elles n'auront plus que quelques centaines de mètres à faire pour entrer dans « l'Allée de la Mort » et livrer leur chair reposée au dépeceur.

Le soir tombait. A travers les sentiers bordés d'espinillos nous revenions vers l'usine. Des nuages de ouate rose flottaient dans le ciel clair où quelques étoiles apparaissaient. Au loin, soulignant l'ondulation des prairies, une large frange de pourpre crénelait l'horizon ; quelques silhouettes de bœufs se détachaient en ombres chinoises, d'une admirable netteté de contours. Quand le soleil eut disparu, tout s'endormit dans une teinte pâle d'or et l'on n'entendit plus, nous précédant, que les tintements des clochettes du señuelo conduisant ses frères à la mort.



Si l'on additionne les bêtes tuées depuis la fondation de l'établissement de Fray-Bentos, qui date de 1865, on arrive au total de 6 millions de bœufs et de vaches. Les 350,000 bœufs tués dans les deux établissements, pendant les six mois que dure l'activité de l'usine, évalués à 110 francs l'un, représentent un capital de 38 millions de francs. Le capital de la Compagnie s'élève à 27 millions et demi, et elle donne

chaque année de jolis dividendes à ses actionnaires. Elle a créé le port de Fray-Bentos et celui de Colon où des navires d'Europe arrivent chargés de machines, de matériel de construction, de charbon, de sel, et qui s'en retournent pleins des produits et sous-produits de Liebig.

Mais elle ne songe pas uniquement à faire de gros bénéfices.

Les employés sont logés dans un immeuble confortable, bâti en face le fleuve, large ici de sept kilomètres, entouré d'un grand jardin de palmiers, d'orangers, de roses, d'orchidées, de jasmins. Ils ont aussi un mess commun, avec bibliothèque, billard, piano, phonographe, jeux de toutes sortes, crocket, hockey, football, tennis, jeu de quilles, etc. On donne à chacun un cheval, et un bateau est à leur disposition commune pour les promenades sur le fleuve. La viande leur est fournie gratuitement.

Les 1,500 ouvriers de Fray-Bentos ne sont pas moins bien traités; ils ont un hôpital gratuit et deux médecins; des écoles primaires, une école de musique.

Ils peuvent mettre leur argent à la Caisse d'épargne administrée par la Compagnie qui sert un intérêt de 5 0/0 aux 2 millions de dépôt qui s'y trouvent. Je cause avec un ouvrier des ateliers de serrurerie. C'est un forgeron napolitain arrivé il y a douze ans. Il a trente-sept ans.

— Combien gagnez-vous?

— Onze francs cinquante par jour.

— Combien avez-vous mis de côté depuis douze ans?

— 18,000 francs, me répond-il.

Le voilà donc devant 900 francs de rentes qu'il laisse accumuler.

La Compagnie n'a pas oublié non plus ses hôtes de passage et a construit pour eux un hôtel avec de vastes chambres confortablement meublées; bien inappréciable dans ce coin de province argentine où le confort des hôtels n'est pas encore d'usage.

Le lendemain, nous repartîmes pour Buenos-Aires.

LA RICHESSE AGRICOLE

Une richesse nouvelle. — Son importance. — En vingt ans l'exportation des céréales argentines a plus que décuplé. — Quelques chiffres. — Record mondial de l'exportation du blé, du maïs et du lin. — Progression magnifique. — Pourquoi ces progrès datent-ils d'hier? — Raisons historiques, politiques, sociales et économiques. — Funestes effets de la domination espagnole. — L'établissement des chemins de fer et l'accroissement de l'émigration, points de départ de la vie agricole. — Éleveurs et agriculteurs.

Si l'élevage représente l'ancienne richesse naturelle de l'Argentine et la légendaire indolence des colons espagnols, la culture, au contraire, réalise la richesse nouvelle apportée par les bras vaillants des Italiens du Nord.

Il saute aux yeux, quand on a feuilleté les gros livres de statistiques dont le gouvernement n'est pas avare, que c'est le blé, qui, jusqu'à présent, chiffre davantage dans la richesse du pays[1]. Les deux millions et demi de tonnes de blé exportées en Europe en 1909-1910 ont produit une valeur de cinq cents mil-

1. Sa production équivaut aux 57 0/0 de la production des céréales en Argentine.

lions de francs. Il faut ajouter à ce demi-milliard un peu plus d'un autre demi-milliard, produit par l'exportation du maïs (250 millions), du lin (200 millions), de l'avoine (50 millions) et de quelques millions d'orge, de pommes de terre, de semences, etc...

Voilà donc un milliard d'or liquide qui entre, de ce chef, annuellement dans le pays argentin.

Pour donner toute leur signification à ces chiffres dans le présent et surtout dans l'avenir, il faut se rendre compte qu'en vingt ans l'exportation des céréales argentines a plus que décuplé[1] !

Et si, au lieu de nous en tenir à 1890, nous remontons à l'année 1884, qui est encore bien près de nous, nous nous apercevons que l'Argentine a passé d'une exportation de céréales de 43 millions de francs à 1 milliard 200 millions en 1908-1909.

Si peu de goût qu'on ait pour les chiffres, il faut pourtant bien se mettre ceux-ci dans la tête. C'est ainsi que ce pays inconnu pour nous, et qui nous était, hier encore, indifférent, va prendre soudain à nos yeux une figure vivante et personnelle, et que nous allons nous intéresser à lui comme à un être en plein combat et en plein essor.

Depuis 1908-1909 — l'Argentine occupe la première place comme pays *exportateur* de blé, avec un chiffre d'exportation qui dépasse celui des États-Unis de 30,000 tonnes environ, supérieur aussi à celui

1. En effet, en 1890, l'Argentine n'exportait que 400,000 tonnes de blé, 66,000 tonnes de maïs, 12,000 tonnes de lin et pas un grain d'avoine.

En 1909, elle a exporté 2 millions et demi de tonnes de blé, 2 millions de tonnes de maïs, 887,000 tonnes de lin et 420,000 tonnes d'avoine.

de la Russie, du Canada et des États balkaniques[1].

Une progression analogue mit l'Argentine en cette dernière décade au premier rang des pays producteurs et exportateurs de lin. Actuellement, par suite de l'absorption d'une grande partie de la récolte, aux États-Unis, par les industries locales, de la diminution de la production dans les autres pays, l'Argentine est maîtresse du marché du lin en Europe.

Pour le maïs, même phénomène que pour le blé : l'Argentine arrive en seconde ligne des États exportateurs, battant les États-Unis de très loin. C'est que les Américains ont besoin pour eux-mêmes de leur maïs comme de leur blé. Ils en usent pour leur propre nourriture et en sont même très friands. L'élevage des porcs et des bœufs en absorbe une grande quantité, et les transformations industrielles du maïs augmentent d'année en année; on en fait à présent de l'alcool, du glucose, de l'huile, de l'amidon, que sais-je encore?

Voilà donc un pays qui, il y a trente ans, commençait à peine à cultiver sa terre, et qui arrive au premier rang des pays exportateurs des trois céréales : blé, maïs, lin[2].

1. Cela ne veut pas dire que la production du blé en Amérique du Nord (19 millions de tonnes) ait diminué, mais seulement que la production argentine augmente d'année en année en de bien plus grandes proportions que sa population. Mais un fait est indiscutable : les États-Unis ayant un besoin croissant pour eux-mêmes de leur blé et de leur farine, en exporteront de moins en moins, et les Argentins, produisant beaucoup plus que leurs besoins, exporteront de plus en plus.

2. Il y a une soixantaine d'années à peine que furent semés, à Parana, dans la province d'Entre-Rios, les autres disent à Esperanza, dans la province de Santa-Fé, les premiers blés argentins.

Suivez à présent la progression de la culture :

En 1872, nous trouvons à peine 400,000 hectares de terres cultivées.

En 1884, à peine 2 millions.

Cette année, nous arrivons à un chiffre de 19 millions d'hectares !

Devant de tels résultats, on a bien du mal à ne pas se laisser entraîner par l'optimisme des Argentins qui vous répètent avec une conviction communicative : « Oui, notre fortune est là, à trente centimètres du sol ; il ne nous manque que des bras pour le cultiver. Pas n'est besoin de creuser des puits de six cents mètres pour en tirer du charbon, ni de perforer des montagnes de quatre mille mètres de hauteur pour trouver de l'or ou du cuivre : une charrue, quelques semences... »



Ce progrès une fois constaté, on se demande pourquoi l'Argentine, conquise il y a près de quatre siècles, libérée il y a juste cent ans, entre aujourd'hui seulement dans le concert des grandes nations productrices ?

Problème complexe, qu'une série de raisons historiques, politiques, sociales, économiques, finissent pourtant par éclairer.

On sait quel triste gouvernement fut celui des Espagnols installés ici après la conquête. Dans leur vaste empire qui s'étendait des fertiles vallées de la Californie et des Florides jusqu'aux terres glacées de la Patagonie, dans cet empire plus vaste que celui des César et des Alexandre, une unique pensée dirigeait

les gouvernants : s'enrichir et s'enrichir tout de suite, et s'enrichir sans rien faire. Peu importait l'essor et la prospérité matérielle de ces riches colonies; c'étaient les montagnes dénudées et les plateaux stériles qu'il fallait faire ouvrir pour arracher de leurs entrailles l'or qu'ils recélaient. Toute l'activité des populations fut dirigée vers ces mines qui seules donnaient, sans efforts pour les maîtres, une rapide fortune.

Ainsi, ce gouvernement si âprement égoïste ne se contentait pas d'imposer aux colons des magistrats, des officiers, des fonctionnaires venus d'Espagne. Il voulait les rendre en tous points tributaires de la mère-patrie. Point de culture possible pour eux, l'agriculture était tenue de propos délibéré dans une véritable enfance. Défense pour les colonies de l'Amérique du Sud de commercer même entre elles. Buenos-Aires, dont l'accès était interdit sous peine de mort aux étrangers, ne recevait rien directement, même de l'Espagne. De Séville et de Cadix, les marchandises s'en allaient sur la côte du Pacifique jusqu'aux ports du Pérou, puis revenaient par terre à Buenos-Aires après avoir franchi les Andes et la pampa immense.

Il fallut le grand réveil de 1810, la libération qui suivit la glorieuse épopée sud-américaine, pour que les colonies du Rio de la Plata prissent conscience de l'étendue de leur avenir économique. Mais à peine sorties de ce demi-esclavage, passées trop brusquement d'un despotisme aussi pesant à la liberté, elles se retrouvèrent bientôt sous le joug d'une autre tyrannie. Les luttes des Fédéraux et des Unitaires, pendant la dictature de Rosas, qui dura plus de vingt ans, ensanglantèrent les champs argentins.

L'insécurité, le désordre, les rapts de femmes, les vols, les incendies d'archives qui rendaient si instable la propriété, les réquisitions imposées aux estancieros à qui l'on enlevait leur bétail et leurs chevaux, la menace grandissante des incursions indiennes dans les estancias sans défense ou abandonnées ; toute cette anarchie et toute cette ruine ne permettaient pas aux colons de labourer leurs champs ni aux riches d'améliorer leurs biens. Tant de craintes, de violations de la propriété, empêchaient aussi l'émigrant de s'installer sur ces terres qui n'attendaient que son travail. La défiance des capitaux argentins et étrangers s'accrut, et la terre vierge des pampas sommeillait encore bien longtemps après la chute de Rosas.

Le calme revint. Le gouvernement, à la tête duquel se trouvait le général Urquiza, vainqueur du tyran, fit appel à l'émigration étrangère, provoqua l'émigration collective, favorisa le développement des colonies agricoles dans les provinces du littoral.



En 1860, tout ce que l'on récoltait de blé était loin de suffire à la consommation intérieure. En 1884, on importait encore en Argentine les farines d'Europe et le blé du Chili. La vie pastorale était toute la vie du pays ; sa richesse consistait dans le commerce de la viande séchée et salée, des peaux, des crins, des laines et du suif, produits naturels des immenses troupeaux qui se reproduisaient dans la pampa, sous la seule sauvegarde du ciel clément.

En réalité, le développement de l'agriculture com-

cida avec l'établissement des chemins de fer et l'accroissement de l'émigration. Je dirai plus loin quelle révolution l'organisation des voies ferrées, due à la confiance et à l'audace des capitaux anglais, apporta dans la vie économique de la République. Car l'Argentine, à part les grandes artères fluviales du Parana et de l'Uruguay, n'a point de fleuves navigables, point de canaux et point de routes faites pour le transport rapide et sûr qu'exigent les céréales. Jusqu'à la moitié de ce siècle, les routes et les moyens de transports demeurèrent les mêmes qu'au seizième siècle. Les caravanes de mulets franchissaient les pays de montagnes. Dans la plaine, d'énormes charrettes à bœufs (*carreta de bueyes*), aux roues de deux mètres de haut, qui pouvaient porter 160 arrobes, c'est-à-dire 1,800 kilos, s'avançaient lentement, tirées par douze ou quatorze bœufs attelés deux par deux, sur des chemins non tracés, sans pierre, faits de terre friable qui, l'été, se pulvérise en poussière impalpable et se transforme en bourbier à la première pluie. C'est ainsi qu'aujourd'hui encore, dans les régions dépourvues de voies ferrées, s'effectue le transport de la laine et des cuirs.

L'arrivée des capitaux anglais, les audacieux tracés de chemins de fer qui devancèrent partout la mise en culture des pays traversés, transformèrent en moins de trente ans la face économique de l'Argentine. Puis les bras italiens arrivèrent, par bonheur, car il ne fallait pas espérer amener les « fils du pays » à la culture du sol, considérée par eux comme une déchéance. Imprévoyants, capables d'héroïques privations, mais prodigues dès qu'ils possèdent quelques pesos, leur regard n'est pas toujours porté sur l'avenir comme

celui de nos paysans âpres et économes. Même dans la classe des estancieros, ambitieuse pourtant, et accessible de tant de façons au progrès, une sorte d'hostilité contre la transformation du campo naturel en champs de cultures fécondes, persista longtemps. Car le grand problème, non encore résolu, d'ailleurs, puisqu'il se discute chaque jour, consiste à savoir ce qui est le plus profitable, de cultiver la terre ou d'y élever des animaux.

— J'estime, me disait M. Manuel Cobo, le grand éleveur, que la terre semée de n'importe quelle céréale, ne pourra jamais rapporter autant, à beaucoup près, que l'élevage *des animaux purs*.

D'autres, au contraire, prétendent qu'une ou deux années de bonnes récoltes de blé, de lin ou de maïs, payent au propriétaire ses frais d'installation, d'achat d'instruments aratoires, et la terre elle-même! Et ils ont raison.

Cependant, beaucoup de « fils du pays » hésitent encore, soit par ignorance, force de la tradition, peur du changement, à opérer cette transformation.

Et puis, un célèbre savant allemand, le fameux Burmeister, appelé jadis en Argentine pour en étudier l'avenir agricole, n'avait-il pas décidé que le blé ne pousserait jamais dans la pampa? Ce fut, je crois, en l'année 1873, qu'il soutint cette opinion à grands renforts de théories et de démonstrations pseudo-scientifiques, qui donnèrent lieu à des polémiques célèbres dans le pays. Burmeister établissait cet axiome : que des terres qui produisent une végétation inférieure ne peuvent donner une végétation supérieure. Or, l'herbe naturelle de la pampa, le *pasto fuerte*, était déclarée inférieure par le savant allemand qui en con-

cluait du même coup que la culture du blé était impossible en cette région. La pampa était destinée, selon lui, par la chaleur de son climat et par le manque de pluies, à demeurer une espèce de Sahara.

A quoi un sage Argentin lui répondit avec beaucoup de bon sens :

— Je ne suis qu'un simple estanciero, mais j'ai cultivé certain blé dans mon estancia Esperanza, sise dans la pampa même. Avec ce blé, j'ai fait de la farine et avec cette farine du pain dont je vous envoie quelques échantillons.

Malgré cette chute, Burmeister demeura directeur du Musée national, les savants allemands continuèrent à professer aux universités. Mais le blé poussa dans la pampa.



Enfin, l'imperfection de l'outillage, il y a une trentaine d'années encore, explique aussi l'essor tardif de cette prospérité. Dans ces champs immenses, où la culture nécessite d'énormes espaces, l'outillage moderne est indispensable.

— Or, il y a trente ans, me contait un estanciero agriculteur, dans les provinces de l'intérieur, les machines agricoles étaient à peine connues. On fauchait à la faucille, on dépiquait sur l'aire en jetant les javelles sous les pieds d'une vingtaine de chevaux. (Je vis moi-même cette année les paysans opérer ainsi dans les vallées andines du versant chilien.) Le vannage se faisait en lançant à la pelle le blé en l'air. Et la culture! Dans quel misérable état se trouvait-elle alors! Nous n'étions déjà plus au temps où les omo-

plates de chevaux et de bœufs fixées à un manche de bois par des lanières de cuir servaient de houes; mais nos charrues grattaient à peine le sol, les semailles se faisaient à la volée; des branches d'arbres liées entre elles et couvertes de lourdes pierres tenaient lieu de herses pour enfoncer le grain sous terre, la farine s'obtenait en écrasant le blé dans des presses, tournées par des mules, et l'on pulvérisait le maïs au pilon à la main. Aujourd'hui, moi qui ai connu ces antiques procédés, je ne vois partout que les machines agricoles les plus perfectionnées que nous envoient les États-Unis, renouvelées sitôt qu'un progrès est découvert, et que bien des cultivateurs de votre vieille Europe ignorent sans doute. Nos peones exigent aujourd'hui des charrues avec siège à ressort. Par leur courage et leur confiance, vos paysans de Lombardie, de Galicie, d'Auvergne et des Pyrénées nous donnèrent, il est vrai, le pressentiment du merveilleux avenir agricole qu'il dépend de nous de réaliser. Mais nous les avons dépassés, à notre tour. Nos fils sont aujourd'hui les élèves de vos grands Instituts d'Agriculture, vos professeurs d'agronomie viennent chez nous prodiguer leurs conseils, déjà nos écoles agricoles provinciales forment des pépinières de cultivateurs avertis, et tout cela fut réalisé en moins de trente ans.

LA RICHESSE AGRICOLE

(SUITE)

LE LABOUR ET LA MOISSON

La région des céréales. — Son étendue, ses limites. — Les zones particulièrement favorisées. — Concurrence du Nord et du Sud. — Les caractères de l'agriculture en Argentine. — Culture extensive. — Nécessité d'un outillage perfectionné. — Machinisme moderne. — Les labours. — Charrues automotrices. — Un seul homme laboure 300 hectares en vingt-cinq jours. — Le commerce des machines agricoles. — La moisson. — Les espigadoras et les australianas. — Le voyageur pense aux campagnes de son pays. — Une poésie qui a vécu. — Contrastes.

Quelles sont les régions les plus propices à la culture des céréales en Argentine?

Il est, dès à présent, reconnu que toute la zone littorale de l'Océan et des grands fleuves, ainsi que la région centrale de la pampa, se prêtent admirablement à la culture du blé, du lin et du maïs. Le sol y a parfois 50 et 80 centimètres d'humus. Les engrais sont ignorés jusqu'ici des cultivateurs, même dans les terres exploitées depuis trente et quarante ans. Un

climat doux, tempéré comme celui de Nice et de Lisbonne, de Smyrne et de Cadix, favorise toute cette région. L'hiver y est agréable, le ciel presque toujours clair; mais la température d'été, accablante pendant les mois de décembre et de janvier. Les pluies, si rares au Nord et au Sud, sont ici un peu plus régulières, quoique insuffisantes encore au gré de l'agriculteur, puisqu'on ne compte guère dans cette région centrale que cinquante à soixante-dix jours de pluies par an. Des périodes de cinquante à soixante jours se passent sans eau, quelquefois même des mois. Alors le sol se dessèche, les lagunes s'évaporent, jusqu'à ce qu'un orage violent vienne retremper la terre et remplir les esteros.

Sur cet immense espace fertile qui va de Cordoba au Rio Colorado, les zones de culture ne sont pas également favorisées. La partie la plus productive, de l'aveu de tous, commence à Buenos-Aires, court vers le Nord, le long du Parana, englobe Pergamino et Rosario, et continue jusqu'à 150 kilomètres au delà de cette ville. Le sol y est, en effet, d'une fécondité merveilleuse. C'est la grande zone du maïs qu'on y sème depuis quarante ans sans que jamais la terre ait reçu d'engrais. Une autre région de magnifique fertilité, est celle qui, de Buenos-Aires, s'en va vers l'Ouest, jusqu'à 300 kilomètres environ. Au delà, le sol, encore riche, n'a plus cette générosité superbe des terres d'alluvion proches des grands fleuves; les pluies se font plus rares, et à mesure qu'on s'approche des Andes, l'irrigation devient nécessaire.

Le Sud reproche au Nord ses sauterelles qui rendent les récoltes incertaines, et la trop grande humidité qui, en développant la paille aux dépens du grain, fait

pencher les épis et les abat. Le Nord reproche au Sud la sécheresse. En réalité, jusqu'à Bahia-Blanca, l'eau tombe encore suffisamment. Au delà, l'incertitude recommence. La culture du maïs, qui nécessite non seulement des terres riches mais des pluies régulières en décembre et janvier, y est impossible. Par contre, depuis quelques années, l'avoine y donne d'excellents résultats, nouvelle ressource à peine entrevue jusqu'ici.



Comment ces millions d'hectares sont-ils cultivés? Il faut voir l'étonnement sincère des Argentins qui débarquent pour la première fois en Europe devant nos champs minuscules entourés d'arbres, qui semblent des coins de parcs aux pelouses gazonnées, soigneusement ratissées et peignées. Leur surprise est aussi naïve et profonde que la nôtre, quand nous voyons pour la première fois la mer verte des maïs ou l'or des blés s'étendre à l'infini dans la plaine argentine.

Nous sommes ici, en effet, dans un pays où la culture extensive domine.

Aux environs de Buenos-Aires, dans les terres exploitées depuis quarante ans, on commence seulement à cultiver sur des espaces plus restreints. La terre un peu fatiguée nécessite des assolements et une culture plus rationnelle que dans les terres vierges. Partout ailleurs, là où la terre se vend encore à des prix raisonnables, on a grand avantage à maintenir les procédés de la culture extensive.

Le bon marché relatif de la terre, l'immensité

régions vierges, la clémence du climat qui permet les travaux en toute saison, l'abondance du bétail qui peut vivre sans stabulation dans la plaine herbeuse; le bas prix de la main-d'œuvre et les facilités que donne l'usage des machines modernes; toutes ces conditions réunies permettent la culture sur d'immenses espaces. C'est ainsi qu'une famille de colons argentins suffit à l'exploitation de 150 hectares, alors qu'aux États-Unis, au Canada, le prix de la terre et celui des loyers qui en résulte, la rigueur du climat, l'abondance des neiges pendant six mois de l'année, la nécessité d'abriter les chevaux ou les bœufs et de les nourrir de fourrage durant l'hiver, entraînent à de tels frais qu'une famille de colons ne peut exploiter plus de 25 hectares. Ainsi s'explique la prodigieuse augmentation des exploitations agricoles en Argentine, bien supérieure à la progression canadienne[1].

Pour exploiter de tels espaces, les machines agricoles perfectionnées étaient indispensables.

Nulle part, sauf en Amérique du Nord, en Aus-

1. Qu'on en juge par ces chiffres :

En 1871, il y avait au Canada 14,599,000 hectares cultivés.
En 1901 — — 25,642,000 — —

En trente ans, il y eut donc en ce pays une augmentation de 11 millions d'hectares, soit 75 p. 100.

En Argentine, la surface des exploitations exclusivement agricoles était :

En 1895, de.......... 4,892,000 hectares.
En 1909, de.......... 18,775,672 —

Par conséquent, en quinze années, l'augmentation avait été de 13,883,672, ce qui porte la proportion de l'augmentation à 284 p. 100.

tralie et en Nouvelle-Zélande on ne trouve une telle facilité d'adaptation aux progrès du machinisme moderne. Il n'est pas besoin de prêcher les colons pour les amener à changer de charrues, de semeuses ou de moissonneuses! Les machines, il est vrai, ne coûtent guère plus qu'à Chicago. Mais les pièces de rechange et les réparations montent à des prix fous, faute d'ouvriers industriels habiles, et il est souvent plus avantageux de renouveler une machine que d'en vouloir guérir les organes fatigués.

Dans les grandes exploitations, les labours se font au moyen de huit à dix charrues à vapeur qui ne soulèvent pas moins de 30 hectares par jour. Elles sont traînées par une seule locomobile. Chaque charrue ayant de trois à six disques, les sillons se creusent ainsi sur une largeur de 15 à 18 mètres à chaque tour de machine.

J'ai vu, sous ce rapport, des résultats remarquables. *Un seul homme*, avec un moteur à l'huile de naphte actionnant trois charrues à cinq disques chacune, reliées entre elles et marchant de pair, a labouré 300 hectares de terre vierge en vingt-cinq jours, *soit 12 hectares par jour*, travail qui eût nécessité 64 chevaux. Le moteur consommait 5 caisses de naphte dans ses dix heures de travail, alors qu'il eût fallu trois tonnes et demie de fourrage pour les 64 chevaux.

Il faut voir, dans les immensités désertes, ces machines sans charbon, sans eau, sans bois, avancer de leur allure mathématique, traînant derrière elles leurs quinze disques qui mordent la terre vierge, la tailladent, la déchiquètent de leurs couteaux irrésistibles, pour comprendre comment un pays si p

peuplé est arrivé en si peu de temps à cette production extraordinaire.



Aussi les marchands de machines agricoles font-ils ici des fortunes énormes et rapides. J'ai parcouru avec curiosité les plus grands magasins qui portent les enseignes des Drysdale, des Merlo, des Mantels. Un peu d'imagination suffit pour y recréer l'atmosphère du campo. On y voit la multitude d'instruments aratoires et d'ustensiles de campagne, nécessaires au travail et à la vie, barrière de bois et de fer, grillages, milliers de stalles et de portes, pompes à vent, tuyaux, machines pour la moisson, voitures, charrettes, harnais, parquets tout faits, meubles de cuisine, de chambre, marques à feu, hangars démontables pour abriter le fourrage et dont le toit s'élève ou s'abaisse à volonté, sacs, barattes, bascules, meules à aiguiser, fourches, pelles, râteaux, enclumes, marteaux, soufflets, etc. On imagine, dans ce décor, l'existence lointaine du colon et de l'estanciero obligés de tout faire eux-mêmes et de s'ingénier à devenir tour à tour menuisier, forgeron, mécanicien, jardinier, vétérinaire, médecin. Ils trouvent tout là, avec un large crédit, depuis les murs des ranchos et des galpones en tôle ondulée, jusqu'au coutelas que les peones passent à leur ceinture. Et tout cela vient des États-Unis, d'Angleterre et d'Allemagne. Les chiffres de l'importation disent assez son importance. On ne dépensa pas moins de 35 millions de francs de machines aratoires en ces dernières années, et l'on

alue le matériel agricole de l'Argentine à près de 70 millions de francs.

La récolte se fait partout au moyen de moissonneuses mécaniques et de batteuses à vapeur ou à l'huile de naphte. Le battage se fait à l'entreprise, car tous les cultivateurs n'ont pas de batteuse à vapeur. Les entrepreneurs arrivent avec leur matériel et leur personnel, et font en quelques jours la besogne[1].

J'ai assisté à la moisson dans la province de Cordoba. Au milieu d'une plaine immense, toute couverte d'épis blonds, à peine tachée au loin de quelques bouquets de caroubiers tortus, une locomobile fumait dans le ciel pur, près d'une haute et large meule rectangulaire. Dans un champ voisin, une faucheuse, ou plutôt une *espigadora*, *poussée* par huit chevaux, coupait les épis, laissant la paille sur pied. Un large ruban sans fin relie la faucheuse à un char qui marche à côté d'elle, traîné par quatre chevaux; les épis coupés tombent sur le ruban qui les porte dans le char. Quand celui-ci est plein, un autre vient le remplacer près de la moissonneuse et les épis sont portés sur une meule. Une seule machine moissonne ainsi 9 hectares par jour.

Dans les petites exploitations éloignées où il serait difficile ou trop coûteux de faire venir la batteuse à vapeur, on se sert d'une nouvelle machine perfectionnée qui vient d'Australie. Cette *australiana*, comme on l'appelle, dégrène le blé, le bat et l'ensache! C'est un instrument compliqué. Au lieu de couper les épis, la machine les prend par la base, les serre et, par un mouvement de bas en haut, les égrène comme

1. Le prix du battage est de 2 francs les 100 kilos de blé et de 2 fr. 80 les 100 kilos de lin.

feraient deux doigts joints entre lesquels passerait un épi. Le grain tombe dans un appareil qui le secoue et le débarrasse de son enveloppe; puis il va, de lui-même, se placer dans les quatre sacs ouverts et tendus sur les côtés de la machine. Quand les quatre sacs sont remplis, on les détache, ils tombent sur le sol, d'autres les remplacent aussitôt. Un homme passe, coud les sacs tombés et les charge sur un char. Une *australiana* moissonne 10 hectares par jour.

Ces machines, pourtant admirables, ont trois inconvénients : d'abord, elles coûtent 4,000 francs; ensuite elles exigent un blé très mur et très sec, car la moindre humidité du grain le fait fermenter dans les sacs et se gâter; enfin, les pièces de rechange sont difficiles à se procurer, et se vendent très cher. Si l'on est loin de tout centre commercial, qu'une pièce casse ou se perde, voilà une récolte arrêtée.

Quand aucun incident ne vient troubler la moisson, en un rien de temps le blé est coupé, égrené, ensaché et dirigé vers les gares d'expédition. Sur ces vastes plaines, hier encore dorées et frissonnantes, c'est, à présent, l'immobilité rigide des milliards de tiges décapitées.



Mais qui songe ici à exalter et à fêter la moisson? On se contente de supputer en quelle quantité de pesos se transformeront ces pyramides grises faites de 50 ou 60,000 sacs pansus qui s'élèvent vers le ciel bleu. Toute la poésie pastorale dont nous sommes nourris depuis Virgile a vécu.

Point de blanches rogations qui se perdraient dans

l'infini de cette plaine sans clocher, ni de chants rythmés des glaneuses s'entraînant à ramasser sur la glèbe les javelles dorées, mêlées de fleurs. Les machines grondent et grincent, et leur rythme haletant accompagne le grain depuis les semailles jusqu'à la moisson.

Sans aucun doute, une nouvelle poésie naîtra à la longue dans l'esprit des jeunes Argentins, de l'espace fascinant, de la monotonie grave et de la grandeur de la terre déserte, de la docilité et de la puissance des machines qui la fécondent et l'exploitent. Mais nous autres avons besoin, pour peupler un paysage campagnard, des longues ailes d'un moulin, du son des angelus s'envolant de la cime d'un clocher, et nous exigeons, aux différentes heures du jour, un décor et un mouvement de vie différents.

Le jour d'été où j'admirais le spectacle colossal de la moisson dans une estancia de la province de Cordoba, je me mis à songer, par contraste, à la douce et riante vie champêtre de chez nous.

« La campagne, pour moi, me disais-je, ce sont des champs de quelques hectares entourés de haies vertes, ce sont des routes bordées d'arbres et de fossés aux talus verdoyants où le chemineau repose ses jambes lasses. C'est, à la fine pointe de l'aube, le pas des chevaux sur le pavé de la cour, les cris, les jurons et les coups de fouet des charretiers mal éveillés, puis le silence dans le jour levé, la ferme tranquille, les poules et les coqs picorant dans le tas énorme de fumier doré, les porcs immondes et roses groïnant dans les mares et soulevant les ordures en reniflant; la fermière équipant dans sa voiture à âne les paniers d'œufs, de beurre et de fruits qu'elle porte au marché,

le déjeuner, la large tasse de lait crémeux et la longue tartine de pain dense, glacée de beurre jaune. L'été, ce sont les oiseaux voletant au-dessus des empouilles dorées ou faisant leurs nids dans les chaumes; les moissonneurs au soleil, entourés de l'éclair rythmique de leur faux, puis le repos au pied des gerbes ceinturées de paille et le goûter de quatre heures, le morceau de lard et le cidre apporté dans la haute cruche de terre; puis l'apaisement du crépuscule, le lent retour à travers champs ou sur les routes bordées d'ormes ou de peupliers, côte à côte avec les bœufs fatigués, traînant

Les grands chars gémissants qui reviennent le soir.

Je revoyais dans ma rêverie solitaire la rentrée des aumailles à la ferme des environs de Boulogne-sur-Mer, qu'évoquait mon souvenir attendri, leurs meuglements d'appel devant la barrière de la pâture fermée, la pose à l'abreuvoir, puis les sonnailles du troupeau de moutons sur la route, le pasteur et sa longue houlette et ses chiens vigilants, la poussée stupide au bercail des béliers qui se cossent. Enfin, le souper à la chandelle, la conversation, toujours la même, avec les fortes plaisanteries, autour de la jatte de soupe épaisse. Et le silence de la nuit coupé d'aboiements de chiens.

Et encore, comment retrouver aussi dans cette industrialisation de l'agriculture les idées riantes de nos mythologies? Comment Cérès se tresserait-elle ses couronnes avec ces épis sans chaume[1]? Où se cache-

1. Les moissonneuses mécaniques coupent l'épi avec dix centimètres de paille.

raient les nymphes, où se baigneraient-elles dans cette pampa sans arbres et sans ruisseaux ? De quelles fleurs se parerait le manteau de Flore, puisqu'il n'y a au printemps ni haies fleuries d'aubépines, ni marguerites des prés, ni coucou, ni jacinthes sauvages, et, l'été, ni coquelicots, ni bleuets des champs ?

D'ailleurs, auraient-ils le loisir et le goût de regarder les dieux et les déesses à demi nus, ces paysans piémontais et galiciens, sans greniers, sans étables, souvent sans chaumière, qui, hier encore terrassiers ou maçons, vont s'enrichir en quelques années de cette industrie mécanique qui fait des champs infinis quelque chose comme une usine à céréales ?...

LA RICHESSE AGRICOLE

(SUITE)

LES CONDITIONS DE LA CULTURE
LE RENDEMENT DES TERRES

Comment se recrute le personnel agricole. — Manque d'expérience. — Terres mal cultivées. — Négligence. — Colons associés, locataires ou libres. — Les contrats. — Qualités des colons, de l'Italien surtout. — Ouvriers agricoles. — Leurs salaires.

Les plaies de l'agriculture. — Sauterelles, sécheresse, gelées tardives.

Le rendement des terres. — Disproportion entre la richesse du sol et son produit. — Quelques chiffres. — Bénéfice net de l'agriculteur. — Comparaisons avec le Canada. — Transformations et progrès continuels. — Exemples de l'évolution agricole. — L'union de l'élevage et de l'agriculture. — Son influence sur la richesse du pays.

Peu de propriétaires exploitent eux-mêmes leur domaine. Ils l'afferment à des colons, qui, à leur tour, recrutent leurs ouvriers agricoles. Ce personnel restreint se décuple à l'époque de la récolte par l'arrivée de l'armée de moissonneurs italiens.

Des bateaux d'émigrants les débarquent par milliers en novembre et en décembre. La moisson finie, en février ou mars, ils retournent dans leur pays pour préparer la moisson nationale. Quant au personnel fixe, on l'embauche, un peu au hasard, parmi les immigrants prêts à toute besogne, agriculteurs aujourd'hui, charretiers hier, peut-être portefaix demain. Aussi manque-t-il souvent d'expérience et de savoir-faire [1].

Quelle surprise, et je dirai quel scandale, pour nos paysans durs au travail et âpres au grain, s'ils voyaient cette terre si mal cultivée, si mal moissonnée, et qui cependant enrichit celui qui la traite d'une si cavalière façon. La terre à blé n'est préparée qu'une fois par an, en mai, juin ou juillet. En Europe, on préconise généralement les labours profonds. Ici un labour trop profond tuerait la plante par excès de nourriture. On sème aussitôt, par 60 ou 70 kilogrammes de semences à l'hectare. Après quoi, on laisse les champs tranquilles jusqu'à la récolte de décembre et de janvier. Les terres vierges seules sont labourées deux fois. Tout le minutieux travail de binage et de sarclage qui, chez nous, entretient les champs de maïs ou de lin, est inconnu ici.

Pour moissonner, on écime les champs comme je l'ai dit, coupant les épis sans la paille. Celle du blé si précieuse au bétail, celle du lin dont les applications industrielles s'étendent chaque jour, se perdent ainsi. On brûle tout sur place, fibre de lin, spathes des maïs, paille du blé. On brûle aussi la balle du

1. Il faut mettre à part l'élément basque, espagnol et français. les Lombards et les Piémontais excellant dans les travaux agricole

grain battu, car, sous l'influence de la chaleur, elle fermente, favorisant le développement par millions de la *mosca brava*, mouche terrible aux animaux qu'elle pique et affole jusqu'à la mort.

La moisson terminée, une partie des épis et des grains tombés du ruban de la batteuse reste sur terre. Les colons prétendent que le salaire des glaneuses serait supérieur au produit de leur travail. Mais surtout il faut aller vite. 10 p. 100 des blés et des lins sont ainsi sacrifiés. Négligence funeste, d'ailleurs, car les grains abandonnés germent, et les herbes nouvelles salissent la terre après le labourage. La récolte du blé à peine terminée, les champs sont couverts de graminées. On y pourrait cependant assoler, cultiver en quantité limitée, du maïs, des pommes de terre, des arachides, ce que commencent à faire les propriétaires éclairés. Mais la plupart ne s'en soucient pas et sèment quelquefois du blé pendant dix et quinze ans de suite. Après quoi, ils laissent reposer la terre.



Quel contrat lie l'estanciero et le colon?

La plupart du temps, le colon qui arrive en Argentine ne dispose pas du capital nécessaire pour acheter les instruments et le bétail indispensables à son travail. Il va alors trouver un propriétaire, et lui propose une association. L'estanciero lui donnera la terre, les semences, les machines et le bétail, assurera la nourriture pendant un an pour lui et sa famille. La moisson finie et le grain nécessaire aux futurs ensemencements mis de côté, les frais de récolte éta-

blis, propriétaire et colon partageront par moitié. Ainsi le colon associé gagne souvent la première année, en cas de bonne récolte, de quoi acquérir le champ qu'il cultive!

D'autres fois, le colon dispose d'un peu d'argent. Il loue alors une terre à un riche estanciero vivant de ses revenus[1] et paie le loyer en espèces, avec ou sans abandon partiel de la récolte, dont le tantième varie beaucoup selon les individus et la qualité de la terre.

Le contrat est de trois à cinq ans. Il stipule que, dans cette période de cinq années, le colon sèmera une année du lin, le reste du temps du blé et du maïs. Pendant les quatre années qui suivent, le propriétaire laissera reposer la terre et pousser une herbe devenue excellente pour l'élevage. Après quoi il y mettra des animaux à l'engraissement.

A côté du colon associé et du colon locataire, il y a le colon libre, qui, avec ses économies, a pu acquérir un lopin de terre, dans l'espoir de l'agrandir. De riches estancieros et des sociétés de colonisation se sont mis en effet à lotir d'immenses étendues de terres cultivables. Ils les divisent en parcelles de 25 à 200 hectares et les revendent aux colons avec de gros bénéfices. Ainsi se formèrent des centres agricoles extrêmement riches dont j'aurai l'occasion de parler au cours de mes voyages dans le centre du pays et dans le Sud.

1. Le prix moyen des fermages pour la culture des céréales, comme pour l'élevage, est de 25 piastres par an et par hectare, soit 55 francs. Mais il peut être bien inférieur et ne pas dépasser 10 et même 5 piastres pour la location de terres vierges que le colon aura à défricher complètement. Dans certaines zones, comme celle du centre et du sud de la province de Buenos-Aires, des terres sont louées deux piastres (4 fr. 40 par hectare).

Enfin, il y a les colons nationaux, acquéreurs de terres souvent fort éloignées que l'État leur concède sous certaines conditions que nous analyserons plus tard.



J'ai dit que les colons recrutaient eux-mêmes leurs ouvriers. En général, l'Italien en réduit le nombre au strict nécessaire, car sa famille lui suffit. S'il est célibataire ou si ses enfants sont trop peu nombreux, il engage un ouvrier à titre d'auxiliaire intéressé. Ce dernier travaille depuis l'ensemencement jusqu'à la récolte ; il est nourri et logé, et reçoit 5 à 8 p. 100 du produit brut de 100 hectares. Au bout de trois ou quatre ans, s'il persévère et si les années ne sont pas trop mauvaises, l'ouvrier dispose d'un petit capital qui lui permet de louer ou d'acheter à son tour un lopin de terre, noyau peut-être d'une vaste estancia future.

Ce système d'association qui, du riche estanciero, s'étend jusqu'au pauvre ouvrier immigrant par l'intermédiaire du colon, tend à se développer. Et ceci est très heureux pour la prospérité de l'Argentine qui dépend beaucoup de l'augmentation de la population fixe.

Cette prospérité serait bien plus merveilleuse encore si les propriétaires consentaient à une subdivision plus grande des terres. La possibilité de devenir acquéreur du sol qu'elle cultive, donnerait, en effet, plus d'ardeur à cette classe de travailleurs modestes qui édifient la fortune de la République. Car s'il est vrai qu'ils manquent souvent d'expérience, leur sobriété, leur peu d'exigences, leur dédain du confort joints à l'ambition de s'enrichir, en font cependant des auxiliaires précieux dans un pays neuf

comme celui-ci. L'Italien surtout est d'une endurance admirable. Il s'accommode fort bien de cette vie inconfortable et instable que les événements lui imposent. Il accepte de coucher à la belle étoile, sur son catre, en attendant que son rancho de boue soit prêt. A peine a-t-il jeté sur le sol sa malle bardée de fer-blanc, qu'il se met à creuser la terre, à l'arroser pour mouler les briques de sa future demeure. Ces briques ont 40 centimètres de long; elles sèchent en trois jours, et cinq jours après son arrivée il n'a plus qu'à poser sur les quatre murs qu'il a édifiés quelques feuilles de tôle ondulée achetée chez l'almacenero. Il est chez lui. Alors, il commence ses labours dans la terre vierge. Sa femme et ses fils l'aident dans ses travaux. Ses filles mêmes conduisent la charrue. Avec une bonne récolte sur trois, il peut payer ses instruments, ses dettes à l'almacenero, qui lui sert aussi de prêteur. Il lui suffit, pour vivre, d'un peu de macaroni et de farine de maïs. Une telle modicité de besoins permet, dès le début, de réaliser des bénéfices appréciables qui éloignent le découragement, flattent la persévérance et conduisent finalement ces travailleurs modestes à la fortune.

Quant aux ouvriers à gages, leurs salaires sont à peu près les mêmes dans toutes les provinces. Dans celle de Buenos-Aires les ouvriers qui préparent la terre et sèment, c'est-à-dire les laboureurs professionnels, gagnent de 55 francs à 145 francs par mois. Ils reçoivent en plus la nourriture dont le coût varie entre 1 et 2 francs par jour. Les salaires s'élèvent naturellement pendant la période de la moisson[1].

1. Les salaires journaliers pour les conducteurs de faucheuses varient de 7 à 23 francs au maximum. Ceux des ouvriers occupés aux travaux



L'Argentine possède donc une terre fertile, un domaine cultivable immense, un climat très clément. Son machinisme agricole est perfectionné au dernier degré, son personnel exploitant manque encore, il est vrai, d'expérience ; mais les conditions de l'exploitation (affermages, salaires) permettent une large rémunération des capitaux. Cependant, il faut tenir compte, dans ce bilan, de plaies très sérieuses qui viennent entraver parfois la prospérité des agriculteurs. J'ai mentionné déjà la sauterelle et la sécheresse. La sauterelle disparaîtra quand le morcellement des propriétés permettra de la combattre efficacement. Quant à la sécheresse, les agronomes assurent qu'elle devient de moins en moins dangereuse au fur et à mesure qu'augmente l'aire de culture et le boisement du territoire. Il paraît qu'il pleut aujourd'hui en des endroits nouvellement cultivés où l'on ne connaissait pour ainsi dire pas la pluie il y a quelques années. C'est là un phénomène très explicable scientifiquement ; on pourrait donc espérer voir se régulariser les pluies en Argentine, le jour où,

ordinaires de la récolte, de 5 fr. 50 à 15 francs ; ils s'élèvent parfois jusqu'à 22 francs dans la province de Santa-Fé, mais leur maximum est de 11 francs dans la Pampa centrale. Les contremaîtres de meules gagnent jusqu'à 24 et 26 francs par jour, mais en moyenne de 13 à 17 francs. Ceux qui sont employés au battage du blé ne gagnent guère que de 7 à 15 francs par jour, nourriture en plus.

Pour la récolte du maïs, dont les épis se cueillent un à un à la main, les paiements se font à la journée ou aux pièces, évaluées au sac ou au poids. On paie la journée de 4 fr. 40 à 11 francs, le sac se paie 0 fr. 60 à 1 franc ; les 100 kilogrammes se paient de 1 fr. 25 à 2 fr. 60. Ce sont là, je le répète, des salaires d'été.

dans son immense territoire, on aura multiplié les ensemencements et les plantations.

En attendant, la sécheresse reste un fléau redoutable dans certaines régions, et l'eau est la grande préoccupation des habitants. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les journaux pour se rendre compte de la place qu'elle tient dans la vie du pays. Quotidiennement, des dépêches arrivent de tous les points de la République qui relatent la moindre pluie, sa hauteur, sa durée, les nuages qui passent. Un temps nuageux donne l'espoir de l'eau pour le lendemain; quelques millimètres tombés à Cordoba ou à Bahia-Blanca, et c'est une bonne récolte assurée. Un orage généralisé sur la province fait l'objet des conversations des clubs de Buenos-Aires.

« C'est la pluie d'or », se répète-t-on avec satisfaction.

Nous ne pouvons pas nous figurer cela, nous autres. La sécheresse est rare dans nos contrées, et ceux qu'elle intéresse directement sont tellement éparpillés que leur souci ne pénètre pour ainsi dire pas dans les villes.

Là-bas, dans la société, les avocats, les médecins, les politiciens, les commerçants, les industriels sont, en même temps, estancieros, et la sécheresse qui dure est une menace à la fortune générale.

Parfois aussi de grandes pertes sont provoquées de façon bien inattendue par des gelées tardives. Cette année, par exemple, la nuit du 5 décembre, à la fin du printemps, fut désastreuse pour certaines régions où 75 p. 100 de la récolte furent perdus. Le blé ne pesa pas plus de 65 à 70 kilos l'hectolitre, au lieu de 80 à 85 kilos. Dans la zone de Pergamino, des estan-

cieros estimant leur récolte de blé réduite à 4 quintaux à l'hectare, au lieu des 15 qu'ils escomptaient, préfèrent ne pas moissonner. Ils économisaient ainsi la main-d'œuvre.

En décembre, le lendemain d'une nuit où, par hasard, à la suite d'un bouleversement climatérique, il avait gelé, les lignes télégraphiques étaient encombrées. On ne rencontrait que des gens se demandant, comme dans un jour de cataclysme : « Que s'est-il passé à l'estancia? »

⁂

Malgré ces fléaux qui ont leurs équivalents aux États-Unis du Nord, comme au Canada, on calcule qu'en huit ans on peut compter sur deux bonnes récoltes, trois moyennes et trois mauvaises.

Mais que valent ces récoltes? Quel est le rendement de la terre argentine dans les conditions de culture que nous venons d'exposer? Quel bénéfice net le cultivateur peut-il en tirer? Je n'ai pas la prétention de répondre à cette question pour toutes les terres de l'Argentine. Un volume n'y suffirait pas. Les chiffres varient avec les régions et les propriétés. Ce que l'on peut affirmer tout d'abord, c'est qu'il n'y a pas de proportion entre la fécondité de cette terre, ses promesses d'avenir et ce qu'elle produit actuellement. L'Angleterre, l'Allemagne, la France, l'Autriche-Hongrie, le Canada, l'Italie et les États-Unis, l'Espagne même dépassent l'Argentine pour le rendement moyen du blé à l'hectare. Les Indes Britanniques et la Russie d'Europe viennent seulement après elle. On a calculé que la moyenne de rendement du blé en Argentine

fut pour l'année 1908-1909 de 721 kilogrammes à l'hectare[1]. Calcul approximatif et provisoire, d'ailleurs, qui, en ce pays nouveau, ne donne pas l'expression exacte de la vérité. On obtient en effet cette moyenne en divisant le poids total des récoltes par l'étendue de terres ensemencées. Or, il faut tenir compte que chaque année des propriétaires font labourer d'énormes étendues de territoire vierge, dans le seul but de défricher la terre et de l'améliorer, et non pas dans l'espoir d'une belle récolte. Le blé est semé, il est vrai, mais seulement pour couvrir les frais de labourage. Cependant, cette récolte sacrifiée entre en ligne de compte dans l'estimation des terres ensemencées et la statistique du rendement moyen. Et j'ai dit, d'autre part, avec quelle négligence et quel dédain on traite la terre depuis le labourage jusque la moisson incluse.

Dans certaines estancias où la culture est faite sans irrigation ni engrais, le rendement dépasse de beaucoup cette moyenne et s'élève parfois à 1,500, 2,000, 2,500 kilogrammes à l'hectare, dans des terres qui se vendent 800 francs l'hectare et se louent 60 francs au colon. Il est même monté à 3,500 kilogrammes dans des terres de la province de Buenos-Aires, de Santa-Fé, d'Entre-Rios et de Cordoba qu'on m'a citées, et nous trouverons, au cours de nos voyages dans Mendoza

1. C'est la Grande-Bretagne qui arrive en tête avec 2,100 kilogrammes en moyenne à l'hectare. Puis l'Allemagne (1,980 kilogr.), la France (1,380 kilogr.), l'Autriche (1,320 kilogr.), le Canada (1,240 kilogr.), la Hongrie (1,200 kilogr.), la Roumanie (1,100 kilogr.), l'Italie (1,000 kilogr.), les États-Unis (920 kilogr.), l'Espagne (800 kilogr.), l'Argentine et la Russie d'Asie (770 kilogr.), les Indes britanniques (750 kilogr.), l'Australie (670 kilogr.), la Russie d'Europe (620 kilogr.).

et dans le Rio-Negro, des terres irriguées qui produisent des chiffres fantastiques de céréales. Pour ne citer qu'un exemple, un ancien président du Sénat affirmait un jour devant moi que des terres arrosées de Mendoza avaient fourni 8,000 kilos d'avoine à l'hectare. Sur les bords du Rio Colorado et du Rio Negro, au Sud, j'ai recueilli des données équivalentes.

Quant au lin, il produit en moyenne 700 kilogrammes à l'hectare; l'avoine, 1,051 kilogrammes, et le maïs, 2,100 kilogrammes.

Ce qui est bien plus difficile à établir encore, c'est le *bénéfice net* de l'agriculteur[1]. Il varie extrêmement en raison des facteurs nombreux qui y participent. Variations continuelles dans le prix de la terre et des loyers qui en constituent la rente, variabilité extrême des stipulations des contrats, exigences plus ou moins grandes des ouvriers employés, selon leur nationalité, à-coups de la sécheresse, ou dévastation de la sauterelle, etc. Facteurs autrement nombreux et changeants qu'en nos vieux pays.

Pour mieux apprécier le bénéfice net que le colon argentin retire de la terre, comparons-le à celui du colon au Canada.

Une famille de colons argentins, étant données les conditions de la culture en ce pays, peut aisément exploiter 150 hectares. Une famille équivalente, au

1. Dans les exploitations dirigées par les colons eux-mêmes dont le rendement par hectare est de 1,000 kilogrammes en moyenne, le blé, y compris tous les frais, labourage, ensemencement, moisson, revient à 6 fr. 85 les 100 kilogrammes. Le bénéfice, dans ce cas, si le prix du blé est de 20 fr. 90 les 100 kilogrammes — cours de l'an dernier, — est de 140 fr. 50 par hectare.

Canada, en raison de la cherté des loyers, de la nécessité de se munir de fourrages et d'abris pour les bœufs et les chevaux de trait pendant l'hiver, etc., ne peut exploiter, nous l'avons dit, que 25 hectares. Les premiers colons obtiennent un rendement moyen de 720 kilogrammes à l'hectare, 108,000 kilogrammes. Les colons canadiens qui récoltent à l'hectare 1,650 kilogrammes ont au total 41,250 kilogrammes de blé à vendre. Or, le prix de vente est le même pour les deux familles — argentine et canadienne, — puisqu'il est déterminé par la demande. Au prix moyen de l'année passée (20 fr. 90 les 100 kilogrammes), nos colons argentins gagnaient 22,572 francs, tandis que les colons canadiens ne gagnaient que 8,621 fr. 25.

Pour le lin, la valeur absolue du rendement à l'hectare est calculée à 184 fr. 20; celle du maïs est supérieure encore : 191 fr. 40. On voit que les bénéfices réalisés sont encourageants.

Tant que dureront, en Argentine, ces conditions favorables à la culture extensive, il n'y aura pas de raison d'y rien changer. Cependant la terre ne finira-t-elle point par augmenter considérablement de prix à une époque peut-être proche, et le jeu constant des valorisations ne transformera-t-il pas bientôt les conditions d'exploitation? Soit. Mais la nécessité rend ingénieux, et ni le pays, ni les hommes ne manquent de ressources.

Déjà des transformations dans les procédés de culture s'opèrent chaque année sous l'influence de l'expérience. Dans Santa-Fé, par exemple, le blé qui, il y a dix ans, constituait la principale culture, tend à disparaître du sud et du centre de la province devant le maïs plus rémunérateur. Le froment donne,

en moyenne, dans cette région 1,000 ou 1,200 kilos à l'hectare, le maïs 3,000, 4,000 et même 5,000 kilos. Le prix du maïs, assez bas en ces dernières années, monta sensiblement il y a quatre ou cinq ans, depuis que l'Amérique du Nord cessa d'en exporter. Les pays autrefois tributaires des États-Unis, l'Angleterre et l'Allemagne surtout, adressent aujourd'hui à l'Argentine leurs demandes constantes et fermes. On peut donc prévoir pour cette culture un très grand avenir, car plus tard rien n'empêchera les Argentins d'employer eux-mêmes le maïs dans l'élevage, pour le « finish beef », et de le transformer industriellement.

D'année en année, on assiste à des progrès de ce genre dans l'évolution de la vie agricole. En ce moment, la plus grande transformation qui s'opère et qui sera le point de départ d'une nouvelle ère de prospérité pour le pays, est la combinaison de l'élevage et de la culture dans les grandes propriétés. La terre va désormais rapporter le double de ce qu'elle produisait autrefois. Dans les estancias où cette fusion est déjà faite, on sème en février, par exemple, de l'avoine que l'on ne cultivait pas du tout en Argentine, il y a seulement trois ou quatre ans. L'herbe sort en avril et pousse. Alors on met des animaux dans les champs. Au bout de huit jours de ce régime les vaches les plus maigres sont déjà transformées. Elles engraissent là jusque vers le 25 septembre. Quand elles s'en vont au frigorifique, leur valeur a triplé. Le champ, il est vrai, est complètement rasé. Mais du 25 septembre au mois de décembre, époque de la moisson, l'avoine a tout le temps de repousser de plus belle. Le piétinement des bêtes, en enfonçant les racines, a donné plus de vigueur à la plante et

multiplié ses radicelles. Au lieu d'une tige, il en repousse plusieurs, la paille plus courte, mais l'épi plus fourni. De sorte que le cultivateur gagne à ce système l'engraissement de ses vaches, une récolte plus abondante, et l'amélioration de sa terre par le foulement du sol et la fumure naturelle du troupeau.

Autre innovation du même genre : après la récolte du maïs, on commence à présent à lâcher les troupeaux dans les champs. On savait depuis longtemps que la paille du maïs constitue une nourriture excellente et gratuite pour les bêtes à cornes. Mais les pâturages se trouvaient si loin des champs de maïs qu'il était bien difficile d'y amener le bétail à époques fixes. A présent, les pâturages et les terres à céréales se rapprochant de plus en plus les uns des autres, les améliorations de ce genre vont se multiplier. Et dans dix ans, les conditions de l'élevage se trouveront transformées.

Ainsi ne pourra-t-on plus dire bientôt que l'élevage l'emporte sur l'agriculture dans les préoccupations de l'estanciero. L'union entre ces deux modes de l'activité du pays s'accentue chaque jour, variant à l'infini les formes de l'exploitation de la terre et les sources de la fortune argentine.

LA RICHESSE AGRICOLE

(SUITE)

LE COMMERCE DES CÉRÉALES

Conversation avec un des gros exportateurs de céréales argentines, M. Born. — Les grandes maisons d'exportation. — Intermédiaires : les « acopiadores » et les « almaceneros ». — Prêts usuraires. — Mécanisme des achats et des ventes de grains. — Les gros clients de l'Argentine. — L'Angleterre est le plus important. — Protectionnisme des autres pays européens. — Ne faut-il pas craindre une crise de surproduction? — Impossibilité d'un trust. — Nécessité de vendre les grains sitôt récoltés. — Manque de magasins de réserve. — Les élévateurs. — Quels services ils rendraient. — Difficulté de les établir. — Comparaison avec les États-Unis. — Le chiffre de la production argentine ne légitime pas de tels établissements. — Autres obstacles : caractère nomade de l'agriculture argentine. — Point de blés classés. — Le transport et l'embarquement des grains. — Les élévateurs du port de Buenos-Aires. — Moulins à blé. — 300,000 tonnes d'humus exportées annuellement en Europe. — Quel dommage !

Voici la terre labourée, le blé semé, récolté, battu et mis en sac sur le champ même où il fut moissonné. Que va devenir ce grain recueilli au milieu de la

pampa? Quels clients vont l'acheter? A quelles manipulations sera-t-il livré? A quels trafics va-t-il donner lieu?

J'ai dit que nous avions eu parmi nos compagnons de voyage dans le Nord, M. Born, l'un des deux plus gros exportateurs de grains de l'Argentine. J'avais profité de cette heureuse rencontre pour m'instruire des conditions du commerce des céréales. Chaque jour je l'interrogeais sur un chapitre différent de cette question qu'il connaît mieux que personne.

Je m'informai d'abord du mécanisme de ce commerce.

— Presque la totalité des affaires de céréales, me dit-il, se trouve aux mains de trois grandes maisons d'exportation : la maison Bunge et Born — la nôtre, — la maison Louis Dreyfus et C[ie], et la maison Weil frères, qui, à elles seules, vendent les 80 p. 100 de la production totale. Il existe, en outre, de petits commerçants dont le chiffre d'affaires, vous le voyez, est réduit. Mais entre eux et le colon exploitant, apparaissent des personnages importants dans l'économie agricole du pays. Ce sont les *acopiadores* qui achètent les céréales aux cultivateurs, et les *almaceneros*, épiciers de villages et banquiers en même temps, acheteurs aussi. Le colon qui n'a pas d'argent de réserve dépend presque toujours de ces derniers. Pendant toute l'année, l'almacenero lui avance, à des prix majorés de 100 p. 100, des marchandises pour le nourrir, lui et les siens, ainsi que de l'argent pour payer ses aides et les frais de culture, semences et instruments. L'époque de la récolte venue, il exige du colon son blé à des prix inférieurs au cours, 2 p. 100 par exemple.

Cependant j'ai entendu raconter que les exigences de l'almacenero sont souvent plus abusives. Si plusieurs mauvaises années se succèdent, il lui arrive de prêter de l'argent à des taux fabuleux, de 40 à 50 p. 100, pour compenser le risque qu'il court. Et l'on a pensé déjà à fonder des coopératives agricoles sur le modèle de celles qui existent en Allemagne et en France, afin de remédier à ces contrats draconiens.

Le colon ou le petit propriétaire qu'un peu de fortune rend indépendant n'a pas besoin de ce crédit, et vend directement aux agents des maisons d'exportation.

— Comment se font ces ventes?

— Voici, me répondit-il. Tous les matins, à l'ouverture de nos bureaux — en raison de la différence d'heure avec l'Europe — nous recevons des câblogrammes de Londres, de Chicago, de Liverpool, de Hull, puis d'Anvers, de Rotterdam, Hambourg, Gênes, Naples, Livourne, Venise, Dunkerque, Le Havre, Barcelone, de la Scandinavie et du Brésil. Ces câblogrammes nous donnent les cours des grains dans les différentes parties du monde. Aussitôt, nous télégraphions à nos agents de Bahia-Blanca, de Rosario et de Santa-Fé, nos ordres d'achat et le prix que nous offrons. Sans perdre un instant, ces agents télégraphient à nos quarante succursales éparpillées dans les provinces, les ordres qu'ils viennent de recevoir. Nos succursales, qui ont des rapports avec toutes les stations de chemins de fer de leur ressort, y télégraphient à leur tour pour conclure les achats ordonnés par nous. Les achats faits, nous en sommes prévenus, et le soir même, avant de quitter nos bureaux, nous

câblons à nos représentants d'Europe des propositions de vente auxquelles ils répondent le lendemain. Le prix reste bon jusqu'à l'avis d'un nouveau tarif. En général, il varie chaque jour. Les changements de température, l'annonce d'une forte gelée ou du beau temps, des rumeurs de guerre sur le Danube, des inondations ici ou là, suffisent à influencer les cours.

Ces exportateurs de grains sont, en somme, les vrais ministres de la fortune argentine. C'est d'eux, de leur activité, de leur intelligence des affaires, que dépend la vente heureuse ou la vente ruineuse des moissons. Ils ont des concurrents et même des adversaires aux quatre coins du monde : à Calcutta, à Saint-Pétersbourg, à Bucharest, à Melbourne, à Londres, à Chicago, des yeux grands ouverts guettent leurs moindres défaillances. Qu'ils tardent à câbler ou qu'ils se trompent, et voilà une année déplorable pour bien des colons de la République. Il faut admirer la clarté, la netteté d'esprit, la vivacité de coup d'œil de ces grands hommes d'affaires qui tiennent dans leurs mains la fortune des individus et des nations.

— Et quels sont, demandai-je, les plus gros clients de l'Argentine?

— Les demandes de blé viennent surtout d'Europe, d'Angleterre principalement[1].

Pour le lin, le grand consommateur est également

1. En 1909, l'Angleterre acheta à l'Argentine près de 370,000 tonnes de blé et 2,500 tonnes de farines. Le Brésil se classa deuxième client en important 234,000 tonnes de blé et 102,000 tonnes de farines. Venaient ensuite la Belgique (289,000 tonnes de blé et 1,290 de farines) et l'Italie (110,000 tonnes de blé), la France et l'Allemagne ne lui demandèrent que des quantités insignifiantes.

l'Angleterre que suivent de près la Belgique et l'Allemagne. Elle occupe aussi le premier rang comme acheteur de maïs et d'avoine.

Tous ces pays, soumis au régime protectionniste, l'Angleterre exceptée, maintiennent naturellement des droits sur les importations de céréales. Le blé argentin paie en entrant en France 7 fr. 50 par cent kilos, soit 35 p. 100 de sa valeur. L'Allemagne l'impose d'un droit d'entrée de 6 fr. 25. L'Espagne, la Belgique, l'Italie se défendent également. Malgré cela, l'exportation du blé argentin augmente toujours[1].

— Ne craignez-vous pas, cependant, la surproduction dans l'avenir et l'impossibilité d'écouler avec profit toutes vos céréales? demandai-je à M. Born.

— Non, me dit-il. Depuis 1884, l'exportation de nos céréales progresse sans cesse. Il y a deux ans seulement que commencèrent les exportations d'avoine et déjà nous voilà à un demi-million de tonnes. La consommation de nos produits augmente partout, bien que nous ne soyons pas seuls à exporter, puisque la Canada, l'Australie, les Indes, la Russie, les États-Unis, la Roumanie nous font concurrence. Il faut croire que la richesse générale du monde grandit et qu'il y a de plus en plus de gens qui mangent du pain de blé. La population universelle se multiplie aussi chaque année, et les pays producteurs consomment davantage de leurs produits, comme les États-Unis, par exemple, dont le chiffre d'exportation diminue en même temps que leur production prospère.

1. Les grains paient en moyenne 17 francs de fret la tonne, de Rosario ou de Buenos-Aires en Europe.

— Et le trust? Croyez-vous à la possibilité d'un rust des céréales?

— Non. On l'a déjà essayé, et beaucoup de formes s'y sont englouties, dit-on. Les États-Unis ux-mêmes ne s'y sont pas risqués. Si on tentait érieusement une telle entreprise, le producteur ugmenterait aussitôt ses prix et les bénéfices du trust acheteur seraient nuls. Les céréales sont des narchandises trop abondantes pour être trustées. Et puis quel capital il faudrait! Calculez. Pour le seul blé argentin, 5 millions de tonnes à 20 francs, voilà déjà un milliard nécessaire!



Aussitôt récolté, le blé ensaché est vendu et dirigé vers les ports d'embarquement. Cette hâte à se débarrasser de leurs récoltes ne vient pas seulement de l'obligation où se voient la plupart des colons d'en réaliser la valeur en vue des prochains ensemencements; elle s'explique aussi par l'absence des magasins de réserve, d'élévateurs, qui leur permettraient de choisir selon leur intérêt ou leur convenance l'heure de la vente. Les Compagnies de chemins de fer ont bien construit, de-ci, de-là, de grands hangars de tôle ondulée qu'elles louent pour les dépôts. Mais que représentent ces abris comparés aux récoltes!

Voilà donc le colon obligé de vendre son blé, son maïs et son lin, coûte que coûte, pour payer sa dette à l'almacenero, faire ses semailles et vivre en attendant la récolte prochaine. Celui qui gagne à cette hâte, c'est d'abord l'intermédiaire acheteur de grains, c'est ensuite l'acheteur en gros, l'exportateur.

Le seul moyen de protéger le producteur contre la rapacité de l'acopiador, consisterait à construire dans les gares des régions agricoles — à l'exemple des États-Unis — de petits élévateurs-silos, où les cultivateurs déposeraient leurs grains en attendant les cours propices. On leur remettrait un certificat de dépôt moyennant lequel ils pourraient obtenir des banques une avance d'argent correspondant à la valeur moyenne de leur récolte. C'est le système des *warrants*. Ils échapperaient ainsi aux rudes tenailles des intermédiaires. Il va là de l'intérêt des colons comme de celui des propriétaires, soit que ceux-ci exploitent eux-mêmes leur terre, soit qu'ils l'exploitent en participation avec le colon. Il semblerait donc que le problème dût être vite réglé. Mais il est plus complexe qu'il n'en a l'air.

Il fut plusieurs fois abordé après la crise agricole de 1888, on proposa de construire des élévateurs pour le compte de l'État. En 1896, de nouveau, on en proclama l'utilité urgente. Cependant la question n'a pas fait un pas. L'opposition du grand commerce qui ne trouverait pas son compte dans le contrôle des prix qui s'impose forcément avec ce système, y est pour quelque chose, sans doute. Mais d'autres obstacles sérieux s'ajoutent à celui-là.

Tout d'abord, on ne peut comparer le commerce des céréales en Argentine avec celui des États-Unis. Il n'a pas du tout le même caractère. Et la production diffère beaucoup. Les États-Unis récoltent annuellement environ 120 millions de tonnes de blé, de maïs et d'avoine, sur lesquels 5 millions à peine sont exportés. Il reste donc sur le marché américain, pendant toute l'année, 115 millions de tonnes qui doivent être

emmagasinées, classifiées, transportées et retransportées. Cette énorme quantité de grains représente une valeur colossale. Estimons-la, approximativement, à 15 milliards de francs. On conçoit facilement qu'à un tel chiffre d'affaires doive correspondre une organisation commerciale complexe. Le transfert des marchandises par l'endos de certificats de dépôts ou *warrants*, la garantie au preneur de la qualité et de la quantité de ces dépôts, la multiplication des opérations de vente, de transports, etc., exigent l'instrument économique et rapide qu'est l'élévateur.

Mais en Argentine, il en va tout autrement. Il y a cinq ans à peine, le pays produisait huit à neuf millions de tonnes de grains, dont les 70 p. 100 étaient exportés pendant les six premiers mois de l'année. Actuellement (1911), étant donnés les progrès de l'agriculture, on peut récolter 5 à 6 millions de tonnes de blé, 6 millions de tonnes de maïs, 1 million de tonnes de lin, 500,000 tonnes d'avoine. Mais sur cette quantité il faut compter sur une exportation de 9 millions 1/2 de tonnes, soit les 72 p. 100 de la récolte. Faire passer par l'élévateur ces tonnes de grains qui doivent être embarquées quatre ou cinq jours après, n'est-ce pas surcharger le trafic d'une main-d'œuvre inutile? Et pour les deux ou trois millions de tonnes restant sur le marché, ou plutôt dans le pays, l'élévateur est certainement superflu.

Il n'y a donc pas encore en Argentine une production de céréales assez considérable pour légitimer de tels établissements.

Un autre obstacle sérieux réside dans l'instabilité des emblavures et de la production.

Une partie de l'agriculture argentine est, por

ainsi dire, nomade. Le propriétaire d'un campo de dix mille hectares décide aujourd'hui d'améliorer sa terre et de la convertir plus tard en luzernière pour l'élevage. Il sous-loue sa propriété par lots de 150 à 200 hectares, à prix réduit, à des colons qui vont y semer du blé, du lin et du maïs, sous la condition qu'au bout de quatre ans le locataire lui rendra sa terre semée de luzerne. Supposez que deux, trois ou quatre gros estancieros voisins et de pareille importance agissent de même dans une région donnée. Les quatre ans du contrat écoulés, que fera-t-on de l'élévateur qu'on aura installé là et qui pouvait compter, avec les 40,000 hectares cultivés, sur une production de quarante ou cinquante mille tonnes de céréales?

Ayant ainsi transformé son campo, l'agriculteur va opérer de la même façon 500 kilomètres plus loin, après avoir gagné ici une fortune à cette transformation dont il n'est, en aucune façon, l'ouvrier.

Ce n'est donc pas seulement la routine qui s'oppose à une telle innovation en partie désirable. D'autre part, les colons et les estancieros se disent fort bien que s'ils mettent dans les silos de l'élévateur leur blé avec les blés de leurs concurrents, ils perdent le bénéfice de leurs combinaisons ingénieuses, de la qualité de leur terre, de leurs soins personnels. En effet, dans une même exploitation, on trouve du blé français, du barleta italien et du blé russe. Les agriculteurs voient un avantage à ce mélange, une variété poussant plus vite que l'autre, l'une étant plus riche en amidon, l'autre plus riche en gluten.

Aux États-Unis, au contraire, il existe ce qu'on appelle les « blés classés », c'est-à-dire des blés homogènes produits par des procédés identiques et qu'on

peut mettre sans inconvénient dans le même silo, quelle que soit leur provenance.

L'Argentine n'en est pas encore là.

Lorsque la culture des céréales sera plus étendue et surtout lorsqu'elle sera devenue plus stable, il est probable que les Compagnies de chemins de fer se mettront à la tête de la réforme et qu'elles créeront ou du moins faciliteront la création des élévateurs le long de leurs réseaux.

Aujourd'hui cette innovation paraît prématurée.



, En attendant, le transport se fait par les moyens les plus simples. Le grain battu au milieu des champs, mis en sac, chargé sur les immenses charrettes de la pampa, est porté souvent à 20 ou 25 kilomètres, à la gare la plus proche. Là les sacs sont mis sur wagons et dirigés vers les ports.

Au moment de la récolte, c'est par centaines que les wagons chargés de sacs arrivent sur les lignes qui bordent les quais. Les uns déchargent directement les sacs dans les steamers qui les porteront en Europe, les autres passeront par les élévateurs.

J'ai visité ces puissants établissements.

Installés au bord du fleuve, on pourrait les prendre de loin, avec leurs deux cents piliers colossaux, pour

1. La Société Bunge et Born, déjà propriétaire des principaux élévateurs et des m ulins de Buenos-Aires, vient de les acheter tous, de sorte qu'elle tient dans ses mains une grande partie de la manutention des céréales argentines.

un de ces temples d'Égypte que la patience ingénieuse des Maspero et des Legrain a rendus à la lumière du jour. Ces piliers sont creux; ce sont des silos, des réservoirs à blé.

Le wagon est amené, en face de l'élévateur, sur les rails établis au-dessus d'un grillage par où le blé va disparaître. Un homme à l'intérieur du wagon amène les sacs sur le bord, un autre est chargé de les ouvrir là pour que le grain tombe sur les grilles de fer. Au lieu de couper la ficelle qui noue le sac, il trouve plus commode de l'éventrer d'un seul coup de son long couteau[1], comme une panse de bête frappée à mort; le sac s'ouvre et le blé s'écoule. Sous les grilles, un large ruban sans fin, muni d'une chaîne à godets, le reçoit et l'emporte dans un essor incessant vers les étages supérieurs de l'usine. Là les godets se renversent d'eux-mêmes dans des récipients qui sont des bascules automatiques. Quand le récipient est rempli, il pèse 100 kilos; un déclic agit qui le renverse en enregistrant son poids sur un compteur également automatique. Le grain pesé et renversé s'en va alors par d'autres rubans sans fin dans le silo. Tout cela se fait automatiquement, beaucoup plus vite que je ne le dis et sans main-d'œuvre humaine, sans surveillance et sans contrôle.

1. Cette consommation phénoménale de sacs a créé à Buenos-Aires une véritable industrie. Une maison française, la firme Saints frères, a installé une importante manufacture de sacs que je suis allé voir. Elle produit 140,000 sacs par jour, et, à l'heure où j'écris, elle a dû s'agrandir pour en produire 500,000. La toile s'achète aux Indes anglaises, à Calcutta surtout. Des femmes les cousent à la machine avec une étonnante rapidité. Elles arrivent à en produire chacune 2,500 à 3,000 par jour. Les ouvrières de Dundee, en Écosse, avec les mêmes machines n'en produisent que 1,500.

Quand on veut embarquer le blé, il n'y a qu'à mettre en communication le silo-réservoir avec les bateaux, par le moyen très simple de canalettes.

Ces silos, généralement construits en ciment armé, coûtent assez cher à élever, car, en raison du poids qu'ils ont à porter, il les faut très résistants. Ceux-ci, d'une capacité de 700 tonnes chacun, n'ont pourtant qu'une demi-brique d'épaisseur, et grâce à leur forme sphérique, sont tout aussi solides que ceux qui coûtèrent quatre fois plus cher à construire.

Cependant, la plus grande partie des blés exportés en Europe restent en sacs. Et les élévateurs ne feraient pas leurs affaires s'ils ne joignaient à leurs silos les moulins à blé. Aussi, tous les élévateurs de Buenos-Aires, de Bahia-Blanca, de Rosario, se sont-ils annexé des moulins à farine. Mais cette industrie farinière n'est pas encore très développée. L'an dernier, on n'a exporté d'Argentine, au total, que 116,000 tonnes de farine dont 102,000 au Brésil, alors que le chiffre d'exportation du blé fut de 2 millions 1/2 de tonnes.

Cette proportion est appelée à changer.

En 1909, on a transporté en Europe pour la somme de cinq cents millions de grains destinés à être transformés en farine. Pourquoi ce transport inutile? Pourquoi les commerçants argentins ne profitent-ils pas eux-mêmes du bénéfice de la transformation du grain en farine? 21 francs de blé transformé deviendraient 39 francs de farine. Pourquoi ne pas conserver ici les 18 francs de la transformation? Le fret ne coûte pas plus cher pour la farine que pour le blé. Sans compter qu'avec le blé, les bateaux emportent un poids énorme de poussière.

— J'ai compté, me dit l'ingénieur Stricker, qui

construisit les élévateurs de Buenos-Aires, que chaque année on exporte en Europe, avec le blé, le maïs et le lin, 300,000 tonnes de poussière! Pensez au fret que cela représente, et songez que c'est de l'humus qui s'en va ainsi, une terre qui vaut tant d'argent!

LES FORTUNES ET LA TERRE

Les fous et les sages. — L'origine des fortunes en Argentine. — Valorisations successives de la terre. — Exemples incroyables. — Pour la campagne du Rio-Negro. — 2,000 francs la lieue de pampa. — Le patriotisme profitable. — A Buenos-Aires, 12,000 francs le mètre. — Tout le monde spécule. — Différents modes de spéculation. — *La Decimal.* — Dix amis qui ont leur avenir assuré. — Ouvriers propriétaires. — Les colonies. — Lotissement des terres. — Spectacle d'un « remate » ou vente aux enchères. — Un *rematador* spirituel. — M. Guerrico. — Danger de la survalorisation. — Appel à la prudence. — L'Australien enthousiaste. — Optimisme.

On prête à Mme de Alvear, d'une très vieille famille argentine dont le nom est bien connu à Paris, cet aphorisme :

— Il y a deux sortes de gens : les fous et les sages. En Argentine, les sages sont ceux qui conservent leurs terres ou en achètent de nouvelles ; les fous, ceux qui vendent.

Un adage argentin, inspiré du même point de vue, dit :

Casa quanta quepas, campos cuantos veas. Ce qui signifie : « N'achète de maison que si tu en as besoin, mais des champs autant que tu en vois. »

Presque toutes les grosses fortunes argentines ont, en effet, pour origine la plus-value des terres, qui se poursuit depuis quarante ans, malgré d'inévitables crises de croissance. Cette plus-value est le résultat logique de l'évolution économique qui, en ces vingt dernières années surtout, transforma le pays. J'ai analysé en détail, au cours des précédents chapitres, les formes de cette heureuse évolution, favorisée par l'apport des capitaux anglais et l'émigration européenne. L'exploitation plus rémunératrice des vastes estancias, grâce aux progrès de l'élevage, et à la mise en culture des terres; l'extension continuelle de la culture des céréales et l'augmentation de l'exportation qui en résulta; la conquête par l'irrigation de régions jusqu'ici dédaignées; la pénétration des voies ferrées, dans des contrées lointaines telles que le Rio-Negro ou le Chaco; la tendance qui s'accentue de plus en plus à lotir, pour la colonisation, d'immenses étendues appartenant à l'État ou aux particuliers, voilà autant de facteurs qui expliquent et justifient, entre autres, le jeu complexe de la valorisation des terres.

Ils expliquent aussi l'extrême variabilité du prix de la terre, car, en dehors de ces causes générales de prospérité, des causes accidentelles comme la construction d'un chemin de fer, une série de bonnes récoltes dans une zone déterminée, la découverte de couches d'eau souterraines, la formation d'un centre de population ou simplement la transformation par un voisin d'un campo naturel en luzernière ou en champs de céréales, suffisent à valoriser subitement une propriété. Il y a quelque temps, l'ancien gouverneur de la province de Mendoza, M. Emi-

lio Civit, vint passer plusieurs mois à Paris. Quand il revint chez lui, l'une de ses propriétés, qu'au moment du départ il consentait à vendre 500,000 piastres, fut vendue 1,500,000 piastres. Que s'était-il passé ? Un chemin de fer, sur lequel il ne comptait pas de si tôt, s'était construit à la lisière même de son domaine.

A l'heure qu'il est, ceux qui s'enrichissent vite ne sont donc pas tant les industriels et les commerçants que les propriétaires, les spéculateurs de biens fonciers et les banques. Et c'est si vrai, qu'un commerçant enrichi par le négoce n'a rien de plus pressé que d'acheter des terres. S'il est avisé, il a doublé et triplé sa fortune en très peu d'années.

J'ai recueilli, dans les milieux autorisés, des centaines d'histoires de fortunes argentines, les unes déjà anciennes, d'autres de date récente. Je n'en citerai que les plus pittoresques et les plus topiques.

Lorsque le gouvernement argentin décida, en 1878, la campagne du Rio-Negro contre les Indiens, il manquait d'argent. Il offrit aux estancieros riches des lieues de campo dans la pampa et dans le sud de la province de Buenos-Aires pour 1,000 et 2,000 francs la lieue carrée (2,500 hectares). Ces terres n'avaient alors aucune valeur. On y trouvait seulement une herbe grossière et ligneuse que les animaux ne mangeaient que poussés par la faim, dans les années de sécheresse. Beaucoup d'Argentins, par patriotisme, en achetèrent.

— Mon père en prit dix lieues, à 2,000 francs la lieue, me dit M. M... G... Quand il mourut, elles furent partagées entre ses quatre fils avec le reste de l'héritage. En 1885, l'aîné vendit son héritage

pour 30,000 francs la lieue. En 1890, le second vendit le sien pour 75,000 francs la lieue. En 1905, le troisième en obtint 225,000 francs, le dernier vient de céder sa part pour 325,000 francs la lieue.

Il fut même un temps où la terre s'acquérait encore à meilleur compte, où l'on troquait un char de provisions, des chevaux ou des troupeaux de moutons pour des lieues de terrains.

La légende veut que la famille R... M..., l'une des plus anciennes du pays, ait troqué, il y a cinquante ans, aux Indiens alors maîtres de la contrée, 50 lieues carrées, soit 125,000 hectares de terre, à Maypu, au milieu de la meilleure partie de la province de Buenos-Aires, contre un troupeau de chevaux blancs.

Quelqu'un me raconte :

— Au retour de cette même campagne du Rio-Negro qui chassa les Indiens, c'est-à-dire vers 1880, M. del C... acheta à des officiers qui avaient reçu des terrains comme don de l'Etat, en récompense de leurs services, 100 lieues à Trenque Lauquen qu'il paya 2,000 francs la lieue. En 1893, on lui offrait 30,000 francs la lieue. Aujourd'hui la lieue vaut 300,000 piastres, et toute la propriété 15 millions.

Vers le même temps, le vice-président actuel de la République, M. de la Plaza, obtenait de l'État 20 lieues de terre à 2,000 francs dans le sud de la province de Buenos-Aires. Puis, il s'en alla en Angleterre où il demeura quelques années. Pendant son absence, des agriculteurs se mirent à cultiver leurs champs voisins des siens, et des chemins de fer furent construits. Quand il revint en Argentine, on lui offrit 150,000 francs la lieue. Les laboureurs italiens et

:s capitalistes anglais avaient travaillé pour lui.

Vers 1876, un M. Bertram, représentant de la ıaison Kœnigsgunther, importateur de cuirs et de ıines d'Anvers, avait fait de mauvaises affaires. 'our dédommager sa maison des quelques centaines e mille francs qu'il lui devait, le brave homme avait raité avec des clients estancieros et lui offrait un otal de 150 lieues de terre dans la province de Bueıos-Aires, soit 375,000 hectares. Ses patrons lui épondirent vertement :

— Que voulez-vous que nous fichions de vos 150 lieues de terre ?

Aujourd'hui, elles valent, en moyenne, 500 francs l'hectare, et représenteraient une fortune extravagante de 206 millions de francs, si la maison Kœnigsgunther avait eu le flair de conserver son gage, — ce dont je doute.

En 1880, M. M... de H... achetait dix lieues de terrain à Lincoln, dans la province de Buenos-Aires, à raison de 2 francs l'hectare, qui vaut aujourd'hui 600 francs !

Vers 1885, les parents de M. P... reçurent en payement d'une dette de 10,000 francs une terre dans la région de Rosario estimée maintenant 3 millions et demi de francs. Elle a donc plus que trois fois centuplé en vingt-cinq ans.

Dans la Pampa, les terres se donnaient pour rien.

— Nous avons calculé, il n'y a pas très longtemps, me dit M. de B..., que nous pouvions avoir un mètre carré de pampa pour le prix d'une allumette-bougie, dans les régions où sont aujourd'hui de magnifiques luzernières.

Un de nos compatriotes, grand amateur de chasse, acheta il y a dix ans, au prix total de 120,000 francs, 5,000 hectares de terre à General-Villegas, dans l'ouest de la province de Buenos-Aires, pour chasser la martinette, le lièvre et le canard. Il revendra ses deux lieues carrés, quand il voudra, pour 3 millions.

Le sud de la province de Buenos-Aires a augmenté dans des proportions à peu près égales. En 1881, la lieue carrée à côté de Bahia-Blanca se vendait 800 francs, soit 31 centimes l'hectare, qui vaut aujourd'hui 200 francs et plus, ce qui met la lieue à 500,000 francs.

Mieux encore :

— Un de mes parents, me racontait le secrétaire de M. Manuel Cobo, acheta 67,500 hectares à 14 centimes et demi, soit 10,000 francs. L'hectare vaut aujourd'hui 275 francs, et la propriété, 18 millions et demi.

C'est surtout depuis dix ou quinze ans que les terres se valorisèrent à ce point.

Plus près de nous, les anecdotes de la valorisation, pour être moins fantastiques, n'ont pas moins d'éloquence.

Un estanciero de Rosario, M. de la T..., me raconte :

— Il y a cinq ans, j'achète une terre de 1,500 hectares à 100 francs. Six mois après je la revends le double à un Français habitant Paris. Il l'afferme pour quatre ans avec un loyer[1] de 24 francs

1. Il y a seulement quinze ans, le loyer de la terre, à quinze lieues de Rosario, était de 2 piastres. Il est aujourd'hui de 45 piastres et augmente chaque année.

l'hectare, ce qui fait du 12 p. 100. Cette année, son fermier est allé à Paris exprès pour lui offrir un loyer de 70 francs l'hectare. En trois ans, votre compatriote aura donc récupéré le prix de sa terre !

Ces exemples sont pris au hasard des conversations, car l'on peut dire sans exagérer que dans toutes les parties de la République, avec des différences en plus ou en moins, les mêmes faits se répètent. La province de Cordoba, celles de Santa-Fé, d'Entre-Rios, de Corrientes, ont vu leurs terres augmenter considérablement de valeur en quelques années. Dans des régions plus lointaines, que le chemin de fer n'a pas encore atteintes, les fortunes s'édifient à vue d'œil.

Un jeune homme, dont je connais quelques vastes spéculations très intelligentes, et qui est sur la voie de la grande fortune, M. P... S..., avait acheté le long du fleuve Vermeil, 40,000 hectares de forêts à 1 franc. Il vient de vendre à une Compagnie le droit de couper les arbres sur son domaine pendant huit ans, à raison de 6 fr. 50 la tonne. Le calcul est fait sur 200,000 tonnes, soit 1,300,000 francs. La Compagnie s'engage, en outre, à installer un chemin de fer. Dans huit ans, le propriétaire, ayant touché près d'un million et demi, rentrera en possession de ses 40,000 hectares, qui auront pris alors une valeur décuple et où il pourra installer un troupeau de 25 à 30,000 vaches.



Dans les centres urbains, surtout à Rosario et à Buenos-Aires, il va sans dire que la valorisati

suivit une marche bien plus extraordinaire encore. Le prix des terrains, dans le quartier élégant et le quartier commerçant, touche à la fable. On vend ici le mètre cent fois le prix d'un hectare de champ.

La famille Alvear possédait, sur la place San Martin, une maison et un jardin établis sur une superficie de 6,000 mètres carrés payés autrefois quelques milliers de francs. Elle vient de revendre cette propriété au Jockey-Club à raison de 1,122 francs le mètre, soit près de 7 millions de francs.

Au coin de Florida et de Rivadavia, le mètre vaut 5,500 francs.

En passant rue Florida, à l'angle de la rue Cangallo, je m'étonne de voir, dans une bâtisse en construction, les chantiers déserts. Le haut de la maison est déjà décoré, tandis que le fer et les briques des étages inférieurs sont encore visibles. Je m'informe et j'apprends que la maison, presque achevée, va être démolie par un nouveau propriétaire qui a payé près de 12,000 francs le mètre (le double du terrain le plus cher de Paris, place de l'Opéra et boulevard des Italiens).

Des imprévus comiques :

La ville ou l'État, je ne sais, donne à la colonie italienne un vaste terrain pour y tirer à la cible. Au bout de trois ou quatre ans, l'emplacement a pris une grosse valeur, la société de tir — société privée — va vendre à son profit ce terrain, c'est-à-dire faire une opération magnifique, et aller s'installer ailleurs. En attendant, un entrepreneur fait des briques avec la terre des talus du champ de tir.

Dans la banlieue proche de Buenos-Aires, les anciennes maisons de campagne, abandonnées mainte-

nant des Porteños et vendues par lots, se sont valorisées d'une façon prodigieuse.

En 1870, le grand-père de M. G... voulut faire un cadeau à chacun de ses trois enfants. Il envoya 20,000 francs à son fils, alors secrétaire de la légation argentine à Paris; il acheta 5 béliers de Rambouillet à celui qui était estanciero, et donna à sa fille une quinta d'une dizaine d'hectares aux portes de Buenos-Aires. Cette quinta fut vendue, il y a deux ans, 2,700,000 francs.

Les histoires d'allées et venues des propriétés sont, je crois, les plus topiques de l'état d'incertitude et d'incohérence où se trouvent les esprits devant la prospérité croissante du pays. Les plus malins n'ont rien prévu; d'autres, après avoir monté la côte des premières valorisations, se retournèrent devant le chemin parcouru, prirent peur; puis, voyant de nouveaux venus les dépasser, furent repris d'une plus belle ardeur, et les voilà repartis.

Les deux frères R... possédaient une propriété dans la province de Cordoba. L'un, croyant faire une bonne affaire, vend sa part à 120 francs l'hectare. L'autre conserve la sienne. Deux ans après, on offre à celui-ci 180 francs l'hectare.

Quelqu'un dit au premier :

— Vous voyez, vous avez vendu trop tôt !

— Non, répondit-il. Car avec les 120 francs que j'ai touchés il y a deux ans pour un hectare, j'ai pu acheter dans la Pampa 3 hectares à 40 francs. J'ai donc triplé ma propriété, et on m'en offre 180 francs l'hectare, comme à mon frère. Mais il a trois fois moins de terre que moi !

Au même point de vue, l'histoire des terrain[s]

de Mar del Plata est d'une éloquence significative.

La famille L... possédait, il y a dix-neuf ans, un terrain à Mar del Plata, qu'elle vendit 4,000 francs. (Mar del Plata est la grande plage argentine qui fut créée par M. Patricio Peralta Ramos.) Quelque temps après, ce terrain fut revendu pour 12,000 francs. Puis un des fils L... le racheta pour 36,000 francs. Il vaut aujourd'hui près de 900,000 francs.

Il faut dire qu'il s'agit là de terrains de pure spéculation dont la valeur dépend uniquement de la mode.

Tels sont les faits. J'en pourrais citer mille autres analogues.



Voyons maintenant de quelle façon s'opère cette valorisation.

Dans toutes les classes de la société, depuis les plus humbles jusqu'aux dirigeantes, les gens se livrent à la spéculation sur les terrains, les uns avec méthode, les autres passionnément, mais tous avec la confiance la plus absolue dans l'avenir du pays. On peut donc dire qu'à part les misérables, tout le monde spécule en Argentine.

Mais comment procède-t-on?

Pour les gros propriétaires terriens dont la fortun est stable et le crédit dans les banques solide, la chose est facile.

En dehors de l'estancia familiale qui lui vient de l'héritage paternel, et que le plus souvent il conserve, le riche propriétaire argentin en a toujours plusieurs autres dispersées dans les provinces. Au lieu d'acheter, avec le surplus de ses revenus, des titres et des

coupons de rente, il acquiert une nouvelle estancia, qu'il troquera l'année suivante ou dans deux ou trois ans, avec de gros profits.

Tant d'occasions se présentent dans ce jeu d'offres et de demandes que les revenus dont dispose l'acheteur sont insuffisants. Alors il hypothèque une de ses propriétés. On m'assure que, jusqu'aux plus riches Argentins, tous sont hypothéqués. L'hypothèque devient ici un jeu. Une spéculation s'offre à un propriétaire. Il hypothèque ses biens, se sert de l'argent qu'il en retire pour acheter un nouveau terrain ou pour bâtir une maison de rapport. Avec le bénéfice de sa spéculation, il paye les intérêts, rembourse l'hypothèque, et ainsi de suite. Il trouve dans les banques le plus large crédit.

Cette libéralité des banques ne profite pas seulement aux riches. Beaucoup de gens sans fortune, fonctionnaires, employés, ou ayant une profession libérale bénéficient de la confiance des établissements financiers dans la fortune du pays. Il leur suffit d'être honorables ou d'avoir un répondant sérieux pour que des crédits de plusieurs années leur soient ouverts. Et le capital lui-même s'engraisse à cette spéculation.

Je connais des jeunes gens — mettons de 30 à 35 ans — sans fortune, mais exerçant une profession libérale et vivant dans un milieu de gens riches à Buenos-Aires, l'un d'eux professeur à la Faculté de droit. Ils décidèrent, à trois, d'acheter au Tandil une terre de 6,157 hectares à 235 francs l'hectare, soit 1 million et demi de francs. Le contrat les obligeait à payer la première année 220,000 francs, la seconde année 350,000 francs, et ainsi de suite. Que firent-ils? Comme ils n'avaient pas d'argent, ils prirent une

hypothèque de 880,000 francs, ce qui leur fut facile, la terre achetée par eux étant estimée 1 million et demi. Avec le produit de l'hypothèque, ils payeront les trois premières annuités, plus l'intérêt de l'argent emprunté.

— Et après? demandai-je à l'un d'eux.

— Après, on verra, fit-il gaiement.

Puis reprenant son sérieux :

— D'ailleurs, nous avons déjà revendu, quelques jours après la signature du contrat, — 300 hectares à 737 francs, soit 240,000 francs. Et comme notre terre est très bonne et très recherchée, elle va se valoriser encore et nous gagnerons de l'argent!

Ceci est, à proprement parler, du jeu. Le boursier qui spécule sur la hausse des papiers escompte, lui aussi, une plus-value à un terme plus ou moins éloigné. On ne peut donc pas dire que ce genre de spéculations soit sain. Qu'on achète un terrain avec de l'argent qu'on a en trop, et qu'on attende qu'il se valorise, rien de mieux. Si l'on s'est trompé, on n'a fait de tort à personne qu'à soi. Tandis qu'acheter une terre sans autre argent que l'hypothèque qu'on en tire, c'est se mettre dans le cas de léser le vendeur de la terre ou le prêteur hypothécaire, si la terre, au lieu d'augmenter, diminuait un jour de crise. Mais toutes les raisons que j'ai données de l'augmentation probable de la valeur du sol, les Argentins en sont tellement persuadés, que l'hypothèse pessimiste ne leur vient pas à l'idée. Comme tous les jeunes gens bien portants, comme tous les jeunes pays prospères, l'Argentine ne croit pas qu'elle puisse tomber malade.

De moins audacieux, sans s'adresser aux banques,

sans rien risquer que leurs petites économies, se laissent gagner eux aussi par la contagion.

Dix jeunes gens amis, élèves des hautes écoles de Buenos-Aires, huit de la classe des ingénieurs et deux de l'École de droit, se réunirent, il y a sept ans, en un petit groupement amical, dans le but de se créer une caisse d'épargne et d'administrer eux-mêmes le capital qu'ils auraient formé. Ils appelèrent cette société la *Decimal* et s'engagèrent à verser chacun 50 piastres par mois (110 francs).

Au bout de quelques mois, ils purent acheter un petit terrain à Lomas, à quelques lieues de Buenos-Aires, qu'ils revendirent un an après avec un bénéfice de 22,000 francs. Avec ce bénéfice ajouté à leur capital, et sans doute la promesse d'un peu de crédit, ils achetèrent deux lots de terrain dans la province de Cordoba, d'une contenance de 4,000 hectares. Avant même de passer écriture, ils en revendirent la moitié avec un profit considérable, mais ils conservèrent l'autre morceau pour le lotir. Car, renseignés par leurs positions d'ingénieurs de chemins de fer et d'avocats d'affaires, ils ont su bien choisir. En effet, une voie ferrée va traverser leur domaine et une station s'y établira. Ils y créeront un village, et vendront une partie de leur terre au mètre. S'ils savent attendre, c'est une fortune de plusieurs millions assurée aux dix amis.

Entre temps la *Decimal* acheta des actions de compagnies forestières qui exploitent le quebracho, et quelques terrains à Mar del Plata, station balnéaire à la mode. Tout cela prend chaque jour plus de valeur.

⁂

Si des classes riches ou aisées, nous passons à celle des immigrants qu'attirent ici les espoirs de fortune rapide, nous la voyons prise, elle aussi, de cette fièvre généralisée.

Je crois avoir noté, au cours de mon voyage dans le Nord, que le vrai « fils du pays » mâtiné d'Indien et d'Espagnol, n'a pas le goût de la propriété du sol. En lui persiste le dédain des ancêtres nomades pour « cette chose fixe qui ne sert qu'à marcher ». L'immigré européen, par un instinct atavique contraire, est violemment attiré vers la possession de la terre.

S'il s'engage dans les estancias de province comme ouvrier agricole ou colon, son plus cher désir est d'acquérir un morceau de ces champs qu'il cultive et que ses économies lui permettront d'agrandir plus tard. S'il reste en ville et s'occupe de petits négoces, dès qu'il s'est pénétré de l'atmosphère du pays, une pensée l'obsède : acquérir, aux enchères publiques, le lopin convoité et y construire une maison.

Après quelques années de séjour en Argentine, le voilà propriétaire. A son tour il peut troquer sa bicoque ou son lopin, et commencer son métier de spéculateur. Beaucoup de grosses fortunes argentines eurent d'aussi humbles origines. Mais si l'immigrant s'enrichit parfois à ce jeu, il enrichit aussi les sociétés de capitalistes, les banques de constructions, les sociétés d'achat et de lotissement de terrains qui se sont fondées en grand nombre pour profiter de cet engouement, et dont la base d'opérations est le crédit.

Le colon enrichit donc le pays par la mise en valeur de la terre, il l'enrichit encore en fixant l'épargne en Argentine au lieu de l'envoyer en Espagne ou en Italie. Car voici un phénomène qui en dit long sur les résultats de cette fièvre de la propriété : les envois d'argent par les banques italiennes et espagnoles ou par la poste, ainsi que les dépôts de caisses d'épargne, diminuent considérablement depuis que se répand l'usage de la vente par lots dans la campagne ou dans les villes.



Une des premières sociétés de lotissement fut celle de Curumalan, dans le sud de la province de Buenos-Aires. Son histoire est, par ailleurs, bien topique. Il y a trente ans, M. Angel Plaza Montero obtenait du gouvernement de la province la concession gratuite d'un terrain de 300,000 hectares (pas plus!) à la seule condition de la peupler de bétail, d'y planter des arbres et de l'exploiter. On accepte toujours de telles charges, sauf à les éluder dans la pratique. Qui viendra y voir?... Il y a, d'ailleurs, un bon moyen de s'y soustraire, qu'employa le concessionnaire : il vendit sa concession en 1884, à un Anglais, M. Casey, qui fonda une société de lotissement et hypothéqua le domaine.

Puis ce fut M. Tornquist, le célèbre capitaliste argentin, qui, en 1902, racheta à la société, pour 20 millions de francs les 242,000 hectares qui lui restaient avec le bétail et les installations. M. Tornquist se mit à vendre par petits lots, à raison de 120 francs l'hectare en moyenne, et à fonder des

colonies. Il lotit ainsi 162,000 hectares en sept ans, avec un bénéfice considérable, car des chemins de fer furent tracés à travers l'immense domaine, et comme cette zone produit un très bon blé, que le port de Bahia-Blanca n'est pas loin, les colons affluaient.

La Société primitive avait créé trois colonies : une colonie russe, une italienne et une française, composée surtout de paysans d'Auvergne que je suis allé visiter et dont j'aurai l'occasion de parler. Cependant les premières années, les colons eurent la vie assez dure. Quelques mauvaises récoltes, le bas prix du blé les eussent peut-être découragés si la Société Tornquist ne les eût aidés. Aujourd'hui, les difficultés sont vaincues, les colonies prospèrent, et je connais des colons arrivés sans un sou, il y a vingt ans, qui possèdent aujourd'hui un capital d'un million au soleil.

Pour attirer les colons et valoriser la terre, il y a d'autres façons de s'y prendre.

Une Compagnie allemande, la « Germania », procède ainsi : elle donne la jouissance gratuite de 15,000 hectares de ses terres à une centaine de colons (plus ou moins) pendant trois ou cinq ans, à charge par eux d'y semer de la luzerne et de planter des arbres fruitiers à l'expiration du contrat. L'intérêt ainsi sacrifié du capital se rattrape au décuple dès la première année qui suit, rien que par les récoltes de luzerne. Après quoi la spéculation est mûre. On peut revendre par lots à des prix très élevés.

Peu à peu les grandes estancias, par la force même des choses, se diviseront ainsi. Les familles riches se verront bien obligées, un jour ou l'autre, de subir la loi du nombre pour le plus grand profit du pays. Ou bien les estancieros ne sauront pas résister à une

offre très tentante. L'an dernier, une estancia de 248,000 hectares, *La Verde*, dans la province de Santa-Fé, fut vendue avec ses 98,000 têtes de bétail, au prix de 184 francs l'hectare — soit près de 22 millions de francs — à un syndicat de capitalistes argentins et français, dont le projet est de la lotir et de la vendre à des colons qui en feront des champs de culture et des luzernières. Il y a vingt ans, cette propriété n'était pas estimée à 2 millions. Dans dix ans, il est certain que le prix d'aujourd'hui aura décuplé : c'est là le type des bonnes affaires argentines.

Le même phénomène se produit dans les villes, à Buenos-Aires surtout. Il n'y a sans doute aucun pays au monde où tant d'ouvriers possèdent leur maison. C'est par centaines que, chaque dimanche, ils achètent, dans les enchères publiques aux environs des villes, les cinq cents ou les mille mètres nécessaires pour bâtir leur demeure. Des facilités étonnantes leur sont données pour cela. Ils payeront par mensualités, pendant six et même huit ans. Il faut dire que si, pour une raison ou une autre, ils cessent de payer leurs mensualités pendant quatre termes, leur terre est revendue, et on leur rembourse les sommes payées.

Souvent cette revente est une belle affaire pour l'ancien propriétaire ou plutôt pour la caisse hypothécaire qui la fait. Car, au bout de trois ou quatre ans, le prix du sol a doublé et souvent triplé.

Toujours est-il que ces mœurs de propriétaires apportées par les paysans d'Europe tendent à diminuer le nombre des grèves dans le pays.

⁂

Au milieu de cette incroyable activité, un homme s'agite et s'enrichit : c'est le *rematador*. Le *rematador* est une sorte de commissaire-priseur libre, qui serait à la fois avocat, notaire et confesseur. Il vend les terres à la criée, connaît la législation, possède la confiance de ses clients, les guide dans leurs achats et leurs ventes, leur prête au besoin de l'argent. Il choisit l'époque la plus favorable pour les enchères, organise la publicité, n'ignore pas la valeur vraie ni l'avenir des propriétés qu'il offre. Il représente l'optimisme argentin rayonnant et sûr de lui. C'est lui qui transforma la vie économique et sociale du pays par son invention du morcellement des terres et de leur vente à tempérament.

Ces « remates » sont probablement l'institution la plus pittoresque de l'Argentine. Des affiches, des annonces répandues à profusion apprennent aux amateurs qu'une vente aux enchères a lieu dimanche prochain, à tel endroit, qu'un train spécial gratuit y conduira les amateurs, et les ramènera. A la gare, les voyageurs trouvent un orchestre qui les accompagne jusqu'au lieu du remate, sans cesser de jouer un instant. On arrive sur le terrain à lotir. Des drapeaux flottent sur des mâts et des ficelles comme en un jour de fête. Une vaste tente à larges raies blanches et rouges[1] est dressée au milieu du champ, avec des rangées de chaises et des bancs. On sert généralement

(1) L'industrie des tentes pour *remat* est très prospère. L'entreprise principale de location appartient à une Française, Mme veuve Ninon, qui y fait une grosse fortune.

de la bière gratis et même à manger, si l'on fait bien les choses. Des plans du terrain avec l'indication des lots sont distribués aux assistants. Le rematador grimpe sur une table et commence son boniment qu'il ponctue de plaisanteries pour animer l'assemblée.

Les acheteurs signent un papier, et versent un acompte dont le montant est fixé d'avance.

J'ai assisté à l'un de ces remates, une après-midi de dimanche.

Il s'agissait d'aller vendre au mètre six hectares de champs, situés à quelques kilomètres du centre de Buenos-Aires et appartenant aux frères P... Nous allâmes, à deux heures, prendre un train bondé de gens se rendant comme nous au remate, femmes, enfants, marins, soldats, mais aussi des ouvriers et des capatazes en habits des dimanches.

Nous nous trouvions avec les deux propriétaires et le rematador lui-même, M. Guerrico, qui méprise les réclames foraines et respecte la seule tradition du train gratuit.

En s'éloignant vers l'ouest, la voie du chemin de fer est bordée de nouveaux quartiers.

— Il y a trois ans, dit M. Guerrico, tout ce que vous voyez là était désert. Le bétail y paissait.

Quand le train s'arrêta, au bout d'un quart d'heure, nous pûmes admirer la gare toute neuve. A vingt mètres à peine de la station, une tente entourée d'oriflammes se dressait au milieu d'un vaste champ. Des rues y étaient tracées et des rangées de jeunes arbres s'élevaient avec des lampes électriques de place en place. Des cordes attachées à des pieux indiquaient la division des lots de terre.

Un petit vent froid soufflait du sud. M. Guerrico dit :

— Il faudrait un temps un peu plus chaud pour stimuler les enchères.

Des marchands de bière, de tabac, d'oranges, se tiennent devant les tréteaux.

Des chars-à-bancs amènent des petits propriétaires voisins venus pour se rendre compte, d'après le prix de la vente, de la valorisation probable de leur terre à eux.

— Voici, pensais-je, en embrassant d'un coup d'œil le spectacle, le tableau d'une ville argentine qui se fonde.

En effet, il n'y manquait rien : la gare, le propriétaire du terrain, le rematador, les rues tracées, un bec d'acétylène tout neuf, les futurs habitants.

Nous pénétrâmes sous la tente déjà pleine aux trois quarts.

M. Guerrico monta sur une table, cambra sa petite taille, et son regard fit le tour de l'assemblée. Coiffé d'un chapeau noir fendu, le pied bien pris dans la bottine vernie, la courte moustache militaire relevée en pointes, il a l'air énergique et décidé.

Il dit :

— Avant de commencer les enchères ce terrain a sa valeur d'avenir et vous le savez, puisque vous êtes là. Quand les enchères seront finies, il en aura une bien plus grande, car vous serez deux cents qui apporterez ici un million de piastres pour bâtir vos maisons, tracer vos rues et les éclairer.

Il aperçoit sans doute quelques sceptiques qui clignent de l'œil. Il faut couper court, et les regardant en face, il lance :

— Je ne viens pas ici pour vendre aux malins, ni

aux gens intelligents. Ceux-là trouvent toujours tout trop cher et ne gagnent jamais d'argent. Je vends aux stupides, aux idiots qui achètent les yeux fermés. Ceux-ci gagnent toujours de l'argent en ce pays et ils vont encore en gagner aujourd'hui.

Puis, une clef dans sa main droite, il commença la criée, lançant les chiffres par petits cris rapides, dansants et chantants. Les lots les plus proches de la gare étaient naturellement adjugés au plus haut prix : 22 et 25 francs le mètre. Quand le rematador, ayant questionné du regard l'assemblée, frappait de sa clef la paume de sa main gauche, l'acheteur s'avançait vers la table aux écritures; il sortait de sa poche, d'un geste lent, un paquet de billets de banque qu'il comptait de ses doigts gourds, signait, donnait sa carte et son adresse, et empochait son titre de propriété. La plupart étaient des ouvriers endimanchés, ou des contremaîtres italiens, ou de petits boutiquiers.

Les lots se vendirent bien. Les propriétaires paraissaient contents.

La tente se vida. Dehors, je causai avec un capataz piémontais qui venait d'acheter un lot. Arrivé depuis un an à peine, comme contremaître maçon, il travaille déjà à son compte, et a gagné assez d'argent pour verser une provision sur le prix de son terrain.

Des groupes discutent. Un Espagnol, contrebandier et marchand de bois de construction, venu pour acheter un lot avec l'intention d'y établir ses magasins près de la gare, fait un bruit d'enfer parce que la première enchère monte à 20 et 25 francs le mètre.

— Je voulais bien mettre 15 francs, mais 25 francs, non! non! non! Ces ventes sont de la blague neuf fois

sur dix, criait-il. Ce sont des compères qui achètent les premiers lots pour exciter les autres.

— Achetez un lot plus éloigné de la station, lui souffle pacifiquement quelqu'un, vous le payerez moins cher.

— Pour qu'un concurrent vienne se mettre devant moi!... Non. Il faut qu'on voie mon enseigne en débarquant du train...

Et il s'en allait, répétant furibond :

— Tous ces remates, c'est de la blague!



Cette valorisation outrée n'est pas toujours réelle, il est vrai. Des spéculateurs malhonnêtes en abusent. Ils font vendre leurs terrains aux enchères, quelques compères poussent, poussent, et l'un d'eux achète fictivement à un prix élevé. Du coup, les terrains voisins, le bloc tout entier voient leur valeur augmenter, et la spéculation a lieu. Ces artifices, le jour d'une réalisation véritable, pourraient produire de graves mécomptes.

La survalorisation se produit surtout dans les villes. Car, à la campagne, les terres sont encore loin d'avoir atteint leur prix normal. Je parle des bonnes terres de la province de Buenos-Aires, de Cordoba, de Santa-Fé, d'Entre-Rios et de Corrientes.

Pourtant, un homme qui doit s'y entendre, M. Arata, chimiste renommé, doyen de l'Institut agronomique, me disait très honnêtement un jour, dans son laboratoire, où nous causions du Rio-Negro :

— Il faut se méfier de cette valorisation exagérée des terres, de tout! Elle annonce toujours les crises...

Oui, on peut faire pousser des plantes dans ce limon des montagnes apporté par l'eau des crues du Rio Negro; mais on obtiendrait les mêmes résultats avec de l'eau ordinaire et de la poussière de briques. Quant à la terre elle-même, elle ne vaut rien. Quatre cents piastres l'hectare! C'est de la folie; vous ne payeriez pas cela à Chivilcoy où on cultive depuis cinquante ans, sans arrêt, sans eau et sans fumure!

« Et puis, vous cultivez du blé ou vous élevez du bétail à Limay, mais il faut les amener à Bahia-Blanca!

« Dans Mendoza, on découvre une montagne d'alun, excellent produit pour purifier les eaux. On vient offrir l'alun à Buenos-Aires.

« — Combien la tonne?

« — 20 piastres.

« — Et le fret?

« — 10 ou 15 piastres.

« — Au total 30 ou 35 piastres. Bon. Mais nous le recevons d'Angleterre à 16 piastres la tonne rendue à Buenos-Aires!

« Oui, conclut ce-jour-là le vénérable savant, il y a d'innombrables richesses en Argentine, mais qu'il faudra savoir exploiter à l'heure propice. Pour l'instant, cette valorisation me paraît hors de toute proportion avec la valeur vraie des choses. »

Il y a là, certes, un grave danger. Le tort de beaucoup d'Argentins est de vouloir confondre la valeur *actuelle* de leur terre avec sa valeur *possible* dans un avenir peut-être encore lointain, quand le pays sera plus peuplé et que les conditions d'exploitation, à force de travail et de capitaux, se seront améliorées encore.

Grâce à ce bluff ou à cette suggestion involontaire, ils en veulent obtenir des prix trop élevés et donnent à la terre une valeur de pure convention.

Là crise de 1889 n'eut pas d'autre cause. On en arriva, en considérant le sol comme une simple matière à spéculation, à décupler sa valeur et à créer ainsi des fortunes fictives. Les banques les plus sérieuses prêtaient à des propriétaires sur des titres illusoires. Des Sociétés de prêts hypothécaires, des Sociétés anonymes d'achat et de vente se formaient quotidiennement. Un jour vint où l'on voulut réaliser. On se trouva en présence de beaucoup de papier. Mais l'or manquait. Tant de fortunes, édifiées sur de simples espoirs et une confiance excessive s'évanouirent.

Les pessimistes, mais aussi des gens très sérieux, redoutent toujours pour l'Argentine une crise analogue. Ils prêchent la prudence, redoutent le bluff des spéculateurs, n'ont foi que dans une valorisation réelle de la terre par le travail, et désirent ardemment une réforme monétaire dont j'aurai l'occasion de parler plus tard, réforme qui stabiliserait définitivement la fortune de l'Argentine.



Il faut se méfier des bonds soudains du prix de la terre dans des coins inconnus et des engouements auxquels les Argentins sont enclins. Leur enthousiasme naturel et l'instinct d'imitation des foules produisent des anomalies provisoires que, d'ailleurs, le temps corrigera.

Trop souvent, les entraînements passagers, les inté-

rêts particuliers décident des mouvements vers telle ou telle région. Il y a quelques années tout le monde parlait de la Patagonie sans la connaître. On la connaît, maintenant. On sait que ses terres les meilleures ne peuvent nourrir plus de 2,000 moutons par lieue carrée. C'est le chiffre maximum dans le Chubut, Santa-Cruz et le Rio-Negro. Et pourtant l'hectare de ces terres pauvres vaut aujourd'hui 5 piastres et même davantage, alors que celles formidablement riches d'Oran se payent 12 piastres. Cette différence inadmissible ne s'explique que par l'ignorance et l'esprit moutonnier.

J'ai pu constater d'autres anomalies dans des zones plus restreintes. Aux environs de Rosario, par exemple, la terre, qui est de tout premier ordre, se paie actuellement 1,700 piastres l'hectare (3,740 francs) et ce n'est pas trop cher pour ce qu'elle produit[1]. Mais, à six ou huit lieues de là elle se paye exactement la moitié, et à dix lieues, 5 ou 600 francs au maximum. Or, toutes ces terres sont identiques, par leur composition et par les conditions d'exploitation. Si la proximité du port et de la ville légitime une différence dans le prix, elle n'explique pas un écart pareil.

Des faits du même genre peuvent s'observer sur toute la surface de la République.

Donc nous constatons, d'un côté, une survalorisation excessive, de l'autre, une moins-value inexplicable.

Il est certain que peu à peu le nivellement se fera par la hausse des bonnes terres éloignées. Et la spéculation qui apparaît aujourd'hui la plus sûre est,

1. Une bonne terre en Beauce se vend 4,000 francs l'hectare, et se loue 200 francs l'an.

à mon avis, — que j'ai eu soin de vérifier près des gens les plus compétents — l'achat des fécondes terres centrales déjà valorisées.

Les gens habiles achètent dans ces régions, et en même temps, pour une spéculation à plus long terme, dans les zones lointaines et d'avenir.

M. de la Torre, président de la Société rurale de Rosario, me racontait quelques observations faites par lui lors d'un récent voyage dans l'Amérique du Nord, au sujet de la valeur comparative de la terre dans les deux pays.

— Notre terre est meilleure qu'aux États-Unis, me disait-il. Même nos régions arides valent mieux que celles du Texas et de l'Arizona, vrais déserts de pierre où il faut 4 hectares à une vache pour presque mourir de faim, et où l'eau est bien plus rare encore que chez nous. Catamarca et la Rioja, qui passent pour des provinces maudites, sont surtout pauvres d'habitants. Il est bien vrai que la population, très clairsemée, est fortement métissée d'Indiens et n'a aucune initiative. Mais on y trouve beaucoup de pâturages naturels, de l'eau dans des coins ignorés et une terre vierge qui produit dès qu'on la remue. Les régions que, chez nous, on déclare arides, ont souvent une terre excellente qu'on ne connaît pas et de l'eau souterraine, ce qui n'est pas le cas des États de l'Ouest américain ni de l'Australie, où les déserts sont de vrais déserts.

« En réalité, conclut M. de la Torre, nous ne connaissons pas notre pays. Quand j'étais enfant, — ceci se passait en 1870, — mon père et ses amis, gens d'affaires pourtant, et pas sots, disaient, en parlant de terres situées à cent kilomètres de Rosario : « Ça ne

vaudra jamais rien! » On vendait alors la lieue carrée 6,000 francs[1]. Quant à la Pampa centrale, encore au pouvoir des Indiens, on pensait que c'était de l'espace inutile qu'on aurait bien pu leur laisser, mais qu'il valait mieux les chasser pour la sécurité du pays.

Ce que disait M. de la Torre de l'Amérique du Nord, me faisait penser à l'Australie que l'on oppose souvent à l'Argentine. Je me souvenais qu'un jour en entrant dans le bureau de M. Lahitte, un compatriote charmant et fin, devenu chef du bureau des statistiques au ministère de l'Agriculture, je me croisai avec un homme à large chapeau et au teint de brique, qui paraissait très animé :

— C'est un colon australien, me dit M. Lahitte, venu pour étudier les ressources du pays, et qui se montre enthousiasmé des récoltes qu'il a vues et du prix des terres. Il vient de me dire qu'en Australie des champs produisant comme les nôtres, se vendent couramment cinq fois plus cher. Il va s'installer ici et écrire à ses parents et amis pour les inviter à suivre son exemple.

Donc, entre l'aveuglement des timides et l'enthousiasme irréfléchi des optimistes, il y aurait un juste milieu à adopter. Depuis vingt ans, les pessimistes vont annonçant toujours la « Crise »! Cependant les années passent, la fortune générale s'accroît, malgré bien des récoltes moyennes ou mauvaises, les cultures s'étendent, l'élevage progresse partout; la valeur des exportations augmente chaque année. Ces Jérémies, au

1. Les mêmes terres se vendent aujourd'hui plus de 3 millions la lieue.

lieu de gémir, eussent mieux fait de s'enrichir. Mais ils manquent de décision et d'initiative et, pour légitimer leur excès de prudence, ils continuent à prédire des catastrophes. C'est un état d'esprit bien connu qui s'appelle : la peur.

Je préfère pour ma part le point de vue de la confiance.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

B — ... — Libr.-Impr. réunies, 7, rue Saint-Benoît, Paris.

